

B I H S
V J



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

Kalkomp.

910526

Mag. St. Dr.

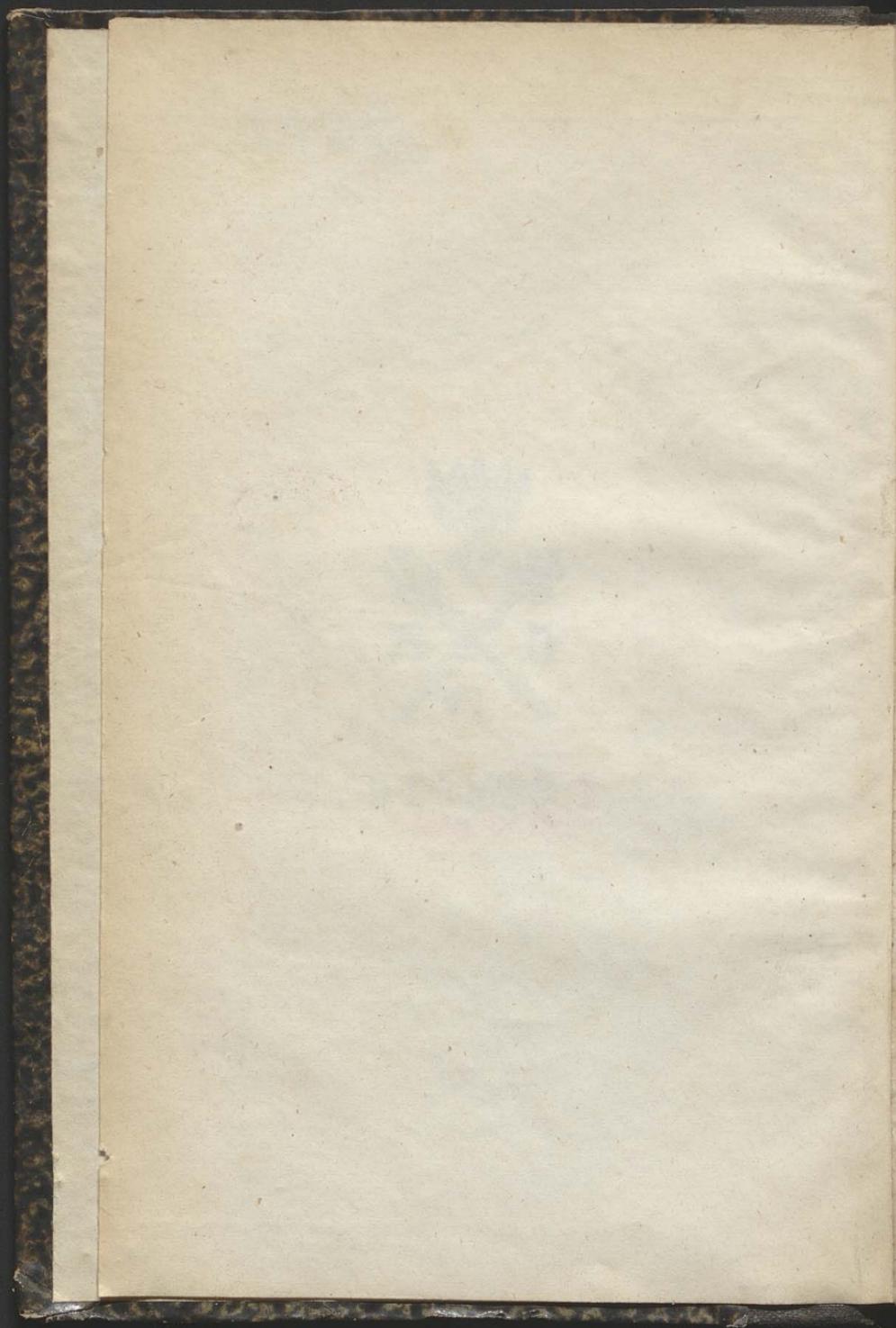
I



910526 I

Mag. St. Dr.

9817



Christoph Gottlieb von Murr

Journal

zur

Kunstgeschichte

und

zur allgemeinen

Litteratur.

Dritter Theil.

Nürnberg,

bey Johann Eberhard Zeh.

1776.



BIBLIOTEKA ARCHEOLOG. UNIW. JAGIELLOŃSKA

KOLEKCJA

PRZEDZIĘCZKICH

(Zbiórów Prof. Józefa Łepkowskiego)



SIBLIOTHECA
 VNIV. IAGELL.
 CRAGOVENSIS

910526

T
 -13

BIBLIOTECA
 UNIVERSITATIS
 IAGELLONICAE
 CRACOVIAE

Bibl. - Jac.
 St. Dr. 2016.D. 252/32(218)

Inhalt.

Kunstgeschichte.

I. Kunstnachrichten.

Aus Holland.	Seite 3.
Aus England.	24
Aus Italien.	25
Aus der Schweiz.	27
Aus Deutschland.	29

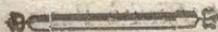
II. Kunstbücher.

1. Notizie intorno alla Vita e alle Opere de' Pittori, Scultori e Intagliatori di Bassano; da *Giambatista Verci*. Venez. 1775. 8. 30
2. L' Art de Peinture sur Verre, par *Mr. le Vieil* à Paris, 1774. fol. fig. 37
3. Der Weiß Kunig. Von *Marx Treitzsaurwein*. Wien, fol. fig. 43

Inhalt.

Litteratur.

	Seite.
I. Beschluß der Leidensgeschichte Jesu in anmarischer Sprache.	55
II. Von dem Alter der Kinderblättern. Aus der babylonischen Gemara.	105
III. Einige Litteraturnachrichten aus Briefen.	108
IV. Herrn P. Wolfgang Bayers Reise nach Peru.	113
V. Zur mathematischen Litteratur.	
St. Petersburg.	327
Danzig.	334
Mannheim.	335
Italiänische Litteratur.	339
Englische Litteratur.	348
Anhang.	378



Kunst.

Kunstgeschichte.

Handwritten text, possibly a title or page number, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side of the page.



I.

Kunstnachrichten.



Aus Holland.

Harlem.

Herr Enschede, der berühmte Schriftgießer und Buchdrucker daselbst, und der eifrigste Verfechter des Kosterischen Namens, bestärtiget in folgendem höflichen Schreiben meine Vermuthung (I Th. S. 7) wegen des Alters der 36 Holzschnitte im Trewischen Museum zu Altdorf, die ich erst nach 1474 gefertigt zu seyn glaubte. Sie sind kurz nach 1480 von Gerard Leeu in Gouda gedruckt, und das ganze Werk bestehet aus 66 Holzschnitten, davon 36 in Altdorf sind, deren Nummern Herr Enschede zugleich mit bemerket. Er hat Num. 5 (1) und 6 (2) durch Corn. van
A 2 Noors

Voorde 1770 nachschneiden lassen, und mir
Abdrücke übersandt. Hier ist das Schreiben.

Monsieur,

J'ai bien reçu l'honneur de la votre du 14 De-
cembre a. p. avec une Estampe gravée en bois
de 1423. dont Mr. *Heinecke* a fait mention dans
son *Idee generale d'une collection d'Estampes*,
comme aussi 2 Feuilles de votre *Traité zur
Kunstgeschichte &c.*, parmi lesquelles est une de-
scription de 36 Estampes qui se trouvent dans le
Musæum d'Altdorf. Mr. *Heinecke*, qui souvent
attribue à l'Allemagne les productions qui sont d'un
autre país, les a considérées comme un oeuvre Al-
lemand. J'ai l'honneur de vous informer, que
ces Planches sont des Productions d'Hollande;
vous aviez très bien jugé que les vers ne sont pas
Allemands, mais Hollandois, ou comme il vous
plait, Flamands. Elles sont imprimées par *Ger-
ard Leeu*, Imprimeur de Góúda en Hollande,
peu après l'an 1480. il y en a 66 Figures, dont
36 se trouvent a Altdorff, comme je suis en état
de prouver avec des Livres imprimés de G. Leeu en
ma possession. Le premier Livre sorti de la Presse
du dit Imprimeur est daté 1477; les suivans de
1478 & 1479 n'ont aucune Gravure; dans un
Livre

Livre imprimé en 1480 est seulement une Planche gravée en Bois et dans un Livre de 1481 6 grandes Estampes en Bois.

Les Caracteres, dont les Vers sous les figures sont imprimés, sont les mêmes, dont G. Leeu s'est servi dans toutes les editions de sa Presse.

Voici le nombre et le Rang de ces 66 Figures.

- | | |
|---|--------|
| 1. La mort avec une banderolle, | 33 |
| <i>Nemini parço qui vivit in orbe.</i> | |
| 2. La SS. Trinité. | |
| 3. La Création d' Eve. | |
| 4. Le Mariage d' Adam et Eve. | |
| 5. L' Arbre de science du bien et mal. | |
| 6. La Chute d' Adam et Eve. | 1 |
| 7. La Chasse du Paradis. | 2 |
| 8. La presentation de Marie dans le Temple. | |
| 9. Le Mariage de Marie et Joseph. | |
| 10. Un Autel, où S. Pierre celebre la Messe avec la Tiare Papale. | |
| 11. Le dernier Jugement. | 34 |
| 12. L' Ave Maria. | 3 |
| 13. La visite d' Elifabeth. | 4 |
| 14. Naissance du S. Sauveur. | 5 |
| 23 | 15. La |

15.	La Circoncision.	6
16.	L'Adoration des Rois.	7
17.	La purification de Marie.	8
18.	La Fuite en Egypte.	9
19.	Le Massacre des Innocents.	
20.	Christ dans le temple-	
21.	L' Enfer.	35
22.	Le Bapteme de Christ.	
23.	Temptation de Christ.	
24.	Noces de Cana.	
25.	La dispute des Pharisiéens avec Christ.	
26.	La Samaritaine.	
27.	Marie Magdalene lave les pieds de Jesus.	
28.	Resurrection de Lazare.	
29.	Entrée en Jerusalem.	10
30.	La Chasse des vendeurs du Temple.	
31.	Adam et Eve dans le Paradis.	
32.	La Sainte Cène.	11
33.	Christ lave les pieds à ses disciples.	12
34.	Christ dans Gethsemane.	13
35.	Christ trahi.	14
36.	Jesus prie dans le jardin.	
37.	Christ devant Annas.	
38.	— — Caïphas.	15
39.	— lié et blasphémé.	16
40.	— devant Pilate.	
41.	— — Herode.	
42.	Christ pour la seconde fois devant Pilate.	
	43. Christ	

43.	Christ fouëté.	17
44.	Christ couronné d'Epines.	18
45.	Ecce homo.	19
46.	Pilate lave les mains.	20
47.	Christ deshabillé.	
48.	Christ porte sa croix.	21
49.	Christ mis sur la croix.	
50.	Erection de la croix.	
51.	Marie et Jean près de la croix.	22
52.	Longin près de la croix.	
53.	Descente de la croix.	23
54.	La Sepulture.	24
55.	Christ dans le vestibule de l'Enfer.	25
56.	La Joie cèleste.	26
57.	La resurrection.	26
58.	Les trois Maries au sepulcre.	27
59.	Apparition à Marie Magdalene.	28
60.	Les disciples d'Emmaüs.	30
61.	L'incrédulité de S. Thomas.	29
62.	Christ prédit son Ascension.	
63.	L'Ascension.	31
64.	La Mission de St. Esprit.	31
65.	L'ascension de Marie.	
66.	Christ dans le Pressoir seul.	

G. Leeuw a preté toutes ces Planches en 1482 à *Claas Leéu*, (peutêtre ſon frere) imprimeur à Anvers. Car toutes les planches ſe trouvent dans un Livre in Folio, imprimé par *Claas Leéu*, la *Vie de Jeſus Chriſt*. L'An 1483. il à preté 32 de ces mêmes planches à un imprimeur de Harlem, qui ſont dans un Breviaire in 4to, dont j'ai un Exemplaire très curieux. Depuis il à preté 3 planches à *P. van Os*, imprimeur à Zwoll en 1490 dans le *Maryrologium* ou *Paſſional*, ſçavoir la 4me, 64me et 65me: les Livres de *P. van Os* ſont imprimés avec des mêmes caracteres, fondus probablement ſur les mêmes Matrices, que les Lettres de G. Leéu. Après l'an 1490 toutes ces Planches ont été en poſſeſſion des Moines Reguliers nommés *Collacie broeders*, à Gouda en Hollande: car elles ſe trouvent toutes dans un livre nommé *Deuote Getyde vā de leuē en paſſie Ihu Xpi*. Imprimé en 1496; excepté ſeulement la planche 29 representante l'entrée de Jeſus en Jeruſalem; c'eſt une copie dans cette edition, l'original etant ſans doute egaré; il ſe trouve encore dans le livre imprimé à Harlem 1483.

Pour vous prouver que ce ſont les mêmes figures, j'ai fait copier deux pieces d'après les originaux par mon ami *C. van Noorde* les quel-
les

les je joins ici. Je erois que cela suffit pour constater que ces figures trouvées à Altorf sont des productions Hollandoises.

Je me fers de cette occasion pour vous marquer l'erreur que Mr. *Heinecke* à commise dans son Livre cité pag. 283. quand il charge le dernier editeur de *Karel van Mander* d'avoir falsifié le texte de son auteur. Cela est très faux ; le sens est le même dans la dernière édition que dans la première, quoique paraphrasé du Dialect Flamand, en l'Hollandois, comme nous parlons à present. *Karel van Mander* attribue sûrement l'invention de la typographie à la ville de Haarlem.

Au reste je vous suis obligé pour l'Estampe de 1423; je n'ai jamais vu une date plus ancienne. Mais rien ne prouve, qu'elle est produite en Allemagne. Je ne pretens pas de l'attribuer à l'Hollande, mais je puis dire que les caracteres du Vers Latin ont bien du rapport aux caracteres Hollandois qui sont en l'Estampe du *Canticum* de *Coster*, chez *Meerman* Tab. IX.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci joint pour present l'Estampe d'après l'original de *Jean van Eyk*, l'inventeur de la peinture à l'huile, comme, aussi une preuve des Caracteres de ma fon-

derie, et une petite brochure, qui à servie pour reponse à une demande de Monsr. *Eyring* Professeur à Göttinge. J'ai l'honneur &c.

Haarlem, ce 10 Fevrier, 1776.

Jean Enschedé.

Die schönen typographischen Geschenke, mit welchen der dienstfertige Mann seinen Brief begleitete, verdienen eine ausführliche Nachricht, die ich hier ertheile.

- I. Es ist bekannt, daß man auf dem Rathhause so wohl als auf der Rathsbibliothek im Prinzenhofe zu Harlem die erste flamländische Uebersetzung in Prosa vom *Speculo Salvationis* vorzeiget, die der sel. *Meermann* *Kostern* zueignete, und deswegen vorgab, sie wäre mit hölzernen beweglichen Buchstaben um 1440 von *Lorenz Kostern* gedruckt, worüber aber, wie ich schon im 2ten Th. S. 178. sagte, alle Kenner der Buchdruckerey lachen müssen. Herr *Enschede* ließ das erste Blatt accurrat nachdrucken, und den Fall *Lucifers*, die erste *Bignette* (welche bey allen Ausgaben des *Speculi* einerley sind) durch den geschickten *Kupferstecher* und *Formschnei-*

schneider Cornelis van Voorde 1762 copiren, auch sie mit eben so blasser Farbe abdrucken. Dieses Blatt, das er mir schickte, dienet zum Beweise der Accuratesse des Herrn von Zeineke, der eben diese erste Wignette in seiner *Idée d'une Collection d'Estampes &c. Tab. 25. a.* in Kupfer stechen ließ. Da Herr *Znschede* wohl sieht, daß die flamländische Prose mit gegossenen Lettern (wahrscheinlich zinnernen) gedruckt sey, so kann er sie nun nicht anderst seinem Koster zueignen, als wenn er ihn auch zugleich zum Erfinder der Matrizen macht. Herr *Gleischmann* hat alle Kosterische Bücher untersucht, und seine Anmerkungen wird Herr *Znschede* herausgeben.

2. Afbeelding van 't A. B. C. 't Pater Noster, Ave Maria, 't Credo, en Ave Salus Mundi, door *Laurens Janszoon*, te Haarlem ten behoeven van zyne dochters kinderen, met beweegbaare Letteren gedrukt, en teffens aangeweesen de groote der Stukjes pergament, zekerlyk 't oudste overblyffel der eerste Boekdrukkery, 't welk als sulc een eersteling

steling der konst bewaard word, en berust in de boekery van *Joannes Enschedé*, Lettergieter en Boekdrukker te Haarlem 1768. *A. I. Polak sculps. ex Originali.*

3. Eine Beantwortung auf Herrn Prof. *Lyrings* in Göttingen Frage, vom 2 April 1775, durch Herrn *Meuschen*: Wann hat man angefangen, sich bey Holländischen Büchern der lateinischen Lettern zu bedienen? *Peter van Os*, Buchdrucker zu Zwol von 1479 bis 1503, bediente sich am ersten der lateinischen Lettern. Die älteste Abbildung einer Druckerpresse kommt vor hinter dem Titel von *Plautus Komödien, Daventriæ*, 1518. ap. *Theod. de Borne*. Auf dem letzten Blatte dieses *Plautus* kommt eine andere vor. Beyde Holzschnitte hat Herr *Enschede* seiner Antwort beydrucken lassen. Es sind 2 Quartblätter.
4. Proof van Letteren, welke gegooten worden in de Nieuwe Haerlemsche Lettergieterij van *J. Enschedé*, 1768. im größten Octavformate, 196 Blätter, nebst 6 Kupfertafeln. Ein

der prächtigsten Bücher, so die Druckerey aufweisen kann. Auf dem schönen Titelblatte steht unter dem Brustbilde Koster's: Hoc Auctore. Pallas umfaßt es, und die Juna setzt ihm einen Lorbeerkrantz auf. — Wo können wir nachlässige Deutsche nur Ein solches Denkmaal aufzeigen, das wir Gutenberg zu Ehren errichtet hätten?

Hierauf kommt das Bildniß des Herrn Enschede, mit dem Winkelhaken in der Hand. Er ist 1708 den 10 Jun. in Harlem geboren. C. van Noorde hat es gezeichnet und gestochen. Die Abbildung der Statuen Koster's und Hadr. Junius, (weil dieser am ersten seiner erwähnte) die Herr Enschede in Lebensgröße in seinen Garten setzen lassen. Sie halten beyde Tafeln in der Hand; auf der Kosterischen steht: Laurentio Ioannis F. Scab. Harlem. Artis Typogr. Inuentori, Ioh. Enschedius, Typographus, & Typorum fusor, hanc Statuam Prototypographo grati animi monumentum posuit. Harl. MDCCLXVIII. Beyde sind von A. J. Schobbens, Bildhauer zu Antwerpen, verfertigt. — Voorbericht aan alle Konstminnaars en Boekdruckers; mit

mit vortreflicher geschriebener doppel Garmond gedruckt, welches die letzte Schrift des berühmten J. M. Fleischmanns war, dessen Leben Herr Enschede mit der größten Hochachtung gegen ihn erzählt. Rudolph Werstein legte den Grund zu dieser Harlemischen Schriftgießerey; 1743 kaufte sie Herr Enschede. Die Schriften sind fast alle von Johann Michael Fleischmann, dem größten Lettern- Stempelschneider, der je in der Welt lebte.

Dieser Künstler verdienet tausendmal mehr gerühmt zu werden, als die meisten Modegelehrte und flatternde schöne Geisterchen, von denen Deutschland nunmehr wimmelt; insonderheit aber macht er Nürnberg große Ehre.

Johann Michael Fleischmann ward in hiesiger Vorstadt Wöhrd 1701 geboren. Sein Vater war daselbst Feldwaibel. Nachdem er die lateinischen Schulen besucht, kam er erst in seinem 22sten Jahre zu Constantin Hartwig, Schriftgießer und Benannten des größern Raths, am 2ten Febr. 1723 in die Lehre. Diese Gießerey hat anitz der geschickte Schriftgießer Johann Rudolph Adlung allhier, der mir den Originallehrbrief einhändigte. In diesem wurde die Lehrzeit auf 6 Jahre festgesetzt. Allein binnen 4 Jahren

ren wurde Fleischmann schon einer der fertigsten Schriftgießergesellen. Da andere noch Lehrlinge waren, legte er schon den Grund zu seinem Letternstempelschneiden, verbesserte die Schriftgießerkunst merklich, und sein Genie, das nach höhern Dingen strebte, um sich der Vollkommenheit zu nähern, die er niemals in Nürnberg würde haben erreichen, noch vielweniger belohnt sehen können, trieb ihn an, 1727 den 1 October seine Vaterstadt zu verlassen, um über Holland und Frankreich nach England zu gehen. In Frankfurt arbeitete er ein Jahr lang in der dasigen Lutherischen Schriftgießerey, und kam über Mainz, Cölln u. zu Ende des J. 1728 in Amsterdam an. Er hatte zu Frankfurt seine Wissenschaft im Schrift-Stempelschneiden sehr geheim gehalten: eben so wenig zeigte er sie zu Amsterdam in der Schriftgießerey Isaak van der Putte, wo er bloß 4 bis 5 Wochen gießen half, und sich alsdann nach dem Haag begab, wo er ein Jahr in der Gießerey Alberts und Witwerf blieb. Seit Christoph van Dyk (1663), hatte man in Holland keinen Schriftschneider, als J. M. Smit, der verschiedene Schriftsorten für die Herren Alberts und Witwerf schnitt, 1728 eine neue Descendian Antiqua, und 1729 Cicero Antiqua und große Garmond. Nunmehr glaubte unser Künstler auf einmal an das Licht treten zu können,

können, und zeigte seine angefangene große Descendian-Antiqua vor. Die Besitzer der Gießerey bewunderten sie, kamen mit ihm überein, auch die große Cursiv dazu zu schneiden, und kauften ihm beyde Schriften ab. Dieses waren die ersten Proben seiner Kunst im J. 1729. Nach wenigen Jahren trennte sich Alberts von seinem Compagnon, der anitz allein Besitz von der Schriftgießerey nahm, und 1730 mit Herrn Fleischmann auf 2 Jahr einen Contract schloß, der in dieser Zeit noch eine Cicero Antiqua und große Garmond mit beyden Cursiven verfertigte, und dadurch die Smitischen Lettern völlig verdunkelte. Im J. 1733. machte Herr Nitwerf Proben von diesen sechs Fleischmannischen Schriften bekannt: dadurch kam diese Schriftgießerey sehr in Aufnahme, und wurde auch außerhalb Holland berühmt. Smit gieng von Haag nach Berlin. Im J. 1732. schnitt unser berühmter Landsmann eine grobe Mittel Antiqua und Cursiv für sich selbst wie ihm nachher Wetstein abkaufte. Bisher hatte er lateinische Lettern geschnitten; 1733 unternahm er die erste holländische Schrift, und machte schon mit der schwersten den Anfang, mit der Nonpareille, die er auch 1754 und 1760 verfertigte. Man kann nichts niedlicheres sehen, als diese Schriften, und der Künstler übertraf sich selbst. 1742 druckte
 Ru

Rudolph Wetstein, einer der berühmtesten Buchhändler dieses Jahrhunderts, eine malaische Bibel für die ostindische Compagnie mit lateinischen Lettern, und besondern Aussprachezeichen, die er durch einen Engländer Jallison schneiden ließ. Allein kaum hatte er obige sechs lateinische Schriften nebst der holländischen Nonpareille zu Gesichte bekommen, so machte es einen solchen Eindruck auf ihn, daß er Herrn Fleischmann anlag, selbst eine Schriftgießerey für sich in Amsterdam anzurichten. Dieses geschah, Nach einem Jahre kaufte sie ihm Herr Wetstein ab. Fleischmann gieng nach Eidam, und nahm zween Schriftgießergesellen in seine Dienste, deren einer Jan Helling, nunmehr Aufseher der Enschedeischen ist. Im J. 1743 starb Herr Wetstein, von dessen Sohne Herr Enschede, der Vater, die ganze Schriftgießerey käuflich übernahm, und mit Herrn Fleischmann den Vertrag erneuerte, alle Stempel, Matrizen, justirte und unjustirte Schriften zc. für niemand anders als ihn zu verfertigen. Diese Gießerey besitzt außer den zugerichteten Schriften, 160 unjustirte; 70 von Fleischmann und 12 von J. S. Rosart.

Nach dem Absterben seiner Eheliebste 1749, gieng Herr Fleischmann von Eidam wieder nach Journ. zur Kunst u. Literatur III Th. B Am

Amsterdam, um der Harlemer Schriftgießeren näher zu seyn, wo er bis 1763 blieb. Er fieng an kränklich und engbrüstig zu werden, daher ihm Herr Enschede anrieth die Lust zu verändern, und in Harlem zu wohnen. Er entschloß sich endlich dazu, und zog im September dieses Jahres dahin. Nach Verlauf von viertelhalb Jahren, kehrte er wieder nach Amsterdam zurück, weil er die dasige Lust für seinen Körper dienlicher zu seyn glaubte. Aber 1768 wurde es mit ihm immer ärger. Seine letzte Arbeit war die oben gemeldete geschriebene Doppel-Garmond, und das Justiren der Matrizen derselben. Diese Schrift sieht, wie alle seine übrigen, als ob sie mit dem größten Fleiße in Kupfer gestochen wäre. Nach fünf Tage vor seinem sanften Ende befahl er seinem einzigen Sohne Abraham, einem Wundarzte, zu Ouderkerk an dem Amstel wohnhaft, alle seine Kunstgeräthschaften nach seinem Tode an seinen Freund, Herrn Enschede, gegen billige Bedingungen zu überlassen, welches dieser auch nach dem am 27sten May, 1768 erfolgten Absterben seines großen Vaters getreulich erfüllte. Fleischmann starb also zu eben der Zeit, da vor 300 Jahren der mit Undank belohnte Gutenberg in Maynz seinen Geist aufgab, und es war einem Nürnberger der unsterbliche, Ruhm vorbehalten, zu der Erfindung
der

der Wannger das Non plus ultra zu schreiben, und die Kunst auf den höchsten Gipfel zu bringen. Seine vollkommenste Musiknotenschrift allein kann ihn schon verewigen. Denn es ist unmöglich, das Schriftstempelschneiden höher zu treiben. *) Auch seine Gießformen oder Instrumente, und seine Matrizen sind Meisterstücke.

Die Zierlichkeit und ausnehmende Delicatesse seiner Lettern kann, wie Herr Enschede schreibt, **) nicht genugsam in den Schriftproben gesehen werden, sondern man muß die Staats-

B 2

stempel

*) Zedert de Uitvinding der Boekdrukkonst, is 'er gen zo uitmuntend Letter - Stempelsnyder geweest, die zo veele Schriften gemaakt en nagelaaten heeft, als de Heer *Fleischman*.

**) Alle de Letteren van deeze Lettergietry, door den grooten *Fleischman* gemaakt, hebben, behalven haare ongemeene sierlykheid, nog eene uitnemende hoedaanigheid, die men eigentlyk op de Letter-Proef niet kan ontdekken; maar die alleen op de Letter-Zelve kan gezien, en door het gebruik ondervonden worden. — Geene Letter - Stempels kunnen goed en deugzaam gemaakt worden, dan alleen door *Contra - Poignons*.

stempel selbst betrachten. Sie sind mit Contrapunzen viel tiefer geschnitten, als die jetzige Schriftschneider zu thun pflegen, und dauern auch viel länger, als diejenigen, deren Vertiefungen bloß mit dem Grabeisen ausgestochen werden. Daher er für die Lettern Christoph van Dyks eine besondere Hochachtung trug, die meist durch Contrapunzen gemacht sind. Herr Fleischmann hinterließ von seiner Kunst eine eigene Schrift, davon einst noch Herr Linschede Gebrauch machen wird, in 5 Abschnitten. 1. Wie der Staal und das Kupfer behandelt wird. 2. Was zu einem Schriftstempelschneider erfordert werde. 3. Wie wenige darinn etwas Großes gethan haben. 4. Beweis, daß die jetzigen Stempelschneider keine Contrapunzen gebrauchen. 5. Vortheile, welche Buchdrucker von Lettern haben, die durch Contrapunzen gemacht sind. Er besitzt auch seine Anmerkungen über die angeblichen Lorenz Kosterischen Bücher.

Ich fahre jetzt in der Recension fort.

Nun folgen die Schriftgattungen nach einander, mit ihren holländischen, französischen und auch öfters englischen und deutschen Namen. Sie sind alle ausnehmend schön, und das Auge kann sich nicht satt sehen. Besonders haben mir gefallen,

große

große Canon, Doppelmittel Text Antiqua, grobe Mittel-Antiqua, eine allerliebste Descendian-Cursiv, und kleine Garmond, n. 2. mit der Herr Enschede die Erzählung vom Koster aus Junius Batavia zur Probe hier darlegt. Und so laufen die lateinischen Lettern fort bis *Non plus ultra*, oder Diamant Romein, welche die kleinste Schrift in der Buchdruckerkunst ist. — 18 Gattungen holländischer Lettern. — Eine vollkommene Musikschrift. Sie kam 1760 zu stande, übertrifft die Breitkopfsche weit, und ist des sel. Fleischmanns größtes Kunststück gewesen. Sie besteht aus 226 Staalstempeln, und 240 Matrizen. Sie wird auf Nonpareille Corpus gegossen. Man kann alles mit diesen Musikcharakteren drucken, was sich nur in der Composition denken läßt. Es wurde damit die Mozartische Violinschule von 260 Seiten 1766 gedruckt. Es folgen noch sechserley Psalmarren, Text, Augustin, Median, Descendian &c. — Sechserley geschriebene Letterschriften. Die letztere ist noch aus der Plantinischen Druckeren aus Antwerpen. *) 22 Griechische

B 3 Schrif.

*) Die älteste geschriebene Letterschrift habe ich in der so seltenen Quartausgabe von H. C. Agrip,

Schriften. Hätten wir nur drey davon in Nürnberg! Alle vortreflich, zumal Augustin und Descendian. Garmond und Brevier no. 2. rühren noch aus der großen Elzevierischen Druckerey her. Die letztere Schrift ist eine der vollständigsten in ganz Europa. Sie besteht aus 600 Matrizen. — Text Arabisch. Text Maleitsch. Augustin Romein Maleitsch, und Brevier Romein Maleitsch op Garmond Corpus. 12 Hebräische. Armenisch. Text, Augustin, Median und Descendian. Die Stempel und Matrizen von noch 7 andern armenischen Sorten hat Herr Arachiel di Paulo in Amsterdam. Figur - Lettern — Zierrathen — Zeichen. Statua Laurentii Kosteri erecta 1722 in Aula Principis in Horto Medico, Harlemi. Von Taco Jelgersma gezeichnet, und von A. van der Laan 1740 in Kupfer gestochen. So dann folgen alte holländische Lettern von 1470 bis 1480, von denen Herr Enschede die Stempel und bleyernen Matrizen besitzt. Die erstern sind in Kupfer geschnitten. Die Abbildung der Schriftgießerey Herrn Enschede, von C. van Noor-
de

Agrippa Vanitate Scientiarum, Antwerp. 1530. angetroffen, die ich 1757 in London um 6 Pence (18 fr.) kaufte.

de 1768 gezeichnet und gestochen, macht den Beschluß dieses herrlichen Buches, dergleichen nicht leicht eine Nation wird aufweisen können.

5. Das vom Herrn von Heineke im 2ten Th. seiner Kunstnachrichten, S. 58 berührte Kupfer in Folio, nach einem grau in grau auf glatt poliertem weißen Leimgrunde, mit Del 1437 auf Holz gemalten Stücke Johann van Eycks. Es stellet dieses Gemälde keine sitzende Madonna mit dem Christkindlein, wie Herr von Heineke sagt, sondern eine heilige Märterinn vor, die einen Palmzweig in der Hand hat, und mit der rechten in einem Buche ein Blatt umschlägt. *) Sie sitzt auf einem Hügel. Hinter ihr ist ein halbgebauter künstlicher Münsterthurm, mit dessen Bau viele Leute beschäftigt sind. Ein fürstliches Paar, von zwoen Dienerinnen begleitet, kehret wieder nach Hause. In der Ferne sieht man eine große Landschaft,

B 4

*) Vielleicht ist es zugleich ein Portratt der Gemahlin Philipps des Guten, Herzogs von Burgund. Auch das Bildniß dieses Herrn von Jan van Eyck gemalt, besitzt Herr Enschede. Es hat aber durch Alter und Nachlässigkeit sehr viel gelitten.

schaft, Leute zu Pferde, ein großes Bergschloß ic. Sicher ist dieser Thurm in einer Stadt von Brabant zu sehen, und zu van Eyck's Zeiten erbauet worden. Auf der alten Einfassung steht:

.IOHES DE EYCK ME FECIT. 183A.

Herr Enschede, der es besitzt, *) ließ es in der Größe des Originals 1769 unter der Aufsicht Herrn Ploos van Amstel, durch Herrn Cornelis van Noorde accurat stechen. Das Bild scheint wirklich zum Kupferstechen gemalt zu seyn, aber nicht für Israël von Mecheln. Denn die Jahrzahl streitet dawider.

Aus England.

London. Am 2ten Febr. starb Franz Hayman Esq. Bibliothekar der königlichen Societät der Wissenschaften, in seinem 68sten Jahre.
Er

*) Er hat es in einem Sendschreiben auf einem mit geschriebener Schrift prächtig gedruckten Medianfoliobogen beschrieben, das an die Freunde und Kenner der Zeichenkunst gerichtet ist.

Er war einer der besten Maler. Seine Stücke in den Baurhallgärten, im Sündlingspitale, und in vielen Privathäusern, haben den Beyfall aller Kenner erhalten. Der König ernannte an dessen Stelle Richard Wilson Esq. zum Bibliothekar.

Aus Italien.

Rom. Es ist bekannt, daß der Ritter Pompeo de' Batoni, seit 1769 die Bildnisse Seiner kaiserlichen Majestät, und Dero Herrn Bruders, des Großherzogs Peter Leopolds königlichen Hoheit, mit allgemeinem Beyfalle gemallet habe. Nach diesem Gemälde machte der Ritter eine genaue Zeichnung, und ließ den berühmten Andreas Rossi aus Venedig nach Rom kommen, sie in Kupfer zu stechen. Diese Arbeit fiel so erwünscht aus, daß ihm Batoni 500 Zechinen dafür bezahlte, und in Wien wurden Zeichnung und Abdrücke von Ihro Majestät der Kaiserinn Königin so gnädig aufgenommen, daß Sie dem Ritter eine ansehnliche Geldsumme nebst diesem eigenhändigen Bisset durch den Fürsten Kaunitz einhändigen ließen.

Caro Batoni. Ho ricevuto con piacere il Disegno originale del Quadro da Voi colorito con i Ritratti dell'

Imperatore, e dell' Arciduca Granduca miei Figli, assieme alli dodici Esemplari della Stampa, che ne avete fatto incidere per soddisfazione del Pubblico. Nel darvi questo attestato del Reale mio gradimento, mi riferisco a quanto il Principe di *Kaunitz* vi significherà in mio nome: e vi confermo la grazia e costante mia propensione. Vienna 11 Settembre 1775.

MARIA TERESA.

1776.

J ä n n e r.

Ebendasselbst. Auf einem Landgute des Cardinals *Casali*, hat man eine vortrefliche Urne von 10 Palmen in der Länge, gefunden. Sie ist von weißem parisschen Marmor. Die Vorderseite zeigt ein Bacchusfest. Alles ist ganz und unversehrt.

Februar.

Ebendaf. Die berühmten Grotteskenmälde, die in den Bädern des Titus zu *Rasphaels*

phaels Zeiten entdeckt wurden, werden nunmehr auf 60 Blättern aufs genaueste nach den Originalen illuminiret herausgegeben.

M ä r z.

Seine Heiligkeit werden den schönen vom Herrn Grafen Giraud erkauften Bacchus, der sich auf einen Silen stüret, in das Elementinische Museum im Vatican setzen lassen.

Aus der Schweiz.

Basel. Aus einem Schreiben Herrn Jakob Christoph Becke, S. T. D. und ersten Bibliothekars daselbst, vom 29 Febr. 1776.

„ In dem XVI. Jahrhunderte lebte bey uns
 „ ein sehr gelehrter Professor der Rechte, Na-
 „ mens Bonifacius Amerbach, welcher nebst
 „ einer zahlreichen juristischen und historischen
 „ Bibliothek auch alte und neue Münzen,
 „ Alterthümer, Werke der Kunst, Malereyen,
 „ Handriffe, Holz- und Kupferstiche älte-
 „ rer und gleichzeitiger Meister ic. sammlete.
 „ Diese Sammlung vermehrte dessen Sohn Ba-
 „ silius, ebenfalls ein gelehrter Jurist. Sie
 „ können von diesen beyden Männern indessen
 „ eine Nachricht in dem vormals allhier gedruck-

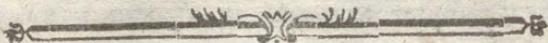
„ ten historischen Lexicon lesen, bis mein Geleh-
 „ tes Basel, welches mit nächstem unter die
 „ Presse kommt, dieselbe verlassen wird. Von
 „ derselben Erben ist alles durch die allhiefige
 „ Obrigkeit erkauft, und der öffentlichen Biblio-
 „ thek zugeschlagen worden. Bey dieser befindet
 „ es sich nur in einem besondern ansehnlichen Ge-
 „ bände seit 1660. Die Gemälde von Holbein,
 „ und andern, wie auch Bücher, Münzen &c.
 „ würden alsobald in Ordnung gebracht und
 „ zur Besichtigung aufgestellt. Allein die in
 „ einzelnen Blättern bestehende Handriffe, Holz-
 „ und Kupferstiche, deren etliche 1000 sind, die
 „ alle vor 1560 gesammelt worden, blieben in
 „ den Schiebladen eines großen Kastens verschlos-
 „ sen. Sie wurden zwar öfters besichtigt, aber
 „ niemals geordnet. Erst vor ungefehr 50 Jah-
 „ ren hat ein hiesiger Maler, Namens Huber,
 „ eine Menge Handriffe von Holbein theils
 „ hinter Glas gemacht, theils in einen großen
 „ Band gebracht. Nachdem aber im Jahr 1760
 „ u. folg. das Gebäude der öffentlichen Bibliothek
 „ ausgearbeitet, und mit verschiedenen schönen Zim-
 „ mern ist vermehrt worden, gab mir dieses An-
 „ laß alles besser, als es gewesen, einzurichten.
 „ Dabey gedachte ich auch an obgemeldeten Kasten,
 „ und ließ nicht nach, mit Hülfe einiger gelehrten
 „ Kenner aus den allhiefigen Professoren, in-
 „ son-

„sonderheit des Herrn Prof. d' Annone, bis
 „alles, so sich darinnen von einigem Werthe be-
 „fand, in Ordnung gebracht war. Hiedurch
 „bekamen wir also das sehr schöne und vollstän-
 „dige Exemplar der ersten Ausgabe der Armen-
 „Bibel, einen neuen Band von Holzweins
 „Handrissen, acht Bände Handzeichnungen von
 „den ältesten und besten theils bekannten, theils
 „unbekannten Meistern, darunter auch ein Stück
 „von A. Dürer ist, mit der Feder auf einem
 „halben Bogen, einen Affentanz vorstellend,
 „dessen anderes Blatt ein eigenhändiges Schrei-
 „ben desselben darüber enthält. Ferner bekamen
 „wir eine beträchtliche Anzahl Bände von sehr
 „alten Holzschnitten und Kupferstichen, welche
 „man nunmehr den Liebhabern auf unserm
 „Büchersaale aufweisen kann.“

Aus Deutschland.

Nürnberg. Herr Prestel wird nächstens
 diese fünf Zeichnungen aus der Praunischen
 Kunstsammlung liefern: 1. Die Himmelfahrt
 Mariens, zu einem Altarblatte, von Guido Res-
 ni. 2. Maria Magdalena in einem Buche le-
 send, von Correggio; geruscht. 3. ein Stu-
 dium zur Schule von Athen, von Raphael;
 4. ein mythologisches Stück von Giulio Roma-
 no;

no; beyde sind mit der Feder gerissen. 5. eine ausgeführte Zeichnung Raphaels zu seinem Berthehemitischen Kindermorde. Es sind vor-
treffliche Stücke.



II.

Kunstbücher.

I.

Notizie intorno alla Vita e alle Opere de' Pittori, Scultori e Intagliatori della Città di Bassano, raccolte ed estese da *Giambatista Verci*. In Venezia, 1775. 8. 328 Seiten. (4 Lire)

Der Verfasser ist ein Edler der Stadt Bassano. Er hat vor 3 Jahren Notizie storico-critiche degli Scrittori Bassanesi in die *Nuova Raccolta d' Opuscoli scientifici*, T. 23 u. 24 einrücken lassen.

Schon in alten Zeiten hatte die Stadt Bassano den Namen picciola Venezia, sowohl wegen ihrer Handlung, als auch wegen ihrer Reichthümer und Menge ihrer Einwohner. In den bildenden Künsten hat sie berühmte Männer aufzuweisen, z. E. Giacomo da Ponce, und
seine

seine Söhne Francesco und Leandro in der Maleren, Orazio Marinali in der Bildhauerkunst, Giovanni Volpato im Kupferstechen, und Bartolomeo Ferracino in den mechanischen Künsten.

Zerbin Lugo, der 1735 starb, und eine geschriebene Nachricht von den Kirchen in Bassano hinterließ, hat verschiedene der ältesten Gemälde bemerkt. Im Chore der Franciscanerkirche waren noch zu Anfange dieses Jahrhunderts Gemälde vom Guido von Bologna, 1177, dessen auch Malvasia*) gedenket, vorhanden. Als die Minoriten 1720 diese Kirche dem Krankenspitale räumen mußten, übertünchten sie diese Gemälde, welche die Thaten Ezzelins (Balbo) des Stammers, auf dem Kreuzzuge unter Friedrich Barbarossa gegen den Soltan Salazhaddin vorstellten. Zerbin Lugo ließ zum Glück noch kurz vorher eines abzeichnen, wo in einem Seesturme Ezzelin nebst vielen Personen vor der heiligen Jungfrau kniet. **)

Dieser

*) Felsina Pittrice, P. I, p. 8.

**) Era rimasto a' miei giorni il Coro della Chiesa dipinto ed intatto, ove si vedeva una Nave agitata dalla tempesta del mare, e quasi naufragante, nella quale erano peregrini, e Cavalieri, che si votavano alla B. Vergi-

Diesen Carton besitzt anjetzt Herr Daniel Bernardi. Auch in dreyen Handschriften geschieht von diesen Malereyen Meldung. *) Im XIIIten Jahrhundert malte Martinello die Bildnisse des heil. Franciscus 1209 und Antonius 1230. Als der grausame Pzzelin 1259 starb, lag doch die Kunst nicht ganz darnieder, die frenlich zu den berrübten Zeiten dieses Tyrannen äußerst vernachlässiget wurde. 1290 kommen die Maler Marco und Agostino vor.

Im XIV Jahrhundert wurde Bassano reicher an Inwohnern und Handlung. Der gothische Geschmack breitete sich über alle Kunstwerke aus, und ich sehe, daß die besten Malereyen bey den Minoriten waren, die sie aber bey Räummung ihres Klosters wegen des vielen darauf angebrachten

Vergine, ch'era dipinta nel Cielo: ed è credibile che nel ritorno da Terra Santa incontrasse Eccelino fortuna di mare, e che facesse il voto. *Mario Sale.*

*) *Zerbin Lugo* Chiese di Bassano Vol. in fol. MS. pag. 99.

Francesco Chiuppàni Iscrizioni Bassanesi MS. pag. 132.

Mario Sale Storia d'Eccelino. MS. Antzt ist diese Handschrift im Besitze des Herrn Valentin Novelletti, eines Freundes Herrn Verci.

ten Goldes in Stücken schlugen. Es wäre gut, wenn dieser Orden nur blos alten Gemälden verderblich gewesen, und nicht auch der Umsturz des wichtigsten und nützlichsten Ordens durch eines seiner ehemaligen Mitglieder wäre bewerkstelliget worden.

Fünfzehntes Jahrhundert. In der Kirche St. Bernhardins von Siena sind auf dem Altare von St. Rochus zween Heilige 1471 vom Andrea Mantegna. Ferner ebendasselbst eine andere Tafel von Dario da Trivigi gemalt, der noch zu diesem Jahrhunderte gehöret, und nicht in das folgende, wie Guarienti vermuthete. Denn Squarcione sein und Mantegna's Lehrmeister, starb schon 1474. Er verfertigte auch 1469 auf Befehl der Republik Venedig, das Bildniß der Catterina Cornara, der Gemahlinn Jacobs Kobs, Königs in Cypern.*)

Nach einem kurzen Abrisse, wie die Malerey in Italien sich nach und nach aus der Barbarey erhob, beschreibet Herr Verci nunmehr die einzelnen vorzüglichsten Künstler seiner Vaterstadt vom Jahre 1500 an.

Frans

*) Istoria di Catterina Cornera, Regina di Cipro, scritta da Antonio Colbertaldo. MS. p. 67. Es ist schade, daß dergleichen Schriften ungedruckt liegen bleiben.

Francesco und Bartolommeo Nasocchi. 1501. Was ihren Stücken an Zeichnung abgieng, das ersetzten sie durch gute Kopfstellungen und Farbengebung. Man findet noch Gemälde von ihnen von 1534. Insonderheit ist eines in der St. Bartholomäuskirche sehr gut, und hat sich vollkommen erhalten. Sie lebten noch 1540.

Giuseppe Tosocchio malte 1529 auf nassen Kalch eine Madonna, die erst 1721 anfieng Wunder zu thun. Das folgende Jahr machte man dieses Gemälde von der Mauer los und setzte es in eine Kirche. Die Nonne Isabella Picini stach es in Kupfer. Eines seiner besten Frescogemälde stellet den Segen Isaaks, und ein anderes die königliche Gunstbezeugung Pharaons gegen Joseph vor. Nun kommt die berühmte Künstlerfamilie da Ponte, die ihren Ursprung aus Vicenza hatte.

Francesco da Ponte. Dieser machte sich durch verschiedene vortrefliche Stücke berühmt. Er folgte der Manier des Bellini, und starb um 1530. Sein Sohn war der weltbekannte

Giacomio da Ponte, insgemein Bassano il vecchio genannt. Er gehöret zu den großen Männern, die wie Raphael, Michelange

angelo, Corregio und Tizian, ihre Meister weit hinter sich zurück ließen, und blos der Natur getreu, das alte Steife und Gezwungene mit einer neuen Manier glücklich vertauschten. Er ward 1510 geboren, lernte anfangs bey seinem Vater, der ihn bald nach Venedig sandt, wo er sich dergestalt bey Tizian beliebt machte, daß er ihm öfters Gemälde ausführen ließ, die er selbst angefangen hatte. Es ist sehr daran zu zweifeln, daß er nach Rom gekommen sey. Nach seiner Zurückkunft nach Bassano blieb er daselbst, und schlug die vortheilhaftesten Anträge der größten Fürsten aus. Er war ein frommer Mann, der in keinem seiner Gemälde sich an den guten Sitten verständigte. Er starb 1592, als ein 82jähriger Greis mit dem Wunsche, nur deswegen länger zu leben, weil er jetzt erst die Schwürigkeiten der Kunst einsehen gelernet habe. Dieser große Maler hat eigentlich viererley Manieren, die Herr Verci ausführlich beschreibt. Die erste folgt genau der Natur, die zwenyte ist stärker im Ausdrucke der Muskeln; Schatten und Licht sind vortreflich mit einander vereinigt. Die dritte studierte er nach Parmegiano, sie ist glänzend, voll Geist und Leben. Die vierte ist die beste, er verließ allen ängstlichen Fleiß. Freye, richtigste Tinten, die mit großem Verstande aufgetragen

sind, und Glanz in seinen Gewändern gaben zum Sprichworte Anlaß: *Disegno del Tintoretto, colorito del Bassano*. Es fehlte ihm niemals an Erfindungen. In Thieren glückte es ihm vor allen Malern seiner Zeit. Seine Lieblingsstücke waren Sündfluthen, geistliche Historien, Jahreszeiten 2c. S. 91 liefert man das nach seinem Tode über die noch vorgefundenen Gemälde verfertigte Inventarium. Es waren bey zweyhundert Stücke. Nun folgt ein Verzeichniß der Gemälde von ihm in verschiedenen Städten Europens. Er hatte vier Söhne hinterlassen.

Leandro da Ponte. Lebte sehr prächtig, malte vornämlich geistliche und mythologische Stücke. Giulio und Luca Martinelli, Antonio Scajario († 1651) malten sämtlich in der Manier des alten Bassano, dem Giambattista Volpato geb. 1663. gest. 1706 im Ruhme am nächsten kommt.

Von Bildhauern kommen nur 4 vor. Es sind sehr mittelmäßige. Orazio Marinali; die Gebrüder Francesco und Angelo gleiches Namens, und Bernardo Tabacco. Unter den Kupferstechern ist Giovanni Volpato der beste. Er ist ein Schüler Bartolozzi und
Wag-

Wagners. Im J. 1762 verfertigte er das Bildniß des berühmten Morgagni in Padua, welches seinem Werke de sedibus et causis morborum vorgesezt ist. Er nannte sich auf seinen Blättern Giovanni Renard, unter welchem Namen ihn auch Sandellini aufgezeichnet hat. *) Im J. 1769 wurde er nach Parma berufen. Unizt ist er in Rom, wo er die Loggie und andere Stücke Raphaels in Kupfer sticht. Im J. 1773 verfertigte er das Bildniß Clemens XIV zu Pferde.

2.

L' Art de Peinture sur Verre, & de la Vitrierie, par feu Mr. le Vieil. A Paris, 1774. 250 Foliosseiten, mit 13 Kupfertafeln. Es sind drey Abschnitte. Ich recensire hier nur den historischen.

Herr Peter le Vieil, der Verfasser dieses schönen Werkes, ward am 8 Febr. 1708 in Paris geboren. Sein Vater war ein berühmter Glasmaler. Er that sich 1734 durch Wiederherstellung der schönen Gläser der Kirche von St.

E 3

Etien-

*) Notizie storiche degl' Intagliatori T. III, p. 150.

Etienne du Mont, da wo das Abendmahl gereicht wird, ferner von St. Victor und anderer Kirchen hervor. Als Meister in seiner Kunst, verband er mit derselben alle historische Kenntnisse, so daß niemand zu einem solchen Werke geschickter hätte seyn können. Er starb am 23 Febr. 1772, da er es eben glücklich vollendet hatte.

Der Ursprung des Glases wird von den Alten schon in das tausendste Jahr vor Christi Geburt gesetzt; aber die Geschichte von den syrischen Kaufleuten, die Plinius erzählt, scheint dem berühmten Nerrret ein bloßes Märchen zu seyn. *) Kein Glasmacher ist im Stande Kali, oder eine andere Pflanze in der bloßen Luft zu brennen, daß sie zum Glasmachen taugte, selbst das stärkste Feuer eines Kalchofens ist dazu nicht hinlänglich.

Die Glashütten zu Alexandrien brachten vortrefliche durchsichtige, halbdurchsichtige, und dichte, Gläser, nebst den schönsten Nachahmungen der Edelgesteine hervor. Plinius glaubte, daß erst unter dem Nero Glashütten in Rom aufgerichtet worden. Wir lesen im Seneca,
daß

*) Notae ad Neri Artem vitriar. pag. 258.

daß man daselbst zu seinen Zeiten Kieselsteine durch starkes Feuer in Smaragdfarbe verwandelte. Ein gewisser Demokritus war der Erfinder dieser Kunst. Das römische Glas war wenig durchsichtig, und hatte grünlichte Adern. Man sieht noch Stücken davon in verschiedenen Kabinetten. Weißes Krystallähnliches Glas, das von Ausländern kam, wurde von den Großen und Reichen außerordentlich theuer bezahlt.

Die Römer bedienten sich in ihren Zimmern und Badstuben öfters des Fraueneises, anstatt der Fensterscheiben. Man malet noch jetzt in Italien darauf, und diese Art der Maleren wird *Lavoro di Scagliuola* genennet. Jagemanns geograph. Beschreibung von Toscana, S. 31. Die wenigen Fenstergläser, die man im Herkulan fand, sind sehr dicht.

In der vor etlichen Jahren in Champagne, zwischen St. Dizier und Joinville entdeckten Stadt (vielleicht Castellodunum in regione Remorum?) fanden sich viele Arten von Glas, auch gefärbtes. Bruchstücke von gläsernen Gefäßen, nebst zweyen Trümmern eines gemalten Trinkglases sind unter den Alterthümern zu Netherhall in England bey Herrn Humphry Senz

house Esq. zu sehen. *) Ein noch ganzes römisches Trinkglas zeigte mir 1762 Herr Carmi in Chelsea bey London. Es ist $5\frac{1}{2}$ Zoll hoch, aus einem Stücke Bergkrystall gearbeitet und vortreflich geschnitten. Oben ist ein Medusenkopf. Der Besitzer hat es accurat in Kupfer stechen lassen, und verehrte mir einen Abdruck. Er hielt es für 100 Guineen.

Im dritten Jahrhunderte bekamen die Kirchen Glasfenster; es ist aber noch ungewiß, ob sie gemalt waren, oder nicht. Der älteste Schriftsteller, der uns das erstere glauben machen könnte, ist Gregorius von Tours. Dieser erzählt, daß ein Kirchenräuber eine reiche Kirche in einer Vorstadt von Paris habe bestehlen wollen, wäre aber durch die Wachsamkeit der Kirchner verhindert worden mehr als die Fenstergläser zu entwenden. Bloße ungemalte Gläser würden dem Diebe wenig geholfen haben.

Es scheint nicht, daß in Italien die Kirchen vor dem achten Jahrhunderte mit Gläsern gezieret wurden. Um diese Zeit lies Papst Leo III gefärbte Glasfenster in die
Late-

*) *Tb. Pennant's Voyage to the Hebrides,*
p. 55.

Laterankirche sehen. Dieser Gebrauch gefärbter Gläser gab der Glasmalerey *) den Ursprung.

In Frankreich weis man jetzt kein älteres Denkmaal von gemalten Gläsern, als die, so den größten Theil der Kirchenfenster der königlichen Abtey von St. Denis ausmachen. Sie scheinen noch vom vorigen Gebäude dieses Tempels aufbewahret zu seyn, das ist, vom sechsten, welches der Abt Suger, ein Günstling Ludwigs des Dicken, vor dem J. 1140 aufführen ließ. Die Glaskünstler waren Deutsche und Engländer. Im siebenten Jahrhunderte gab Frankreich den Engländern Glasmacher und Glaser, und fünf Säcula hernach rief Suger englische Meister herüber, weil diese Nation es in den Glaskünsten sehr weit gebracht hatte. Er ließ sogar viele Saphir zu Pulver stoßen und unter das Glas mischen, um ihm die schöne Safrfarbe zu geben.

Im 13ten Jahrhunderte waren die gemalten Kirchenfenster in ganz Europa gemein; im 14ten verbesserte sich die Glasmalerey je richtiger

C 5

die

*) Denn die Glasmalerey der Alten bestund in verschiedenen zarten gefärbten Glasfäden, die aneinander gesezet, und nachher im Feuer zusammen geschmelzet wurden.

die Zeichnung wurde. Die Figuren der Fenster von St. Severin zu Paris sind eine von den besten aus diesen Zeiten.

Gegen das Ende des 14ten Jahrhunderts erfand Johann von Brügge die Schmelzmalerey. Dieses war für die Glasmalerey eine wichtige Erfindung. Sie erhielt im Anfange des 16ten die große Vollkommenheit, die man unter andern in Gouda bewundert. In Paris war Johann Cousin berühmt. Seine schönsten Stücke sieht man in der Pfarrkirche von St. Gervais. *) Die herrlichsten Meisterstücke eines Gontier, Linard, und Madrain, die zu Ende des 16ten Jahrhunderts lebten, kann man in der Stadt Troyes in Champagne, und in ihrer Gegend antreffen. Dasselbst waren auch die Vorfahren des Herrn Cochin sehr im Flor. Von den vortreflichen Fenstern der Kirche zu
Brou

*) Lucas van Leyden malte auch vortreflich in Glas, um eben diese Zeit. Hubert Golzias besaß eine solche Malerey von seiner Hand, welche die tanzenden Töchter Israels vorstellte, wie sie David entgegen giengen, da er das Haupt Goliaths dem Saul überbrachte. Johann Saenredam hat dieses Stück in Kupfer gestochen. Von den nürnbergischen Glasmalern dieser Zeit, werde ich in der ältesten Malergeschichte Nürnbergs handeln.

Vrou , nahe bey Bourg - en - Bresse , hat der P. Kouffelet 1767 eine vollständige Beschreibung hinterlassen.

Im 17ten Jahrhunderte verloren die Glasmalereyen ihren Werth durch ihre Menge. Peter Tacheron malte im J. 1622. die zehn großen Fenster des Saales des Schießhauses zu Soissons. Sie sind so wohl in Ansehung der Zeichnung, als der Farbengebung, Meisterstücke, und stellen verschiedene Gegenstände aus Ovids Verwandlungen vor. Ludwig XIV besah sie 1663 eine ganze Stunde , und verlangte vier Felder davon , um sie in sein Cabinet setzen zu lassen.

3.

W i e n.

Der Weiß Kunig. Eine Erzählung von den Thaten Kaiser Maximilian des Ersten. Von Mary Treitzsaurwein auf dessen Angeben zusammen getragen, nebst den von Hannsen Burgmair dazu verfertigten Holzschnitten. Herausgegeben aus dem Manuscripte der kaiserl. Königl. Hofbibliothek. Wien, auf Kosten Joseph Kurzböckens

böckens n. 1775. 307 Seiten Text, mit 237
Holzschnitten. (15 fl.)

Der erste Verfasser dieser Aufsätze, die schon damals Räthsel waren, war unstreitig der Kaiser selbst. Es ist seine Erziehungs-, Reichs- und Kriegsgeschichte, die er schon 1512 in der Stille des einsamen Kabinettes zu Ende gebracht hatte.

Im J. 1514 bekam der geheime Secretair des Monarchen, Marx Treitzfauerwein, den Auftrag von Ihm, das Werk in Ordnung zu bringen. Und so kam das große Manuscript zu stande, das hernach im Bücherschafe zu Ambras in Tyrol verwahret wurde *). Von da aus kam es in die k. k. Hofbibliothek, wo es unter den Handschriften, Hist. Prof. N. XVI begriffen ist. An dieses hat man sich bey dieser Ausgabe gehalten.

Schon damals verursachte die geheimnißvolle Einkleidung des Vortrages Schwürigkeiten, welche eine neue Bemühung veranlaßten. Es ward

*) Die Figuren dazu wurden von Hanssen Burgmayr und andern Meistern in Holz geschnitten.

ward ein ordentliches Fragebuch *) errichtet, um zu wissen, wie jede zweifelhafte Stelle auszulegen wäre. Zur Erörterung der so vielfältigen Zweifel schrieb man an die vorläufigen Abschriften **) verschiedene Glossen hinzu, die aber großen Theils in Muthmassungen, und manchen irrigen Auslegungen bestanden: alles berufte sich endlich auf den Kaiser; dieser konnte sich, wichtiger Geschäfte und Alters halber eben nicht mehr so genau mit dieser Sache abgeben.

Noch im sechszehnten Jahrhunderte unterzog sich einer so ruhmwürdigen Bemühung der große österreichische Philolog Reichard Strein, Freiherr zu Schwarzenau. Er sammlete locos communes zur Auslegung des Buches vom weisen Könige.

Diese Anmerkungen geriethen in die Hände Herrn Georg Christophs von Schallenberg, der auch über dieses 1631 in Wien das Glück hatte, eine Sammlung von den meisten zur Geschichte des weisen Königs gehörigen Bildern zu überkommen, welche theils aus den Abdrücken der Holz-

*) Cod. Bibl. Caes. MS. Hist. prof. N. XVIII.

**) Ebendaf. N. XIX, wie auch CXLIV und CLV.

Holzschnitte, theils aus den ersten Handzeichnungen bestand. Der Codex, in welchem die Sammlung mit den Schallenbergischen Schwolien eingetragen ist, befindet sich nunmehr in den Händen Herrn Paul Antons von Gundel, k. k. wirklichen Hofraths, geheimen Reichs-Hofreferendarius, und des St. Stephans Ordens Ritters. Die Auslegung mancher Stücke ist darinn von der eignen Hand Kaisers Maximilians aufgezeichnet.

Durch eine glückliche Entdeckung kamen die Holzstöcke selbst zu Grätz zum Vorschein, und die Sorgfalt eines großen Kenners entriß sie dem Untergange. Sie sind nun in der kaiserlichen Hofbibliothek.

Auf diese Weise, und durch alle diese Hülfsmittel unterstützt, fand sich der Herausgeber im Stande, etwas so viel möglich vollkommenes zu liefern.

Der Secretarius Maximilians, Marcus Treizsauerwein von Ehrentreiz *),
sagt

*) Sein Grab befindet sich zu Neustadt in der Domkirche mit folgender Aufschrift:

Anno Dom. 1527 am 6 Tag Septemb. ist gestorben und also begraben der Edigestreng Ritter

sagt zu Ende der Vorrede an Karln V: „ So
 „ ist das puech in drey tail gestelt, das Erst tail
 „ wie der alt weiß Kunig. (K. Friedrich III)
 „ mit sein Gemahl vermahlte worden ist vnd wel.
 „ chermassen Er vnd sein Gemahl die höchste kron
 „ zu Rom emphanen haben, Der annder tail
 „ des Jungen weisen kunigs Jugendt von seiner
 „ lerung schicklichkait erfahrung vnd heirat, Der
 „ trit tail von des Jungen weisen kunigs heer.
 „ feueren kriege vnd streiten, Alsdann solichs
 „ mit schrifft vnd gemäl nach verstendiger ord.
 „ nung begriffen ist vnd antzaigt wirdt, damit
 „ ihue Ich mich Ewren kuniglichen gnade vnd
 „ derselben Brueder kunig Ferrinandus als mei.
 „ nen genedigisten herrn, mit aller vnderthenigkait
 „ bevehln. „

Hier sind die Rubriken der Kapitel.

„ I. Jeho facht sich an, das Buech vom
 „ dem Alten Weissen kunig, Am ersten, wie er
 „ ain Botschaft ausschickt, vmb einen gemachel.
 „ Anno 1450.

„ II. Wie des alten Weissen kunigs Bot.
 „ schaft, zu dem kunig (Alphonsus V von Por.
 „ tugal

Ritter Herr Marx Trautsauerwein von
 Weisknig Königl. Rathsch. zu Ungarn und
 Behaim Canzler.

„ tugal) kamen, dabey die Jung kunigin was,
 „ vnd wie die Botschaft empfangen wardt, vndd
 „ Sy Ir werbung teten.

„ III. Wie derselb kunig, auf der Botschaft
 „ Werbung, Rat hielt, vndd wie der hierat be-
 „ schlossen, vnd was fremdt, gehalten wardt.
 „ I 451.

„ IV. Wie der Alt weyß Kunig, aus sei-
 „ nem kunigreich, auf Rom zog, daselbst die
 „ Obrist kuniglich Cron zu emphahen, Unnd
 „ sich mit seinem Gemachel vermäheln zu lassen.
 „ I 452.

„ V. Wie die Jung kunigin Leonora, aus
 „ dem kunigreich Portugal, auf dem Mör weg
 „ fuer, vnd wie Sy zu Irem Gemachel, dem
 „ alten weisen kunig kumen ist. „

VI. Einzug in Rom.

VII. Wie sie der Papst beyde empfieng,
 VIII einsegnete, und IX krönte. X. Fernere
 Solennitäten. XI. Reise nach Neapel, Rück-
 fehr über Benedig und Tyrol nach Wien. XII.
 Die Kaiserinn ist gesegnetes Leibes. XIII. Der
 Prinz ward zu Neustadt gebohren, getauft,
 und

und XIV. XV. eingefegnet. XVI. Erziehung und
 Spielcameraden. XVII. Lehrmeister. XVIII.
 Im Schreiben. XIX. In den sieben freyen
 Künften. XX. In der Politik. XXI. Im
 Sternsehen. XXII. In der Schwarzkunst,
 die Maximilian bald als eitel und gottlos
 verwirft. XXIII. In der Geschichtkunde.
 XXIV. In der Arzneykunst. XXV. In
 Canzlersachen. XXVI. Von des jungen
 Wenzeln kunigs miltigkeit. XXVII. Lernet
 Wendisch und Böhmisch reden, XXVIII.
 malen, XXIX. die Baukunst. XXX. Zim-
 merwerk. XXXI. Musik. XXXII. Sein Ge-
 schmack in Speisen. „Dieser kunig hat Ime
 „alwegen drey essen, auf sein tisch setzen las-
 „sen, Jezzeiten vier oder fuuff essen, vnd
 „hat erst ab der tisch die speiß auf seinem tã-
 „ler prot zusammengekommen, die zu samen ge-
 „dient, vnd in dem Munde wol geschmeckt ha-
 „ben, vnd also geessen.“ XXXIII. Ga-
 stungen und Mascheraden. XXXIV. Münz-
 kennniß. XXXV. Bergwerkwissenschaft.
 XXXVI. Handbogenschießen. XXXVII. Arm-
 Journ. zur Kunst u. Litteratur, III Th. D brust.

brust. XXXVIII. Kengerbaizen. XXXIX.
 Jagdlust. XL. Fischerey. XLI. Vögelfang.
 XLII. Fechtkunst. XLIII. Zu Ross und zu Fuß.
 XLIV. Im Harnisch. XLV. Im Lanzenbrechen.
 XLVI. Reuten. XLVII. Harnischmachen.
 XLVIII. Artillerie. XLIX. Wagenburg. Da-
 mals ein wichtiger Theil der Kriegskunst. XLX.
 Karl der Kühne neidet Friedrich III. L.
 Sie unterreden sich zu Trier, aber ohne Nutzen
 1473. LI. Karl bekriegt den Kaiser. LII.
 Wird von Frankreich angegriffen und kommt
 um. LIII. Trauer seiner Gemahlinn und
 einzigen Tochter. LIV. Sie wird Maximis-
 lian angetragen. LV. Der es ad referen-
 dum nimmt. LVI. Zieht gegen Corvin,
 König von Ungarn. LVII. schlägt ihn.
 LVIII. Reiset zur Princessin von Burgund.
 LIX. wird mit ihr vermählet. 1477. LX.
 Lustbarkeiten. LXI. Sie lernet deutsch und
 Er französisch. LXII. und flämisch. LXIII.
 auch englisch. LXIV. spanisch, LXV. ita-
 liänisch. LXVI. spricht sieben Sprachen.
 LXVII. Krieg mit Ludwigen XI, König
 in

in Frankreich, den er schlägt. LXVIII. Neuer Feldzug der Franzosen. LXIX. Maximilian zieht gegen sie. LXX. Ludwig macht Friede, hält ihn aber nicht, à la mode de France. LXXI. Maximilian wird ein Prinz geboren, Philipp, am 23 Jun, 1478. LXXII. Die Franzosen bekommen eine Schlappe LXXIII. um die andere. LXXIV. Maximilian fällt in Frankreich ein. 1479. LXXV. Es wird Friede gemacht. 1480. ic. Es würde zu weitläufig seyn, aus allen folgenden Kapiteln den Inhalt eines Werkes anzugeben, das jeder Professor der deutschen Geschichte besitzen sollte. Die Anmerkungen sind sehr instructiv. Dieses Buch und der Theuerdanck erklären einander häufig.

Die Holzschnitte sind Meisterstücke. Fast auf den meisten steht Hanns Burgmayrs Zeichen H. B. Num. 199 ist bezeichnet 
d. i. Hanns Springinklee, Formschneider und Briefmaler zu Nürnberg, der bey Dürer

tern im Hause wohnte. Er starb um 1540.
 Num. 200 hat das Zeichen Hanns Scheu-
 feleins **H** aber ohne das Schäufelchen.
 N. 237 ist F. F. bezeichnet. Auf einem be-
 sondern halben Bogen sind die Seiten des
 Textes bemerkt, auf welche sich diese
 Holzschnitte beziehen.



L i t t e r a t u r .

201981112

I.

Beschluß der Leidensgeschichte Jesu in anmarischer Sprache.

¹ **K** ³ ³
⁴ ⁵
⁶ ⁷
⁸
⁹ ¹⁰ ¹¹
¹² ¹³
¹⁴ ¹⁵ ¹⁶
¹⁷ ¹⁸
¹⁹ ²⁰
²¹ ²²
²³ ²⁴ ²⁵
²⁶ ²⁷
²⁸ ²⁹
³⁰ ³¹
 acaja Diosamancapan-
 ti,

¹ **D** ² ³
⁴ ⁵
⁶ ⁷
⁸
⁹ ¹⁰ ¹¹
¹²
¹³ ¹⁴ ¹⁵
¹⁶ ¹⁷
¹⁸ ¹⁹
²⁰ ²¹
²² ²³ ²⁴
²⁵ ²⁶
²⁷ ²⁸
²⁹ ³⁰ ³¹
 D 4 blas.

32 33
 ti, nia Emperadora-
 34
 mancasa pantaraqui-
 35
 bua, marcapituri, mar-
 36 37
 cabuajlliribua, sassa, cu-
 38 39
 namana falso testimoniona-
 40 41
 ca lutithapiniqui tumpata-
 42 43 44
 vina Maacsa collana Iesu
 45 46 47
 saja aca taque falso testimo-
 48 49 50
 nionacaru bani maya aru-
 51 52
 ta, Pilatosana muspañ-
 53
 pataqui, arustavinti,
 54 55 56
 Pilatosa huparu saña-
 57 58
 cama: haniti nayarū
 59 60 61
 arusta? haniti yatita,
 62 63
 hivañama, haccañama-
 64 65
 sa ampura hanquisja?
 66 67
 ucapachapilla apussaja
 68 69 70
 arsuna, sassina: bani
 71 72
 hivañabarsa, haccaña

bansa

32 33
 blasphematur, jam impera-
 34
 torem versus; blasphe-
 35
 mat quoque; impostor,
 36 37
 rebellis est, dicentes,
 38 39
 quæcunq; falsa testimo-
 40 41
 nia mentiendo dabant.
 42 43 44
 Verum divinus Iesus ad
 45 46 47
 hæc omnia falsa testi-
 48 49 50
 monia ne unicum ver-
 51 52
 bum, Pilati ad stuporem
 53
 suum, respondebat, ad
 54 55 56
 Pilati ad eum interroga-
 57 58
 tionem usque: non mihi lo-
 59 60 61
 queris? non scis,
 62 63
 mortem tuam, vitam
 64 65
 tuamque in manu mea sta-
 66 67
 re? tunc enim Domi-
 68 69
 nus noster locutus est, di-
 70 71
 cens: non in morte

meaque;

banfa 73 74
 cuna atipaña-
 ma 75 76
 utjaspanti, bani
 77 78
 halajpachanquisi sayqui-
 pa 79 80 81
 Auquibua aca ati-
 paña 82
 churiricatamána
 ucaja: ucalaycu human
 83
 84 85
 amparacmaru catuyirina
 86
 cabaja hukampi hacha
 87 88
 huchanipjebua: yatimal-
 la: 89 90
 nayaja Reyathua:
 91 92
 maasca Reynobaja ha-
 93 94 95
 nibua aca pachanqui-
 ti: 96 97 98
 aca munduru yur-
 ta, 99 100
 taque haquenaca-
 101
 ru checa cancaña yi-
 102
 tichañataqui.

I 2 3
 Pilatosaja Iesufana aru-
 4 5
 swipa isapassna, ancarru

mi-

72 73
 meâq; , in vitâ meâq; ali-
 74 75
 qua potestas tua esset,
 76 77
 nisi in coelo existens æ-
 78 79 80
 ternus Pater meus hanc
 81 82
 potestatem tibi dedisset:
 83 84
 propterea in tuâ manus
 85
 tuas traditores mei ma-
 86 87
 jus peccatum habent:
 88 89 90
 scias ergo: ego Rex
 91 92
 sum: verum regnum
 93 94
 meum non hoc in
 95 96
 Sæculo est: hunc in
 97 98
 mundum natus sum,
 99 100
 omnes homines ve-
 101 102
 ritatem docturus.

I 2 3
 Pilatus Iesu respon-
 4 5
 sum suum audiens, foras

D 5

exi-

6 7
 mistuna, tamatama Iu-
 8 9 10
 dionacaru sassina: cbay,
 11 12 13 14
 nayaja bunihua aca baque-
 15 16 17
 na cuna buchapsa baqui-
 18 19
 tibi, bivañaru sañaba-
 20
 taqui; Herodesaru ir-
 21 22 23
 papjama, sassin, ucaru
 24 25
 irpajana. Herodesas-
 26
 ca, nayracatabana ma-
 27 28 29
 ya milagro lurarapito-
 30 31
 ni, sassa, Apussaru cu
 32 33
 namana bisquichuquirina.
 34 35 36
 Maasca Apussaja amu-
 37
 caquina, amuquipansca,
 38 39 40
 Herodesa saque arquiri-
 41 42
 nacpampi, aca Hucucu,
 43 44
 loque, chuymahapal-
 45 46
 laquihua, sassina, pisfru
 47 48 49
 hacçutavina, maya banko,

6 7
 exivit, congregatis Iu-
 8 9 10
 dæis dicens: ecce!
 11 12 13 14
 ego non hoc in homi-
 15 16 17
 ne aliquam culpam in-
 18 19
 venio, ad mortem eum
 20
 damnare; ad Herodem
 21 22 23
 ducite eum, dicens, illuc
 24 25
 ducere eum fecit. Hero-
 26
 desq; in præsentia meâ
 27 28 29
 quod miraculum faciet,
 30 31
 dicens, dominum no-
 32 33
 strum ille interrogavit.
 34 35
 Verum Dominus noster
 36 37 38
 tacuit, tacensque, He-
 39 40
 rodes omnibus cum mi-
 41 42
 nistris suis, iste simplex,
 43 44
 fatuus, mente captus
 45 46 47
 est, dicens, eum spre-
 48 49
 vit, quadam albâ, ve-

hua-

tusta,

50 buarira, larubuaasina isimpi
 53 ifitayassinca 54 Pilatosaru
 55 irpjaruyaravina. 56 Colla-
 57 na Iesufay! 58 sayquipa Au-
 60 quimana amautta canca-
 61 napay! 62 quithinsca bichuru,
 63 cama uchama banko, laru-
 67 buaasina isimpi ifitaya pta-
 69 ma? 70 quithinaca Herode-
 71 sampichica uchama huasi-
 73 taraqui anocarachapjta-
 74 ma? 75 tallami Christianona-
 76 caja humampi uchama sa-
 79 puruna lurapje, ancha col-
 81 lana, ancha amautta ya-
 82 ticbavima chunchusutivisa
 84 baque cama baccanapa-
 86 laycu pifiru baccusina.

Pila-

50 tustâ, 51 ridiculâ 52 veste
 53 eum vestire faciensq; ad
 55 Pilatum remisit. 56 Divi-
 57 ne Iesu! 58 æterni patris
 60 tui sapientia sua! qui-
 62 nam ad hunc diem usque
 64 ita albâ ridiculâ veste
 68 te vestiunt? 69 quinam
 70 cum Herode simul ita
 72 iterum te spernunt?
 74 perverfi Christiani te-
 77 cum ita quotidie fa-
 80 ciunt, sanctissimam,
 81 sapientissimam doctri-
 83 nam tuam gentilium
 84 more peccatis suis sper-
 85 nendo. 86

Pila-

I	2	I	2
1	2	1	2
Pilatusaja	Apuffana	Pilatus Domini	nostri
3	4	3	4
Jantocancavipa	yatiffina,	innocentiam	cognoscens,
5	6	5	6
antutaba,	fassinsca,	eum	absolvam; dicens-
8	9	7	8
quiri tama	tama	que,	præsentes omnes
10	11	9	10
caru	achama	Ludæos	ita est allocutus:
12	13	12	13
niapi	yatipjta,	jam	scitis, anno quoli-
15	16	15	16
na	aca	bet	hoc paschali tempo-
17	18	17	18
mayni	chinocata	re	unum vinctum homi-
20	21	20	21
mayfiñamacama	antuta-	nem	juxta petitionem
22	23	21	22
ñiri:	bichosca	vestram	soleo dimittere:
24	25	22	23
marcapituri,	baquebiva-	nuncq;	unus homo sedi-
26	27	25	26
yiri,	ancha	tiosus,	homicida, peffi-
28	29	27	28
maniri,	Barrabas	mum	cor habens, Barra-
30	31	28	30
huatuantanqui:	maynif-	bas	nomine, in carcere
31	32	30	31
ca	Iesusa	est:	aliusque Jesus nomi-
34	35	33	34
carauibua:	aca	ne	hic etiam stat: ex hisce
37	38	36	37
cauquichapi	antutarapi-	duobus	quem dimittam
39	40	39	40
mama?	Barrabasati,	vobis?	Barrabam ne,
40	41	40	41
Iesufacha?	spanisca,	Jesumve?	dicensq;, om-

⁴² quepacha, ⁴³ Achachinaca
⁴⁴ na aruchuratpatha, ⁴⁵ ha-
⁴⁶ ni acati, ⁴⁷ Barrabasa
⁴⁸ quibua antutarapita, ⁴⁹ sa-
⁵⁰ fina, ⁵¹ huvaritjana. Jesu
⁵² satha ⁵³ camacharaquina ?
⁵⁴ Pilatosa ⁵⁵ niarapi ⁵⁶ bisquitti-
⁵⁷ pansca, ⁵⁸ Iudionacaja, ⁵⁹ uca
⁶⁰ Jesusa ⁶¹ cruzaru ⁶² chacocatata
⁶³ canepa, ⁶⁴ birpa, ⁶⁵ bacha ⁶⁶ cun.
⁶⁷ campi ⁶⁸ saraquitavina. Chri-
⁶⁹ stianonacay! ⁷⁰ Iudionaca-
⁷¹ hua, ⁷² Jesusa ⁷³ birpa, ⁷⁴ si:
⁷⁵ humanacasti ⁷⁶ camasara-
⁷⁷ quita? ⁷⁸ bivaniti, ⁷⁹ bani-
⁸⁰ cha? ⁸¹ collana ⁸² Taycasi
⁸³ Mariana ⁸⁴ puchanacpay!
⁸⁵ Jesusa ⁸⁶ huaylluta ⁸⁷ yoccapa
⁸⁸ bivaniti? ⁸⁹ huchajtarana-
⁹⁰ cay!

⁴² nes scimus, ⁴³ juxta Se-
⁴⁴ niorum ⁴⁵ promissum ⁴⁶ suum,
⁴⁷ non ⁴⁸ hunc, ⁴⁹ Barrabam so-
⁵⁰ lum ⁵¹ dimitte ⁵² nobis, ⁵³ dicen-
⁵⁴ tes, ⁵⁵ clamitabant. ⁵⁶ De Je-
⁵⁷ su ⁵⁸ quid ⁵⁹ faciam? ⁶⁰ Pilatus
⁶¹ iterum ⁶² interrogansque,
⁶³ judæi, ⁶⁴ hic ⁶⁵ Jesus ⁶⁶ cru-
⁶⁷ ci ⁶⁸ affixus ⁶⁹ sit, ⁷⁰ mo-
⁷¹ riatur, ⁷² magnâ ⁷³ voce
⁷⁴ clamitant. ⁷⁵ Christiani!
⁷⁶ Judæi, ⁷⁷ Jesus ⁷⁸ moria-
⁷⁹ tur, ⁸⁰ dicunt: ⁸¹ vosque
⁸² quid ⁸³ dicitis? ⁸⁴ moria-
⁸⁵ turne, ⁸⁶ nec ⁸⁷ non? ⁸⁸ fan-
⁸⁹ tissimæ ⁹⁰ matris ⁹¹ nostræ
⁹² Mariæ ⁹³ Filii! ⁹⁴ Jesus ⁹⁵ di-
⁹⁶ lectus ⁹⁷ filius ⁹⁸ suus ⁹⁹ mo-
¹⁰⁰ riatur? ¹⁰¹ peccatores!
 Re-

cay! ⁸⁴ ⁸⁵ *quispirima Jesusa*
⁸⁶ ⁸⁷ ⁸⁸ *bivaniti? aja Jesusay!*
⁸⁹ ⁹⁰ ⁹¹ *mutucaquima, amuchuy-*
⁹² ⁹³ *maqui bivama: aca bu-*
⁹⁴ ⁹⁵ *chajtaranacapilla chaçha-*
⁹⁶ ⁹⁷ *sa, buarmisa, Barra-*
⁹⁸ ⁹⁹ *basaqi, biva huchaqui*
¹⁰⁰ ¹⁰¹ ¹⁰² *baccascapa, sî, huma-*
¹⁰³ ¹⁰⁴ *rusca, Jesusay! bivas*
¹⁰⁵ ¹⁰⁶ *bivpa, viñaya sara-*
stama.

¹ ² *Ucjaru Pilatosaja,*
³ ⁴ *Iudionacana amaru chuy-*
⁵ ⁶ *mapa llampunocayañata-*
⁷ ⁸ *qui, chuymapana uc'ha-*
⁹ ¹⁰ *ma hamuttana, sassina:*
¹¹ ¹² ¹³ ¹⁴ *bicbahua aca Jesusa azoti-*
¹⁵ *yaha, azotiyassinsca an-*

⁸⁴ ⁸⁵ *Redemptor vester Jesus*
⁸⁶ ⁸⁷ *moriatur? mansuete*
⁸⁸ ⁸⁹ *Jesu! tace tantum, ta-*
⁹⁰ ⁹¹ *cente corde tantum*
⁹⁵ ⁹³ ⁹⁴ *morere: isti peccatores*
⁹⁵ ⁹⁶ *enim virq; mulierque,*
⁹⁷ ⁹⁸ *Barrabas solus, morta-*
⁹⁹ ¹⁰⁰ *le peccatum solum vivat,*
¹⁰¹ ¹⁰² ¹⁰³ *dicunt, tuque, ô Je-*
¹⁰⁴ *su! morte moriaris,*
¹⁰⁵ ¹⁰⁶ *semper clamitant tibi.*

¹ ² *Postmodum Pilatus,*
³ ⁴ *Iudæorum exacerbatum*
⁵ ⁶ *cor suum suavefaciendi*
⁷ ⁸ *causâ, in corde suo ita*
⁹ ¹⁰ ¹¹ *cogitavit, dicens: jam*
¹² ¹³ ¹⁴ *hunc Jesum flagella-*
¹⁵ *ri faciam, flagellatum-*
tuta- que

16 tutachiba: Iudionacapilla
 18 19 20
 21 22
 23 24
 25 26
 27 28
 29 30
 31 32
 33 34 35
 36 37
 38
 39
 40 41
 42 43
 44 45
 46 47
 48
 49 50 51
 52 53
 54

sauca azotita ulljassina,
 llampuchaschini, usupa-
 yachlneja. Ancha uca-
 pacha sajta azotiri
 mañafonaca Apussaru ha-
 lacatassina, collana am-
 paranacapsa cayunacapsa
 paya viscampi cintina cin-
 tipa calatiquiraru yapi-
 catapjana, yapicatas-
 fnsca, ancha cinti mo-
 ko mokoni Korulipichina-
 campi, sauca moko mo-
 kochapini labua azoti-
 nacampi, yauri Sil-
 lusilluni viscanacampisa
 Jesu Christo Apussana
 Sumajtara hanchipa fil-

lusillu-

16 que dimittam fortè: lu-
 17
 18
 19 20
 21
 22
 23 24 25 26
 27
 28
 29 30 31
 32
 33 34 35
 36
 37
 38 39
 40 41
 42
 43 44
 45 46 47
 48
 49

daei enim vehementer
 flagellatum videntes,
 mansuescent forte, mi-
 sericordiâ tangentur for-
 tè. Statim tunc sex fla-
 gellantes carnifices ad
 Dominum nostrum ad-
 volantes, divinas manus
 suasque pedes suosque
 duabus funibus vehe-
 mentissime ad lapideam
 columnam ligaverunt,
 ligatumque, fortissimos
 nodos habentibus ex co-
 rio funiculis, plurimas
 spinas habentibus ligneis
 flagellis, ferreas stellu-
 las habentibus funiculis-

que

54 55 56
 lusillutba azotina calla-
 57
 raffina, sunaquecama pu-
 58 59
 riyaipjana, sunaquetba
 60 61 62
 fillusillucama taque cha-
 63
 mapampi acbatassinsca,
 64 65 66
 azoti asqui quiutassina,
 67 68 69
 tuñavi azotipjana: hau-
 70
 catancunana vilaja Ki-
 71 72
 ña huacollathabama phal-
 73 74
 lana, bayarusca chal-
 75
 lancussina, challaj chal-
 76 77
 lajtana: azoti ekotas-
 78 79
 fínsca, apussana han-
 80
 chipampi lipicatatapa-
 81
 cha ekotaraquina; San-
 82 83 84
 to vilaposca taque han-
 85 86
 chithsa, taque circa-
 87
 circathsa pbujuthaba-
 88 89
 ma ayvecana, calati-

quirasa,

49 50 51
 que Jesu Christi Domini
 52 53
 nostri teneram carnem
 54 55
 suam â pedum plantâ fla-
 56 57
 geliare incipientes, ad
 58
 capitis verticē usq; per-
 59
 venerunt, â vertice capi-
 60 61
 tis ad plantas pedū omni
 62 63 64
 vi sævientesque, flagel-
 65 66
 lum optimè elevantes
 67 68
 vehementer eum flagel-
 69
 laverunt: in quolibet ictu
 70 71 72
 sanguis ut fons fluxit,
 73 74 75
 proculque manans ma-
 76 77
 navit: flagellum educen-
 78
 tesque, Domini nostri
 79 80
 carnem suam frustatim
 81 82
 educēbant quoque; San-
 83
 ctus sanguisque toto ex
 84 85
 corpore, omnibus, ex

venis-

90
 quirasa, uraquesa vi-
 91 92 93
 lacamaqui tucuna. Dios
 94 95
 Tatay! aca maynista
 96 97
 yocama llaquipayama,
 98 99
 azotinacaru, hucáquipa,
 100 101 102 103
 sassiná: nia pisca pa-
 104 105
 taca, nia buaranca
 106 107 108 109
 azotiru puri, nia yauri
 110 111
 fillusilluni azotinaca ay-
 112 113
 chapa carintassiná, cha-
 114 115 116
 sanacacama puri, nia
 117 118
 cbacanacapa taquepacha
 119 120
 jullasiraquibua. Halaj-
 121
 pabanquiri Angelanacay!
 122 123 124
 collana Jesusa buaracu-
 125 126
 sñá azotita cayusillu-
 127 128
 sha ppequeña sunaqueca-
 129 130 131
 ma maya chojripiniqui,
 132 133 134
 niabua azotinaca paya

86 87
 venisque fontis more
 88 89
 promanavit, lapideam
 90
 columnamque terramq;
 91 92 93
 fanguineam fecit. óDeus
 94 95
 Pater! hujus unigeniti
 96 97 98
 filii tui miserere, flagel-
 99
 latoribus, sufficit, di-
 100 101 102
 cens: jam ad quinque
 103 104 105
 centum, jam ad mille
 106 107 108 109
 ictus venit, jam ferreas
 110 111
 stellulas habentia fla-
 112 113
 gella carnem suam scin-
 114 115
 dendo, ad ossa usque per-
 116 117
 venenunt, jam ossa sua
 118 119
 omnia & singula viden-
 120
 tur quoque. In cælo exis-
 121 122
 tentes Angeli! divinus
 123 124
 Jesus vehementissimè
 125 126
 flagellatus à pedum plan-

¹³⁵ ¹³⁶
 huarancaru puri: Uaqui-
¹³⁷ ¹³⁸ ¹³⁹
 payapjama, uca Iudiona-
¹⁴⁰ ¹⁴¹
 caru, hucâquipa, sap-
¹⁴²
 jama. Maria Matay!
¹⁴³ ¹⁴⁴
 Dios Auquimpi, An-
¹⁴⁵
 gelanancampisa hani
¹⁴⁶ ¹⁴⁷
 ifapiribua tucu; Jesus
¹⁴⁸ ¹⁴⁹ ¹⁵⁰
 huabuamafca nia quim-
¹⁵¹ ¹⁵²
 fa huarança azotirubua
¹⁵³ ¹⁵⁴
 puri, aychapfca hua-
¹⁵⁵ ¹⁵⁶
 ke huake yauri fillufil-
¹⁵⁷ ¹⁵⁸ ¹⁵⁹
 luni azotina vicanoca-
¹⁶⁰ ¹⁶¹
 ta nibua uraquena hac-
¹⁶² ¹⁶³
 cusi: huma quiquima
¹⁶⁴ ¹⁶⁵
 azotirinacaru macataffi-
¹⁶⁶ ¹⁶⁷
 na, huabuaba pampa-
¹⁶⁸
 charapita, hucâquipa-
¹⁶⁹ ¹⁷⁰
 na, sama. Jesu Cbri-
¹⁷¹
 sto apubay! luntata-

¹²⁷ ¹²⁸
 ta ad capitis verticem us-
¹²⁹ ¹³⁰ ¹³¹
 que unum vulnus omni-
¹³² ¹³³ ¹³⁴
 no est, jam ictus ad duo
¹³⁵ ¹³⁶
 millia pervenerunt: mi-
¹³⁷ ¹³⁸
 seremini, ad ipsos
¹³⁹ ¹⁴⁰
 Iudæos, sufficit, quæso,
¹⁴¹ ¹⁴²
 dicite. Maria mater!
¹⁴³ ¹⁴⁴
 Deus pater, Angelique
¹⁴⁵ ¹⁴⁶ ¹⁴⁷
 non audientes se fece-
¹⁴⁸
 runt; Jesus filius tuusq;
¹⁴⁹ ¹⁵⁰ ¹⁵¹ ¹⁵²
 jam ad ter mille ictus ve-
¹⁵³ ¹⁵⁴ ¹⁵⁵
 nit, caro suaque frustatim
¹⁵⁶ ¹⁵⁷
 frustatim ferreas stellu-
¹⁵⁸ ¹⁵⁹
 las habente flagello scilla
¹⁶⁰ ¹⁶¹ ¹⁶²
 in terra sparsim jacet: tu
¹⁶³ ¹⁶⁴
 ipsamet flagellatoribus
¹⁶⁵ ¹⁶⁶
 imminens, filio meo quæ-
¹⁶⁷ ¹⁶⁸ ¹⁶⁹
 so, pareite, sufficiat, dic.
¹⁷⁰ ¹⁷¹
 Jesu Christe Domine mi!

172
camanatati ? haque bi-
 174 175
vayiritati, uc'bama azo-
 176 177
tita cancañmataqui ? nia-
 178 179 180
hua pusi buaranca azotiru
 181 182 183
puri: haniti, bucàquipa,
 184 185 186
fasma ? hanihua, buahua-
 187
nacay! buchajtaranacana
 188 189
azotinacapa halloja hallo-
 190 191 192
ja hua, ucalaycu, bani hu-
 193 194 195
caquiniti, n: machiri-
 196 197
naca hallojabua, luntata
 198 199
firinaca hallojabua, nianc-
 200 201
ca sarnaquerinaca halloja-
 202
raquipi, bivabuchanacam
 203 204
pi buchachajirinaca hal-
 205 206
loja puni hua, ucalaycu
 207 208 209
hallojaraqui azotitpana,
 210 211
si. Huchajtaranacay !
 212 213 214
aca Iesujamana arufivipa

172 173
latrone es ? occiforne es,
 174 175 176
ita flagellatus existendo
 177 178 179
tu ? jam ad quater mille
 180 181 182
ictus pervenit : annon,
 183 184 185
sufficit, dices ? non,
 186 187
Filii ! peccatorum fla-
 188 189
gella sua multa multa
 190 191 192
sunt, propterea, non
 193 194 195
sufficiat, dicit : ebrii
 196 197
multi sunt, fures mul-
 198 199 200
ti sunt, male ambulan-
 201
tes multi etiam sunt,
 202
mortalibus peccatis pec-
 203 204 205
catores multi omnino
 206 207
sunt, propterea multo-
 208 209
ties etiam flagellor, di-
 210 211 212
cit. Peccatores ! hoc
 213 214
Iesus vestri responsum
 215 216
suum num audistis ? pec-

215
 isapajtati? huchanaca-
 217 218
 ma lallojipana, Iesu Cbri-
 219 220 221
 sto Apussa balloja azotita-
 222 223
 raquibua. Hani Dioslay-
 224 225
 cu hukampi huchanacam-
 226 227
 pi Iesujama azotipjanti,
 228 229 230
 pajta azotitaypina bivas-
 231 232
 pan i, azinacapilla nia
 233 234 235
 pisca huaranca bua.

I 2 3
 Collana Iesusa uc'hama
 4 5
 cintina cintipa azotita
 6 7
 tha, tallami soldadonaca-
 8 9 10
 jamaya chupica huarirasa
 11 12 13
 isimpi istayafissina, ancha
 14 15
 ari cbapi cbapini pillu,
 16 17 18
 loke Reyataqui hama,
 19 20
 lurajana, lurassinsa,

Apus-

217
 cata vestra multa cum
 218
 sint, Iesus Christus Do-
 219 220
 minus noster multoties
 221 222
 flagellatus etiam est. Ne
 223 224 225
 per Deum amplius pec-
 226 227
 catis Iesum vestrum fla-
 228 229
 gelletis, ne forte inter
 230 231
 flagella moriatur, ictus
 232 233 234
 enim jam quinque millia
 235
 sunt.

I 2 3
 Divino Iesu ita ve-
 4 5
 hementissime flagellato,
 6 7 8
 perversi milites qua-
 9 10
 dam rubra laceraque
 11 12
 cum veste faciendo eum
 13
 vestire, acutissimas spi-
 14 15
 nas habentem coronam,
 16 17 18
 stulto pro rege quasi,
 fece-

21	22	19	20
Apussana	ppequeñaparu	fecerunt, faciendogue,	
23	24	21	22
taque chamampi	cacan-	Domini nostri in caput	
	26	23	24
tajjana	ancha	suum omni vi illam ei	
28	29	25	26
mutuñapampi,	ppeque-	imposuerunt valde ma-	
	30	27	28
ñapathasa,	nayrunac-	gno cum dolore suo,	
	31	29	
pathsa,	hinchunacpath-	de capite suoque, de	
	32	30	31
sa denasapasa	sauca	oculis suisque, de auri-	
34	35	32	33
vila maya	ppujutba	bus suisque, de naso	
	38	33	34
ma mistuyassna.	Vina-	suoque plurimum san-	
40	41	35	36
ya canquiri	Reyay!	guinem quodam de fonte	
	43	37	38
tbibua	ancha	quasi faciendo salire.	
	45	39	40
riana	ancha	Semper existens Rex!	
	47	42	43
pinsa	pillupampi	44	45
	49	46	47
muyu	baquenaca	ma honorisque glo-	
	52	48	49
tayta,	camisaraqui	ria sua totius orbis homi-	
54	55	51	52
hama taqqesñana,	mu-	nes coronas, quomodo	
56	57	53	54
tuñansa	pillupampi	ergo hoc modo con-	
	59	56	
tayata	cancata?	temptus dolorisque co-	
61	62	57	58
baqueñaçana	hani muna-	rona sua coronatus es?	
	63	59	

siña-

E 3

quod

	64	65	60	61	62
<i>fiñani</i>	<i>cancañapa,</i>	<i>cuna</i>	quod	hominum	nullius
66	67	68		63	64
<i>amaru</i>	<i>cancañapfa</i>	<i>Dios</i>	omniño	amoris	esse
	69	70		65	66
<i>amanca</i>	<i>acaja?</i>	<i>tami-</i>	suum,	quod	exacerba-
	71		tum	esse	suumque
<i>saraqui,</i>	<i>Christianona-</i>		Deum		
72	73	74		69	70
<i>cay!</i>	<i>aca</i>	<i>chapi</i>	<i>pilluna</i>	versus	est
	75	76	77	hoc?	quomo-
<i>chapiñacapa</i>	<i>hani</i>	<i>chuy-</i>		do	ergò,
	78			6	Christiani!
<i>manacama</i>	<i>kapantapjeti?</i>		72	73	74
79	80		<i>hujus</i>	<i>spineæ</i>	<i>coronæ</i>
<i>camisaraqui</i>	<i>hani</i>	<i>ppe-</i>	<i>næ</i>	<i>suæ</i>	<i>non</i>
81	82	83	<i>penetrant?</i>	<i>quomodo</i>	<i>er-</i>
<i>queñamatha</i>	<i>halloja</i>	<i>uma,</i>		80	81
84	85		<i>go</i>	<i>non</i>	<i>de</i>
<i>nayranacmathsa</i>	<i>bachañã</i>		82	83	84
86	87		<i>multam</i>	<i>aquam,</i>	<i>de</i>
<i>phujunaca</i>	<i>mistuyapjeti,</i>		85		
88	89		<i>lis</i>	<i>vestrisque,</i>	<i>lachry-</i>
<i>halajpachana</i>	<i>acapachan-</i>		86	87	
90	91		<i>marum</i>	<i>fontes</i>	<i>eliciuntur,</i>
<i>sa</i>	<i>Reyapa</i>	<i>chapi</i>	88	89	90
92	93	94	<i>cæli,</i>	<i>terræque</i>	<i>Regem</i>
<i>lumpi</i>	<i>pillutayapta</i>	<i>ull-</i>		91	92
	95		<i>suum</i>	<i>spineâ</i>	<i>coronâ</i>
<i>jassna?</i>	<i>Iesu</i>	<i>Christo</i>	93	94	
96	97		<i>ronatum</i>	<i>cernendo?</i>	<i>6</i>
<i>Apussana</i>	<i>collana</i>	<i>pil-</i>		95	96
98	99	100	<i>Iesu</i>	<i>Christi</i>	<i>Domini</i>
<i>lupay!</i>	<i>nayabua</i>	<i>hani</i>	97	98	99
101	102		<i>divina</i>	<i>corona</i>	<i>sua!</i>
<i>hajsarasmanti,</i>	<i>nayabua</i>		100	101	102
103	104	105	<i>non</i>	<i>te</i>	<i>timesco,</i>
<i>hani</i>	<i>uñismanti,</i>	<i>maas-</i>			<i>ego</i>

106 107
ea taque chuymabam-
 108 109
pi, taque alma bam-
 110 111
pisa yupayabasma, vi
 112 113
ñayasa Diosabana pillu-
 114 115
pa hamã yupaychamama,

1 2
Quithipi, huabuana-
 3 4 5
eay! Iesu Christo Apussa
 6 7
uc'hama vilacamaqui ull-
 8 9 10
jassina, bani llaquipaya-
 11 12
spara? quithi, cala-
 13 14
sa yawisa canquipana,
 15 16
bani bachaspara? Ju-
 17 18 19
dionacaqui, calathsa yau-
 20 21
rithsa bukampi amaru
 22 23
chuymañissina, chapi pil-
 24 25 26
luna pillutayata Iesusa
 27 28 29
bani llaquipayiti, maas-
 30 31
sa llaquipaya pachana

Iesu

104 105 106
te fastidio, verum toto
 107 108 109
corde meo, totã anima
 110 111
meaque te veneror sem-
 112 113
perque Dei mei coronã
 113 115
suã modo venerabor.

1 2 3
Quis, ô Filii! Iesum
 3 5
Christum Dominum N.
 6 7
ita sanguine obductum
 8 9 10
videndo, non dolore tan-
 11 12
gatur? quis, lapisve,
 13 14
ferrumve quamvis sit,
 15 16 17
non flet? Iudæi soli la-
 18 19 20
pideque ferroque magis
 21 22 23
durum cor tenendo, spi-
 24 25 26
neã coronã coronati Iesu
 27 28 29
non miserentur, verum
 30 31 32
miserendi loco Iesu Chri-
 33 34
sti manu suã quemdã

E 4

tem-

32	33	35	36	37
Iesu Christona amparapa		arundineum baculum in-		
34	35	38	39	
maya kauña labua aaja-		feruerunt, jam insertoque		
rayuna; nia aajarutaths-	38	40	41	
ca sapa sapa pacha ca-	40	42	43	
41	42	sua flectebant, Magister!		
yunacaparū quilpitacavi-	43	44	45	46
na, yatichirey! saspaa,	44	dic, quis te percussit?		
45	46	47	48	49
quithipi hajlistu? Re-		Rex! dic, quis te con-		
47	48	50	51	52
yay! saspaa, quithipi		spuit? Domine! dic,		
50	51	53	54	55
thufachistu? Apuy! Sas-	52	quis te vellicavit? cum		
paa, quithipi nuantiri-	53	56	57	58
stu? larushampī sassina.	54	risu dicentes. Divine Rex!		
57	58	59	60	61
Collana Reyay! cuna maa	55	quo diverso modo in		
61	62	62	63	
hamu halajpachanguiri	56	caelo existentibus ab		
64	65	64	65	66
Angelanacana, acapa-	57	Angelis, in terra exi-		
66	67	67		
changuiri haquenacanta	58	stentibus ab hominibus-		
68	69	68	69	
yupaychata cancata! An-	59	que adoratus es! Ange-		
70	71	70	71	72
gel inaca pilla chica Dios-	60	li enim veri Dei sui mo-		
72	74	74	75	76
apabama, checa Rega-	61	re, veri regis sui more		
76	77	77	78	79
pā hama raqui yupay-	62	etiam te adorant; ve-		
	63	80	81	
	64	rum peccatores homi-		
	65	82	83	
	66	nes peccatis suis quo-		
	67			
	68			
	69			
	70			
	71			
	72			
	73			
	74			
	75			
	76			
	77			
	78			
	79			
	80			
	81			
	82			
	83			
	84			
	85			
	86			
	87			
	88			
	89			
	90			
	91			
	92			
	93			
	94			
	95			
	96			
	97			
	98			
	99			
	100			

79
chaptama; maajca hu-
 80 81
cbajtara baquenacaja hu-
 82 83
cbanacampi sapuruna
 84 85 86
lulla Diosabama, tullpa
 87 88 89
Reyabamaraqui pifiru ba-
 90 91
ccupjtama. Nayahua,
 92 93 94
Diosay! Huritata chuy-
 95 96
mampi yupaychasma, ta-
 97 98
que almampisa hampatis-
 99 100
ma, sassina! hampatja-
 101
mama Iudionacana, chun-
 102
chu sutivisa baquenacansa
 103 104 105
checa Diosapay! ham-
 106
papjamama Angelanaca-
 107 108
na, baquenacansa checa
 109 110
Apupay! hampatjamama
 111 112
halajpachana acapachan-
 113 114 115
sa checa Reyapay! ques-
 116
piyaraquita, Tatabay!

84 85
tidie falsi Dei more,
 86 87 88
ficti Regis more etiam
 89 90 91
parvi te æstimant. Ego,
 92 93 94
ô Deus! firmo corde
 95 96 97
te adoro, totâ anima-
 98 99
que te veneror, di-
 100
cendo! saluto te Iu-
 101 102
dæorum, gentilium
 103
hominumque ô vere
 104 105
Deus suus! saluto te
 106 107
Angelorum hominum-
 108 109
que ô vere Domine
 110 111
suus! Saluto te, cœ-
 112 113
li, terræque ô vere
 114 115
Rex suus! Salva me,
 116 117
ô Pater mi! ad divi-
 118
num regnum tuum re-
 119 120
cipe me, ô Deus mi!
 121 122 123
tecum simul semper

117 118 119
collana Reynomaru catu-
 120 121
queta, Diosabay! hu-
 122 123
mampi cbica viñaya cu-
 124 125 126
ñabataqui, collana gra-
 127 128
ciana cburita, mojsa
 129
mojsa Iesufabay!

 1 2
 Ucatba Pilatosaja
 3 4 5
Apussa huaraçusiña nian-
 6
cachata, chojricbatafa
 7 8
ulljassina, Iudionacana
 9 10
amaru chuymanacapa
 11
Uampunocayañataqui, cha-
 12 13 14
picbapi pilluni, kaña
 15 16 17
labua thujruni, chupica
 18 19 20
merke ifimpi ifitayata
 21 22
Iudionacana nayranacpa-
 23 24
ru irpsuyana; acanqui-
 25
pansca taquepacharu ul-
 lacha-

 124 125
gaudendi ergo divi-
 126
nam gratiam tuam da
 127 128
mihi, ô dulcis dulcis Ie-
 129
su mi!

 1 2
 Postmodum Pilatus
 3 4
Dominum nostrum sum-
 5
mopere malectatum
 6 7
vulneratumque videns,
 8 9 10
Iudæorum amara cor-
 11
da sua mansuefaciendi
 12 13
causâ, cum spineâ coro-
 14 15
nâ, cum arundineo lig-
 16 17
neo baculo, cum rubrâ
 18 19 20 21
veteri veste vestitum, Iu-
 22
dæorum ante oculos suos
 23 24
adduxit; ibi standoque
 omni-

²⁶ lachayatavina, ²⁷ *fassina*:
²⁸ ²⁹ ³⁰ ³¹
 aca hua: aca haque ull-
³²
 jappama. *Christianona-*
³³ ³⁴ ³⁵
 cay! aca quiquipa ha-
³⁶ ³⁷ ³⁸
 que, aca Iesusa uc'ha-
³⁹
 ma cintinacintipa nian-
⁴⁰ ⁴¹
 cachata, chojrichata,
⁴² ⁴³ ⁴⁴
 pisiru haçcuta hieburuna
⁴⁵ ⁴⁶
 huafitaraqui ullachayap-
⁴⁷
 jasmara: ulljappama:
⁴⁸ ⁴⁹ ⁵⁰
 acabua Iesusa maja, hu-
⁵¹ ⁵²
 chananacama laycu azo-
⁵³
 tinacampi *huaracusina*
⁵⁴ ⁵⁵ ⁵⁶
 usuchata, *chapi pillum-*
⁵⁷ ⁵⁸
 pi pillutayata, *chupica*
⁵⁹ ⁶⁰ ⁶¹
 merke isimpi, *Kana*
⁶² ⁶³ ⁶⁴
 saumpisa tullpa *Reya*
⁶⁵ ⁶⁶ ⁶⁷
 hama pisiru haçcuta,
⁶⁸ ⁶⁹
 vilacamaqui tucuta. III.

jappa-

²⁵ ²⁶
 omnibus et singulis mon-
²⁷
 stravit eum, dicens:
²⁸ ²⁹ ³⁰
 hic stat: hunc hominem
³¹ ³²
 videte. O Christiani!
³³ ³⁴ ³⁵
 hunc ipsum hominem,
³⁶ ³⁷ ³⁸
 hunc Iesum hoc modo
³⁹ ⁴⁰
 vehementissime maetra-
⁴¹ ⁴²
 ctatum, vulneratum, par-
⁴³ ⁴⁴ ⁴⁵
 vi æstimatum hodie ite-
⁴⁶ ⁴⁷
 rum monstro vobis: vi-
⁴⁸ ⁴⁹
 dete: iste est Iesus ve-
⁵⁰
 ster, peccatorum vestro-
⁵¹ ⁵² ⁵³
 rum causa flagellis sum-
⁵⁴ ⁵⁵
 moperè vulneratus, spi-
⁵⁶ ⁵⁷
 neâ coronâ coronatus,
⁵⁸ ⁵⁹ ⁶⁰ ⁶¹
 rubrâ vili veste, arundi-
⁶² ⁶³ ⁶⁴
 neo baculo stulti Regis
⁶⁵ ⁶⁶ ⁶⁷
 more parvi æstimatus,
⁶⁸
 totus sanguineus fa-

ctus.

70	71	72	69	70	71
jajjama :	acabua	Iesu-	ctus.	Videte:	iste est.
	73	74	72	73	74
samaja ,	quibihua	bu-	Iesus	vester ,	qui pau-
	75	76	75	76	
aajcha	baque	bama	peris	hominis	more
		77	77	78	
quichi	ucáfa ,	maasca	quamvis	appareat ,	ve-
	79	80	79	80	81
baquetba	hukampihua :		rùm	homine	plus est :
82	83	84	82	83	84
bupa	pilla	halojpachan-	85	86	87
85	86	87	86	87	
quiri	Diosna	maynijta	stentis	Dei	unicus fi-
	88	89	88	89	
yoccapa ,	Angelanacana		lius	suus ,	Angelorum
	90	91	90	91	
baquenacansa	Reyapa ,		hominumque	Rex	suus ,
	92	93	92	93	94
taque	thejfmuyuna	ques-	totius	orbitæ	Salvator
	95	96	95	96	97
piripa	canqui ,	quithi-	suus	est ,	qui hominum
	97	98	98	99	100
bua	baquenacana	ancha	valde	magni	amoris sui
	99	100	101	102	103
bacha	munañapa	laycu	causa	hoc	modo male
	102	103		104	
uc'bama	niancacabata ,		tractatus ,	hoc	modo
	104	105	105	106	107
uc'bama	pisru	baccuta	parvi	æstimatus	esse vo-
	107	108	108	109	110
cancaña	munana ,	ba-	luit ,	hominum	valde
	109	110	111	112	113
quenacana	ancha	bacha ,	114	115	116
	112	113	114	115	
ancha	holloja	buchana-	cata	sua	solvendi
		115	causa ,		
capa	pagarañataqui ,		116	117	118
			infern	æternâ	pœnâ

116
mancapachana *vinaya*
 118 110 120
mutuñapathsa thejsi muyu
 121 122
baquenaca quespiyana
 123 124 125 126
taqui raqui. Ancha chaj-
 127 128
richata Iesujay! haque-
 129 130
tha hukampi haquey!
 131 132 133 134
taque thejsi muyu haque-
 135 135
pacaja haquetha hukampi
 136 137 138
haque vinaya yupaychapi-
 139 140
tama: nanacasca checa
 141 142 143 144
Diofa hama, checa haque-
 145 146
raquibamasa yupaychap-
 147 148
jasmana, alitasfri chuy-
 149 150
mampi mayssina: paco-
 151
manacamatha catucap-
jeta.

1 2 3
Judionacaja collana le-
 4 5
susa uc'hama niancachata

-noqi

ullja-

119 120 121
suâ totius orbitæ ho-
 122 123
mines liberandi causa
 124 125 126
etiam. Summè vulne-
 127 128 129
rate Iesu! homine plus
 130 131 132
homo! totius orbitæ
 134 135 135
homines homine plus
 136 137 138
hominem semper te ve-
 139 140
nerentur: nosque ve-
 141 142 143 144
ri Dei modo, veri ho-
 145
minis modo quoque te
 146 147 148
veneramur, humili cor-
 149 150
de petendo: pro man-
 151
cipiis tuis recipe nos.

1 2 3
Iudæi divinum le-
 4 5
sum ita male tractatum

viden-

pachana, ⁹⁷ acapachansa
⁹⁸ ⁹⁹
 Reyapay! ¹⁰⁰ ¹⁰¹ ¹⁰² ¹⁰³ ¹⁰⁴ ¹⁰⁵ ¹⁰⁶ ¹⁰⁷ ¹⁰⁸ ¹⁰⁹ ¹¹⁰ ¹¹¹ ¹¹² ¹¹³ ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 chajtara cancaffina, bu-
 chajtaranacampi ¹⁰² ¹⁰³ ¹⁰⁴ ¹⁰⁵ ¹⁰⁶ ¹⁰⁷ ¹⁰⁸ ¹⁰⁹ ¹¹⁰ ¹¹¹ ¹¹² ¹¹³ ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 hista, ¹⁰⁴ ¹⁰⁵ ¹⁰⁶ ¹⁰⁷ ¹⁰⁸ ¹⁰⁹ ¹¹⁰ ¹¹¹ ¹¹² ¹¹³ ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 aca Iesusa irpa-
 cama, ¹⁰⁸ ¹⁰⁹ ¹¹⁰ ¹¹¹ ¹¹² ¹¹³ ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 cruzaru ¹¹⁰ ¹¹¹ ¹¹² ¹¹³ ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 chacuca-
 tama, ¹¹⁰ ¹¹¹ ¹¹² ¹¹³ ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 hanibua ¹¹² ¹¹³ ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 Reyaha-
 taqui ¹¹² ¹¹³ ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 muntbiti ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 sassina.
 Maasca ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 Iesusay! ¹¹⁴ ¹¹⁵ ¹¹⁶ ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 hicha-
 ruthpacha ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 hista: ¹¹⁷ ¹¹⁸ ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 huma-
 quibua ¹¹⁹ ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 Diosabataqui ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 mu-
 nusma: ¹²⁰ ¹²¹ ¹²² ¹²³ ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 huma ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 sapa ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 pilla ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 Reyabata, ¹²⁴ ¹²⁵ ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 huma ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 saporu ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 quibua ¹²⁶ ¹²⁷ ¹²⁸ ¹²⁹
 acathnayraru ¹²⁸ ¹²⁹
 servi-
 na, ¹²⁸ ¹²⁹
 haccana ¹²⁸ ¹²⁹
 muntba.

1 2
 Pilatosaja Iudionaca-
 3 4 5
 na anchba amaru chuyma-
 6 7
 nacapa ulljassina, ampa-

rana.

96 97 98
 cœli terræque Rex suus!
 99 100 101
 ego peccator existens,
 102 103
 cum peccatoribus fem-
 104 105 106
 per dico, hunc Iesum
 107 108 109
 tolle, ad crucem fige,
 110 111
 non pro Rege meo eum
 112 113 114
 volo, dicens. Verum
 115 116 117
 ô Iesu! ab hac die di-
 118 119
 co: te solum pro Deo
 120 121 122
 meo volo: tu solus
 123 124 125
 enim Rex meus es, tibi
 125 126 127
 foli in posterum servi-
 128 129
 re, vivere volo.

2 3
 Pilatus, Iudæorum
 3 4 5
 valde exacerbata corda
 6 7
 sua videns, manus suas

cum

8 9
ranacapa umampi hari-
 10 11
cana, sassina: aca bu-
 12 13 14
cbavita haquena vilapana
 15 16
banibua buchanihiti:
 17 18
cruzaru cbacucatapjama,
 19 20
cruzna hibuyapjaraqui
 21 22
ma: maasca luravima
 23 24
ulljapiama. Iudionacasca
 25 26 27
arucuti yana, sassina: vi-
 28 29
lapa, nanaca, huabua-
 30
naçassasa cbiginchañata-
 31 32
qui, nanac jaru, hua-
 33 34 35
huanacassa jarusa purpa
 36 37
na. Uc'bama sassinsa,
 38 39 40
ancha hacha cruzampi
 41 42 43
collana Iesusa keujaruyap-
 44 45 46
jana pani luntata nianca
 47 48
haquenaca taypina Calva-
 49 50 51
riofata collotoqueru ir-

8 9
 10 11 12
 13 14
 15 16
 17 18
 19 20 21
 21 22
 23 24
 25 26
 27 28 29
 30
 31 32 33
 34 35
 36 37
 38 39 40 41
 42 43
 44 45 46
 47
 48 49

cum aquâ lavavit, di-
 cens: hujus innocentis
 hominis in sanguine suo
 non culpam habeo: ad
 crucem figite eum, in
 cruce occidite eum: ve-
 rum factum vestrum vi-
 dete vos. Judæique re-
 sponderunt, dicentes:
 sanguis suus, nobis filios
 nostrisque nocendi cau-
 sa, nos supra, filios
 nostros supraque veniat.
 Hoc modo dicentesque,
 valde magnâ cruce di-
 vinum Iesum onerarunt,
 duorum latronum per-
 versorum hominum in
 medio Calvarium dictum

52 *passina. Quitibi, buabua-*
 53 *nacay! asqui amjassini,*
 54 *55 56*
 57 *58 59 60*
 61 *62 63*
 64 *65*
 66 *67 68 69*
 70 *71 72*
 73 *74 75*
 76 *77 78*
 79 *80*
 81 *82 83*
 84 *85*
 86 *87*
 88 *89*
 90 *91 92*
 93 *94*
 95 *96*
 97 *98 99*
 100 *101*
 102 *ca-*

50 *51 52*
 53 *54 55 56*
 57 *58*
 59 *60*
 61 *62*
 63 *64 65*
 66
 67 *68 69 70*
 71 *72 73*
 74 *75*
 76 *77 78*
 79 *80*
 81 *82*
 83 *84*
 85 *86 87*
 88 *89*
 90
 91 *92*
 93 *94*
 95 *96*
 97 *98 99*
 100 *101*
 102 *ca-*

102
 cavipssa, tarjatavipssa
 103 104
 collana cayunacapana
 105 106 107
 unañchavipa vila yhoc-
 108
 caquihua unañchassina :
 109 110
 Halaspachanguini Au-
 111 112 113
 quey! cunas lurtá, may-
 114 115
 nista yoccamá uc'hama
 116 117 118
 cruzaquepjarutha tulljas-
 119 120
 fina? Angelanacay! ca
 121 122
 misaraqui bani batespa-
 123 124
 chata acapacharu, aca
 125 126 127
 collana Reyamana bu-
 128 129
 chavisa cancavipa aru-
 130
 chbuquiri butapjtati? ca-
 131 132 133
 misaraqui collana vila-
 134 135
 pa tbaquimacana, col-
 136 137
 lenacansa aptapiri, ba-
 138 139
 ni balanipjtati? cami-
 140 141 142
 saraqu iaca bacha, aca

95 96
 sanguinem fundendo,
 97 98 99
 divino sanguine suo re-
 100 101
 plevit, omnes gressus
 102
 suos, passus suosque di-
 103 104
 vinorum pedum suorum
 105 106 107
 vestigia sua sanguine re-
 108
 pleta, monstrando: In
 109 110
 caelo existens, Pater!
 111 112 113
 quid facis, unigenitum
 114 115 116
 filium tuum, ita cruce
 117 118 119
 sub videndo? Angeli!
 120 121 122
 cur non de caelo
 123 124
 ad hanc terram, hujus
 125 126 127
 divini Regis vestri in-
 128 129
 nocens esse suum præ-
 130 131
 conaturi advenitis? cur
 132 133
 etiam divinum sangui-
 134 135
 nem in visis, compitis-
 136 137
 que collecturi non ad-

batti

§ 2

volatis?

143 ¹⁴⁴ ¹⁴⁵
 batti ^{cruza} ^{apañpa-}
 146
 taqui, ^{vilacamaqui} Re-
 147 ¹⁴⁸ ¹⁴⁹
 yamā, ^{Diofamaſa} ha-
 150 ¹⁵¹
 ni yanapſtati? ^{Moſſa}
 152 ¹⁵³ ¹⁵⁴ ¹⁵⁵
 Ieſuſay! ^{nayaru} ^{aca} ^{an-}
 156 ¹⁵⁷ ¹⁵⁸
 cba batti ^{cruzama} chu-
 159
 vita, ^{calvario} ^{colloru}
 160 ¹⁶¹ ¹⁶²
 apañabataqui: ^{naya} pil-
 163 ¹⁶⁴
 la ^{buchacbaſtha}: ^{cunā-}
 165 ¹⁶⁶
 laycuraquiballa ^{humaſa-}
 167 ¹⁶⁸ ¹⁶⁹
 paqui ^{bucabanacaba} lay-
 170 ¹⁷¹
 cu ^{aca} ^{cruza} ^{calvario}
 172 ¹⁷³ ¹⁷⁴
 colloru ^{apaña} ^{munta?}

 1
 Calvario colloru pu-
 2 3 4
 riſſina, collana Ieſuſa

138 ¹³⁹
 volatis? cur quoque
 140 ¹⁴¹ ¹⁴²
 hanc grandem, hanc
 143 ¹⁴⁴
 ponderoſam ^{crucem}
 145 ¹⁴⁶
 portare ſanguine reple-
 147
 tum regem veſtrum
 148 ¹⁴⁹
 Deum veſtrumque non
 150 ¹⁵¹ ¹⁵²
 adjuvatis? ^{Dulcis} ^{Ieſu!}
 153 ¹⁵⁴ ¹⁵⁵ ¹⁵⁶
 mihi hanc valde gravem
 157 ¹⁵⁸
 crucem tuam da, ^{calva-}
 159 ¹⁶⁰
 rium in montem portan-
 161 ¹⁶²
 do eam: ego enim
 163 ¹⁶⁴ ¹⁶⁵
 peccavi: quare ergo
 166 ¹⁶⁷ ¹⁶⁸
 tu ſolus peccatorum
 169 ¹⁷⁰ ¹⁷¹
 meorum cauſa hanc cru-
 172
 cem calvarium in mon-
 173 ¹⁷⁴
 tem portare viſ?

 I
 Calvarium ad montem
 2 3 4
 veniendo, divinus Ieſus

ſitien-

⁵umatbubuanijassinta, Iu-
⁶dionacaja ⁷ancha ⁸baru
⁹chilcampi ¹⁰chajrututa vi-
¹²no, ¹³umañpataqui, chu-
¹³rapjana: Iesu Christo
¹⁴Apussasca ¹⁵aca ¹⁶ancha ¹⁷ba-
¹⁸ru ¹⁹vino ²⁰malltassina, ²¹ba-
²²nibua ²³umaña ²⁴munanti.
²³Mojsa ²⁴Iesufay! ²⁵quitbi
²⁶baquenacása ²⁷sapuruna ²⁸an-
²⁹cha ³⁰baru ³¹chilcampi ³²chaj-
³²rututa ³³vino ³⁴huasítaraqui
³³amayapítama? ³⁵machiri-
³⁵nacahua ³⁶sapuruna ³⁷ancha
³⁷baru ³⁸vinumpi ³⁹collana
⁴⁰mallkama ⁴¹lagramasa ⁴²mu-
⁴²tuyapje, ⁴³caycacutibua
⁴⁴chuymachacañacama ⁴⁵ma-
⁴⁶chañampi ⁴⁷huma ⁴⁸manca
 bu-

⁵sitiendoque, Iudæi val-
⁸de ⁹amara ¹⁰myrrha mi-
¹¹stum ¹²vinum, ¹³ad ¹⁴biben-
¹³dum, ¹⁴ei ¹⁵dederunt: ¹⁶Ie-
¹⁵sus ¹⁶Christus ¹⁷Dominus
¹⁷N. ¹⁸hoc ¹⁹valde ²⁰amarum
¹⁸vinum ¹⁹gustans, ²⁰non
²¹bibere ²²voluit. ²³Dulcis
²⁴Iesu! ²⁵qui ²⁶homines ²⁷quo-
²⁸tidie ²⁹valde ³⁰amara ³¹myrr-
³¹ha ³²misit ³³vinum ³⁴iterum
³³te ³⁴potant? ³⁵ebrii ³⁶quo-
³⁶tidie ³⁷valde ³⁸amaro ³⁹vi-
³⁹no ⁴⁰divinum ⁴¹guttur
⁴¹tuum, ⁴²linguam ⁴³tuam-
⁴²que ⁴³torquent, ⁴⁴quoties-
⁴⁴cunque ⁴⁵ad ⁴⁶rationem
⁴⁵perdendam ⁴⁶usque ⁴⁷ebrie-
⁴⁶tate ⁴⁷te ⁴⁸versus ⁴⁹pec-
 cant.

⁴⁸ huchbachaspje. ⁴⁹ Hucacpa-
⁵⁰ na! ⁵¹ marapacha machi-
⁵² rinacay! ⁵³ hucacpana: ha-
⁵⁴ ni ⁵⁵ collana ⁵⁶ Iesusana mojsa
⁵⁷ malltapa ⁵⁸ lagrapfa hu-
⁶⁰ ⁶¹ kampi baru. hapjamti.

¹ Iesu Christo ¹ Apussa
² ³ cruzaru ³ chacocatañata
⁴ ⁵ qui, ⁵ tallami ⁵ ludionaca
⁶ ⁷ ja ⁷ isisuya jana, ⁷ isisuya
⁸ ⁹ ta ⁹ cancaffinsca, ⁹ cru a
¹⁰ ¹¹ patjaru ¹¹ haccocatapjana:
¹² ¹³ taque ¹³ mokamokonacapsa,
¹⁴ ¹⁵ chacanacapsa ¹⁵ viscana
¹⁶ ¹⁷ campi ¹⁷ buaracustina bua-
¹⁸ ¹⁹ yutataffinsca ¹⁹ quimsa ha-
¹⁸ ²⁰ cba ²⁰ yauri ²⁰ clavonacam-
²¹ ²² pi ²² collana ²² amparanaca.

⁴⁹ ⁵⁰ cant. Sufficit! ⁵⁰ toto
⁵¹ ⁵² anno ⁵² ebrii! ⁵² sufficit:
⁵³ ⁵⁴ ⁵⁵ ⁵⁶ non ⁵⁶ divini ⁵⁶ Iesu ⁵⁶ dulce
⁵⁷ ⁵⁸ guttur ⁵⁸ suum ⁵⁸ linguam
⁵⁹ ⁶⁰ suamque ⁶⁰ amplius ⁶⁰ ama-
⁶¹ ⁶¹ ram ⁶¹ facite.

¹ Iesum Christum ¹ D.
² ³ N. in ³ crucem ³ ad ³ cla-
⁴ ⁵ vandum, ⁵ perversi ⁵ Iu-
⁶ ⁷ dæi ⁷ cum ⁷ vestibus ⁷ exu-
⁸ ⁹ unt, ⁹ vestibus ⁹ exutus
¹⁰ ¹¹ existensque, ¹¹ crucem-
¹² ¹³ supra ¹³ eum ¹³ extenderunt:
¹⁴ ¹⁵ omnes ¹⁵ nervos ¹⁵ suos,
¹⁶ ¹⁷ membra ¹⁷ suaque ¹⁷ funi-
¹⁸ ¹⁹ bus ¹⁹ vehementer ¹⁹ exten-
²⁰ ²¹ dendoque ²¹ tribus ²¹ magnis
²² ²² ferreis ²² clavis ²² divinas

²³ pa cayunacapsa ²⁴ cruzaru
²⁵ chacontapjana. *Mojſa*
²⁷ Ieſujay! ²⁸ ²⁹ ³⁰ quitibi aca mar-
³¹ ³² tilloru, aca clavonaca-
³³ ³⁴ ³⁵ ruſa uca amaru cancaña,
³⁶ ³⁷ ³⁸ uca chamani cancañaſa
³⁹ ⁴⁰ ⁴¹ cburana, collana ampa.
⁴² ranacama cayunacmáſa
⁴³ ⁴⁴ bununtáñataqui? ampa-
⁴⁵ ⁴⁶ ranacabana manca llam-
⁴⁷ ⁴⁸ caſñapapunibua, cayu-
⁴⁹ ⁵⁰ nacabana tallami ſarna-
⁵¹ ⁵² ⁵³ capipa punibua aca yau-
⁵⁴ ⁵⁵ ri clavonacarui martillo-
⁵⁶ ⁵⁷ ⁵⁸ ruſa uca amaru canca-
⁵⁹ ⁶⁰ ⁶¹ ña, uca chamani can-
⁶² ⁶³ cañaſa cburana, colla-
⁶⁴ ⁶⁵ na amparanacama cayu-
⁶⁶ ⁶⁶ nacmáſa bununtáñataqui,

cru-

²² ²³ manus ſuas pedes ſuos-
²⁴ ²⁵ que ad crucem clava-
²⁶ ²⁷ ²⁸ runt. Dulcis Ieſu! quis
²⁹ ³⁰ ³¹ ³² huic malleo, his cla-
³³ ³⁴ viſque illud exacerba-
³⁵ ³⁶ ³⁷ tum eſſe, iſtud forte
³⁸ ³⁹ ⁴⁰ eſſeque dedit, divinas
⁴¹ ⁴² manus tuas pedes tuos-
⁴³ que ad perforandum?
⁴⁴ ⁴⁵ manuum noſtrarum ma-
⁴⁶ ⁴⁷ lum tangere ſine
⁴⁸ dubio, pedum no-
⁴⁹ ⁵⁰ ſtrorum malum ambula-
⁵¹ ⁵² re ſuam ſine dubio his
⁵³ ⁵⁴ ⁵⁵ ferreis clavis malleoque
⁵⁶ ⁵⁷ ⁵⁸ iſtud exarcerbatum eſſe,
⁵⁹ ⁶⁰ ⁶¹ iſtud forte eſſeque de-
⁶² ⁶³ ⁶⁴ dit, divinas manus tuas
⁶⁵ ⁶⁶ pedes tuosque ad per-

84

foran-

67
cruzaru chacontañataqui-
69
raqui.

	1	2	3
	Collana Iesusa cruzaru		
	4		5
	chacocatatha, tallami		
	6		7
	mañasonacaja cruz a ay-		
	8		
	tupjana, Iesu Christo		
	9	10	11
	Apussana collana hanchi-		
	12		13
	pana ancha hacha mu-		
	14		15
	tuñapampi maya hacha		
	17	18	19
	ppiaru maacama baccon-		
		20	
	tapjana. Christiano al		
		21	22
	manacay ! hichaballa		
	23		24
	chuymanacama collana		
	25		26
	Iesufamampi chica ala-		
		28	29
	jaru aptupjama, cru-		
		30	
	zarusca chacocatapjara-		
	31		32
	quima, Iesu Christo ques-		
		33	34
	pirimana ancha hacha		

67
forandum, ad crucem
68 69
clavandum quoque.

	1	2	3
	Divino Iesu ad cru-		
	4		5
	cem clavato, perverfi		
	6		8
	carnifices! crucem ele-		
		9	
	varunt, Iesu Christi Do-		
		10	11
	mini N. divini corporis		
	12		13
	fui valde magno cum		
	14		15
	dolore suo in quoddam		
	16		17
	magnum voramen uno		
	18		19
	impulsu eam miserunt.		
		20	21
	Christianæ animæ ! nunc		
	22		23
	ergo corda vestra divi-		
		25	26
	no cum Iesu vestro si-		
		27	28
	mul sursum levate, in		
	29		30
	crucemque ea figite		
		31	
	etiam, Iesu Christi		
		32	33
	Salvatoris vestri valde		

35 36 37
mutunapa llaquisita chuy-
mampi ullajfina. Col-
lana ppequeñapataqui
 38 39 40
cauquiru altaña hanibua
 41 42 43
utjiti : Collana ampa-
ranacapa hanchipana bat-
tipa laycu yauri clavo-
nacampi chayjaspje : col-
lana cayunacapana choj-
rinacapa , cintinacintipa
 54 55
bistarapje : llaquijtara
 56 57 58
hanchipana tajpacha cir-
canacapa vila phuju-
 61 62
naca buarapje , cruza-
 63
pachâsa , wraquesa vi-
 63 64 65
lacamaqui tucuffina , aca
 66 67 68
collana quespirima hucha-
 69 70
nacama laycu uc'hama
 71 72
mutuyata , chojrichatâ-

34 35
 magnum dolorem suum
 36 37 35
 afflicto corde confide-
 36 37
 rando. Divinum ca-
 38 39
 put suum ubi reclinare,
 40 41 42
 non habetur : divinæ
 43 44
 manus suæ corporis sui
 45 46 47
 gravitatis suæ causa fer-
 48 49
 reis clavis se findunt :
 50 51
 divinorum pedum fuc-
 52 53
 rum vulnera sua vehe-
 54
 mentissime se aperiunt:
 55 56 57
 afflicti corporis sui om-
 58 59
 nes venæ suæ sangui-
 60 61
 neos fondes fundunt,
 62 63
 crucemque, terramque
 63 64
 sanguineam reddendo,
 65 66 67
 hunc divinum Salvato-
 68
 rem vestrum peccato-
 69
 rum, vestrorum causa

73 74
 sa ulljalsinsca, chuyma-
 75 76
 nacama, aca Dios-
 77 78
 amanca huchachasvima-
 79 80 81
 tha ancha hacha lla.
 82
 quisñampi chijaspjama.

I

Iesu Christo Apussa
 2 3 4
 pani luntatanaca taypi-
 5 6 7
 na uc'hama cruzna ayu-
 8 9
 tata cancastina, ucan-
 10 11
 quiri Iudionacâsa, sol-
 12
 dadonacâsa ppequeñana-
 13 14
 capa pausifina, hupa
 15 16 17
 manca cunamana arusp-
 18
 jana, cunamana pan-
 19 20
 tapjaraquma. Maasca
 21 22 23
 collana Iesusa tallami

70 71 72
 ita punitum, vulnera-
 73
 tumque videntesque,
 74 75
 corda vestra, hunc
 76 77 78
 Deum versus ob pec-
 79
 care vestrum, valde
 80 81 82
 magna contritione scin-
 dite.

I

Iesus Christus Domi-
 2 3
 nus N. duorum latro-
 4 5 6
 num in medio ita in cru-
 7 8
 ce elevatus existens,
 9 10 11
 ibi stantes Iudæique mi-
 12 13
 litesque capita sua mo-
 14 15
 vendo, ipsum versus
 16 17
 quæcunque dixerunt,
 18 19
 quæcunque blasphema-
 20
 runt etiam. Verum di-
 21 22 23
 vinus Iesus perverfas

24 *pantānānacapa isapassina,*
 26 *nayranacapa balajpa-*
 28 *charu assuyana, aja*
 30 *chuympa sassinā: say*
 33 *quipa Auquibay! aca*
 35 *niancachirinacabana hu-*
 37 *chanacapa pampachama:*
 38 39 *hani pilla, cunibua la-*
 42 43 *rapje, uca yatijeti.*
 44 45 46 *Moisa Iesufay! hicha-*
 47 48 *bua taque thejji muyuru*
 49 50 51 *canachata aucha muna-*
 52 53 *siri Diosā cancatamja:*
 54 55 56 *aca munajnamana nina*
 57 58 59 *papilla balajpacha ca-*
 60 61 *ma acacati, niancachi-*
 62 *rinacmataqui buchānaca*
 63 64 *pana pampachānāpa say-*
 65 66 *quipa Auquimatba may-*

24 25 *blasphemias audiendo,*
 26 27 *oculos suos ad coelum*
 28 29 30 *levavit, manūeto cor-*
 31 32 *de dicendo: æterne*
 33 34 *Pater mi! horum ini-*
 35 *micorum meorum pec-*
 36 37 38 *cata sua dimitte: non*
 39 40 41 *enim, quod faciunt,*
 42 43 44 45 *id sciunt. Dulcis Iesu!*
 46 47 48 49 *nunc toti orbi declaras*
 50 51 52 *valde amabile, divinum*
 53 54 55 *esse tuum: hujus amo-*
 56 57 *ris tui ignis suus enim*
 58 59 60 *ad coelum usque ascen-*
 61 62 *dit, inimicis tuis pec-*
 63 *catorum suorum veniam*
 64 65 *suam ab æterno patre*
 66 67 *tuo petendo: frigida*
 68 69 70 *corda nostra hoc amo-*

67 68
 fffina : thaya chuyma-
 69 70
 nacassa aca mumasiña-
 71 72
 mampi nactayama , nian-
 73
 cahirinacassa uc'hama-
 74 75
 raqui amabuñssataqui.

I 2
 Mayniri luntata ha-
 que, 3 4
 quithibua Iesusam-
 5 6 7
 pi checa toquena maya
 8 9 10
 cruzanaraqui yapcatata
 11 12
 cancana , Iudionacana
 13 14
 pantañanacapa isapassi-
 15 16 17
 na , uc'hamaraqui Iesu-
 18 19
 samanca pantana , sassi-
 20 21 22
 na : Diosna yoccapa can-
 23 24
 quicbta ucaja , huma qui-
 25
 quima nanacampisa ku-
 26 27
 marachama . Maasca
 28 29
 mayniri luntata haque

qui-

71 72
 re tuo accende , inimi-
 73
 cos nostros hoc modo
 74 75
 etiam amare nos posse.

I 2 3
 Unus latro , qui
 4 5 6
 cum Iesu sinistro in la-
 7 8 9
 tere una in cruce etiam
 10 11 12
 ligatus fuit, Iudæorum
 13 14
 blasphemias suas au-
 15
 diendo , eodem modo
 16 17
 quoque Iesum versus
 18 19
 blasphemavit , dicens :
 20 21 22
 Dei filius tuus si forte
 23 24 25
 es , te ipsum nobis-
 26 27
 cumque salva. Verum
 28 29 30 31
 alter latro , qui dex-
 32 33
 tero in latere una in
 cruce

30 quithibua 31 cupi 32 toquena
 33 maya 34 cruzna yapcatata
 36 cancaraquina, 37 aca nian-
 39 ca haquetaqui 40 huaracu-
 41 fiña Kapififfina, 42 sana:
 43 humaja haniraquiti Dios-
 47 48 na ttipufiñapa 49 bajfar-
 50 ta hibuañama 51 corpana
 52 ulljafiffina? 53 54 biuffanaca-
 55 pilla 56 huchanacassalaycu
 57 checathpuni 58 bibuañaru
 59 60 Jata cancapjtana; 61 maas-
 62 63 ca aca huajcha 64 haqueja
 65 66 taque huchavisapunibua:
 67 68 uc'bama 69 fassinsca, colla-
 70 na Iesufaru 71 ullaquiptana,
 72 73 74 ancha saafiri chuymampi
 75 76 77 saraqina: Apubay! nayu
 78 amtuquitatabua, cu-

yapa-

34 cruce 35 ligatus 36 quoque
 37 38 39 fuit, huic malo homi-
 40 ni 41 vehementer irascen-
 42 do, 43 dixit: 44 tu ne
 45 46 47 etiam Dei 48 49 50 judicium
 suum times, 51 mortis
 52 tuæ in articulo te vi-
 53 54 dendo? nos enim pec-
 55 catorum nostrorum cau-
 57 58 sa dignissime ad mor-
 59 60 tem damnati sumus; ve-
 61 62 63 rum hic pauper homo
 65 66 sine omni culpa est:
 67 68 ita 69 dicensque, divi-
 70 num 71 Iesum aspexit,
 72 73 74 valde ardenti corde
 75 76 dixit quoque: domine
 77 78 mi! mei recordaberis,
 79 misereberis quoque,

ad

79
 yapayaraquitatabahua ,
 80 81
 balajpacha Reynomaru
 82 83
 purissima. Apussasca aru
 84 85 86
 cutiyana, sassinna : che-
 87 88
 capunihua hisasma , aca
 89 90 91
 quiquipa uruna nayampi-
 92 93
 ebica balajpacha Reyno-
 94 95
 haru sarabata. Huchaj
 96 97
 taranacay! aca buchaj-
 98
 tara haquena collana cu-
 99 100 101
 ravipa, checa llaquisñap-
 102 103
 sa arcapjama, buchana-
 104
 samana pampachañapa,
 105 106
 balajpachana Reynopsa
 107 108 109
 hibuañamapachana bu-
 110
 pabama Iesu Christo ques-
 111
 pirimatha hacjarañmata-
 qui.

80 81
 ad caeleste regnum
 82
 tuum veniendo. Do-
 83
 minus Nosterque re-
 84 85 86
 spondit, dicens: ve-
 87 88 89
 rē dico tibi, hoc ipso
 90 91 92
 die mecum ad caeleste
 93 94
 regnum meum ibis.
 95 96 97
 Peccatores! hujus pec-
 98
 catoris sanctum fa-
 99 100
 ctum suum, veram
 101 102
 poenitentiamque imita-
 103
 mini, peccatorum ve-
 104
 strorum veniam suam,
 105 106
 caeleste regnumque
 107 108
 mortis vestrae tempore,
 109
 ut ipse à Iesu Christo
 110 111
 Salvatore vestro impe-
 trare vos possit.

^I ² ³
 Apuffana cruzapa ha-
⁴ ⁵
 kana collana Taycapa
⁶ ⁷
 munata yatichatapampi
⁸ ⁹ ¹⁰
 cancana; Iesusasca col-
¹¹ ¹²
 lana Taycapa munata
¹³ ¹⁴
 yatichatapsa ulljafina,
¹⁵ ¹⁶ ¹⁷
 collana Taycaparu sana:
¹⁸ ¹⁹ ²⁰
 huaylluta Tacabay! ucan-
²¹ ²² ²³
 quibua yoccamaja. Mu-
²⁴
 nata yatichataparufca
²⁵ ²⁶ ²⁷ ²⁸
 sassin raqui sana: muna-
²⁹ ³⁰
 ta yatichatabay! ucan
³¹ ³² ³³
 raqui bua Taycamaja.
³⁴ ³⁵ ³⁶
 San Iuanasca maaqui col-
³⁷
 lana Virgen Maria Tay-
³⁸ ³⁹
 capatha catocana. Col-
⁴⁰
 lana Virgen Mariay!
⁴¹ ⁴²
 bichuruthpacha Tacaba-
⁴³ ⁴⁴
 tha catucajasma, alita-

firi

¹ ²
 Domini nostri cruce
³ ⁴ ⁵
 sua sub divina mater
⁶ ⁷
 sua dilecto cum disci-
⁸ ⁹
 pulo suo erat; Iesus-
¹⁰ ¹¹
 que divinam Matrem
¹² ¹³
 suam dilectum discipu-
¹⁴
 lum suumque videns,
¹⁵ ¹⁶
 ad divinam Matrem
¹⁷ ¹⁸
 suam dixit: Dilecta
¹⁹ ²⁰ ²¹
 Mater mea! ibi est
²² ²³
 filius tuus. Ad dile-
²⁴
 ctum discipulum suum-
²⁵ ²⁶
 que dicendo etiam di-
²⁷ ²⁸ ²⁹
 xit: dilecte discipule
³⁰ ³¹ ³² ³³
 mi! ibi etiam est Ma-
³⁴
 ter tua. Sanctus Io-
³⁵ ³⁶
 annesque illico divinam
³⁷
 Virginem Mariam pro
³⁸
 Matre sua recepit. Di-

vina

45 46
 siri ebuymampi humatha
 47 48
 mayissina, buabuama-
 49 50
 tba catucaraquita. Am-
 51 52
 tufimalla, mojsa Seño
 53 54 55
 ray! collana Iesusa buay-
 56 57
 luta yoccamaja naya
 58 59
 buabuamatha catumama
 60 61
 hibuadapa pachana ca-
 62
 machatama.

1 2 3
 Collana Iesusa uc'ha-
 4 5
 ma maya hora cruzan-
 6 7 8
 cassina, intija hiviri
 9 10
 hama chamaçtama: Ie-
 11 12 13
 susasca cinti quejassina,
 14 15 16
 ancha bacha cuncampi

sana:

39 40
 vina Virgo Maria! ab
 41 42
 hoc die pro Matre mea
 43 44 45
 te recipio, humili cor-
 46 47
 de â te petendo, pro
 48 49
 filio tuo me recipe quo-
 50
 que. Memento ergo,
 52 52 53
 dulcis Domina! divi-
 54 55 56
 nus Iesus dilectus filius
 57 58
 tuus me pro filio tuo
 59 60
 recipere tuum mortis
 61 62
 suæ tempore tibi man-
 davit.

1 2 3
 Divinus Iesus hoc
 4 5
 modo una hora in cru-
 6 7 8
 ce existens, sol morien-
 9 10
 tis more obfcarescit:
 11 12 13
 Iesusque valde se affli-
 14 15
 gendo, valde magna

voce

17 sana: 18 sayquipa 19 Auqui-
 20 21
 hay! cunalaycu uc'bama
 22 23
 haytarista? maasca Ie-
 24 25 26
 susay! bani sayquipa
 27 28
 Auquimatha quejasimti :
 29 30
 aca mundu haquenaca-
 31
 tha quejasima : Mundu
 32 33
 haquenacay ! sapjeta ,
 34 35
 camachipansa nianca gu-
 36 37 38
 stunacama phoccaña lay-
 39 40 41
 cu sapuruna naya mojsa
 42 43 44
 quespirima , naya buma-
 45 46 47
 naca ancha muniri Dios-
 48 49
 ama haytarapjta ? bu-
 50
 chajtaranacay ! cayca-
 1 2
 cuti , nianca gustunaca-
 3 4
 ma phoccanataqui , bi-
 5 6 7
 hua buchampi Diosaman-
 8
 ca huchachasipjta , Ie-

16 voce dixit : æterne
 17 18
 19 20
 Pater mi ! quare hoc
 21 22
 modo dereliquisti me ?
 23 24 25
 Sed ô Iesu ! non de
 26 27 28
 æterno Patre tuo que-
 29
 rere : de hujus mundi
 30 31
 hominibus querere :
 32 33
 Mundi homines ! dici-
 34 35
 te , quare malos gu-
 36 37
 stus vestros adimplendi
 38 39 40 41
 causa quotidie me dul-
 42
 cem Salvatorem ve-
 43 44 45
 strum , me vos valde
 46 47
 amantem Deum vestrum
 48 49
 derelinquitis ? pecca-
 50 1
 tores ! quoties , ma-
 2
 los gustus vestros ad-
 3 4
 implendi causa , mortali
 5 6 7
 peccato Deum versus

su Christo ⁹ ¹⁰ ¹¹ ¹² ¹³ ¹⁴ ¹⁵ ¹⁶ ¹⁷ ¹⁸ ¹⁹ ²⁰ ²¹ ²² ²³ ²⁴ ²⁵ ²⁶ ²⁷ ²⁸ ²⁹ ³⁰ ³¹ ³² ³³ ³⁴ ³⁵ ³⁶ ³⁷ ³⁸ ³⁹ ⁴⁰ ⁴¹ ⁴² ⁴³ ⁴⁴ ⁴⁵ ⁴⁶ ⁴⁷ ⁴⁸ ⁴⁹ ⁵⁰ ⁵¹ ⁵² ⁵³
 baytarapjta. Collana Ie-
 susa, collana quellca
 phocastnapataqui, hua-
 sitaraqui sana : una-
 thua huanjitu. Mayni
 soldado uca isapassinca,
 chilcampi ancha harucha-
 ta binageru maya chun-
 rayo chiltana, aca chil-
 tata chuncayo maya soc-
 cosampi Apussana laca-
 paru aycataffina. Apus-
 fasti aca ancha haru
 binagre chuncayotba
 cbamsuffina, sana : mu-
 tivibana taque cunacau-
 qui collana quellcana
 quellcata yaanacapa ma-

8
 peccatis, Iesum Chri-
 stum Salvatorem ve-
 strum derelinquitis.
 Divinus Iesus, divinam
 Scripturam adimplendi
 causa, iterum dixit :
 Sitio. Vnus miles hoc
 audiensque, myrrha val-
 de amare factum in
 acetum unam spongiam
 intinxit, hanc intin-
 ctam spongiam una arun-
 dine Domini N. ad os
 suum porrigendo. Do-
 minus nosserque hoc
 valde amarum acetum
 de spongia sugendo,
 dixit : passionis meae
 omnes quaecunque di-

54 55
bua phocata canqui.
 56 57 58
Taque thejfi muyuna ques-
piripay! collana gracia-
 59 60
ma churapjeta, collana
 61 62
munanamana taque cu-
 63 64
65 66 67
nacauqui yaanacapa phoc-
 68
cañsataqui: uc'hama lu-
 69 70 71
rassinpilla, collana gra-
 72 73 74
tiamampi asqui hibua-
 75
ñaru puripañani.

49 50 51
 vina in scriptura scri-
 52 53
 ptæ res suæ nunc ad-
 54 55 56
 impletæ sunt, totius
 57 58
 orbis salvator suus!
 59 60
 divinam gratiam tuam
 61 62
 da nobis, divinæ vo-
 63 64
 luntatis tuæ omnes
 65 66
 quascunque res suas
 67
 adimplere nos posse:
 68 69 70
 ita faciendo enim, di-
 71 72 73
 vina gratia tua ad bo-
 74 75
 nam mortem veniemus.

I

Ucatha Iesu Christo

2 3 4
Aupussaja ancha hacha
 5 6 7 8
cuncampi sassinraquisana:
 9 10 11
sayquipa Auquibay! col-
 12 13
lana amparanacmaru Al-
 14 15
maha catuyasta: uc'ba-

ma

I

Postmodum Iesus

2
 Christus Dominus N.
 3 4 5 6
 valde magna voce di-
 7 8
 cendo etiam dixit:
 9 10 11
 æterne Pater mi! divi-
 12 13
 nas in manus tuas ani-

Ⓢ 2

mam

ma ¹⁶ *saffinsca*, ¹⁷ *collana*
¹⁸ *ppequeñapa* ¹⁹ *alitašina*, ²⁰ *bi-*
²¹ *huaraquna*. *Christiano-*
²² *nacay!* ²³ *collana* *quespi-*
²⁴ *rima* ²⁵ *ulljapjama*; ²⁶ *nia*
²⁷ *bivjehua*; ²⁸ *collana* *ppe-*
²⁹ *queñapa* ³⁰ *altatabua*; ³¹ *in-*
³² *titha* ³³ *bukampi* ³⁴ *sumiri* *nay-*
³⁵ *ranacapa* *bistitapitabua*; ³⁶
³⁷ *ancha* ³⁸ *mojsa* *lacapa*
³⁹ *ansatatabua*; ⁴⁰ *collana*
⁴¹ *abanupsa* ⁴² *thayatabua*; ⁴³
⁴⁴ *taque* ⁴⁵ *collana* *hanchi-*
⁴⁶ *pa* ⁴⁷ *ancunacapsa* *tunuta-*
⁴⁸ *tabua*. *Maasca* *Chri-*
⁴⁹ *stianonacay!* ⁵⁰ *quithi* *Iesu*
⁵¹ *Christo* ⁵² *Apussa* *uc'hama*
⁵³ *ebojrichi?* ⁵⁴ *quithi* ⁵⁵ *aca*
⁵⁶ *cruzaru* ⁵⁷ *cbacucati?* *qui-*
thira-

¹⁴ *mam* ¹⁵ *meam* *trado*: *ita*
¹⁶ *dicendoque* ¹⁷ *divinum* ¹⁸ *ca-*
¹⁹ *put* ²⁰ *suum* *inclinavit*,
²¹ *mortuus* ²² *etiam* ²³ *est.*
²⁴ *Christiani!* ²⁵ *divinum* ²⁶ *Sal-*
²⁷ *vatorem* ²⁸ *vestrum* ²⁹ *aspici-*
³⁰ *te*, ³¹ *jam* ³² *mortuus* *est*;
³³ *divinum* ³⁴ *caput* ³⁵ *suum* *in-*
³⁶ *clinatum* ³⁷ *est*; ³⁸ *sole* ³⁹ *ma-*
⁴⁰ *gis* ⁴¹ *pulchri* ⁴² *oculi* ⁴³ *sui*
⁴⁴ *clausi* ⁴⁵ *sunt*; ⁴⁶ *valde* ⁴⁷ *dul-*
⁴⁸ *ce* ⁴⁹ *os* ⁵⁰ *suum* *apertum* *est*;
⁵¹ *divina* ⁵² *facies* ⁵³ *sua* ⁵⁴ *fri-*
⁵⁵ *gescit*; ⁵⁶ *omnis* ⁵⁷ *divina*
⁵⁸ *caro* ⁵⁹ *sua*, ⁶⁰ *membra* ⁶¹ *sua-*
⁶² *que* ⁶³ *rigent*. ⁶⁴ *Verum*
⁶⁵ *Christiani!* ⁶⁶ *quis* ⁶⁷ *Iesum*
⁶⁸ *Christum* ⁶⁹ *Dominum* ⁷⁰ *No-*
⁷¹ *strū* ⁷² *ita* ⁷³ *vulneravit?* ⁷⁴ *quis*
hanc

68	69		65	66
thiraqui	hibuuyi ?	bu-	hanc in	crucem eum
70	71	72	67	68
manacabua	ancha	ba-	fixit ?	quis etiam eum
	73	74		70
cha,	ancha	halloja	occidit ?	vos
75	76	77	72	73
bua	buchanacampi	aca	magnis,	valde multis
78	79	80	75	76
taque	lurapjta ;	humana-	mortalibus	peccatis ve-
	81	82	77	78
cabua	collana	Iesusama	stris	hoc totum fecistis ;
	83	84	80	81
huchajara	cancañamam-		vos	divinum Iesum ve-
	85	86		83
pi	aca	cruzaru	strum	peccatorio esse
		88		85
catapjta,	hibuayaracta.		vestro	hanc in crucem
89	90	91	87	88
Checa	llaquisñampi	bal-	clavastis,	occidistis et-
	92	93		89
la	aca	collana	iam.	Vera contritio-
	95	96		91
macatapjama,	taque		ne	igitur hanc divinam
	97	98		94
chuymampi,	taque	al-	ad	crucem accedite,
99	100	101	96	97
wampi	sassina,	mojsa	toto	corde, tota ani-
		102		100
Iesu	Christo,	Apubay !	ma	dicendo, dulcis
	103	104		102
luririhay !	quespirihay !		Iesu	Christe, Domine
	105	106		103
nayabua	tallami	Iudio-	mi !	Creator mi ! Sal-
	108	109	104	105
nacatha	bukampi	nianca	vator	mi ! ego perver-
	110	111		107
cancañina,	ancha	bacha,	sis	Iudæis magis malus

113	114	115	110	111	11
ancha halloja	bibua	hu-	existendo,	valde	ma-
116	117		113	114	115
chanacabampi	uc'hama		gnis,	valde	multis mor-
118	119		116		
chojrichasma,	nayabua		talibus	peccatis	meis
120	121	122	117	118	119
aca cruzaru	chaçucá-		ita	te vulneravi,	ego
	123	124	120	121	122
tasma,	nayabua	aca	hanc	in crucem	te cla-
125	126			123	124
cruzna	hibuáasma :	na-	vavi,	ego	hac in cru-
127	128	129	126		127
yapilla nianca	amjasiña-		ce	te occidi :	ego
	130	131	128	129	
nacabampi	uc'hama	col-	enim	malis	cogitationi-
	132	133		130	131
lana ppequeñama	aca		bus	meis	ita divinum
134	135		132	133	134
chapichapi	pillumpi	pil-	caput	tuum	hac spi-
136	137	138		135	136
lutaytha ;	naya	pilla	nea	corona	coronavi ;
139	140		137	138	139
tallami	hamppatiñanaca-		ego	enim	perverfis
	141	142	140		141
bampi	collana	abanu-	osculis	meis	divinam
	143		142	143	
ma thufchuctha,	tbaj-		faciem	tuam	conspui,
144	145	146	144	145	146
lliricttha ;	naya	pilla	foedavi ;	ego	enim tur-
147	148		147	148	
kanu llamçasiñanacabam-			pibus	tactibus	meis,
	149		149		
pi,	gustunacabampisa		voluptatibus	meisque	
150	151	152	150	151	
collana	banchima	chojric-	divinam	carnem	tuam
	153	154	152	153	
tha,	vilacamaqui	tucu-	vulneravi,	sanguineam	
			tha ;		red-

155 156
tha; naya pilla mara-
 157 158 159
pacha machata canca-
 160 161
ñabampi collana laca-
 162 163
ma lagramása faucana-
 164 165
faucapa baruchtha; na-
 166 167 168
ya pilla nianca sari-
 169
nacañabampi, huaranca
 170 171 172
huaranca hibua buch-
 173 174
nacabampisa aca cruz-
 175 176
na hibuáyasma. Maas-
 177 178 179
ca Iesujay! taque chuy-
 180 181
mabampi, taque alma-
 182
bampisa quichusthua,
 183 184
llaquisthua, ancha ha-
 185 186 187
cha, ancha halloja
 188 189
hibua, huchanacabam-
 190 191
pi huma Diosaba uc'-
 192 193
bama chojrichavibatha,
 194 195 196
huma quespiriba uc'ba-

ma

154 155 156
 reddidi; ego enim to-
 157 158 159
 to anno ebrioso esse
 160 161
 meo divinum os tuum
 162 163
 linguam tuamque ve-
 164
 hementissime amaram
 165 166 167
 feci; ego enim male
 168 169
 ambulare meo, mil-
 170 171
 le mille mortalibus
 172 173
 peccatis meisque hac
 174 175
 in cruce te occidi.
 176 177 178
 Verum ó Iesu! toto
 179 180
 corde meo, tota ani-
 181 182
 ma meaque doleo,
 183 184 185
 affligor, valde magnis,
 186 187 188
 valde multis mortali-
 189 190
 bus peccatis meis te
 191 192
 Deum meum ita de
 193 194
 vulnerasse meo, te
 195 196
 Salvatorem meum ita

④ 4

in

104 Nymarische Leidensgeschichte Jesu.

197	198	197	198
<i>ma cruzna</i>	<i>hibuayavi-</i>	in cruce de	occidisse
199	200	199	
<i>hatba huanibahua,</i>	<i>Apu-</i>	meo ; emendabo me,	
201		200	201
<i>bay ! tuffabahua , ha-</i>		Domine mi ! conver-	
202	203	202	
<i>nipunihua hukampi hi-</i>		tam me , nullo modo	
204	205	203	204
<i>hua huchanacampi hu-</i>		205	
206	207	206	207
<i>ma Diosaba huafitara-</i>		catis te Deum meum	
209	210	208	209
<i>qui chojrichabati , hu-</i>		210	
	211	211	212
<i>fitaraqui bibuayabati.</i>		rum occidam. Condo-	
212	213	213	
<i>Pampachaquita , ques-</i>		na mihi , Salvator mi !	
214	215	214	215
<i>pirihay ! collana gracia-</i>		divinam gratiam tuam	
216		216	
<i>ma churita. Amen.</i>		da mihi, Amen.	



II.

Von dem Alter der Kinderpocken.

Aus der babylonischen Gemara.

Freind *) hat behauptet, daß die Araber unter dem Omar, und also um 640, die Blattern nach Aegypten gebracht hätten. Der Epitomator des historischen Buches Masjuds, **) die güldene Wiese genannt, von dem der sel. Reiske nicht gar viel hielt, sagt, daß die Aethiopier die Pocken in eben dem Jahre nach Arabien gebracht, in welchem Muhammed geboren worden, d. i. im Jahre Christi 572. Marius, Bischof von Avanches (Aventicum) hat zwar den Namen variolae im J. 568 gebraucht; aber die mit diesem Uebel verknüpfte Ruhr, der er erwähnt, scheint sich nicht zu den Pocken zu schicken. Die Stelle steht in dessen Chronico ab a. 455-581 bey du Chesne, T. I, p. 210; und in Bouquets Script. rer. franc. T. 2, p. 13. Wenn sie auch wirklich die Pocken beträfe, wie

G 5

Herr

*) In Epist. de Purgantibus.

**) *Herbelot Biblioth. orient.* p. 564. Er lebte im 336sten J. der Flucht Muhammeds (947).

Herr Schlözer vermuthete, *) so würde doch folgende Stelle aus der Gemara die Kinderblattern viel älter machen. Ich habe sie meinem mir stets verehrungswerthen Lehrer, Herrn Professor Nagel, zu danken. Hier sind seine eigene Worte:

„Diese Stelle im Talmud, die, wie ich
 „glaube, von den Kinderblattern handelt,
 „steht in der babylonischen Gemara,
 „Auoda fara, fol. 28, in fine col. 1.

אמר רב ספרא האי עינתא פרוונקא דמלאכא
 דמותא היא מאי אסותא טיצנא בדובשא
 או כרפסא בשיליא אדהכי והכי ליחי עינתא
 בת מינא וניגדר עילוי חיוורת לחיוורת
 ואוכמתי לאוכמתי:

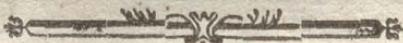
Raf Saphra dicit: istas pustulas esse
 nuntium angeli mortis: (Quodnam
 vero est earum remedium? ruta
 cum melle, aut apium, cum uino
 austero;) quando scilicet pustulae
 eius speciei proueniunt, et adiun-
 gitur (deinde) alba albae, ac (tan-
 dem) nigra nigrae.

„Naf

*) Unschädlichkeit der Pocken in Russland; in der Vorrede.

„ Raf Saphra redet also von ausbre-
„ chenden Blattern, die nachher weiß, und auf
„ die letzte schwarz werden, und in so fern sie
„ schwarz, auch wol confluentes werden, ein
„ Vorbote des Todes sind. Und dieses sind
„ wohl die Kinderpocken.

„ Die angegebene Cur stünde freylich besser
„ am Ende der Worte. Allein so ist es gar oft
„ in der verwirrten Gemara. Die Vollendung
„ der Gemara wird von den meisten Juden und
„ Christen in das Jahr 500 nach Christi Geburt
„ gesetzt. Raf Saphra aber gehöret noch in
„ das dritte Säculum hinauf. Denn er gieng
„ mit dem Rabbi Gamaliel, dem dritten, um;
„ dieser aber war ein Sohn Rabbi Jehuda des
„ Heiligen, der im Jahr C. 120 gebohren ward.
„ Schöttgen hat längst eine gute Chronologie
„ der Rabbinen gewünschet. Allein wer hat Zeit?
„ Wer macht sie? Wer druckt sie? „



III.

Einige Litteraturnachrichten
aus Briefen.

Aus einem Schreiben Herrn Camillo Paderni,
zu Portici. 1774.

Io mi lusingavo poterle dare contezza et esatto raguaglio sopra a' manoscritti del famoso *Gasparo Scioppio*, stante che sapendo qual fosse stata la grande amicizia del Barone *Ronca* con il fù *Valetta*, *) et essendo stato l' ultimo ancor mio Amico e Membro di cotesta nostra Reale Accademia, si come lo è il *Ronca* ancora, potesse questo darmi qualche raguaglio distinto. Io gli scrissi da Portici et ebbi in risposta che nulla sapeva di tali scritti, ne tampoco poteva informarsi par che il figlio del sudetto fù *Valetta* si ritrova a Sorrento, ma che si aspettava, è che al suo arrivo in Napoli mi averebbe favorito. Vedendo allongar il tempo stimai bene portarmi in Napoli, e fare colà altra diligenza, sapendo

*) *On a joint à la bibliotheque des Peres de l' Oratoire celle de Joseph Valetta, Avocat Napolitain, qui contenoit environ 15000 volumes, outre un grand nombre de manuscrits, et singulièrement ceux de Joseph Scaliger, de Heinsius, et Scioppius. De la Lande Voyage en Italie, T. 6, p. 150. Man sieht aber, daß sich dieser Reisende, wenigstens in Ansehung Scioppens, getretet habe.*

fapendo che un altro Membro di cotesta Reale Accademia, Don Niccolò Ignarra era stretto amico del Bibliotecario di S. Filippo Neri, al quale pregaj che mi avesse favorito di ottenere un distinto raguaglio de' Manoscritti di *Scioppio* che esistevano in detta Biblioteca: fece l' amico le dovute premure, ma ebbe risposta che in quella Biblioteca non vi erano tali scritti. Più questi giorni passati ho ricevuto Lettera di Napoli del Barone *Ronca*, il quale mi fa sapere che essendo venuto in Napoli il Figlio del fù *Valetta*, a inteso dal medesimo, che non solamente egli non tiene presso di se niuno di tali scritti, ma ne pure sa qual destino abbiano avuti, onde se Ella mi può dare qualche altro lume, potrò fare ulteriori diligenze.

Auszug eines Schreibens aus Wien
vom 12ten Jänner, 1776.

„Von den Popowitschischen Schriften,
 „welche sich im Theresianum befinden, wird näch-
 „stens eine Nachricht im Drucke erscheinen; von
 „denen, die andern zugekommen seyn mögen, habe
 „ich keine Wissenschaft. Im Theresianum liegt
 „nur 1. sein Idioticon Austriacum, 2. sein
 „Lexicon orthographicum, 3. die Anlage zu
 „einem Versuche der Mundarten Deutschlands,
 „zu einer ausführlichen deutschen Sprachkunst,
 „und zu einer Grammatick der untersteyernä. ki-
 „schen

„schen Wenden, samt einem Unterrichte von Ver-
 „fassung deutscher Briefe; ferner einige kleine
 „Sammlungen von Vocabulis Architectu-
 „rae ciuilis, von uocibus peregrinis, von
 „synonymis germanicis, die alle aus wenigen
 „Bogen bestehen. Die ersten drey Stücke *) nann-
 „te der selige Popowitsch seine Etymologic;
 „nicht als wenn sie hauptsächlich mit starken ety-
 „mologischen Untersuchungen durchwebet wären;
 „sondern weil sie es hätten werden sollen, wenn er
 „noch, wie er es sich versprach, 20 Jahre gelebet
 „hätte. Die letzten zehn oder zwölf Jahre beschäf-
 „tigte er sich beynabe nur mit Versuchen von Pflan-
 „zen und Insecten, worüber uns doch von ihm
 „nichts anders schriftliches bisher zu Gesichte kam,
 „als was gelegentlich in die obbemeldten Werke,
 „besonders in die Vereinigung der Mundarten,
 „eingestreuet ist. Here Prof. Denis hat an ihrer
 „Herausgabe keinen Antheil.

London, den 8 März, d. J. Sie werden aus
 den Zeitungen das Unglück der Buchdruckerey der
 Herren Cox und Bigg in der Savoy am Strande,
 gelesen haben. Die ganze Auflage von Doct.
Zachary Pearce's, late Bishop of Rochester,
 Commentary upon the four Gospels, and
 the Acts of the Apostles &c war bereits bis
 auf

*) Diese würden so wohl Herrn Adelang, als
 Herrn Sulda sehr nützliche Dienste leisten können.

auf einen Bogen abgedruckt - - und ist auch mit verbrannt. Zu allem Glücke befanden sich die Probefolien nebst der Handschrift selbst in den Händen des Herausgebers.

Muß es nicht jedem warmen Freunde oder Kenner wahrer Gelehrsamkeit Freude und Wonne seyn, wenn er höret, daß der gelehrteste und größte Sprachkennner in Europa, der berühmte achtzigjährige Dominicaner, P. Bonifacius Finetti, noch lebt, den ich 1760 in Venedig besuchte, und mit ihm von meiner Bibliotheca glottica uniuersali sprach? Er gab 1756 Trattato della Lingua ebraica e sue affini *), als eine Probe eines allgemeinen Werkes heraus, das er über die Sprachen schreiben wollte. Für Halbgelehrte, davon Venedig wimmelt, ist dieses freyhlich kein Buch. Man vernachlässigte den würdigen Mann, Neider hatte er schon ohnehin bey seinen Ordensbrüdern genug. Er zog von Venedig weg, und lebt seit 1773 im Dominicanerkloster zu Fara bey Gradisca im Friaulischen. Von ihm hat man noch folgende Werke:

De Principiis Iuris Naturae et Gentium. 2. Quartebände. Venetiis ap. Bettinelli. In den Actis Eruditorum, wurde dieses Buch unbillig beurtheilet.

Differ.

*) Er ließ die Alphabete dieser verwandten Sprachen sehr schön in Kupfer stechen, aus denen Herr Büttner in Göttingen die Idee zu seiner ersten Sprachtafel nahm, welche aber an Deutlichkeit der finettischen weit nachstehet.

Differtazione apologetica sullo statto ferino de' primi uomini; Venez. in 2 Bänden. Ich hielt ihn schon 2 Jahre für todt, erfubr aber aus Brescia, daß er noch lebe, schrieb an ihn, und erhielt folgenden de Antwort:

Cum multos Germanos eruditos Venetiis uiderem, eorumque colloquio frui mihi contigerit, Tui, Vir Ill. peculiarem memoriam habere non possum. Memini quidem ab eorum aliquo iniectam mihi fuisse mentionem de aliquo Opere glottico, et quidem uniuersali, in Germania coepto. Gaudeo igitur, et impense gratulor, Te, Vir Eruditissime, esse eum, qui tantum opus, quod non nisi gratissimum Reipublicae esse potest, aggressus sit. Sciagraphiam si ad me miseris rem utique pergratam mihi facies. Quamquam enim tam prouecta sim aetate, tamen amorem ad linguarum studium numquam penitus amisi, tamen alia studia, aliaeque curae me ab intentione prosequendi opus glotticum, cui Libello de Lingua ebraica praeluferam, omnimode abstraxerunt. Quae etiam de caussa nihil mihi hac de re in scriptis suppedit, quod possim Tecum communicare, ut communicarem libentissime, si suppetet.

Quod mihi nestoream senectutem optes, gratias non habere non possum, est enim bonitatis in me Tuae argumentum. Ego uero uicissim Deum rogo, ut Te diu sospitem seruet, hac etiam peculiari de caussa, ut egregium utilissimumque opus, quod iam dudum coepisti, perficere possis. Vtinam illud etiam mihi aliquando liceret uidere! Vale, et me tamquam amico utere. Scrib. Farae, d. 25 Februarii, 1776.

IV.

Herrn P. Wolfgang Bayers,
ehemaligen americanischen Glaubenspredigers
der Gesellschaft Jesu,

Reise nach Peru.

Von ihm selbst beschrieben.

VI

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY NATHANIEL BENTLEY
IN TWO VOLUMES
VOL. II

NEW-YORK: PRINTED BY G. B. LEITCH, 1825.

Printed by G. B. Leitch, No. 101 N. 2d St. N. Y.



Nachdem ich von meinem Obern den Auftrag erhielt, dem Heile der Seelen in Westindien zur größern Ehre Gottes obzuliegen, faßte ich den Entschluß, mein Vaterland zu verlassen, und diese so weite, und gefährliche Reise, aus Liebe Gottes, und des Nächsten, auf mich zu nehmen, die ich auch wirklich den 14ten Februar, 1749, im acht und zwanzigsten Jahre meines Alters mit noch drey andern aus unserm Orden zu Wirzburg antrat. In Bamberg beurlaubte ich mich von meinen Aeltern und Anverwandten, und setzte meine Reise über Nürnberg nach Augsburg fort. Hier mußte ich mich länger verweilen, biß die andern Jesuiten, mit welchen ich nach Italien reisen sollte, von dem obern Rheinstrome ankamen. Den 28 Februar verließ ich mit noch neun Reisegefährten diese schöne Reichsstadt, und erblickte nach einigen Tagen in dem kleinen Städtchen Weilheim die großen Berge von Tyrol, deren hohe Spitzen weit über die Wolken hervorschimmerten.

2. März. Erreichte gegen Sonnen Untergang die Defnung dieses Gebirges, und übernachtete in dem Gasthause eines Wirthes, der sich zehn Jahre in Spanien aufgehalten hatte. Ich hörte von ihm mit Freuden die Sitten, Gebräuche und Lebensart der Spanier, und er versicherte mich, daß er niemals wieder nach Deutschland zurückgereiset wäre, wenn ihn nicht seine üble Gesundheit dazu vermüßiget hätte. Er sagte mir, daß allda solche Leute anzutreffen wären, die gegen die Deutsche sehr wohl gesinnt, und mit ihnen das Herz theilten. Zum Abschiede gab er mir ein in spanischer Sprache gedrucktes Büchlein, damit ich mich schon auf der Reise darinn üben könnte. Nachdem wir über Inspruck, Bozen, Trient und Roveredo zu Brestia angekommen waren, übersandten Seine Eminenz Herr Cardinal Durini, damaliger Bischoff, mir und meinen Reisegefährten frische Weintrauben nebst andern guten Baumfrüchten in das Haus der Herren Jesuiten. Wir machten ihm am folgenden Tage unsere unterthänigste Aufwartung, und nachdem wir seinen schönen und herrlichen Büchersaal gesehen hatten, wurden wir von ihm, nach einem langen Gespräche, in höchsten Gnaden mit seinem bischöflichen Seegen entlassen.

Ich setzte von hier meine Reise nach Mayland fort, wo ich bey Sonnen Untergange anlangte, und in unserm Profeschause abtrat. Ich besah alles Merkwürdige dieser großen Stadt, kam sodann nach
Pavia,

Pavia, und durch etliche Dorffschaften des Gebietes von Savoyen, wo ich und meine Gefährten in einem Gasthause gefragt wurden, ob die Deutschen auch in der Fasten Frösche aßen? Wir antworteten, ja; da sie aber auf den Tisch gebracht wurden, waren es nicht nur die hintern Fröschschenkel, sondern die ganze geschundene Frösche mit ihrem Ingeweide, in einer wohlriechenden Brühe eingemacht. Wir sahen einander mit lachendem Munde an, und es vergieng uns aller Lust in Italien Frösche zu essen. Die Frau Wirthin verwunderte sich sehr, daß wir von einer so guten Speise nicht essen wollten; allein wir sagten ihr, daß die Deutschen nur allein die hintern Schenkel der Frösche zu essen pflegen; worauf sie ganz zornig sagte: So müssen die Deutschen sehr vernaschte Mäuler haben, und nicht wissen, wie die Frösche zu essen sind. Bey Sonnenuntergange langte ich am Po-Flusse an, über diesen wurden wir samt der Kutsche und Pferden auf einer fliegenden Brücke übergesetzt. Es überfiel uns auf der andern Seite des Flusses die Nacht, welche so finster eintrat, daß der Kutscher kaum den Weg mehr erkennen konnte. Wir wurden mit samt der Kutsche, doch ohne Schaden, umgelegt. Der Kutscher erblickte endlich einige Lichter auf einer Anhöhe, wohin er alsobald seine Pferde und Kutsche richtete. Allein die Strasse war so schlimm und bodenlos, daß er mehr als zwei Stunden mit seinen Pferden zu arbeiten hatte, bis er die Anhöhe erreichte.

chen konnte. Allda fanden wir einige Bauernhütten, und übernachteten in einer derselben auf Stroh, mit fast leeren Mägen, weil nichts anders aufzutreiben war, als wenige Eyer. Bey anbrechendem Tage machte ich mich auf, und kam über Tortona und Novi, welches eine kleine Stadt im genuessischen Gebiete ist, des Nachts nach Gavi, allwo ich von einem deutschen Officier, der den allda liegenden Truppen vorstund, sehr höflich, ob er schon ein Calvinist war, empfangen wurde. Da in der ganzen Stadt kein leeres Wirthshaus mehr für uns anzutreffen, versah er uns mit Betten und Quartier, ließ auch unsere Kutsche und Geräthschaft die Nacht hindurch mit seinen Soldaten bewachen.

Den 21 März langte ich endlich um 9 Uhr Vormittags zu Genua an. So bald die große Strasse, so Strada Balbi genennet wird, ein Ende hatte, mußten alle unsere Sachen in des Profeschhaus unseres Ordens getragen werden, weil kein Fuhrwerk mehr, wegen der engen Gassen, zu gebrauchen ist.

Als ich mich zweien Monate und etliche Wochen in Genua aufgehalten, gieng ich endlich am 28sten May zu Schiffe, meine Reise über das mittelländische Meer nach Cadix fortzusetzen. Das Schiff nannte sich Neptun, und war ein englisches. Es führte drey große Mastbäume, 14 Feldstücke, 4 Anker, deren der größte 12 Centner wog. Es trug 7000 Centner, ohne die Schiffsnothwendigkeiten, Eswaren,

Erwaaren, und Menschen, deren 51 waren, mitzuzurechnen. Der Schiffcapitain, ein Engländer, war ein in dem Seewesen sehr erfahrner, überaus höflicher Mann, zugleich aber ein sehr hartnäckiger Freygeist. Er wollte durchaus nicht glauben, und zugeben, daß die Todsünden, so nur ein endliches von einem endlichen Geschöpfe begangenes Werk wären, von Gott mit einer unendlichen und ewigen Pein in der Hölle könnten gestrafet werden, weil alles dieses der unendlichen Barmherzigkeit Gottes entgegenstände. Wir haben uns mit ihm mehr als eine Stunde, in einen heftigen Schulstreit eingelassen, und legten ihm ganz klar alle Sätze und Grundschlüsse dieser katholischen Wahrheit und Lehre vor Augen; aber er fand auf alles seine Ausflüchte, bis wir ihn endlich so weit trieben, daß nach seiner Meynung und Lehre nothwendiger Weise auch die Teufel am letzten Gerichtstage müßten aus der Hölle erlöset, und selig werden, weil sie auch nur endliche Geschöpfe wären, mithin ihre begangene Hoffarthtsünden nur ein endliches Werk seyen &c. Auf diesen Schluß wollte er nicht sogleich ja sagen; aber zuletzt, um nicht in seiner freygeisterischen Meynung irre zu werden, gab er solches zu, worauf dieser Schulstreit ein Ende hatte.

Am 29sten May wurden die Anker gelichtet, und um 11 Uhr Nachts segelten wir aus dem gemeynschaftlichen Hafen in das hohe Meer hinaus. Der Wind

war zwar anfangs sehr günstig; allein kaum waren wir eine Stunde von der Stadt entfernt, so überfiel uns eine Meerstille, die unsere Reise dermassen hinderte, daß wir innerhalb drey Tagen, kaum zwei deutsche Meilen zurücklegten, und noch immer Genua im Angesichte hatten, die in Gestalt eines halben Mondes sehr prächtig ins Auge fällt. Wir waren sehr munter und aufgeweckt. Unser Schiffkapitain ließ uns, als ein rechtschaffener und freygebiger Engländer mit Essen und Trinken überaus wohl bedienen. Wir Deutschen wünschten einander Glück, daß uns das Seefahren so wohl anschlagen wollte, und vermeynten schon, wir hätten uns vor der Seekrankheit nunmehr keinesweges zu fürchten.

Den 2ten Junius erhob sich ein sehr starker und günstiger Wind, mit welchem wir in einer Stunde fünfse machten. Da aber das Schiff so geschwind bewegt wurde, wurden auch unsere Köpfe ganz schwindlicht, und unsere deutsche Mägen von der Seekrankheit heimgesucht. Der Schiffkapitain ließ uns mit Fleiß die lieblichsten und besten Speisen aufsetzen; aber es war umsonst, weder Speiß noch Trant schmeckte uns. Zum Glücke für uns dauerte diese Seekrankheit nur wenige Tage.

Den 4ten Jun. wurden wir wider unsern Willen von einem widrigen Winde in den ungestümmen und allezeit unruhigen Löwenmeerbussen (Golfe de Lion) geworfen. Kurz darauf erhob sich ein günstiger
Win d

Wind, der uns bis zu den balearischen Inseln führte. Aber am 5 Jun. überfiel uns um Mittagzeit ein so ungestümmer Sturm, daß sogar die Schiffleute in Schrecken und Furcht gesetzt wurden, der sich aber doch nach etlichen Stunden legte, und in einen so günstigen Wind veränderte, daß wir in einer Stunde 7 Stunden zurücklegten, und gegen den Abend die Insel Minorca zu Gesicht bekamen. Wie gnädig die göttliche Vorsehung in diesem Sturmwinde mit uns verfahren sey, haben wir nachmals zu Cadix in einem Schreiben von Genna gelesen, da nach dem Zeugnisse dieses Briefes an dem nämlichen Tage an den Küsten Frankreichs und Italiens ein solcher Meeresturm gewesen, daß viele Schiffe gescheitert, auch Leichname und Schiffstrümmer von den Meerwellen an das Ufer ausgeworfen worden.

Den 6ten hatten wir abermal einen so großen Sturmwind, daß dessen Heftigkeit das Schiff zu stark auf die linke Seite neigen machte. Der Schiffskapitain untersuchte den Grund des Schiffs, und fand allda viel Wasser, welches er in aller Geschwindigkeit herauspumpen ließ; allein nach 10 bis 12 Minuten war eben so viel Wasser in dem Schiffsboden, als zuvor, daher wir uns bemüßiget sahen, zwischen den Inseln Minorca und Mallorca mit größter Gefahr, wegen der vielen Steinklippen und Felsen, davon diese Meerenge voll ist, den Seehafen

von Mahon zu suchen, in welchen wir gegen Abend glücklich einliefen, und Anker warfen.

Minorca ist voller Gebirge und Waldungen, in welchen eine große Menge der schönsten Maulesel gezogen werden. Auf den Seiten des spanischen und französischen Meerufers hat sie auf den Hügeln und Anhöhen viele Bollwerke. Die Hauptstadt Mahon ist zwar nicht groß, doch sehr befestiget. Den schönen Seebafen hat nicht die Kunst, sondern die Natur selbst gemacht. Wir hielten uns allda zween Tage auf. Der Schiffkapitain kaufte frische Eßwaaren samt gutem Wein für uns ein, und die Schiffleute beschäftigten sich unterdessen mit Ausbesserung des Schiffes. Da sie fanden, daß das Wasser nur durch etliche Ritzen der obern Bretter in das Schiff, wegen der großen Neigung auf die linke Seite, hineingedrungen, verstopften sie die Ritzen in kurzer Zeit und mit geringer Mühe vollkommen.

Den 8ten fuhren wir wieder von Portmahon in das hohe Meer, wurden aber bald darauf von einer Meerstille überfallen, die unser Schiff drey Stunden lang anheftete. Am 9ten wurden wir von widrigem Winde gegen die Barbarey getrieben, damit wir aber nicht zu nahe an diese gefährliche Küste kommen möchten, richteten wir den roten um Mitternacht die Segel und das Schiffsruder wieder gegen

gegen Mallorca, wo wir auch, nachdem sich ein günstiger Wind erhoben, wiederum anlangten.

Den 12ten erhob sich abermal ein widriger und zugleich sehr ungestümmer Wind, der uns nöthigte, bald in das hohe Meer hinaus zu fahren, bald das Schiff wieder gegen diese balearische Inseln zurück zu wenden, bis wir endlich den 13ten die Insel Ibiza erreichten. Sie ist die kleinste unter den balearischen Inseln, zwar bergicht, aber sehr fruchtbar an Getraide, gutem Weine, und Obst, vornämlich ist sie reich an gutem Salze, womit Spanien sowohl, als Italien versehen werden. Hieher werden viele Spanier ins Exsilium geschickt.

Den 14ten Junius, da wir kaum von dieser Küste in das hohe Meer kamen, erblickten wir von ferne ein großes Schiff, welches geraden Weges gegen uns seinen Lauf führte. Unser Schiffkapitain steckte alsobald nach Seegebrauch seine englische Flagge aus, auf welches der andere auch seine weiße Flagge zum Zeichen, daß er ein Franzos sey, aufsteckte. Da wir aber uns mehr und mehr näherten, vermerkte der unsrige, als ein wohlerfahrender Seemann, daß, wenn der Franzose Segel und Schiff nicht beyzeiten wenden würde, bis das unsrige vorbeyschiffte, nothwendiger Weise in dieser Linie, die beyde Schiffe hielten, beyde wegen der Wuth des Windes, mit größter Gefahr eines Schiffbruchs zusammen stoßen müßten. Er rief daher alsobald durch das Sprachrohr dem Franzosen

Franzosen nach Seegebrauche zweymal zu, seine Segel und Schiff zu wenden; allein der unverständige und unvorsichtige Franzos unterließ es beydemale. Hier auf schrie unser Schiffkapitain voller Bestürzung: Meine Herren! wir gehen alle zu Grunde, und befahl in aller Geschwindigkeit sein Schiff zu wenden, als das französische, so zuvor noch eine halbe Viertelstunde entfernt war, schon an das Hintertheil unsers Schiffes mit solcher Heftigkeit anprellte, daß es alle äußere Zierrathen mit größtem Getöse und Erschütterung zerschmetterte, und in das Meer warf. Die französische Mastbäume, die sich in die unsrigen verwickelten, brachen ihre Spitzen ab, und drey Segelstangen wurden in viele Stücke zerschmettert, auch mehrere Segel zerschliget, und unbrauchbar gemacht. Wie einem zu Muthe sey, wenn die Todesgefahr so nahe ist, können allein diejenige wissen, die dergleichen traurige und gefahrenvolle Zufälle in der That erfahren haben. Unser Schiffkapitain versicherte uns, daß beyde Schiffe, wenn sie an den vordern Theilen wären zusammengestossen, wegen der Gewalt des Stosses nothwendig sich hätten eröffnen, und in wenig Minuten so viel Wasser schöpfen müssen, daß beyde ohne Rettung mit Leuten und Waaren in den Abgrund des Meeres versenkt worden wären; er betheuerte auch, er wolle auf dem Meer lieber Felsen und Sandbänke, als ein französisches Schiff in solchen Umständen antreffen; denn jenen könne er
nach

nach seiner Seewissenschaft besser ausweichen, als einem französischen Schiffe, dessen Schiffsleute in der Segelkunst so übel erfahren wären, daß sie bey der gleichen Gefahr weder Segel noch Ruder zu richten wüßten.

Nach glücklich mit der Hülfe Gottes überwundener augenscheinlichen Lebensgefahr setzten wir mit dem nämlichen widrigen und stürmischen Winde unsere Fahrt fort, bis er sich gegen Abend legte, da uns dann eine Meerstille überfiel, worauf doch bald ein guter Wind erfolgte, der uns bis an die Insel Cabrera, die klein und unbewohnt, und nicht weit von den balearischen Inseln, und von der spanischen Küste entfernt ist, forttrieb. Es kam uns in dieser Gegend ein ungeheurerer großer, und langhöriger Fisch zu Gesicht, dessen Namen uns niemand auf dem Schiffe sagen konnte, weil keiner niemals ein solches Meerwunder gesehen hatte.

Den 16 Jun. sind wir mit gutem Winde bey der Insel Formentera, die eine von den pityusschen Inseln, und wegen der großen Menge der Schlangen nicht bewohnet ist, vorbeigefahren. Dieser Wind hat sich am folgenden Tage so verbessert, daß wir durch dessen Hülfe in einer Stunde 6 Stunden machten, mithin den 18ten Jun. bey dem Vorgebürge de Palos, so im Königreiche Murciaen liegt, vorbeysegelten.

Den

Den 19ten erreichten wir mit noch besserem Winde das Vorgebirge de Gates, so sich in dem Königreiche von Granada befindet, wo uns die sonderbaren hohen Berge zu Gesicht kamen, die in dieser zur Sommerzeit sehr hitzigen und warmen Landschaft das ganze Jahr mit Schnee bedeckt sind. Den 20ten langten wir bis an die angenehme und fruchtbare Gegend der Stadt Almeria, die auf der Landseite mit Bergen umgeben ist, und an den Küsten des Königreichs Granada liegt.

Am 30 Jun. erblickten wir nach vielen ausgesetzenen Windstürmen, das hohe africanische Gebürge und die Küsten der Barbarey mit so günstigem Winde begleitet, daß wir die Städtchen Castell de Ferro, Almuñecar, und Belez Malaga in kurzer Zeit hinter uns ließen.

Den ersten Jul. entdeckten wir das Castell Quenegerola, und da sich der günstige Wind in eine Meeressille verändert hatte, mußten wir bey der Stadt Malaga stehen bleiben. Um Mittagzeit kauften wir von den Fischern etliche Meerkrebse, eine Meerschilbkröte, nebst einem überaus schmackhaften Meerfische, der 60 Pfund schwer war, und in spanischer Sprache Brucho genennet wird. Der Schiffkapitain sah, daß der widrige Wind sich wiederum erhob, auch stündlich mehr und mehr zunahm, und berathschlagte sich mit seinem Steuermann, ob es besser wäre, in den Seehafen von Malaga, an dessen Thüre wir
stunden,

Stunden, einzufahren, oder unsere Reise bis Fuengerola, so noch zwei Stunden entfernt war, fortzusetzen? Es wurde aber beschlossen, die Stadt Malaga zu verlassen, weil wir, wenn sich ein günstiger Wind erheben sollte, aus dem Seehafen nicht wieder herausfahren könnten.

Die Stadt Malaga, die an dem Meerufer, an dem Fuße eines Berges im Königreiche Granada liegt, hat ein schönes Arsenal auch einen guten Seehafen, der durch zwei auf dem Berge liegende Citadellen, deren die eine Alcazava, die andere Gibralfaro genennet wird, wohl beschützet ist. Sie ist nicht groß, aber doch sehr volkreich, treibet gute Handlung, absonderlich mit ihrem köstlichen Weine. Sie hat einen Bischoff, der allda auch seine Wohnung hat.

Den zweyten Julus warfen wir Anker in dem Meerbusen von Fuengerola, und stiegen folgenden Tag an das Land. Wir verfügten uns in das Schloß, wo wir von dem da liegenden Hauptmanne sehr höflich empfangen wurden. Die Priester lasen in der Schloßkirche die heilige Messe, und die andern, die nicht Priester waren, empfiengen das heilige Abendmahl. Die junge Frau Hauptmännin richtete uns unterdessen für unsere Bezahlung eine stattliche Mahlzeit zu, welche uns nach so vielen ausgestandenen Drangsalen über die massen erquickte, absonderlich, da der Herr Hauptmann von dem besten Wein

von

von Malaga auf die Tafel setzen ließ. Beide begleiteten uns des Abends auf unser Schiff. Der Schiffskapitain hatte sich unterdessen in das nächste Städtlein begeben, um Wein, Brod, und andere Eßwaaren für das Schiff einzukaufen; da er aber solches mit seinem kleinen Rachen wollte auf das Schiff bringen lassen, so verwehrten es ihm die spanischen Reuter, welche die Küste bewachten, da sie doch solches einzukaufen zuvor erlaubt hatten. Unser Schiffskapitain versprach ihnen so viel Geld zu bezahlen, als ihm die Waaren gekostet hatten, wenn solche nur ihm einzuschiffen verstattet würde; allein die groben spanischen Knöpfe wollten durchaus nicht, ob sie schon der Hauptmann und seine Liebste, die ihnen als Reutern nichts zu befehlen hatten, inständigst ersuchten. Sie gaben zur Antwort, sie hätten uns Wasser und Brod genug einschiffen lassen; mithin hätten wir bis Cadix fattsame Lebensmittel. Es stund nicht weit von uns noch ein anderes Schiff aus Catalonien, welches drey Tage zuvor, eben auch wegen des widrigen Windes hier geankert hatte. Der catalonische Schiffskapitain ließ uns durch einen Fischer heimlich sagen, wir sollten ihm um Mitternacht unsern Rachen zuschicken, er wollte uns mit allen nothwendigen Sachen versehen; da aber die erwähnte ungeschliffene Reuter auf der Küste solches argwöhnten, schickten sie alsobald eine Schildwacht auf das catalonische Schiff, welche die ganze Nacht hindurch

durch allda wachen mußte, daß uns also von der Güte und Höflichkeit des catalonischen Schiffkapitains nichts zukommen konnte.

Den 4ten Jul. erhob sich bey Sonnenaufgang ein günstiger Wind, der uns bis Ceuta und Gibraltar glücklich forttrieb. Bey dem Eingange des gibraltarischnen Seehafens hielt uns eine Meerstille etliche Stunden auf. Wir ergözten uns unterdessen über die massen mit Betrachtung dieser zwey sehr schönen Bestungen. Die Stadt Ceuta ist zwar dem Spaniern zugehörig, liegt aber bekannter massen in dem Königreiche Fez in der Provinz Habata in Africa, an dem Fuße des Berges Aoila, und ist sehr wohl befestiget. Die Citadelle stehet auf der Spitze des an dem Meerufer liegenden Berges, und ihre Mauern laufen bis an das Ufer. Der Seehafen ist zwar schön, doch nicht fähig, daß große Schiffe sich hinein wagen könnten. Unser Kapitain sagte uns, daß er kaum 2 bis 3 Klaftern in der Tiefe habe. Es wohnet hier ein spanischer Bischoff, der aber ein geringes Einkommen hat, und deswegen nach 4 oder 5 Jahren, wenn ein anderer Bischoff in Spanien mit Tode abgeheth, besser versorget wird. Gibraltar, so auf spanischer Seite liegt, und der Krone England zugehöret, ist noch viel stärker befestiget. Die Stadt ist klein, stehet an dem Fuße des Berges dieses Namens bey dem schönen Seehafen, wo beständig große englische Schiffe einlaufen. Rings herum auf den Ber-

Journ, zur Kunst u. Litteratur III Th. S gen

gen und Anhöhen wird der Seehafen und die Stadt von starken Bollwerken und Citadellen beschützt. Bey dem Eingange der Meerenge dieses Namens ist der Berg von oben bis unten mit starken Gewölbern unterstüzt, und durchbrochen. Die in schönster Ordnung stehende Kanonen strecken durch diese Felsenlöcher ihre Mündungen heraus, und machen allen feindlichen Schiffen den Paß sehr gefährlich.

Die umliegende Gegend war wegen der grünen Berge, Gärten und Felder sehr angenehm anzuschauen. Wir gedachten noch selbige Nacht wiederum in das hohe Meer auszulaufen, allein es verwehrten uns die stürmischen Meereswellen die Ausfahrt.

Den 5ten Jul. Morgens früh, nachdem die Schifflente ihr gewöhnliches Geschenk empfangen, versuchten wir abermal solches, aber umsonst, bis wir endlich Nachmittags um 2 Uhr in Begleitung noch 4 anderer großen Schiffe ausfahren, und in die gibraltarische Meerenge eintraten. Wir bewunderten auf der Küste von Africa die maroccanischen Lustschlösser und schöne Gebäude, welche nahe an der Küste stunden; auf spanischer Seite aber ergöheten uns die schönen Städtchen und Dorfschaften, bis wir gegen 6 Uhr Abends Tanger zu Gesichte bekamen. Es liegt diese Stadt im Königreiche Fez in Africa in der Provinz Sabata am Ende der Meerenge gegen das große Weltmeer zu. Sie war ehedessen sehr befestiget,

festiget, und mit einem guten Hafen versehen, wo die meisten maroccanischen Seeräuber ihren Sitz hatten. Dieser war zwar durch zwei starke Citadellen tapfer beschützt; allein Stadt und Festung wurden doch durch die von maroccanischen Seeräubern sehr beleidigten Engländer erobert, geschleift, ihr schöner Seehafen unbrauchbar gemacht, und also wiederum verlassen. Nachher ist sowohl die Stadt und Festung von den Maroccanern wieder erbauet worden, aber der Seehafen ist nicht mehr in guten Stand herzusetzen.

Nach zurückgelegter Stadt Tanger, und Spitze des Königreichs Marocco, befanden wir uns schon nach Sonnen Untergange in dem großen Weltmeere. Der Schiffskapitain befahl alle Segel, nur ein einziges ausgenommen, einzuziehen, und allezeit gegen das hohe Meer das Schiff zu richten, um nicht in Gefahr zu laufen, bey finsterner Nacht an einen verborgenen Felsen, deren in selbiger Gegend sehr viele sind, anzuprellen; da er aber im Schlafe begriffen war, wurde das Schiff unverhofft von dem starken Winde schon nahe an einen getrieben, welcher Gefahr dennoch andere Schiffleute, die sorgfältig wachten, bey Zeiten vorkamen.

Den 6ten nach Sonnenaufgange erblickten wir zu unserem größten Troste die große Handelsstadt Cadix, in deren Seehafen wir Anker werfen mußten.

musten. Der Schiffkapitain legte alsobald seine Seekarte vor sich, in welcher die gefährliche Einfahrt sehr genau verzeichnet war, und richtete nach solcher den Lauf seines Schiffes mit aller Sorgfalt. Denn auf einer Seite hat dieser Eingang einen verborgenen Felsen, der von den Schiffleuten der Diamant genennet wird. Auf der andern aber befinden sich unterschiedliche Klippen, die doch etwas über das Meer erhoben sind, und von den Spaniern los puercos, die Schweinlein, genannt werden. Durch diese gefährliche Einfahrt kamen wir mit göttlicher Hülfe glücklich in den Seehafen, wo wir um 8 Uhr früh Anker wurfen. Dieser Hafen ist einer der größten, er hat im Umkreise 4 Stunden, und kann mehr als 300 große Schiffe fassen. Auf beyden Seiten sind zwey feste Schlöffer, die ihn so wohl, als die dastehende Schiffe beschützen. Uthier kommen alle Waaren zusammen, welche die Spanier nach Indien, und von da zurückbringen. Die Stadt Cadix im Königreiche Sevilla, ist zwar nicht sehr groß, aber wohl gebauet, und über die massen stark befestiget. Sie ist gegen die Meerseite mit geraden ausgehauenen Felsen verwahret; gegen die Landseite aber hat sie einen tiefen Graben, nebst zwey Bastionen, welche die ganze Breite der Insel an derselbigen Seite einnehmen. Sie ist einer der wichtigsten Plätze der ganzen spanischen Monarchie, und von sehr reichen Kaufleuten bewohnt, welche durch ganz Europa die schönsten Waaren.

Waarenlager haben. Die deutschen Kaufleute bewohnen eine ganze sehr lange Gasse der Stadt. Sie handeln bloß mit feinem böhmischen Glase, und augsburgischen Kupferstichen. Dieser Handel ist ihnen sehr einträglich, weil solche Waaren hier zu Lande hochgeschätzt und theuer verkauft werden. Der hiesige Bischoff stehet unter dem Erzbischoffe von Sevilien. Die Insel Cadix hängt gegen Osten durch eine schöne steinerne Brücke an das feste Land an. Sie wurde ehedessen von den Heiden die Insel der Göttin Juno genannt, und liegt zwischen der Meerenge von Gibraltar, und dem Einflusse des Guadalkivir, nicht weit von den Küsten des Königreichs Andalusien, von welchem sie durch einen Canal des Meers abgesondert wird. Sie ist überaus fruchtbar an Weide, mithin mit vielem Vieh wohl versehen. Sie hat nur 7 Stunden in der Länge, in der Breite aber kaum 3, an einigen Orten wird sie nicht über eine Stunde breit geschätzt. Man sieht daselbst 2 Thürme, als Ueberbleibsel eines alten Gebäudes, welche man die Säulen des Herkules nennet. Der Meerbusen, oder die Baje von Cadix, ist ein kleines Stück von der Meerenge dieses Namens, und wird von vielen Schloßern, Bollwerken, und Schanzen, die alle mit vielem groben Geschütze auf das beste versehen sind, wohl verwahrt; unter welchen die vornehmste Matagorda und Punta sind, die am engsten Orte des Meerbusens gegen einander über

liegen, und alle beyde insgemein los Puntales genennet werden. Um diesen Meerbusen herum liegt auch das kleine Städtlein Puerto real, und die Stadt el Puerto de Santa Maria.

Sogleich nach unserer Ankunft in diesem Seehafen wurden wir von einigen Herren, die der Statthalter nach Gewohnheit abgeschickt hatte, in unserm Schiffe heimgesucht, die sich erkundigten, was der Schiffcapitain für Leute und Waaren führe, und wie lang er sich allda aufzubalten gesinnet wäre. Nachdem sie alles untersucht hatten, kündigten sie uns den Befehl des Statthalters an, nach Seegewohnheit noch 3 Tage auf dem Schiffe zu verbleiben. Wir stellten ihnen vor, daß es uns an allen Nothwendigkeiten gebrähe, worauf sie uns versicherten, daß sie alle nothwendige Sachen aus der Stadt in einem Nachen täglich uns wollten abfolgen lassen. Sie schickten uns alle Morgen den besten Wein, Brod, Fleisch, und andere Eßwaaren, samt den besten spanischen Früchten für den ganzen Tag, und zwar in allem Ueberflusse, bis wir den toten Julius nach erhaltener Erlaubniß um 8 Uhr früh auf einem grossen Nachen samt unsern Waaren nach der Stadt el Puerto de Santa Maria übergesetzt wurden, allwo uns die Unrigen, die uns schon längst erwarteten, mit größter Liebe und Höflichkeit empfingen. Diese Stadt ist zwar nicht eine von den größten, doch ist sie größer, als Cadix, und liegt viel angenehmer in
schönster

schönster Ebene an dem Flusse Guadalete, der in den Meerbusen von Cadix fällt. Sie ist zwar ein offener Ort ohne Mauern und Bollwerke, doch liegen allezeit viele spanische Fußgänger und Reuter da in Besatzung, wegen des Seehafens von Cadix, der sehr nahe an der Stadt liegt. Nicht wenige von den Kaufleuten treiben allhier, wie zu Cadix, ihre reiche Handelschaft. Sie ist wohl gebauet mit langen, breiten und gleichen Gassen, und hat sehr viele schöne und prächtige Gebäude, wie auch angenehme Spaziergänge.

Ich ruhete allhier im Julius und Augustmonate aus. Während dieser Zeit sah ich die zwey großen Feste des heiligen Apostels Jacob, und der heiligen Mutter Anna, höchst feyerlich begehen. Am Vorabende des erstern Festes wurden alle Glocken sowohl in dieser, als in der gerade gegen über liegenden Stadt Cadix geläutet, sodann alle Stücke sowohl der Vestung, als der Citadellen und Schlöffer, die um den Seehafen herumliegen, abgefeuert. Alle Schiffe stückten ihre Flaggen und Wimpeln auf, und brannten in schönster Ordnung gleichfalls ihre Stücke loß, welches Knallen das Echo von dem Meerufer und den umliegenden Bergen beantwortete.

Das andere Fest wurde nicht mit Lösen des Geschüzes gefeyert, sondern um 8 Uhr Nachts wurde bey der kleinen Kapelle der heiligen Anna, so auffer

der Stadt an dem Flusse Guadalete und Seehafen steht, ein sehr prächtiges und sehenswürdiges Feuerwerk abgebrannt. Es wurde eine Festung und ein Kriegsschiff vorgestellt, welche gegen einander schossen und bombardirten. Dieses künstliche Feuerwerk dauerte schier eine Stunde unter sehr vielen und schönsten Vorstellungen zu größter Ergözung der Augen, dergleichen ich niemals gesehen, noch Zeit meines Lebens in Deutschland mehr sehen werde. Nach dem Mittagessen pflegte ich mich mit andern auf unser Lustthürmchen zu begeben, wo die gewöhnliche Zeitvertreibungsstunden gehalten wurden. Wir erblickten einst von ferne drey große französische Schiffe mit ihren weissen Flaggen, die in den Seehafen einfahren wollten. Die zwey erstern segelten glücklich durch die zween verborgene Felsen hindurch, das letztere aber prellte entweder durch den Sturmwind, oder durch Unvorsichtigkeit des Schiffkapitains an die Felsen los puercos genannt, und blieb auf solchen stecken. Sie lösten alsobald drey Stückschüsse nach einander, und begehrt durch dieses Zeichen von der Stadt eilends Hülfe, welche sie auch also bald erhielten. Es wurden viele große Boote abgeschickt, welche alle Leute des verunglückten Schiffes retteten, aber nicht verhindern konnten, daß nicht die meisten Kauffmannswaaren zu Grunde giengen. Das angeprellte Schiff mußte völlig unbrauchbar auf dem Felsen stehen bleiben, von welchem die Schiffe

leute

leute einige Tage hindurch so viel ablöseten, als ihnen möglich war. Auf eben diesem Lustthürmchen sah ich schier täglich um 3 Uhr Abends die Herren Franziscaner, der viele waren, und welche ausser der Stadt, doch nicht weit von solcher entfernert, in einem großen, und sehr annehmlich liegenden Kloster wohnen, in schönster Ordnung mit niedergeschlagenen Augen vorbegehen. Ich fragte die Spanier, wohin sie denn alle Tage sich begeben? Sie antworteten, sie giengen spazieren, und ließen sich über den Fluß Guadalete in kleinen Rachen auf die trockene Sandbank übersetzen, allwo sie nach Landesgewohnheit sich in dem Meerwasser badeten. Ich wollte solches durchaus nicht glauben, und hielt es für eine spanische Lüge, mit welcher sie mich scherzweise aufreden wollten. Allein sie brachten mir alsobald ein Seherohr, durch welches ich an den Ort sehen mußte. Da sah ich dann ganz deutlich diese seraphische Engel schneeweiß, wie sie Gott erschaffen, auf der Insel herumlaufen, und einander scherzweise in das Meer jagen, wo sie sich mit Freuden badeten. Ich ärgerte mich über die massen darüber; allein die Spanier lachten mich nur aus, und sagten, es wäre dieses hier zu Lande zu Sommerzeit wegen der großen Hitze gewöhnlich, um die Gesundheit zu erhalten. Ich aber mußte ihnen aufrichtig bekennen, daß mir weder solcher Gebrauch, noch solches Gesundheitsmittel gefallen könnte.

Weil ich mich noch ein ganzes Jahr und zwey Monate in Spanien, wegen vieler Geschäfte meines Schaffners, aufhalten mußte, wurde ich von ihm mit noch drey andern Deutschen nach Granada geschickt, um allda mein Studieren fortzusetzen. Bey dieser Gelegenheit habe ich das meiste von dem Königreiche Andalusien gesehen. Diese Landschaft hat zu ihren Grenzen gegen Osten Murcia, gegen Westen Portugal, gegen Süden Gibraltar und Granada, gegen Norden Neu-Castilien. Sie ist 90 Meilen lang, und 60 breit, und wird in 4 Theile abgetheilet, nämlich in das Gebiete von Cordova und Sevilla, in das Herzogthum Medina Sidonia, und in die Insel von Cadix. Sie ist etwas gebirgicht, aber die fruchtbarste und gesündeste unter allen spanischen Provinzen. Die Pferde, die da gezogen werden, werden in ganz Europa hochgeschätzt. Sie hat auch allerhand Bergwerke von Gold und Silber, in welchen aber nicht gegraben wird, weil schon viel Silber aus Indien nach Spanien gebracht wird; bloß die Bergwerke von Quecksilber werden hier gearbeitet, welches in das Königreich Mexico abgeführt wird, um mit solchem das Silber, so man allda gräbt, herauszuziehen.

Ich reiste über Xerez nach Granada. Xerez liegt an dem Flusse Guadalete, und ist groß und volkreich. Ihre Pferdezucht ist sehr berühmt; aber noch besser ist der Wein, welcher allda in allem Ueberflusse wächst.

wächst. Der beste ist derjenige, dessen Farbe wie Wasser, oder wie ein heller Brandwein aussieht. Die schöne Karthause allda ist wegen ihrer sehr prächtigen Kirche würdig gesehen zu werden. Von Xerez kam ich durch viele schöne Dorfschaften und Marktflecken, nach Ossuna. Sie ist die Hauptstadt des Herzogthums dieses Namens, zwar klein, und hat nicht viel Sehenswürdiges, doch hat sie eine Universität, aber sehr wenige Studenten. Von hier machte ich mich frühzeitig auf, und speißte zu Mittage in einem Gasthause, das ganz allein bey dem Eingange einer Einöde stehet, und wo noch etwas Wasser zu finden ist. Diese Wüste liegt in einer schönen Ebene, und ist nichts anders, als ein dicker Wald von Rosmarin, welcher allda an den meisten Orten fast mannshoch wächst. Dieser wohlriechende Wald hat mehrere Meilen im Umfange. Man braucht 8 bis 9 Stunden ihn durchzureisen, weil er die Hauptstrasse nach Granada ist. Es kann diese schöne und angenehme Wüstenei nicht bewohnet werden, weil nirgend frische Brunnenquellen, noch andere fließende Wasserlein darinn zu finden sind. Dennoch ist sie mit vielen schönen Dorfschaften und Marktflecken umgeben, welche ihre Schaaf, Ziegen und Rindvieh allda weyden lassen. Von dem vortreflichen Geschmacke des Fleisches kann allein derjenige urtheilen, der von selbigem genossen hat, denn es hat völli den guten Geruch des Rosmarins. Ich reisete durch
diese

diese Kosmarinetnöde von 5 Uhr Abends bis Morgens um 4 Uhr, weil man wegen der großen Sonnenhitze, welche zur Sommerzeit kaum auszuhalten ist, des Nachts reiset. Ich kann nicht beschreiben, wie angenehm uns dieser Weg war, absonderlich des Abends bey Sonnenuntergange, und früh morgens bey Sonnenaufgange, weil zur selbigen Zeit der meiste Kosmarin in der schönsten Blüthe stand, und den angenehmsten Geruch die ganze Nacht, die sehr heiter war, zur Lust und Vergnügen menschlicher Sinnen von sich gab.

Nach zurückgelegter Einöde nahm ich in dem ersten Gasthause des Königreiches Granada das Mittagmahl ein. Noch an selbigem Tage kam ich in der Hauptstadt Granada an. Sie hat sehr gesunde Luft, und die besten Brunnquellen. Die neue Stadt hat große, lange und breite Gassen, die mit den schönsten Gebäuden und Palästen prangen, in welchen der spanische Adel wohnet. Die Domkirche ist ein schönes, großes, prächtiges, von puren Quatersteinen aufgerichtetes Gebäude, in welcher auch die schöne Kapelle der königlichen Gruft sehenswürdig ist. In einer vornehmen Pfarrkirche wird ein wunderthätiges Gnadenbild der schmerzhaften Mutter Gottes von den Spaniern verehret. Der Spital der barmherzigen Brüder, in welchem der heilige Johannes de Deo seinen Orden gestiftet hat, ist groß, und wohl für die arme Kranke eingerichtet. Die Kirche
dieses

dieses Klosters oder Spitals, in welcher der Leichnam des frommen Stiffters begraben liegt, ist mit ihren zwey Thürmen eine Zierde der Stadt. Außer diesem ist noch ein anderer königlicher Spital alhier, welcher auf dem Triumphplatze stehet. Dieser ist sehr groß, und werden viele Arme allda von dem königlichen reichen Almosen und Einkünften ernähret. Der Triumphplatz liegt außer der Stadt, doch also, daß er noch mit derselben vereiniget bleibt. Es ist ein großes Viereck, auf beyden Seiten mit schönen Häusern, auf der andern mit dem schon gemeldeten königlichen Spital und Capucinerkloster umgeben, auf der vierten aber, wo man auf die schönen umliegenden Felder und Gärten von Granada sieht, stehet er offen. In der Mitte befindet sich eine große steinerne Säule, auf welcher ein schönes in Stein fein ausgearbeitetes Mutter Gottes Bild stehet, so mit einem großen von Eisen durchbrochenen Gitter umgeben ist. Er wird der Triumphplatz genennet, weil allda der letzte Sieg gegen die Mohren, die sich in dieser Stadt viele Jahre fest gesetzt hatten, von den Spaniern erhalten wurde. Das Jesuiterkloster stehet bey dem prächtigen Universitäts Hause. Es ist ein großes, und schönes Gebäude, in welchem sich eine herrliche Apotheke befindet, aus welcher die ganze Stadt mit den besten und gerechtesten Arzneymitteln versehen wird. Die Jesuiterkirche ist groß, und wohl gebauet, und gleichet viel der bambergischen.

bergischen. Hier wurde das Fest des heiligen Franciscus von Borgia sehr prächtig von dem spanischen hohen Adel gehalten, welcher sich dabey in eigener Person einfindet. Sowohl in dieser, als in andern Kirchen werden an allen hohen Festtagen viele Nachtigallen und Canarienvögel in ihren Häuschen aufgehangen, die absonderlich unter der Musik auch ihre angenehmen Stimmen hören lassen. Am Ofterabende läffet man viele wohlgezierte Vögelein mit langen von Papier künstlich ausgeschnittenen Schwänzchen von oben in die Kirche herunter unter dem Gloria in excelsis abfliegen, welche von dem Volke unter einem großen Getöse gefangen werden. Ein solches Vögelein wird so hoch geschätzt, daß der spanische Adel eine Duplone dem bezahlet, der es gefangen hat, um dem Frauenzimmer mit solchem eine Verehrung zu machen. Was dieser lächerliche Gebrauch bedeuten soll, habe ich von keinem Spanier eigentlich heraus bringen können. Die schöne, große und im ganzen Königreiche berühmte Carthause stehet außer der Stadt an einem kleinen Hügel, wo sie einen sehr großen und schönen Garten haben, der mit hohen Mauern umgeben ist. Ihre Kirche ist überaus schön wegen der vielfarbigen Steine, aus welchen die Altäre und Kirchensäulen verfertigt worden. Die Herren Carthäuser haben selbst die Steingrube, aus welcher dieser vornehme und schöne Stein gebrochen wird, den man auch

auch in Silber und Gold zu fassen pflegt. Er dienet den Spaniern zu schönen Tabacksdosen. In dem Speisesaale dieser Geistlichen sah ich in der Mitte ein sehr schönes großes Gemälde, auf welchem das letzte Abendmahl Christi des Herrn mit seinen Jüngern vorgestellet ist. Es kam mir aber sehr wunderlich vor, daß an statt des Osterlammes ein großer Fisch in der Schüssel liegt. Man wußte keine Ursache davon anzugeben. Vielleicht haben diese Herren vor allen Fleischspeisen einen solchen Abscheu, daß sie auch so gar in ihrem Speisesaale nicht ohne Eckel ein gebratenes Osterlamm anschauen können. Auf dem nächst an der Stadt liegenden Berge stehet noch der alte Palast, wo die Soltane von Granada etliche Jahrhunderte gewohnet haben. Der Berg ist in etwas befestiget, und wird noch mit spanischen Soldaten bewacht. Der Palast ist zwar schon sehr alt, aber doch wegen des Alterthums würdig zu sehen. Man sieht noch die schönen Springbrunnen und Bäder, in welchen sich sowohl die arabischen Könige, als ihre Familie zu baden pflegten. Der große Speisesaal, der noch ganz schön und unverlegt da stehet, ist wahrhaftig ein Kunststück der arabischen Baukunst. *) Von da übersieht man

*) So wohl in diesem Palaste Alhambra, als in dem zu Sevilla, und in der großen Moschee zu Cordova, von welcher die jetzige Kathedralkirche die Hälfte ausmacht/sieht

man aus den Fenstern die ganze Stadt, und die umliegende schöne und angenehme Ebene mit größter Erhöhung der Augen. Gleich an diesem maurischen Palaste wollte Karl V auch seinen königlichen Wohnsitz aufrichten. Der neue Palast, so mit dem maurischen vereinigt, ist sehr prächtig von dem feinsten Marmor aufgeführt. Ringsherum bey den untersten Fensterstöcken liegt zwischen den weißen ein schwarzer Marmorstein, in welchem das ganze Leben des Kaisers so kunstreich eingehauen ist, daß es von einem Künstler nicht besser und feiner könnte in Wachs eingetragen werden. Dieser neue Palast stehet schon zwey Stockwerke hoch; da aber währendem Arbeiten an diesem prächtigen Gebäude etliche kleine Erschütterungen der Erde vermerket wurden, stellten einige Neider, die dem Adel und den Inwohnern zu Granada das Glück und die Ehre, die königliche Residenzstadt zu werden, nicht gönnen wollten, dem Kayser die beständige Lebensgefahr wegen der Erdbeben vor, die sich mit der Zeit noch stärker könnten verspüren lassen. Dieses bewog den Monarchen, von seinem Vorhaben abzustehen, und das schöne und kostbare Werk

sieht man noch an den Wänden der Säle und Zimmer schöne arabische Aufschriften; die Herr Miguel Casiri, S. T. D. und königlicher Bibliothekar, mit Anmerkungen erläutert herausgeben wird, wie er mir bereits 1769 schrieb. * S. Las Antigüedades y Excellencias de Granada; por Francisco Bermudes de Pedaza. En Madrid, 1608. 4. III.

Werk zu unterbrechen. Alle diejenigen, welche es sehen, verfluchen billig diesen spanischen Reid, und sagen: Der Reid des Teufels hat Adam und Eva aus dem Paradiese in das Elend verjagt, und der Reid des spanischen Abels hat die spanischen Könige aus dem schönen, angenehmen und gesunden Granada in das kothige, stinkende und ungesunde Madrid verwiesen. Oben auf dem nämlichen Berge befindet sich auch noch ein anders sehr angenehmes Lusthaus mit einem von unten bis oben an die Spitze des Hügel wohl angelegten Lustgärtchen, wo unterschiedliche schöne Springbrunnen rauschen, die auf beyden Seiten mit steinernen Sitzen umgeben sind, und von vielen dicht aneinander in schöner Ordnung gesetzten Granatapfelbäumen überschattet werden, wodurch sowohl die Spazirende, als Ausruhende von den Sonnenstrahlen befreuet sind. Der Weg, der sowohl auf den Berg, als auf den andern Hügel führet, ist schön gepflastert, und hat auf beyden Seiten ordentlich gepflanzte hohe Bäume. Diese sind voll lieblich singender Vögel, welche allda das ganze Jahr hindurch ihren Wohnsitz haben, und die Ohren der Spazirenden mit ihren angenehmen Stimmen ergözen.

Das Frohnleichnamfest wird so wohl in dieser, als in andern spanischen Hauptstädten sehr prächtig begangen. Um den ganzen Markt herum, wo vier kostbar gezierte Altäre stehen,

Journ zur Kunst u. Litteratur. III Th. S werr

werden schöne Triumphbogen gebauet, welche jährlich neu gemahlet werden, und die artigsten Sinnbilder mit spanischen und lateinischen Versen von diesem hochheiligsten Geheimnisse vorstellen. Auf dem ganzen Markte, welcher groß und viereckigt, und in der Mitte der Stadt stehet, wird ein Kunstgarten von den schönsten Blumen und Staudengewächsen angeleget, so daß man glauben sollte, als wäre er allezeit allda gestanden. Am Vorabende werden um 8 Uhr Nachts alle Glocken der Kirchen geläutet, auch alles große Geschütz so wohl auf der Festung, als um die Stadt herum, drey mal in schönster Ordnung abgefeuert. Nach diesem werden sehr künstliche Feuerwerke angezündet, die länger als eine Stunde, zur größten Ergözung der Augen dauern. Am folgenden Tage wird der Umgang nur allein auf dem Markte, unter den aufgerichteten Triumphbögen gehalten, der einem Deutschen freylich lächerlich vorkommt. Denn vor dem hochwürdigen Gute tanzen viele Personen in Possentkleidern daher, nach dem Beyspiele des Königs Davids vor der Bundeslade. Die nahe an der Stadt schön angelegten Spaziergänge, in welchen so wohl der Adel, als andere Inwohner der Stadt, sich bey Abendszeit zwischen den schattigten und grünenden Alleen ergözen, könnten nicht schöner seyn. Die umliegenden Gärten sind mit grünen Staudenhecken und Bäumen umgeben, durch welche viele angenehm rauschende

schende Bächlein fließen, wo viele Nachtigallen mit ihrem schönen Gesange, besonders des Abends und Morgens das menschliche Gehör erlustigen. Ich habe mich mehrmalen mit einem Deutschen, der ein Meister auf der Quersflöte war, dahin begeben. Kaum ließ sich dieser hören, so umgaben uns also bald diese fliegende Sängertinnen, die ihre Stimmen der Flöte zum Troste erhoben.

Die Herren Jesuiten hatten in diesen Gegenden drey grosse und schöne Meyerhöfe. Der erste la Casa de Luis Gonzag, genannt, liegt nur eine Viertelstunde von der Stadt, nach welchem ich mich mit noch vielen andern wöchentlich einmal frühmorgens zu begeben pflegte. Der Weg dahin ist über die Massen angenehm. Von der Stadt aus, gehet man über den Triumphplatz, nach welchem eine liebliche Anhöhe folget, die auf beyden Seiten des Berges mit großen, dicken, in schönster Ordnung gesetzten Bäumen pranget. Oben stehet ein schönes Kloster der Alcantariner, das der heilige Petrus von Alcantara gestiftet. Hinter dem Kloster erhebt sich der Hügel etwas mehr, und ist dick mit Haselnußstäuben besetzt, in welchen viele Nachtigallen ihren Wohnsitz haben. Unten bey dieser grünen Allee geht der Weg fort, und an dem Fuße des Berges rauschet ein Bächlein vorbei, welches sich nahe bey dem Meyerhofe von einem Felsen mit einem angenehmen Geräusche herunter

stürzet. Der Meyerhof ist groß, und gleichet einem Kloster; es sind alda viele Schlafzimmer, ein großer Eßsaal, und eine schöne Küche. Das Aussehen dieses Hofes ist überaus angenehm, und der umliegende Garten voll der besten spanischen Früchte. Der andere, el Valle de Jesus, oder das Jesusthal genannt, liegt eine Stunde von der Stadt zwischen hohen Bergen. Man gelangt unter dem Schatten der dick da stehenden Haselnußstauden, an einem vorbeystießenden Bächlein dahin. In der Mitte des Weges, unter dem Schatten vieler fruchtbaren Bäume, ist eine Mühle, in welcher mir das Zimmer gezeigt wurde, in welchem der berühmte Jesuit Sanchez sein gelehrtes Buch von der Sittenlehre geschrieben hat. Der Meyerhof ist mit vielen Zimmern, und allen Bequemlichkeiten wohl versehen. In diesem hielten wir uns jährlich 15 Tage zur Vacanzzeit auf. Die umliegenden Gärten sind mit herrlichen Früchten im Ueberflusse versehen, und die Anhöhen mit vielen Oelbäumen besetzt, aus deren Früchten das beste Baumöl ausgepresset wird. Der dritte Meyerhof, San Ignacio, liegt etwas mehr als eine Stunde von der Stadt entfernt, aber in der schönsten Ebene. In diesem brachte ich nur einmal mit vielen andern einen Tag zu.

Beynaher anderthalb Stunden von Granada ist der berühmte Berg, el Monte santo oder el Monte
de

de los Martyres genannt, auf welchem, nach den Zeugnissen alter Schriften, der heilige Apostel Jacobus mit seinen Jüngern viele Jahre gewohnt haben soll. Auf diesem stehet ein schönes wohl gebautes Canonicatsstift mit einer schönen Kirche. Die Herren Canonici sind zwar Weltpriester, leben aber beyammen in einem Hause, das einem Kloster gleichet. Sie lehren, wie auf andern Unversitäten, alle Wissenschaften, und haben viele Schüler, die alle allda in die Kost gehen. Diese Geistliche leben nach den Regeln oder Sätzen, die ihnen der berühmte Jesuit Sanchez auf erzbischöflichem Befehle vorgeschrieben. Gleich an dem geistlichen Hause und Kirche, stehet noch der Ort, wo der heilige Apostel mit seinen Jüngern gewohnt haben soll. Auch stehen noch die Feueröfen da, in welchen zur Zeit der Verfolgung, von den Heiden viele heilige Märtyrer und Blutzengen Christi verbrant wurden, die mit eisernen Bittern wohl verwahrt sind, damit nichts von der heiligen Asche entfremdet werde. Die uralten Schriften liegen wohl vermauert unter großen runden Steinen in den Dertern, wo sie gefunden wurden, welche alle von einem unserer Vollandisten, der auf Ansuchung der dortigen Geistlichen, aus den Niederlanden dahin gereiset, zu größtem Erstaunen aller Gegenwärtigen, gelesen und ausgeleget wurden. Er nahm auch von allen eine Abschrift mit sich, mit dem Versprechen, daß alles sollte zum Druck

befördert werden, unter dem Festtage der Translation des heiligen Jacobs, so jährlich am 30 December einfällt.

Nach verflohenem Jahre wurde ich von meinem Vorgesetzten nach Cordova abgeschickt, die Priesterweihe zu empfangen, weil der Erzbischof zu Granada da immer bettlägerig, mithin die Priesterweihe zu geben nicht im Stande war. Nachdem ich durch viele schöne Städtchen, Marktstellen und Dorfschaften gereiset, kam ich den dritten Tag zu Cordova an.

Nach verflohenen 2 Monaten, da ich die Priesterweihe empfangen hatte, kehrte ich wiederum über Montilla nach Granada zurück, las daselbst am Festtage des süßen Namens Jesu die erste heilige Messe, und verfügte mich hierauf wieder nach Cadix, und nach dem Puerto de Santa Maria, um mich zur Abreise nach Indien in Bereitschaft zu halten.

Den 11ten October 1750 giengen wir das zweytemal zu Schiffe, unsere Reise nach Cartagena in Westindien fortzusetzen. Es waren unsrer 34 Jesuiten, 2 Geistliche aus dem Predigerorden, und 8 Kaufleute, deren einige nur nach Cartagena, andere aber mit uns bis nach Lima reiseten. Nebst den Bedienten, die uns aufwarteten, und den Schiffleuten, waren wir zusammen 96 Personen. Das Schiff

Schiff war ein spanisches, so aber von den Engländern an die Spanier verkauft wurde. Es nannte sich la Virgen del Rosario, und führte 3 große Mastbäume, 4 große Anker, und 30 Stücke. Den 12 Oct. wurden die Anker gehoben, und früh um 7 Uhr fuhren wir aus dem Seehaven von Cadix mit noch 2 andern Kriegsschiffen, deren ein jedes 80 Canonen zu unserer Beschützung führte, in das hohe Weltmeer hinaus. Das eine, ein spanisches, el Soberbio genannt, segelte nach Vera Cruz in Mexico. Das andere war ein englisches, el Principe Henriquez, welches uns zur Sicherheit gegen die maroccanische Seeräuber bis an die canarischen Inseln begleiten mußte, wofür dem englischen Capitain von den zween spanischen 2000 harte Thaler bezahlet wurden.

Anfangs hatten wir einen sehr günstigen Wind, so daß noch selbigen Tag die Stadt Cadix und das spanische Gebirge, aus unsern Augen verschwand.

Den 13ten October begegneten uns drey große holländische Schiffe; wir wurden mit ihnen sieben den ganzen Tag von einer Meerstillen aufgehalten. Den 14ten erhob sich um 2 Uhr Nachts ein günstiger Wind, der aber gegen 2 Uhr Abends sich wieder in eine Meerstillen verwandelte. Bey dieser Gelegenheit schickte uns der englische Schiffcapitain in einem kleinen Boote seinen Steuermann, der uns

unterrichtete, wie wir uns zu verhalten hätten, wenn sich etwann ein maroccanischer Seeräuber sehen lassen sollte. Gegen Abend um 6 Uhr fieng wieder der nämliche günstige Wind an, verschwand aber am folgenden Tage durch eine Meerstille. Unterdessen verkürzten uns die Schiffsleute mit schönen spanischen Tänzen die Zeit.

Den 16ten October bey anbrechender Morgenröthe erhob sich ein geringer Wind, der aber in kurzer Zeit in einen starken Sturm ausartete. Den 17ten folgte eine Meerstille, die doch gegen 10 Uhr früh ein geringer Wind verjagte. Den 18ten bey Sonnen Aufgange bekamen wir einen günstigen Wind, der sich aber in kurzer Zeit in einen so widrigen Sturm verwandelte, daß die Schiffsleute an eine andere Reise gedenken mußten. Er hielt den ganzen Tag und die ganze Nacht unter beständigem Blitzen mit solchem Säusen und Brausen des Meers an, daß wir alle auf dem Boden saßen, und nur mit etwas kaltem den Hunger stillen mußten. Den 19ten wüthete er noch immer fort, und der finstere Himmel schütete aus seinen schwarzen und schweren Wolken häufige Platzregen auf das Schiff herunter. Die tobende Meereswellen schlugen auf allen Seiten mit größtem Ungestümme, und fürchterlichen Getöse an das Schiff an, und das über die massen tobende Meer verursachte uns Schrecken und Schaudern. Dieses dauerte so fort bis den

22ten

22ten Oct. da der sich aufheiternde Himmel unsere niedergeschlagene Gemüther wieder in etwas aufrichtete. Es zeigten sich auch kleine Feuerflammen, die hin und her in der Luft schimmerten, als gewisse Vorboten der Ausheiterung des Himmels, die auch den 23sten Oct. zu unserm größten Troste erfolgte. Aber am 24sten erhob sich Abends der widrige und stürmische Wind, der das Meer in vorige Wuth setzte. Am 25 wurde es fast alle Augenblicke ärger: denn die finstern und schwarzen Wolken des Himmels goßen einen beständigen Plagsregen herab, und gegen Mitternacht wurde die Ungestümme des Meers so groß, daß wir uns schon verlohren gaben. Der ganze Himmel spie aus den düstern Wolken um und um Blitze und Donner, der stürmische Wind sauste mit erschrecklichem Toben. Hier eröffnete das Meer ganze Abgründe des Wassers, dort erhoben sich hohe Wasserberge, die sich mit beständigem Anprellen an das Schiff, mehrmalen in solches stürzten. Alle Segel, nur ein einziges halbes ausgenommen, wurden eingezogen; das Steuerruder widersetzte sich, wegen der Gewalt des ungestümen Meers, den Kräften der Steuermänner, und wollte sich nicht mehr von einer Seiten zur andern wenden lassen. Wir brachten in unserem Zimmer die Zeit mit fürchterlichem Stillschweigen im Gebete zu, gleich denen, die den Tod vor der Thüre erwarten. Gegen 2 Uhr des Nachts

fiengen die ungestümme Meerwellen an sich in et was zu mindern, und auf den Mastbäumen kamen einige feurige Dünste, gleich einigen brennenden Fackeln zum Vorschein, welche die spanische Schiffeleute Santelmo nennen. Diese feurige Dünste steigen aus dem Meere, und schwingen sich auf die Spitzen der Mastbäume, wo sie von einer zu der andern springen, und nach einer Zeit in der Luft verschwinden. So lange sie sich auf den Spitzen der Mastbäume aufhalten, ist es ein Zeichen, daß sich der Sturm bald endigen werde, steigen sie aber herab, und setzen sich auf das Verdeck, so wird gemeiniglich der Sturm noch stärker, und das Schiff geräth in Gefahr zu scheitern oder unter zu gehen. Da nun diese feurige Dünste auf den Spitzen der Mastbäume verblieben, und allda nach einiger Zeit verschwanden, stimmte der Schiffkapitain voll Freuden und Trost das Gegrüßet seyst du Königin 2c. an, welches die andern Schiffeleute drey mal bis an das Ende fortsangen. Hierauf schickte er alsobald einen in unser Zimmer mit der fröhlichen Nachricht, daß wir nichts mehr zu fürchten hätten. Den 27sten Oct. näherten sich die drey Schiffe zusammen, und erzählten einander durch das Sprachrohr ihre ausgestandene Angst wegen des gefährlichen Sturms, ohne daß eines von dem andern abgesondert worden. Den 30sten Oct. bließ ein sehr günstiger Wind in unsre Segel, und gegen 4 Uhr

Abends

Abends steckte das englische Kriegsschiff seine Flaggen aus, zum Zeichen, daß man schon die kanarische Insel sähe, welches auch die zwey andern thaten, nachdem sie gleichfalls selbige erblickt hatten. Gegen Sonnenuntergang waren wir so nahe daran, daß wir sie bey heiterem Himmel mit bloßen Augen sehen konnten. Den 31sten Oct. befanden wir uns bey Sonnenaufgange nahe bey der ersten dieser Inseln, die schon genug bekannt sind.

Den ersten November warfen wir und das englische Kriegsschiff Anker vor Teneriffa; das spanische aber, el Soberbio genannt, setzte seine Reise nach Vera Cruz im Königreiche Mexico fort. Der Schiffcapitain nahm von uns mit 8 Stuckschüssen Abschied, auf welches erstlich der Engländer, nachmals wir, mit eben so viel antworteten. Die Insel Teneriffa ist eine der wichtigsten unter den canarischen. Sie ist sehr fruchtbar an Getraide, Zucker, und gutem starken Wein, der doch sehr süß, und mehr für das Frauenzimmer, als Mannsleute ist. Sie ist auch sehr wohl bevölkert. Ihren berühmten Berg Pico, der 2283 Feldmefruthen hoch ist, siehet man auf dem Meere bey heiterem Wetter auf 60 Stunden weit. Es befinden sich auf derselbigen 2 große Städte Laguna und Oratava, deren die letztere einen guten Seehafen hat, der von einer starken Citadelle beschützt wird. Es wird allda der größte Handel getrieben. Die Engländer haben
einen

einen Consul und verschiedene Factore daselbst. Laguna ist die Residenz des spanischen General Gouverneurs von allen canarischen Inseln. Sie ist wohl gebauet, und hat 2 Pfarrkirchen, 2 Nonnen- und 4 Mönchsklöster. In ihrer Gegend wächst der beste in der Welt so berühmte Malvasterwein. Die Insel hat auch einige andere kleine Städte, unter welchen die berühmteste Santa Cruz ist, in deren schönem Seehafen wir Anker warfen, an das Land giengen, und uns 3 Tage lang auf der Insel umsahen. Am folgenden Tage nach unserer Ankunft warf auch das spanische Kriegsschiff Epiridion alhier Anker. Es war einen Tag nach uns von Cadix abgefahren, und führte den Erzbischoff von Lima nach Peru. Wir bestiegen alsobald ein Boot, ihm unsere Aufwartung zu machen, und wurden sehr höflich von ihm empfangen. Es lag auch in diesem Hafen ein indianisches Schiff, la Limenia genannt, welches von Lima nach Cadix mit Geld und Kaufmannswaren absegelte. Es wurde aber 5 Tage zuvor bey den africanischen Küsten von 2 moroccanischen Seeräuberschiffen angegriffen. Die Schiffleute wehrten sich sehr tapfer, und da sie zuletzt zum Abfeuern keine eiserne Kugeln mehr hatten, luden sie ihre Stücke mit spanischen Thälern. Das beständige Canonieren wurde von 2 Portugessischen Kriegsschiffen gehöret, die gegen die maroccanischen Seeräuber streiften. Sie kamen eilends dem spanischen Schiffe

Schiffe zu Hülffe; aber da dieses die Seeräuber vermerkten, ließen sie das angegriffene Schiff fahren, und eilten über Hals und Kopf nach ihren africanischen Küsten zurück. Das siegreiche peruanische Schiff flüchtete in diesen Seehafen von Teneriffa, um ausgebeffert zu werden.

Den 5 November um 4 Uhr Abends hoben wir wieder die Anker, und erreichten am folgenden Nachmittage die 3 letztern canarischen Inseln Gomera, Hiero oder Ferro, und Palma.

Den 7ten November verlohren wir alle canarische Inseln aus den Augen, und am 8ten ließen wir in den Golfo de las Damas, oder in das Frauenzimmer-Weer ein. Dieses wird von den Seeleuten so genennet, weil allda niemal ein Sturm zu fürchten, indem täglich der günstige Ostwind bläset, der die Schiffeleute nach Westindien in ihrer Schifffahrt trefflich befördert. Die Rückfahrt aber von Indien nach Europa kann nicht über dieses Meer genommen werden, weil allda kein anderer, als nur der Ostwind bläset, der den Zurückreisenden völlig zuwider ist. Daher müssen sie von Cartagena aus ihren Weg nach Havana durch den gefährlichen Canal von Bahama nehmen, um in den Golfo de las Yeguas, oder in das Stuttenmeer zu kommen, und allda einen günstigen Wind nach Europa zu suchen.

Den

Den 12ten traten wir in den Sonnenwendkreis des Krebses ein, dessen sehr überlästige Hitze wir genugsam empfanden, besonders von 9 Uhr früh bis 4 Uhr Abends, wenn uns eine Meerstillte hemmte, oder sich kein frischer Wind erheben wollte. Hier verkündigten die Schiffsleute unter dem Klange der Trompeten den Befehl ihres Königes Neptuns, den sie an dem mittlern Mastbaume aufhunkten. Es war ein lustiges Schauspiel. Um 1 Uhr Nachmittags verkleideten sich alle Matrosen als Soldaten, und zogen von dem vordern Theile des Schiffs in schönster militärischen Ordnung mit Trommel und Pfeifen, mit Flinten auf den Schultern, und Säbeln an der Seite gegen den hintern Schifftheil, wo der Thron ihres Meerkönigs Neptuns schon aufgerichtet stand, den sie in Figur eines halben Mondes umgaben. Hierauf ließ sich der Meerkönig, der oben auf dem Mastbaume in der Schildwachthütte verborgen lag, an einem Stricke herab, und ward sogleich von seinen Soldaten auf den Thron gesetzt. Der Schiffkapitain wurde am ersten mit seinen 3 Steuermännern vor Gericht gerufen, den er ganz forntig mit diesen Worten anredete. „Vermessener Mensch! wer hat dir die Erlaubniß gegeben, bis in das innerste meines Reichs zu dringen, und mich in meiner Ruhe zu stören? Weißt du nicht, daß sich niemand ohne mein Wissen und Willen un- terstehen darf, bis in diese Gegenden zu schiffen?“

Der

Der Schiffskapitain entschuldigte sich mit den Seini-
gen, so gut als er konnte; allein er bekam doch ei-
nen starken Verweiß von dem Meerkönige, wie auch
alle andere, die nach und nach vor ihn gerufen wur-
den. Zuletzt legte er allen die Strafe auf. Der Ka-
pitain, nebst andern Wohlhabenden mußte ohne Ver-
zug 3 Maaß Wein, entweder in natura, oder in
Geld, die andern vom Mittelstande 2 Maaß, die
lehtern, die nicht viel hatten, eine Maaß erlegen;
wer nun diese Strafe nicht bezahlen konnte, wurde
alsobald an einem Seile wohl angebunden, drey-
mal in das Meer hinein getaucht.

Den 18ten Nov. umgaben die sogenannten Vo-
ladores, oder fliegende Fische, *) unser Schiff
rings herum, deren einige in dasselbe fielen. Denn
wenn ihre Flügel in der Luft trocken werden, müs-
sen sie wieder in das Meer herunter fallen. Sie
sind nicht größer, als ein Haring, ihre Flügelchen
sind wie an den Fledermäusen. Die Fische sind sehr
gut zu essen.

Den 3ten December feyerten wir mit Absin-
gung eines hohen Amtes das Fest unsers Indianer-
Apostels, des heiligen Xaviers, wobey alle Schiff-
leute mit Flinten aufzogen, und dreyimal in schön-
ster Ordnung Feuer gaben.

Den

*) *Exocoetus uolitans* Linn. *Hirundo* Rondelet. *Milvus*
Salviani, *Bellonii* &c. *Willoughbeii* Hist. piscium, p. 287.
Tab. S. 6. Der Fisch flüchtet sich vor den Doraden. M.

Den 4ten umgab uns ein ganzes Kriegsheer sowohl von fliegenden, als schwimmenden Fischen. Den 5ten erhob sich ein starker Wind mit vielem Platzregen. Um unser Schiff herum schwamen viele Kräuter, die uns ein Anzeigen gaben, daß wir nicht weit vom festen Lande wären. Den 7ten Dec. wurde der Wind noch stärker, wir konnten nicht mehr, als 2 Segel gebrauchen. Viele Meerschweine umgaben das Schiff in großer Menge. Gegen 9 Uhr früh überzog sich der Himmel mit einer schwarzen und dicken Wolke, die viele Platzregen über uns herunter goß. Nicht weit von uns machte sie von oben an bis in das Meer eine Säule, die schlangenweise geflochten, und mit einem Windwirbel versehen war. Die Spanier nennen dergleichen Wassersäulen, oder Wasserhosen Bomba del Mar, Die dicke und schwarze Wolke, die gleichsam schwanger gieng, öfnete sich mit einem erschrecklichen Risse, nach welchem sich die schlangenweise geflochtene Säule bis in das Meer hinab senkte, wo sie wegen der Gewalt des Wirbels, den sie verursachte, einen weiten und großen Schlund machte, aus welchem sie gleich einer typhonischen Wassersäule *)
umende

*) Baffon statuirt zweyerley Gattungen der Wassersäulen/ deren die eine aus einer von heftigen Winden zusammen gepreßten cylinderförmigen Wolke, die zwote aber/ der Typhon / in dem Grunde der See entsteht, das
er

unendlich viel Wasser unter einem erschrecklichen
 Gausen und Brausen bis in die Wolken hinauf
 zog. Wie groß die Gewalt solcher Wasserfäulen sey,
 kann daher abgenommen werden, weil das Meer
 unter dem größten Getöse, einen ungeheuren Wir-
 bel formiret, der entsetzlich wüthet, tobet, und sich
 in die Höhe erhebt. Wenn erwann das Schiff durch
 den heftigen Wind gegen diese Wasserfäule getrie-
 ben werden sollte, so ist kein besseres Mittel
 vorhanden, als daß alsobald etliche Stücke
 scharf mit Kugeln geladen, gegen sie abge-
 feuert werden, damit durch die Kugeln die Stütze,
 oder besser zu sagen, die Vereinigung der Wassers-
 säule mit der Wolke durchschnitten werde. Es fällt
 so gleich alles Wasser, gleich einem Wolkenbruche
 wiederum in das Meer herunter, ehe das Schiff
 dahin gelanget. Diese Wasserhose erschien auf der
 rechten Seiten unseres Schiffs, und war von uns
 so weit entfernet, als eine Stückfugel reichen kann;
 sie dauerte aber nicht länger, als eine halbe Vier-
 telstunde, nach welcher Zeit die dicke und finstere
 Wolke sich anderswohin verzog, die Wasserfäule
 aber alsobald vor unsern Augen verschwand.

Den

er einem unterirdischen Feuer zuschreibet. In den ver-
 mischten Beyträgen zur physikalischen Erdbeschreibung,
 I Band, wird S. 117 u. f. von diesen Wasserhosen ge-
 handelt.

117.

Den 8ten December liessen sich unterschiedliche fremde Vögel auf unsern Mastbäumen sehen, deren etliche von den Schifflenten gefangen wurden. Den 9ten gegen Mittagszeit kamen uns die antillischen Inseln zu Gesichte, la Dominique und la Martinique, deren schmalen Canal wir gegen 5 Uhr Abends glücklich durchsegelten.

Den 13ten Dec entdeckten wir um 7 Uhr früh die 2 Inseln Cura,ao und Duba. Am 14ten erblickten wir von ferne in einem kleinen Meerbusen an der wilden Indianer Küste ein Schiff, welches ein Seeräuber zu seyn schien. Denn in diesen Gegenden pflegen die wilden Indianer sich mit dem Raubgesinde der Holländer zu vereinigen, um die spanischen Schiffe zu plündern. Der Kapitain befohl alsobald, alle Stücke scharf mit Kugeln zu laden, und alle Flinten und Säbel unter die Leute zur Gegenwehr auszutheilen. Da wir uns aber mehr näherten, sahen wir, daß das Seeräuberschiff auf einer Sandbank gescheitert, und sich völlig leer befand.

Gegen 9 Uhr früh am 15ten Dec. sind wir in den großen Fluß, den die Spanier el Rio grande nennen, eingefahren. Das Wasser war ganz trübe, welches sich mit dem Meerwasser auf etliche Stunden weit nicht vereiniget, und ist so tief, daß wir 5 oder 6 mal das Sentbley warfen, und dennoch keinen

Keinen Grund finden konnten, da wir doch kaum einen Büchschuß vom festen Lande entfernt waren. Dieser große Fluß in Terra firma, oder im Königreiche von Santa Fè, so auch Neugranada heißet, in Südamerica, entstehet aus zweien Flüssen, nämlich aus dem Flusse Cauca, oder der heiligen Martha, und aus dem Flusse der heiligen Magdalena, deren der erste in der Provinz Popayan, der andere in Neugranada entspringet. Gegen 10 Uhr Mittags ist uns das ganze feste Land dieses Königreiches zu Gesichte gekommen, dessen Küste kaum 20 oder 30 Schritte von uns entfernt war. Sie ist fast dem Meere gleich. Diese schöne und große Ebene erstreckt sich auf 3 bis 4 Stunden, ehe die hohen americanaischen Berge ihren Anfang nehmen. Es müssen daher die Schiffleute, absonderlich zur Nachtzeit, sorgfältig Acht haben, damit das Schiff wegen der Nähe des Ufers, nicht in Gefahr zu stranden gerathe.

Gegen 11 Uhr erblickten wir die Berge von Cartagena, und stunden schon um 2 Uhr Nachmittags gegen den Berg über, der von den Spaniern el Monte de la Popa genennet wird, auf welchem sich ein Kloster der Herren Augustiner befindet, nebst einer schönen und großen Kirche, in welcher ein großes Gnadenbild der allerseiligsten Jungfrau verehret wird, zu welchem absonderlich die Schiffleute ein großes Vertrauen tragen. Hier wurde vor

dem Altare des Schiffs von einem Priester das Salve Regina angestimmt, welches die andern bis zu Ende fortsangen, wobey zugleich 14 Stücke abgefeuert wurden. Nach diesem stimmte der Priester abermal das Te Deum laudamus an, welches Chorweise von den andern vollendet wurde. Hier umarmten wir uns alle auf dem Schiffe, und gratulirten einander mit Freudenthränen wegen glücklich vollbrachter Reise. Um 4 Uhr waren wir bis an den Eingang des äußern Seehafens, welchen die Spanier Boca chica, oder das Kleinmaul, nennen; gekommen, wo unser Schiff wegen des wenigern Wassers stehen blieb, bis das Meer bey gewöhnlicher Fluth wieder anlief. Dieser Eingang wird von zwey sehr festen Citabellen beschützt, welche auf den gegen einander über stehenden Halbinseln erbauet sind. Die Citabelle der linken Seite nennen die Spanier el Castillo de la tierra bomba, die andere auf der rechten el Castillo de la Paz. Von dannen sind noch 3 Stunden in die Stadt, *) weil sich der äußere Seehafen auf mehrere Meilen im Umreise bezaufft.

Don

*) Es lag ein Abriss der Bay von Cartagena bey der Handschrift; weil aber dergleichen schon oft heraus sind, auch die in Don Anton Ulloa Reise nach dem Königreiche Peru (Allgem. Hist. der Reisen. Leipz. 9ten Band, Tab. VII) ausführlicher ist, so habe ich sie weggelassen. 117.

Den 10ten December wurden wir von vielen Herren sowohl aus der Stadt, als aus den umliegenden Halbinseln besucht. Auf den Sandbänken dieser Halbinseln, wie auch an dem Meerbusen ist alles voll Meerschilbkröten, die von den Schwarzen und Indianern mit einer langen Stange gefangen werden, die sie der Schildkröte unter den Bauch schieben, und sie umwenden. Sie müssen sich aber sehr in Acht nehmen, daß die Schildkröte keinen ihrer Finger mit dem Schnabel, der dem großen Geierschnabel gleichet, erwische; denn sonst beißt sie in einem Augenblicke den Finger ab. Sie sind so groß, als ein mittelmäßiger Quallisch. Das Fleisch gleichet einem Rindfleische, und ist sehr gut zu essen, absonderlich wenn es in der obern Schaal der Schildkröte selbst über den Kohlen zubereitet wird.

An dem nämlichen Tage um 12 Uhr Mittags schickte der Obere der Jesuiten seinen Schaffner aus der Stadt mit einem großen Rachen, um uns aus dem Schiffe in die Stadt überzusetzen. Es war dieses nur ein einziger inwendig ausgehöhlter großer Baum, der oben gleich einem Dache, mit indianischem Rohre bedeckt war, uns gegen die Sonnenstrahlen zu beschützen. Man nennet sie Bonquen. Nachdem wir nun von unserm Schiffkapitain und andern Reisegefährten Abschied genommen, kamen wir gegen den Abend um 4 Uhr bis in die Halbinsel,

sel, die jenseits des Seehafens liegt. Wir küßten für Freude die Erde, und erlustigten uns mit Spazierengehen, wo wir die ersten indianischen Früchte kosteten. Nebst vielen Melonen, (Sandillas), die wir schon in Spanien nach Genügen gekostet hatten, wurden uns auch Matanos und Papayas aufgesetzt. Die Matanos-Bäume werden auf Feldern gepflanzt, die große hohe Beete haben, mit tiefen Furchen, damit zu Zeiten das Wasser könne eingeföhret werden, weil der Baum, wenn er viele und gute Früchte geben soll, viel Feuchtigkeit erfordert. Sie werden Reihenweise in schönster Ordnung dicht aneinander gepflanzt, und geben einen überaus kühlen Schatten zum Spazierengehen, gleich einem dicken Walde. Der Baum wächst nicht höher, als ein mittelmäßiger Zwetschenbaum, und kann mit beyden Händen umfasset werden. Er ist so saftig und weich, daß er mit einem Messer leicht durchschnitten werden kann. Die Blätter wachsen oben in der Mitte des Stammes ringsherum, die meisten sind 2 bis 3 Ellen lang, und eine halbe breit, so, daß ein Mann sich mit 2 derselben hinten und vorne bedecken kann. Die Aeste wachsen zwischen den großen Blättern heraus, und sind so saftig und weich, wie der Stamm. Von der Mitte an bis zur Spitze des Astes, treibet er seine Früchte heraus, die großen Weintrauben gleichen, doch mit dem Unterschiede, daß anstatt der Weinbeere, die

die Früchte einer Spannlangen und zweyen Daumen dicken Bratwurst gleichen, die Anfangs grün, nachher aber zeitig wachsgelb sind, da sie dann abgebröckelt, die Schälken aber nur mit dem Finger von oben bis unten, gleich einer Rübe, abgezogen werden. Das Inwendige ist einer gelben harten Butter ähnlich, und hat den angenehmsten Geschmack einer mit Specereyen eingemachten Frucht.

Der Papanas Baum wächst auf wie ein großer Pomeranzenbaum. Etwas höher, als die Mitte des Stammes bringet er seine Nester hervor, die in schöner Ordnung rundberum stehen. Die Blätter gleichen sehr viel unsern wilden Castanien. Die Früchte wachsen nur oben aus dem Stamme heraus, wo die ersten Nester anfangen. Es bringt der Baum nicht mehr als 5 oder 6 hervor, die an gemeldtem Orte wie ein Kranz um den Stamm herum hängen. Die Frucht gleichet einer großen, länglichten, und gelben Melone, deren Fleisch auch dem übrigen gleich, aber viel weicher und angenehmer zu essen ist. Auf der nämlichen Halbinsel bewirthe man uns mit einem herrlichen Nachmahle, unter einer mit indianischem Rohre geflochtenen Hütte. Uns Deutschen war das englische Bier, so man uns aufsetzte, sehr angenehm, und wir zogen es dem spanischen Weine vor. Diese Halbinsel wird meistens von den Schwarzen bewohnt, die alle Sklaven derjenigen sind, denen sie zugehörig

hörig ist. Sie bauen die Felder und Gärten an, laufen alle wegen der großen Sonnenhitze nackend herum, und haben nichts um den Leib, als einen kurzen Schurz, den sie um die Lenden herumbinden. Wir giengen um 2 Uhr Nachts bey hellem Mondscheine wieder in den Rachen zurück, unsere Reise nach der Stadt fortzusetzen, und kamen um 4 Uhr früh bey der Citadelle des heiligen Sebastians an, auf welcher wir den Tag erwarteten. Diese sowohl, als die andere gerade gegenüber auf der andern Halbinsel stehende, beschützen den innern Seehafen, wo sich die Schiffe befinden.

Den 17 December so bald früh die Stadthore eröffnet wurden, empfingen uns die Anfrige sehr höflich und liebreich. Wir machten alsobald, wie es gebräuchlich ist, bey dem Statthalter, und Bischöffe unsere Aufwartung, welche beyde uns auch folgenden Tag in unserer Wohnung heimsuchten. Den 26 Dec. kam unser Schiff an, auf welches gleich noch an selbigem Tage das andere spanische Schiff, Epiridion genannt, anlangte, in welchem der Erzbischof von Lima übergesetzt wurde, der hernach den 3ten Jänner 1751 allhier in der Domkirche zu einem Erzbischoffe geweiht ward, welcher sehr feyerlichen Ceremonie auch wir beywohnten.

Die Stadt Cartagena ist der vornehmste Ort in der Audiencia de Santa Fè, oder im neuen Königsreiche Granada. Sie ist auf einer Halbinsel erbauet, welche durch einen langen Damm mit dem festen Lande zusammen hänget. Die Vorstadt wird Xexemani genannt, die auch eine Halbinsel macht, und mit der Stadt durch eine Brücke verbunden ist. So wohl die Vorstadt, als die Stadt selbst sind mit unterschiedlichen Meerarmen umgeben, und mit grossen, hohen, und dicken Mauern, und festen Bollwerken eingefasset. Die Vorstadt wird durch eine Brücke mit dem festen Lande verknüpft, wo das Schloß, oder die Citadelle des heiligen Lazarus auf einer Anhöhe stehet, die so wohl Stadt, als Vorstadt noch besser beschützet. *) Die Stadt hat gerade und breite Gassen. Die Häuser sind theils mit Stein, theils mit Holz aufgebauet, deren Fenster nicht mit Glasscheiben, sondern von durchsichtiger Leinwand gemacht sind. Es können die Fenster nicht wohl mit eisernen Gittern verwahret werden, weil die salzige Meerluft alles, was von Eisen ist, in kurzer Zeit anfriszt, und völlig unbrauchbar macht. Die Häuser haben auswendig eine dunkle Farbe, wegen der feuchten Meerluft. Nebst der Domkirche sind allhier 2 Pfarckirchen, ein Jesuiter

L 5

ter

*) Ich habe manches übergangen, das man ausführlicher in Wood's Reise nach Peru lesen kann. 177.

tercollegium 4 Manns, und 2 Nonnenklöster. Das Epital des heiligen Lazarus stehet aufer der Stadt, wo Aussätzige, und mit der französischen Krankheit behaftete versorgt werden. Die andern arme Kranke aber befinden sich in dem Epitale der barmherzigen Brüder. Der Seehafen wird unter allen in America am meisten besucht, und die Einwohner bereichern sich durch die Handellchaft, absonderlich durch die Perlen, welche von der Insel Margarita, und andern benachbarten Inseln nach Cartagena gebracht, und daselbst zubereitet, und durchbohret werden. Die Hitze in dieser Landschaft, die das ganze Jahr Sommer hat, wo die Bäume niemal ihre grüne Blätter verlieren, ist sehr groß, welche doch zuweilen von der frischen Seeluft in etwas gemindert wird. Die Luft ist schier das ganze Jahr naßwarm, so daß die menschliche Körper fast den ganzen Tag hindurch mit häufigem Schweiß rinnen, daher auch nicht zu verwundern, daß die Leute ganz bleich sind. Die Mannspersonen gehen zu Hause ohne Camisol nur im Hemde, Hosen, und Strümpfen herum. Wenn sie aber ausgehen, sind ihre Kleidungen von sehr dünnen und leichten Zeugen. Das weibliche Geschlecht von gutem Herkommen ist zu Hause ehrbar bekleidet, aber wegen der großen Hitze mit sehr dünnen und durchscheinenden Zeugen angezhan, daher sie in ihren Zimmern allezeit die Fenster mit weißen aus feiner Leinwand gemachten Vorhängen

gen verschließen, mithin sich allezeit in einer kleinen Dämmerung befinden. Werden sie aber bey Tage von Mannsleuten besucht, so wickeln sie den obern Leib in einen weißen Flor ein, und bleiben auf ihren Küssen sitzen, ohne sich weder aufzurichten, noch sich von einem Orte zu dem andern zu begeben. In der Kirche tragen sie über ihre dünne Kleidung einen feinen schwarzen Tasset. Ihre Finger stecken voll Ringe mit Brillanten. An dem Halse herum tragen sie ein reiches Gehänge von feinen grossen Perlen, oder von Gold mit Brillanten besetzt. Eben so sind auch ihre reiche und kostbare Ohrenringe und Armbänder. Das übrige von ihrem Schmucke hängen sie an hohen Festtagen ihren schwarzen Sclavinnen an, deren 4 oder 6 ihnen allezeit auf der Gasse als Kammerjungfern nachtreten, die sehr schön gleich schwarzen Göttinnen daher gehen. So wohl Manns, als Weibsleute hohen und niedrigen Standes rauchen hier zu Lande Taback wegen der feuchten und nassen Luft, die Gesundheit zu erhalten, aber nicht aus Tabackspfeifen, sondern sie nehmen die feinen Tabackblätter, wickeln solche rund ein, machen aus selbigen ein festes Würstchen einen Finger lang und dick, welches inwendig eine kleine Höhlung hat, dieses zünden sie vorne an, und stecken die andere Seite in den Mund, und also rauchen sie den Taback, so lange sie wollen, nachmals löschen sie das Tabackwürstchen nach Belieben aus. Der Taback hat einen angenehmen Geruch. Die

Die heiligen Messen werden früh um 5 Uhr angefangen, welchen alle Standespersonen beywohnen. Wenn man um diese Zeit von oben in die Kirche hinab schauet, so funkeln die Brillanten, die das Frauenzimmer an ihren Ohren und Fingern wie auch an ihren Halsgehängen trägt, dermaßen, daß man meinen sollte, die ganze Kirche sey mit lauter Feuerfunken angefüllet. Die Priester, welche an Sonn- und Feyer-tagen das Amt etwas später singen müssen, haben die größte Beschwerniß, weil sie bey dem Altare für Hitze und beständigem Schwitzen am ganzen Leibe fast verschnachten möchten. Um 11 Uhr Vormittag wird auf dem Tische Rosoli, Mistella, oder eine Flasche von dem stärksten spanischen Weine mit Bisquit, oder mit etwas anders, so sich zum Trunke schickt, aufgesetzt, von welchen ein jeder nach Belieben etwas kostet, um den Magen wegen der großen Hitze zu stärken, welches die Einwohner hacer las onces heißen. Nach diesem wird der Tisch alsobald zum Mittagessen zubereitet. Fast der ganze Nachmittag wird wegen der großen Hitze mit Wassertrinken zugebracht, welches nur Regenwasser ist, so in den Cisternen aufbehalten wird. Denn alle Brunnen führen gesalzenes Wasser. Der Unterschied der Farben in den Gesichtern hier zu Lande kommt von der Vermischung des Geblütes her. Die Weißen, wenn sie von Europa hieher kommen, werden Chapetones,

die

die Weibskente Chapetonas genennet; sind sie aber von Weißen in Indien geböhren, heißen sie Criollos, und Criollas. Vermischt sich ein Weißer mit einer Schwarzen, so kommen die Kinder dunkelbraun auf die Welt, und man nennt sie Mulatos und Mulatas. Verheurathet sich ein Schwarzer oder Mulatte mit einer Indianerin, die mehr weiß, als brünet sind, so werden die Kinder Sambos und Sambas genennet. Zeuget aber ein Weißer mit einer Indianerin Kinder, und kommen selbige schon sehr weiß auf die Welt, so heißt man sie Mestizcs und Mestizas, deren Gesichtsfarbe die gesündeste und lebhafteste ist. Aus den Mestizzen kommen die Terceronen her, aus diesen die Quarteronen, aus diesen die Quinteronen, und endlich aus diesen letztern die Puchuelos und Puchuelas, welche schon unter das spanische Geblüt gerechnet werden. Die schwarzen und brüneten Leute versehen alle Handwerker, alle Bedienungen, und allen Feldbau. Die Kinder, die hier zu Lande geböhren werden, können schon nach 4 oder 5 Monaten laufen und reden, es ist sich also nicht zu verwundern, wenn sie mit 6 oder 7 Jahren schon zum heiligen Abendmahl geführt werden. Die umliegenden Berge, Wälder, und Felder sind mit einem beständigen Sommerroche bekleidet, denn die Bäume verlieren niemah ihre grüne Blätter. Die Spaziergänge sind zur Abendzeit über die mässen angenehm, doch müssen Fremde nicht allein gehen, well in den

Wald

Wäldern viele wilde Aepfelbäume sind, die sie Manzanillas nennen. Sie machen zwar den angenehmfte Schatten, wenn aber jemand nur eine Viertelstunde unter einem solchen Baume ausruhet, fängt er nach und nach an, am ganzen Leibe also aufzuschwellen, daß kein Mittel mehr zu finden, die Geschwulst zu vertreiben. Die Menge der Vögel, die mit den schönsten Federn bekleidet sind, ist sehr groß. Papagayen, deren es unterschiedliche Arten gibt, werden von den Weibskleuten wohl im Reden unterrichtet, die sie sehr theuer verkaufen. Als wir uns ein ganzes Monat in Cartagena aufgehalten, giengen wir den 19ten Jänner 1751 wieder zu Schiffe, und seegelten den folgenden Tag früh mit einem so günstigen Winde, daß wir innerhalb 24 Stunden bey dem Eingange des Seehafens Portobello anlangten. Da wir allda unverhofft von einem Sturmwinde wieder in das hohe Meer hinausgetrieben wurden, befanden wir uns den andern Tag fast wieder in den Gezeiten von Cartagena, wo wir 4 Tage mit den ungestümmen Meerwellen zu streiten hatten. Unser Schiffkapitain, ein Holländer, fürchtete, es möchte noch ein stärkerer Sturm entstehen, und flüchtete sich bey Zeiten in den Seebusen von Darien, der uns zwischen 3 Inseln wider das stürmische Meer beschützte. Diese 3 Inseln machen ein Viereck, denn eine ist mit der andern durch eine weiße und in etwas feste Sandbank vereinigt, durch
wel

welche auf einer Seite so viel Raum gefunden wird, daß ein Schiff durchsegeln und zwischen denselben Anker werfen kann. Wir stiegen alle auf diese kleine Inseln. Sie sind zwar unbewohnt, doch voll von Citronenbäumen. Die Citronen sind nicht größer, als ein kleines Hünerey, leisten aber den nämlichen Dienst, als die großen. An dem Ufer herum stehen viele Cocosnußbäume, die so groß werden, als unsere Weidenbäume bey den Bächen. Wo der Stamm ein Ende hat, ist ein dicker Knopf, aus welchem die Nester wie ein Busch herauswachsen, deren Länge von 3 bis 4 Ellen ist. Aus den Nesten, die sehr weich und saftig, wachsen die Blätter heraus, die 2 Daumen breit, und 3 bis 4 Spannen lang sind. Die Cocosnuße wachsen unter den Nesten auch aus dem nämlichen Knopfe heraus, und haben aussen eine grüne dicke Schälfe, so, daß sie einem grünen Kürbisse gleichen. Diese wird mit einem starken Meßer, oder mit einem kleinen Beile von der Cocosnuß abgeschälet, die Nuß aber, die in der Mitte sich befindet, hat eine harte bräunliche Schaal, die so groß, als ein großes Gänsey ist. Oben hat sie 3 Löchlein, die mit einem kleinen Häutchen zugewachsen sind, welche man mit der Spitze des Meßers eröffnet, und so das Cocoswasser aus der Nuß heraus trinket. Es hat den Geschmack und die Farbe einer Mandelmilch. Nachmals wird oben die Nuß aufgemacht, und das innere, so inwendig gleich

gleich dem weissen eines hartgefottenen Eies an der Schaafe herum hanget, heraus genommen, welches den Geschmack der Mandelkerne hat. Die äusseren braunen Cocosschaalen werden schön ausgearbeitet, poliret, und man macht aus denselben die schönsten mit Gold oder Silber eingefassten Tassen, aus welchen man hier zu Lande den Chocolate trinket.

Nebst diesen 3 Inseln ist dieser Meerbusen von Darien mit mehr als 300 andern kleinen besetzt, die gleichermassen unbewohnt, aber mit vielen Citronen- und Cocosbäumen gezieret sind. Bey den Ufern dieser Inseln sind an den Bäumen viele kleine Nachen angebunden, die den wilden Indianern des festen Landes von Darien, welche zu Zeiten auf solche kommen, zu ihrem Fischfange dienen. Dieser Meerbusen von Darien wird auf Indianisch Uraba genannt, wegen des großen Flusses Darien oder Uraba, der sich allda in das Meer ergieset, und sowohl dem Meerbusen, als der umliegenden festen Landschaft den Namen ertheilet, welche von sehr wilden und grausamen Indianern, die den spanischen Namen weder hören, noch wissen wollen, bewohnt wird, daher wir uns auch nicht unterstanden haben, in ihren Seehafen einzufahren, obgleich der König von Spanien ihnen jährlich vieles Geld bezahlet, damit sie den Spantern, die in der Noth allda Auker werfen, mit Liebe und Freundschaft die nothwendige

wendige Lebensmittel mittheilen sollen. Diese 3 Tage über, die wir zwischen diesen Inseln zubrachten, füllten wir unser Schiff mit Citronen und Cocornüssen an. Das Wasser, so auf den weißen Sandbänken kaum anderthalbe Spannen hat, ist voller Fische, die sie Rayas *) nennen. Wir fiengen von solchen diese drey Tage hindurch mehr als 300. Der Fisch ist rund, wie ein großer Teller, aber nicht dicker, als ein Halbfisch oder Plateis. Der Schwanz ist schier 3 Spannen lang, in dessen Mitte wächst ein Pfeil eine halbe Spanne lang, der hart wie ein Fischbein ist, heraus. Mit diesem Pfeile, wenn auf ihn getreten wird, schlägt er in den Fuß, der so gleich aufschwillt, und der ganze Leib wird tödtlich vergiftet. Das Gegenmittel ist, wenn ein Pfeil von diesen Fischen gleich mit Feuer angebrannt, und der Geruch von dem Verwundeten durch die Nase in den Kopf hinauf gezogen wird, wie solches uns der Schiffskapitain, und andere glaubwürdige Leute versichert haben, die es entweder selbst an sich gebraucht, oder von andern in solchen Umständen brauchen sahen. Diese Fische liegen ganz still in dem Wasser auf dem weißen Sande ohne fort zu schwimmen, wenn auch mit dem Fuße auf sie getreten wird, und da sie oben auf dem

*) *Pastinaca marina prima Rondeletii.* *Raia pastinaca* Linn.
Der Pfeilschwanz. VII.

dem Rücken schwarzbraun sind, werden sie in dem Wasser auf dem weissen Sande schon von ferne gesehen. Man fänget sie also: Es werden von starkem Holze dicke Stecken auf den Inseln abgehauen, die man unten spizig macht. Einer schiebt damit den Fisch auf den Rücken, und heftet ihn in dem Wasser auf den Sand an, wo unterdessen der andere mit einem kleinen Beile den Schwanz abhauet. Sie sind viel besser zu essen, als die Halbfische oder Platfische.

Den 27sten Jänner, nach dem sich die Wuth des stürmischen Meers gelegt, und ein günstiger Wind zu blasen anfieng, hoben wir die Anker, und kamen gegen 4 Uhr Abends das zweytemal bis an den Eingang des Seehafens von Portobello, wo zween hohe Felsen gleich zwo Säulen aus dem Meere hervorragen. Bey dem Eingange erblickten wir von ferne ein großes englisches Kriegsschiff, welches allda mit verbottenen Kaufmannswaaren vor Anker lag. Die Engländer, welche vermeinten, unser Schiff wäre ein spanisches Wachtschiff, die in diesen Gegenden beständig herum streiffen, fremde Schiffe mit verbottenen Kaufmannswaaren hinwegzunehmen, lößten alsobald ein Stück, um zu wissen, ob wir Freunde oder Feinde wären; allein unser Schiffskapitain ließ mit aller Geschwindigkeit, weil wir zu antworten keine Stücke hatten, seinen kleinen Nachen aussetzen, auf welchem er einige von seinen Leuten

ten zu dem englischen Kriegsschiffe überschickte, welches das Zeichen war, daß wir Freunde wären. Sie löschten alsobald ihre Luntten aus, die sie schon in Bereitschaft hatten, ihre Stücke mit Kugeln gegen uns los zu brennen. Wir fuhren ohne Gefahr in den Hafen, und warfen den Anker gleich bey dem englischen Kriegsschiffe, wo wir mit einer schönen Musik von Querslöten und Waldhörnern sehr höflich empfangen wurden.

Den 29sten Jänner wurden wir von dem spanischen Hauptmanne des Seehafens früh morgens um 8 Uhr in kleinen Rachen in die Stadt Portobello übergesetzt. Er empfing uns in dem Hause, so schon für uns zubereitet war, mit aller Höflichkeit. Die Stadt liegt an einem Flusse zwischen etlichen hohen Bergen, die den Seehafen mit einer sehr angenehmen Reihe der Bäume umgeben. Die Häuser sind aus Holz gebauet, sie haben wegen vielen Regenwetters auswendig eine sehr dunkle Farbe. Den größten Theil der Stadt machet eine lange Gasse aus, die aber durch 19 Quergassen durchschnitten wird. Sie hat 2 große ins Viereck geführte Märkte, wo die Kaufleute von Europa und von America zu Messzeiten ihre Kaufmannswaaren haben. Die Pfarrkirche ist wie ein Canonicatsstift, und wird von Weltspriestern, die alle als Mulatos und Sambos braune Gesichter haben, versehen. Es ist auch hier ein Kloster der Väter de la Merced de los Captivos, und ein

Spital der barmherzigen Brüder für die Kranken. Beyde Klöster sind aber zu dieser Zeit so arm, daß die Geistlichen ihr Essen gemeiniglich in der Stadt suchen müssen. Die Vorstadt so allein von den schwarzen Familien, die ihre Freyheit und eigenen Güter besitzen, bewohnet, und daher Guinea genennet wird, machet die Stadt selbst groß und ansehnlich. Die Aussicht des Seehafens ist vortreflich. Die Natur hat ihn mit einer solchen Menge der schönsten hohen Bäume, mit einem solchen Ueberflusse der besten Früchte, mit so viel Bergen mit wohlriechenden Blumen und Kräutern, gebildet, daß er billig den Namen Portobello, oder der schöne Seehafen von den Ausländern verdienet hat. Bey dem Eingang ist ein festes Castell, so Todo Fierro genannt wird. Besser hinauf sind noch 2 andere, von welchen das Fort Gloria oberhalb, und das Fort des heiligen Hieronymus unterhalb der Stadt liegt. In der Stadt präsdirt ein spanischer Generallieutenant. Es wurde ehedessen alljährlich ein Jahrmarkt gehalten, welchen man wegen der großen Menge des Silbers und Golds, so allda zu sehen war, für den reichsten in der Welt schätzte. Es liegt bey Portobello ein sehr hoher Berg, den sie Monte Capiro nennen. Dieser dienet den Einwohnern statt eines Barometers, der ihnen das Wetter vorher sagt. Der Berg verhüllet schier beständig seine Spitze unter einer Wolke, und
wenn

wenn er solche nur eine Minute lang über den Wolken sehen läßt, zeigt er ein schönes Wetter an; wenn aber die Wolken bis an die Mitte des Bergs hinunter sinken, zeigt es an, daß sich in kurzer Zeit ein Donnerwetter erheben werde. Die Beschaffenheit der Luft dieser Gegend ist sehr ungesund. Die Schwangere leiden gemeiniglich in der Geburt an ihrem Leben Gefahr, daher sich die reichern bey an nahender Niederkunft nach Panama bringen lassen. Die Sonne ist da das ganze Jahr sehr hitzig, die Luft allezeit warm und feucht, die umliegenden Berge und Wälder sind so dick verwachsen, daß sie mehrmalen den Reisenden den Weg versperren; sie wimmeln von Vögeln, Affen, Waldteufeln, Liegerthieren und wilden Schweinen.

Den 3ten Febr. segelten wir von Portobello mit dem nämlichen Schiffe nach dem Flusse Chagre, und warfen am folgenden Tage in dem Eingange des Flusses an dem Fuße des Castels, Anker. Es ist sehr fest, und stehet auf einem jähen Felsen, der auf einer Seite mit dem Flusse, auf der andern mit dem Meere umgeben ist, und auf der dritten Seite mit dem festen Lande zusammenhänget, wo auch nahe an dem Castel ein großes Dorf gleiches Namens ist, in dem der Hauptmann des Schlosses wohnet. Hier fängt die Landenge von Panama an, welche 80 spanische Meilen, oder Stunden lang, und zwischen dem Mar del Nord und dem Mar del Zur,

Nord- und Südamerica aneinander hängt. Der Fluß Chagre scheidet die Gränzen von beyden. Er ist so groß, als unser Mayn; hat seinen Ursprung nahe bey Panama, und fällt bey dem Castel de Chagre in das Nordmeer. Auf diesem werden die Kaufmannswaaren von einem Meere ins andere in großen Rachen gebracht, welche sie Chatas nennen, die nur aus einem einzigen dicken ausgehöhlten Baume gemacht sind. Den 5ten Febr. setzten wir unsere Reise auf einem solchen großen Rachen den Fluß hinauf fort, der oben gleich einem Dache mit indianischen Rohren, um uns so wohl wider die Sonnenhitze, als Platzregen zu schützen, bedeckt war, und von 12 ganz nackenden Schwarzen, die nur ein weißes Lüchlein über die Scham gegürtet hatten, gerudert wurde, nebst einem andern, der das Steuer erruder führte. Auf beyden Seiten des Flusses sind viele Crocodile, welche die Indianer Caymanes nennen, daher auch dieser Fluß Rio de Lagartos heißt. Sie gehen aus dem Fluße bey Sonnenschein auf das Ufer und scharren ihre Eyer in den Sand ein, damit die Sonne solche ausbrüte. Sie sind etwas länger, als 3 Ellen; und fast so dicke, als ein Och. Es ist die größte Lebensgefahr dabey, über einen solchen Fluß, wo Crocodile sind, von einer Seite auf die andere zu schwimmen, oder zu waden, und doch thun solches die wilde Indianer, die aus aller Lebensgefahr nichts machen; fährt man

man aber auf solchen Flüssen, so muß man ja keine Hand oder Arm von dem Rachen in das Wasser strecken; denn es ist allezeit zu fürchten, daß ein solches Thier sich unter dem Wasser in der Nähe befinde, nach dem Arme oder Hand schnappe, und solchen in einem Augenblicke auf einem Biß abreise. Die Indianer fangen die Crocodillen auf diese Art. Sie machen sich einen oben und unten zugespitzten Pfahl fast einer Ellen lang von starkem Holze. Beyde Spitzen überziehen sie mit Eisen, und binden in der Mitte einen starken langen Strick an, dessen Ende sie an einen Baum Stamm am Ufer wohl befestigen. Den Pfahl nehmen sie in der Mitte in die Hand, und knien sich mit einem Fuße nahe an den Fluß, wenn nun der Crocodill unter dem Wasser den Menschen erblicket, kommt es geschwind auf ihn los, mit aufgesperrtem Rachen. Der Indianer steckt ihm alsdann den Pfahl hinein, und da er die Hand oder den Arm abbeißen will, spisset er sich oben und unten in den spizigen Pfahl, der Indianer aber zieht geschwind seinen Arm heraus, und läuft eilends nach dem Baum zurück, wo der Strick angebunden ist; der Crocodill hingegen, der sich in dem Rachen verwundet und gespisset vermerket, gehet in den Fluß, und versenket sich auf den Grund, biß er allda erstickt, worauf ihn das Wasser in die Höhe hebt; alsdann zieht ihn der Indianer an das Ufer, wo er ihm mit einem Beile den Kopf abhauet, welchen

er in die Erde vergräbt, damit er verfaule, um nachmals alle Zähne herausziehen zu können, die ein herrliches Mittel gegen Gift sind. Den Leib aber hauet er in Stücke, der ihm zu Hause zur Speise dienet. Der Fluß Chagre ist auf beyden Seiten mit dicken Wäldern umgeben, wo die schönsten Bäume des kostbarsten Holzes gefunden werden, unter welchen auch viele Marienbalsambäume sind. An vielen Orten des Flusses sind die Wälder weit ausgehauen, wo sowohl die Schwarzen, als auch die Indianer ihre Gärten und Felder mit vielen Platanos und Papayasbäumen angelegt haben. Sie bauen auch allda viele Melonen, Sandilien u. wie auch viel indianisches Korn, so sie Mayz nennen, und nichts anders als unser türkisches oder welsches Korn ist, nebst Reiß. Die Ananas, die in Indien piñas heißen, wachsen im Ueberflusse in den Wäldern. Sie drücken aus denselben mehrmal nur den Saft heraus, der angenehm und gut zu trinken, aber sehr kühlend ist, deswegen man etwas Zimmet darauf streuet, um den Magen nicht zu verkälten, und in ein kaltes Fieber zu fallen. Die umliegenden grünen Berge und Wälder, die von unterschiedlichen schönen Vögeln und Thieren bewohnet werden, die dickbüschliche Bäume, deren viele ihre grünen Aeste und Blätter bis in den Fluß herunter lassen, der angenehme Geruch der Blumen und wohlriechenden Kräuter ergötzen sowohl die Augen, als den Geruch der
 Fab.

Fahrenden über die massen. Die wunderschönen Farben der Vögel, die Menge der Affen, deren viele ihre Junge auf dem Rücken von einem Baumaste zu dem andern tragen, und die lächerlichsten Stellungen, die sie auf den Bäumen machen, verkürzen den Reisenden die Zeit.

Nachdem wir nun den ganzen Tag unter so vielen angenehmen Schauspielen der Natur mit aller Ergözung zubrachten, langten wir gegen Abend bey dem Castell von Atun an. Diese von Natur fest gemachte Citadelle liegt auf einer Anhöhe, wo auf einer Seite der Fluß Chagre vorbey fließet, auf der andern der Fluß Atun, der sich unten bey dem Fuß der Anhöhe, auf welcher die Citadelle stehet, mit dem Fluße Chagre vereiniget, mithin wird von dem Castell aus, aller Paß beyder Flüsse den Feinden versperret. Es halten allda einige spanische Soldaten Schildwacht, die ihre Nahrung die 3 Monate hindurch, die sie allda zubringen, von den Früchten der Wälder, und von dem Fleische der wilden Thiere und Vögel, die sie fangen oder schießen, nehmen müssen. Wir blieben in der Citadelle über Nacht, und schliefen alle in der Wachtstube. Folgenden Tag bey anbrechender Morgenröthe, setzten wir unsere Reise weiter den Fluß hinauf fort, und langten gegen Abend bey einem indianischen Dorfe an, wo alles voller Schnaken war, welche uns die ganze Nacht wegen ihres überlästigen Summens

und Stechens, fast keinen Augenblick schlafen ließen. Wir hielten zwey Tage nach einander unser Nachtquartier unter dem freyen Himmel, wo wir einmal von einem Nachregen durchaus naß wurden. Als wir zu Mittagszeit auf dem Ufer das Mittagmahl einnahmen, beschäftigten sich unsere schwarzen Schiffsleute in den Löchern des Ufers Iguanas *) zu fangen. Diese Amphibien sind mit dem Schwanz etwas länger, als eine Elle, (Vara) und haben, wie eine Eidechse, 4 kleine Füße. Ihr Leib aber ist so dick und rund, wie ein Arm. Ihr Fleisch ist überaus gut zu essen, und hat den Geschmack, wie junge Hühner, abonderlich wenn sie an einem Spieß gebraten werden. Den 11ten Febr als das Wasser des Flußes sehr seicht wurde, und der Rachen nicht weiter konnte fortgerudert werden, stiegen wir gegen Sonnen-Untergang an das Ufer, und giengen eine Viertelstunde zu Fuße bis an das Dorf Cruzes, wo wir von dem Pfarrer und Dorfhauptmanne in einem besondern großen Hause sehr lieblich reich in allem Ueberflusse mit indianischen Früchten, Essen und Trinken bewirthet wurden. Den 13ten bestiegen wir um 8 Uhr früh unsere Maulthiere, um unsern Weg nach Panama, so noch 8 Stunden entfernt war, zu Lande zu machen. Das Mittagmahl hielten wir 2 Stunden von der Stadt in einem Meyerhose. Gegen Abend holten uns viele Herren

*) Huds., III B. IV Cap. S. 95. 27.

der Stadt mit Kutschen ab, und brachten uns in das Jesuiten-Collegium, wo in der Kirche das Te Deum laudamus mit einer herrlichen Musik abgesungen wurde, welchem viel Volk der Stadt bewohnte. Die Stadt Panama liegt auf der Erdengrad dieses Namens im achten Grad, 57 Minuten, und 48 $\frac{1}{2}$ Secunde Nordbreite, mithin von dem Aequator 8 Grad entfernt. Sie hat einen Präsidenten mit 6 Richtern, welche den Kaufleuten das Recht sprechen, wie auch einen Bischof. Sie ist zwar nicht gar groß, doch sehr wohl am Fuße eines hohen Berges erbauet. Die Mauern und Bollwerke sind noch regelmäßig, und haben zu ihrer Beschützung viel großes Geschüze. Die Gassen sind breit, und gerade geführet, die Häuser sind geräumig, und 2 Stockwerke hoch von Holz erbauet. Die Vorstadt, welche sehr bevölkert ist, macht die Stadt noch einmal so groß. Den Hafen, der in der Südsee oder in dem friedsamem Meere liegt, umgeben etliche kleine Inseln, so die Perleninseln genennet werden. Die Einwohner sind mehrtheils reiche Kaufleute; die Luft aber ist sehr dick und ungesund, doch ist sie nicht so feucht, wie in Cartagena, und mindert in etwas die Sonnenstrahlen, wegen der Unhöhe, auf welcher die Stadt gebauet ist, absonderlich wenn der Wind von der Meerseite herbläset. Felder und Gärten sind sehr fruchtbar, und genießen einen beständigen Sommer.

In

In Panama, wurden wir wegen Mangel der Schiffe anderthalb Monate aufgehalten, bis wir endlich den 16ten März über das friedsame Meer, oder Mar del Sur, unsere Reise nach dem Königreiche Peru fortsetzten.

Den 1ten April traten wir in den Aequator ein. Den 3ten entdeckten wir die Berge von Quito, und da wir kaum solche erreichten, überfiel uns eine Meeresstille, die drey Tage fortdauerte. Die Landschaft von Quito ist eine Provinz von Peru, und gränzet an Popayan, es haben allda die Spanier viele Colonien, die an allen sowohl europäischn, als indianischn Früchten einen Ueberfluß haben. Es wird auch hier das meiste Gold im ganzen Königreiche Peru gefunden. Ihre Hauptstadt gleiches Namens ist groß, schön, und nach neuer Art gebauet. Ob sie schon gerade unter der Linie liegt, so hat sie doch eine über die massen temperirte Luft, die den Einwohnern sowohl einen beständigen Frühling, als angenehmen Sommer macht. Sie hat einen Bischof, und eine Universtät. Ihre Tuchmanufactur ist die berühmteste in ganz America, und könnnten allda die Tücher noch feiner, als in Spanien gemacht werden; allein damit die Handelschaft mit Spanien nicht Schaden leide, dürfen sie aus Befehl des Königes kein anderes, als schlechtes Tuch, so den gemeinen Leuten dienlich ist, allhier verfertigen.

Den

Den 7ten April segelten wir mit günstigem Winde gegen die Silberinsel fort, die klein, kahl, und unbewohnt ist. Zu Nachts verspürten wir auf dem Meere eine Erderschütterung. Denn auf einmal fieng das Wasser an sich zu erheben, und das ganze Schiff wurde erschüttert. Dieses dauerte nur eine halbe Minute.

Den 9ten bis zum 12ten mußten wir wegen Mangel des Windes stille stehen. Um uns unterdessen die Zeit zu vertreiben, befahl der Schiffkapitain einen großen Hayen, (Tiburon) der sich diese Tage her allezeit bey unserem Schiffe aufhielt, zu fangen. Die Schiffleute machten sogleich eine große Schlinge von einem starken und langen Stricke, welche sie in das Meer senkten. Durch diese ließen sie einen andern langen Strick gehen, an dessen Ende ein großes Stück Fleisch angebunden war. Da nun der Tiburon das Fleisch, so oben auf dem Wasser schwam, erblickte, kam er eilends herbey, es zu erhaschen; allein ein Bootsknecht zog allezeit nach und nach den Strick mit dem Fleische zurück, und lockte ihn so lange, bis er ihn mit dem Kopfe und Flossen in der Schlinge hatte, die alsobald von den andern auf dem Schiffe zugezogen ward, wodurch der Tiburon gefangen blieb. Weil der Fisch noch größer, länger und dicker, als eine wohl gemästete Kuh, und sich erschrecklich wehrte, mußten alle Schiffleute die Hand anlegen, um ihn auf das Schiff

zu bringen. Der Schiffkapitain befahl an dem Orte alles auf die Seite zu räumen, wohin er sollte gezogen werden. Da nun der ungeheure Fisch in dem Schiffe zwischen den zween Mastbäumen mit den Stricken niedergelassen wurde, schlug er mit seinem Schwanz mit solcher Heftigkeit an einen Flaschenkeller, der aus Versehen unter der Bank stehen geblieben, und von starkem Eichenholze gemacht, auch mit doppelten eisernen Reifen um und um wohl beschlagen gewesen, daß derselbe mit allen Flaschen, in welchen Kosoli war, in mehr als 60 Stücke zerschmetteret wurde. Nachdem nun die Schifflente mit einer andern Schlinge auch den Schwanz gefangen hatten, banden sie ihn fest bey dem Mastbaume an, und da sich also der Liburon nicht mehr wehren konnte, hieben sie ihm mit einem Beile den Kopf entzwey, und öfneten den Bauch, in welchem sie 12 lebendige Junge, deren ein jedes mehr als 15 bis 16 Pfund schwer war, fanden. Diese junge Liburonen, so die Spanier Cazonzillos nennen, und sehr gut zu essen sind, wurden von unserm Koche alsobald geöffnet, und uns zum Essen zubereitet. Der große Liburon aber wurde in das Meer geworfen *).

Den

*) Uda, der sie Taburonen nennet, da sie doch allemal Tiburones im Spanischen heißen, erzählt (II Abth. III B. VI Cap. S. 606) eine höchst sonderbare Sache

Den 13ten April warfen wir bey dem Vorgebirge der heiligen Helena den Anker, und schickten unsern kleinen Rachen mit etlichen Bootsknechten an das Land, uns Lebensmittel einzukaufen. Von dem Ufer her näherten sich unserem Schiffe 3 Indianer auf drey grossen Bäumen, die wie ein Floß zusammen gebunden waren. Diese Gelegenheit auf das Land zu steigen, ergrieffen zween der Unserigen, um den Obern der Jesuiten, mit welchem sie in Deutschlande wohl bekannt waren, in der Stadt Guayaquil heimzsuchen, die nicht weit entfernt war. Sie langten auch glücklich noch selbigen Tag allda an, und hielten sich etliche Tage bey ihrem Landsmanne auf, der ihnen alle Ehre und Liebe erwies. Nach abgestattetem Besuche bestiegen sie ein anderes Schiff, uns in Payta einzuholen; allein der widrige Wind, und viele Meeresstille, gaben ihnen Unlaß, das zweytemal das Land zu besteigen, und ihre Reise zu Fuß nach dem Flecken Colan zu machen. Die Bootsknechte, welche sie von dem Schiffe in dem kleinen Rachen an das Ufer gesetzt hat-

te von einem dieser Hayen. Da man ihm den Bauch aufgeschnitten und Herz und Lunge herausgenommen hatte: so fuhr er wiederum in das Wasser. Es war gleich damals eine Windstille; und man konnte daher über eine Viertelstunde lang sehen; wie er immer in der Gegend des Schiffes herumschwamm; bis man ihn aus dem Gesichte verlor.

hatten, zeigten ihnen zwar den geraden Weg, allein nach etlichen Stunden verfehlten sie denselben, so, daß sie drey Tage in der Einöde ohne Speise und Trank herumirrten, und unter dem freyen Himmel ihre Nachtruhe auf dem Sande nehmen mußten. Um folgenden Tage, als dem vierten ihrer mühseligen Reise, wurde einer von ihnen so schwach und matt, daß er keinen Schritt mehr in dem Sande fortsetzen konnte, und sich hinter einem Sandhügel niederlegte. Er band an einen Stocken ein weißes Schnupftuch an, damit der andere, der Lebensmittel suchte, ihn wiederum antreffen möchte. Auf solche Weise verließ ihn sein Gefährte, der voll Angst und Betrübniß etliche Stunden in der Einöde herum lief, bis er endlich von ferne 3 Indianer zu Pferde erblickte. Diesen rief er aus vollem Halse, sie möchten sich doch um Gottes willen zu ihm nähern, und da diese vermerkten, daß er sich verirret haben müsse, ritten sie so gleich auf ihn zu. So bald sie sahen, daß er ein Priester sey, stiegen sie eilends von den Pferden ab, und kaum hörten sie, daß er mit seinem Reisegefährten den Weg nach Colan verfehlt habe, und schon drey Tage in dieser Einöde ohne Speise und Trank herum wandere, so fiengen sie schon an zu weinen, und labeten ihn mit Früchten. Zween von ihnen suchten alsobald den Hinterlassenen, den sie auch vermöge des ausgesteckten Zeichens, in der Einöde fanden. Sie setzten

setzten ihn zu Pferde, und brachten ihn zu seinem Freunde, wo sie ihn gleicher massen mit Früchten erquickten. Nach diesem giengen sie zu Fuß, die zween Priester aber mußten ihre Pferde besteigen, auf welchen sie von ihnen mit aller Liebe nach Colan geführt wurden, wo sie ihnen Speise und Trank umsonst vorsetzten, und sie am folgenden Tage bis Payta begleiteten, von da sie der Gouverneur nach Piura zu uns abfahren ließ.

Ich kehre zu unserer Schifffreise zurück. Den 16ten April hoben wir den Anker, und brachten wegen widriger Winde, vom 17ten bis zu dem 22sten zu, mit großer Mühe das Vorgebirge der heiligen Helena zu umfahren. Den 23ten April, wurden wir glücklich fortgetrieben, und langten an dem berühmten Fluße Guayaquil an, an dessen Ufer auch die Stadt gleiches Namens liegt. Sie ist nicht sehr groß, doch ernähren sich die Einwohner durch den Handel mit Cacao, Leder, Unschlitt, Cassaparille, und wollenen Tüchern, welche Waaren theuer von den Ausländern allda eingekauft, und verführet werden. Bey dem Fluße werden die schönsten Bäume gefällt, deren viele jährlich zu dem Schiff, und Häuserbaue auf den Peruanischen Küsten gebraucht werden. Die Kriegs- und Kauffartenschiffe, die in dem Mar del Zur dienen, werden allhier verfertigt. Dieser Meerbusen von Guayaquil erstreckt sich von dem Cabo de Santa Helena bis an das Cabo blanco.

Journ. zur Kunst u. Litteratur. III Th. R co,

co, welches wir am 30 April gänzlich umfahren haben. Ob wir uns fast noch unter der Linie befanden, und zu Mittagszeit die Sonnenstralen gerade über dem Kopfe hatten, verspürten wir doch eine solche Kälte, daß wir uns diese Tage über mit unsern Winterkleidern bedecken mußten. Vom 1 bis zu dem 4 May hatten wir beständig widrige Winde, bis wir endlich mit grosser Mühe und Arbeit den erwünschten Seehafen von Payta erreichten, wo wir nach geworfenen Ankern an das Land stiegen, um unsere Reise zu Lande bis nach Lima zu machen. Wir alle logirten in der Wohnung des Gouverneurs, wo wir 3 Tage lang sehr prächtig und liebe reich gastirt wurden. Die Stadt ist von den Spaniern erbauet, und bestehet nur in 80 Häusern, deren die meisten sehr schlecht sind. Sie hat außer der Pfarrkirche noch etliche andere Kapellen, nebst einem Kloster der Väter der Erlösung der Gefangenen. Ihre Bay ist groß und wird von einer kleinen Schanze bedeckt. Allda werden alle Waaren, die nach Guatemala und Mexico gehen, ans Land gebracht.

Den 7ten May gegen 4 Uhr setzten wir unsere Reise auf Maulthieren fort, um folgenden Tag in Piura einzutreffen, welcher Ort 18 Stunden von Payta entlegen ist. Diese Stadt liegt in einer schönen Ebene auf sandigem Erdboden, wo nichts käm angebauet werden. Es wird aber den Einwohnern von den umliegenden Dorffschaften an Früchten

ten und andern Nothwendigkeiten zum Essen täglich in allem Ueberflusse Vorsehung gethan. Sie ist nicht sehr groß, hat aber schöne breite, gerade und lange Gassen. Die Häuser sind inwendig sehr reich ausgezieret. Von den Einwohnern sind die meisten reiche Kaufleute. Das Frauenzimmer ist, wie in andern Orten in ganz Peru, von einer ausnehmenden Schönheit. Die Stadt hat nur eine Pfarrkirche; aber der Herr Pfarrer hat jährlich 9 bis 10 tausend spanische Thaler Einkommens. Die Pfarreyen, welche jährlich 2 bis 3 tausend Thaler eintragen, werden hier zu Lande für gering angesehen; ob schon ein jeder spanischer Thaler so viel ausmacht, als ein Conventionsthaler. Die Patres von der Erlösung der Gefangenen, besitzen nahe außer der Stadt ein Kloster, aber sowohl die Kirche, als das Kloster haben ein schlechtes Ansehen; hingegen Kloster und Kirche der Bethlehemiten, die alle Layen sind, und die Obsorge über das Spital der Kranken haben, sind sehr niedlich eingerichtet. Der Markt, wo die Indianerinnen täglich ihre Früchte und Waaren verkaufen, befindet sich in der Mitte der Stadt. Allhier stehet auch das königliche Rathshaus, in welchem der Gouverneur wohnet; der königliche Schatzmeister, in dessen Behausung wir logirten, wohnet besonders. Wir ruheten von unserer Reise aus, und wurden prächtig bewirtheet. Es waren allezeit 30 bis 40 Personen bey der Tafel, und täglich kam

vieles Volk der Stadt vor den Saal, wo wir aßen, um die europäischen Geistlichen zu sehen. Ich gieng öfters in ein kleines Wäldchen von Baumwollenbäumen, welches nicht weit von der Stadt an dem Flusse lag, spazieren. Diese Bäume sind gleich unsern Zellernußstauden, die viele Nüsse tragen, welche hier zu Lande so groß, als die Hünereyer wachsen. Wenn sie zeitig sind, eröffnen sie sich in zwey oder mehrere Theile, und bieten die Baumwolle, so in der Mitte ist, dem Erstkommenden dar. Die meisten Nüsse haben die Wolle schneeweiß, einige aber bringen eine braune Wolle hervor, aus welcher die peruanischen Weibskleute die schönsten Hals- und Schnupstücher verfertigen.

Den 25sten May bestiegen wir abermal unsere Maulthiere, und setzten unsere Reise nach Sechura fort. Dieser Ort ist eine grosse Dorfschaft indianischer Familien, die ihre besondere Sprache *) reden, welche nirgends im ganzen Königreiche Peru gesprochen wird. Sie reden aber auch alle zugleich Spanisch, so, daß der Pfarrer nicht bemühet ist, auch ihre besondere Sprache, die sehr schwer auszusprechen, zu erlernen. Sie haben mit eigenen Händen in ihrem Dorfe, eine grosse und schöne Kirche von Backsteinen erbauet, die auch in einer Stadt eine Zierde seyn könnte, weil sie nebst dem mittlern schön

*) Ulloa, S. 363. III.

schön gewölbten Gange noch zween andere gewölbte Nebengänge hat, die mit den schönsten Säulen unterstützet sind. So wohl bey dem verdeckten Eingange, als auf beyden Seiten, hat sie drey große wohl gemachte Thüren, die mit prächtigen Portalen prangen. In der Mitte ist eine Cuppola, und bey dem Haupteingange zween schöne hohe Thürme, die von europäischen Bauleuten nicht besser könnten verfertigt werden. Der höfliche Herr Pfarrer schickte uns gleich nach unserer Ankunft in unser Quartier viel weißes Brod, 12 Hüner, 2 Lämmer nebst vielen Eiern und Früchten, für welches Geschenk wir ihm persönlich Dank abstatteten, und alles auf seine Gesundheit verzehrten.

Den 25ten May traten wir gegen 6 Uhr Abends die Reise über die Einöde von Sечура an. Sie ist auf den Küsten von Peru die berühmteste, größte, und für Reisende die beschwerlichste und gefährlichste, und hat in der Länge 40, in dem Umkreise aber mehr als 100 Stunden. Alles ist Sand, und der Wind, so allezeit hier sehr stark bläset, formitret um und um nichts anders als Berge und Thäler von Sandbänken, in welchen man, wenn man sich verirret, wie in Deutschlande in Windwehen von Schnee, mit samt dem Maulthiere kann begraben werden, ohne Hülfe oder Rettung finden zu können. Man siehet in dieser so weitschichtigen Gegend weder Gras noch Bäume, sondern hie und

dort einige kleine Dornbüsche, deren dürre Aeste den Reisenden zum Kochfeuer dienen müssen. Flüsse, Bächlein, und Wasserquellen, sind nirgends zu finden. Reisende müssen sich zuvor mit Wasser, Eßwaaren und Futter, sowohl für die Maulthiere, als für sich, auf besondern Eseln, die man um seine Bezahlung von den nächst liegenden Dorfschaften mit sich führet, versehen. Weder Vögel noch andere Thiere sind in dieser ganzen Gegend anzutreffen, als allein an jenen Orten, wo man zuweilen nahe an das Meerufer kommt, da man etliche Meervögel, die sich von Fischen nähren, erblicket. Der beständige starke Wind verwehet fast stündlich alle gebahnte Wege, so, daß man nicht weiß, wohin man ziehen müsse, daher die Indianer, welche die Reisende begleiten, und die Wege als Erfahrene fast auwendig wissen, und unter die Reisenden hie und dort ausgetheilet sind, beständig, absonderlich zur Nachtszeit rufen und schreyen, ob sie alle beisammen, und keiner von der Gesellschaft fehle? Sowohl der Wind, der den Sand in das Gesicht und in die Augen wehet, als die hitzige Sonnenstralen, die gerade über dem Kopfe scheinen, machen die Reise höchst beschwerlich und überlästlich. Die Nachtruhe nimmt man einige Stunden lang bekleidet, auf dem sanften Sande, und mehrmalen wünschte ich und andere, es möchte uns doch noch etliche Stunden die Ruhe auf unsern Sandbetten

gestat-

tet werden; allein umsonst. Man mußte schon um
 Mitternacht die Reise fortsetzen. Diesen so
 beschwerlichen Marsch haben wir innerhalb zwei
 Nächten und einem ganzen Tage, ohne 6 oder 7
 Stunden ausgerubet zu haben, gemacht, bis wir
 endlich am dritten Tage bey anbrechender Morgens-
 röthe wiederum Wälder und Thäler, die mit Grase
 und Früchten prangten, erblickten. Gegen 7 Uhr
 früh kamen uns mehrere Indianer von dem Orte,
 wo wir hin wollten, zu Pferde entgegen, die von
 dem Herrn Pfarrer des Orts, der schon von unserer
 Ankunft Nachricht hatte, abgeschickt waren, uns zu
 begleiten. Gegen 8 Uhr langten wir in den Flecken
 Morrope an, wo uns ein Jesuiterbruder, der über
 einen 12 Stunden weit entlegenen Meyerhof die Auf-
 sicht hatte, aus Befehl des Provinzials sehr statt-
 lich bewirthete. Es wurde bey Tische von einem
 Indianer die Harfe geschlagen, welches Instrument
 hier zu Lande so angenehm gespielt wird, daß,
 ich mich nicht erinnere, dergleichen in Deutschlande
 gehöret zu haben. Noch selbigen Tag gegen 5 Uhr
 Abends, setzten wir unsere Reise fort nach Lam-
 bayeque, welcher Marktflecken nur 2 Stunden von
 Morrope liegt, und sowohl von Spaniern als In-
 dianern bewohnet wird. Hier sind wir 2 Tage von
 dem Herrn Pfarrer sehr prächtig, gleich wie in der
 Stadt Piura, mit aller Liebe und Höflichkeit be-
 wirthet worden. Nicht weit von diesem Flecken

liegen sehr hohe Berge, die das Tyroler Gebirge weit übertreffen. In diesen Gegenden halten sich viele wilde Schweine auf, die oben am Rücken eine nabelförmige offene Drüse *) haben. Ihr Fleisch ist über die massen gut zu essen.

Nach verfloffenen zwey Tagen reiseten wir von hier nach dem Flecken Monsefu, wo wir zum andern male von dem nämlichen Jesuiterbruder in dem Hause des Pfarrers gastirt wurden. Am folgenden Tage

*) Viele Reisende haben dieses Loch oben im Kreuze, aus welchem ein stinkendes eiterichtes Wasser läuft, irrig für einen Nabel angesehen. Es ist *Sus Tajacu Linn.* *Sus ecaudatus*, *folliculum ichorosum in dorso generis.* *Briff.* quad. 77. Das Wiesamschwein, oder besser, das Eiterschwein. Es ist America allein eigen, und die einzige Schweinsgattung. Die Indianer nennen es Paquiras; daher der Name Pecary entstanden, die ihm englische Seefahrer gaben. Mexicanisch heißt es Quauhela coymatl. Es ist ein Todfeind des Jaguars, oder americanischen Leopards, und die größten Hunde fürchten sich, es anzufallen. Wenn es verwundet ist, so stürmet es wüthend auf den Jäger los. Es lebt von Früchten und Wurzeln, Kröten, Schlangen von allen Gattungen, die es mit den Vorderfüßen hält, und geschickt den Balg abzieht. Wenn das Fleisch essbar seyn soll, so muß sogleich die stinkende Rückendrüse herausgeschnitten werden, so bald das Thier erlegt ist. *Pennant's Syn. of Quadr.* P. 72. M.

Tag traten wir in die zweyte Peruanische Einöde, ein, die zwar auch voll Sandberge ist, aber nicht mehr als 14 Stunden in der Länge, in dem Umkreiße hingegen kaum 40 hat. So wohl hier als an andern Orten sahen wir auf den Anhöhen viele alte indianische Grabstätten, wo alles voller Todtenbetene und Hirschädel lag. Wir erblickten auch mehrmalen auf den Bergen hohe Mauern, die sich öfters in die Länge auf 5 bis 6 Stunden erstreckten, hinter welchen die Indianer sich wider ihre Feinde beschützten. Man weiß die starken Kriege, die sie ehedessen geführt haben, aus den Wegen und Heiden, die hier und dort mit vielen Todtenköpfen und Knochen zuweilen eine halbe Stunde weit besäet waren. Nach vollbrachter Nacht unter dem freyen Himmel auf dem Sande, langten wir am folgenden Tage in der Dorfschaft des heiligen Peters an, über dessen indianische Einwohner, die Herren Augustiner in geistlichen Verrichtungen die Obsorge tragen, in deren Wohnung wir die Nachtrube nahmen. Von dannen machten wir uns frühzeitig auf, und kamen in ein anderes indianisches Dorf Payjan genannt. Hier trafen wir ein altes indianisches Schloß an, an welchem wir mit Verwunderung sahen, daß auch die alten Einwohner dieses Königreichs gute Festungen zu bauen wußten. Den andern Tag kamen wir in Chiklin an. Dieser Ort ist ein Meyerhof oder Rittergut eines reichen india-

nischen Grafen von spanischem Geblüte, der uns in Gesellschaft des Herrn Pater Rectors von Truxillo eine Viertelstunde vor dem Orte mit größter Höflichkeit empfing und zweien Tage in seiner Wohnung gräßlich gastirte. So wohl hier, als an andern Orten, die wir durchreiseten, ist alles voll wilder Tauben, deren viererley Gattungen sind. Einige sind so groß, wie unsere Ringeltauben, und werden Torcassas genannt; die andern sind völlig an Farbe und Größe unsern wilden Tauben gleich, welche die Indianer Gogulies nennen; die dritte Art hat auf den Flügeln drey überaus schön vergoldete Federn; die letztern sind nicht größer, als unsere Lerchen, und haben sowohl auf dem Rücken, als auf den Flügeln und Schwänze, den sie beständig, wie unsere Bachstelzen, bewegen, viele schwarze oder graue Tupfen. Die Heiden sind voll Geher von unterschiedlichen Arten, deren einige ich nicht weit von mir sitzen gesehen habe, die so groß, als ein wälscher Hahn wären. Die Menge der schönsten Vögel, deren doch kein einziger unsern europäischen gleicht, halte ich für unnöthig, zu beschreiben; nur von dreien sehr kleinen will ich eine kurze Meldung thun, die mir in diesen Gegenden über die massen gefallen haben. Der eine, so von den Spaniern Putilla genennet wird, ist so groß, als ein Fink. Dieser singet nicht. Die Federn des ganzen Leibes sind hoch carmesinroth. Die Flügel und
das

das Schwänzlein nebst einem Flecken auf dem Köpfchen sind kohlschwarz. Der andere Vogel heißt Gilgero, und ist nicht grösser als ein Zeißlein. Er ist ganz schwarz, das Schwänzgen, und die zwey Flügelein sind gelb. Sein Gesang ist überaus angenehm zu hören, und viel feiner, als der Gesang der Casarienvogel. Sie können in den Zimmern in keinem Käfige aufbehalten werden, weil sie alsdann nicht singen, sondern in kurzer Zeit vor Melancholie sterben. Das dritte Vögelschen Quindo, in spanischer Sprache Picastor oder Blumenhacker, ist das schönste. Es ist nicht so groß als ein Zaunschlieflein. Seine grünen Federn haben hellblaue Tüpfelchen, mit Goldfarbe vermischet. Sein Schnäbelchen ist sehr zart, länglicht und dünn, mit welchem es von den Blumen, da es von einer zu der andern fliehet, den Saft flatternd, und mit den Flügeln beständig wehend, auslanget, der ihm allein zu seiner Nahrung dienet. Das Nestlein, so es bauet, seine Jungen auszubrüten, ist ganz klein, und vom feinsten Grase gemacht. Die Eyerlein sind kaum so groß, als eine kleine Erbse.

Den 7ten Junius giengen wir Abends um 6 Uhr in die Stadt Truxillo ein, wo wir 7 Tage von unserer Reise in dem Jesulterhause ausruheten, welches zwar nicht groß, aber schön, und mit einem großen Garten von vielen Früchten und Blumen erbauet ist. Diese Stadt ist von mittelmäßiger Größe, liegt

liegt in dem 8 Grad, 6 Minuten, 3 Secunden der Südbreite in der Provinz Honduraz in Südamerica, in dem berühmten Thale Chimo, in einer sehr angenehmen und fruchtbaren Gegend, und hat den besten Seehafen in Honduraz, der an einer eine Stunde von der Stadt entlegenen indianischen Dorfschaft sich befindet, und stark von den Kaufleuten besucht wird. Sie hat einen Bischof, der unter dem Erzbischofe von Lima stehet, welcher Stadt sie so wohl in Ansehung der Gassen und Gebäude, als in der Lebensart gänzlich gleichet, deswegen sie auch das kleine Lima genennet wird. Hier aß ich die 7 Tage meines Aufenthalts die besten indianischen Früchte. Denn nichts von den Melonen, Sandilien, und andern Früchten, die sowohl in Spanien, als in Deutschlande gefunden werden, zu wiederholen, von welchen ich schon bey Cartagena und Chagre geschrieben habe, will ich hier die besondern Früchte anführen, welche in diesem peruanischen Königreiche allein, und nicht anderswo hervorgebracht werden. Die erste Frucht ist die Chirimoya, welche billig die Königin aller Früchte des Erdkreises zu nennen ist. Ihre Größe ist unterschiedlich: einige sind so groß, als ein kleiner Apfel, andere noch grösser, die größte aber wie ein Kindskopf. Die äußere Schälfe bleibt allezeit grün, wenn auch die Frucht schon zeitig ist, und hat aussenherum etliche Höckerchen, die weich und glatt sind.

sind. Sie wächst unten bey dem Stiele gleich einem Apfel rund, von dannen sie sich oval hinauf spizet. Wenn man sie essen will, wird sie mit einem Messer in der Mitte gleich einem großen Apfel oder Birne getheilet; und ist sie von den grössern, so machet man so viele Theile, als man will. Inwendig gleichet sie einer schneeweissen frischen Butter mit einigen schwarzen Kernen vermischet, wie unsere schwarze Bohnen, welche wieder an jenen Orten gesteckt werden, wo man mehrere Bäume fortpflanzen will. Sie ist sehr kühlend, daher man solche früh Morgens und Abends vor dem Chocولاتrinken nimmt, der ihren kühlenden Saft in etwas mäßiget. Der Geschmack ist über die massen angenehm, als wenn er von dem besten Gewürze und Spezereyen herkäme. Die Blüthe ist weiß, etwas mit rother Farbe vermischet, und hat noch einen stärkern und angenehmern Geruch, als die Citronen- und Pomeranzenblüthe. Die Wäscherinnen legen in die Hemden einige von dieser Blüthe, deren angenehmer Geruch die ganze Woche hindurch verspüret wird. Der Baum ist dickbüschig, und wächst nicht höher, als unsere große Zwetschenbäume, machet aber mehr Schatten, als diese.

Die andere Frucht ist die Polta, spanisch agnate, deren Stamm sehr hoch wächst, und unsern hohen und großen Birnbäumen ähnlich ist. Die Frucht hat die Gestalt einer mittelmäßigen Birne, ist aber ohne Schälken, und hat nur eine grüne Rinde, die einem weichen und grüngelbten Leder gleicht, daher sie nicht geschälet wird, sondern mit einem Federmesser zertheilet werden muß. Das Mark hat in der Mitte einen großen und starken herzförmigen Kern. Wenn man es essen will, muß es zuvor mit etwas Salz bestreuet werden, denn sonst wäre die Frucht widerwärtig zu essen. Sie ist sehr gesund und nahrhaft, ob sie schon den Europäern anfanglich nicht wohl schmecken will; wenn sie aber ihre Güte etlichmale gekostet haben, lassen sie alle andere Früchte stehen, und wollen sich nur an die Polta halten. Man machet auch hier zu Lande aus diesem Marke einen Salat mit Salz, Essig, und Baumöl, welches überaus gut, gesund, und angenehm zu essen ist.

Die dritte Frucht ist die Granadilla, welche eyförmig ist. Die Rinde ist wie ein gesprekelttes Ey, die auch oben, wie ein weich gesottenes Ey, eröffnet wird, um das inwendige, so sehr gut zu essen ist, heraus zu schlurfen. Der Saft ist mit vielen kleinen Körnern, gleich kleinen Linsen vermischt, die nebst dem Saft mit den Zähnen zerquetschet werden. Diese Frucht stärket das Herz über die

die massen, so, daß sie auch den Kranken zu essen gestattet wird. Sie wächst nicht an einem Baume, sondern an einer Staude, die sich an die andern Bäume, wie der Ephen, herum schlinget, und bis auf die Spitze hinauf wächst.

Die vierte und letzte Frucht ist die Ananas, die man in America Piña nennet. Sie ist bey nahe wie ein Lannzapfe gebildet, doch zugleich mit weichen und saftigen Schuppen begabet. Sie ist so groß, als eine Melone, und hat oben einen Strauß von kleinen Blättern, der anfänglich, wie Zinober, feuerroth, nachmals aber bleicher wird. Dieser Strauß wird von der Frucht abgenommen, und fortgepflanzt. Die ganze Frucht kommt am Geschmacke den mit unterschiedlichem Gewürze und Specereyen vermischten Erdbeeren sehr nahe, und gibe einen höchst angenehmen Geruch von sich. Die Staude, auf welcher sie wächst, hat lange breite Blätter, die voll Spitzen sind. Die Americaner machen aus dieser Frucht einen Most, der die Geister stärket, und das ganze Gemüth erfreuet, wie ich solches an mir selbst mehrmalen erfahren habe; doch muß man sich wohl in obacht nehmen, nicht zu viel zu trinken, weil dieser Most sehr kühlend ist, mithin der Magen leichtlich verkältet, und ein kaltes Fieber verursacht werden kann.

Den 15ten Jun. langten wir, nach zurückge-
legten zween indianischen Dorfschaften Moche und
Biru bey dem Flusse Santa an. Ueber diesen setzten
wir auf sehr hohen mit langen Beinen versehenen
Pferden, die Chimbodores *) genennet, und in diesen
Gegenden zu diesem Ende abgerichtet werden. Ein
Indianer ritt vor, um uns den Weg durch den
Strom zu zeigen, welchem wir, und zwar einer nach
dem andern, folgten. Unsere Waaren wurden auf
einem Flosse, das nicht aus zusammengehängten Bäu-
men, sondern aus vielen großen an starken Stricken
gleich den Rosentränzen dick aneinander gedrückten
Kürbisen gemacht war, auf die andere Seite ge-
bracht. Diesen Kürbisfloß ziehen die Indianer
schwimmend mit Stricken an dem Halse über den
Fluß. Sowohl auf beyden Seiten, als hinten
schwimmen auch noch andere Indianer, um den Floß
über den Strom fortzuschieben, und forttreiben zu
helfen. Auf diesem müssen sowohl Leute, als Waar-
ren über den Fluß gesetzt werden, in denen Mona-
ten, wo er mit vielem Wasser angeschwollen, sich
weit in das Land ergießet. Gleich auf der andern
Seite befindet sich ein indianisches Dorf gleiches
Namens, wo wir in dem Hause des Pfarrers zween
Tage von einem Priester unserer Gesellschaft, der die
Dh

*) Dieses Wort kommt vermuthlich vom portugiesischen
Chimbéo her, das so viel als Rocim, einen Klepper,
bedeutet. M.

Obforge über einen etliche Meilen von dem Orte entlegenen Meyerhof hatte, wohl bewirtheet wurden. Die Indianer ergöigten uns diese Tage über mit einem lustigen Fischfange an dem Ufer des Meeres, da sie ein langes Netz, welches sie auf kleinen von Rohr gemachten Rachen etliche 40 Schritte in das Meer hinein zogen, bis auf den Grund versenkten, und solches nach und nach wieder an das Ufer mit vielen sowohl kleinen als großen Fischen zogen, von welchen sie die besten für uns aussuchten.

Von da reifeten wir in dem angenehmen Thale von Guaca Tambo fort, wo uns zween andere Jesuiten empfingen, und versorgten. Nach zuruckgelegtem annehmlichen Thale, durchreifeten wir drey große Dorffschaften, Guarwey, Casma, und Culébras genannt, und langten bey dem Flusse Barranca an, über welchen wir nur auf unsern Maulthieren setzten, weil er zur selbigen Zeit nicht stark angeschwollen war. Dieser Fluß ist noch gefährlicher überzusetzen, als der Fluß Santa. Denn er ist voll glatter Steine, auf welchen sowohl die Maulthiere, als Pferde beständig rutschen, und den Reuter leicht in den Strom, der sehr schnell und reisend läuft, stürzen können, ohne mehr gerettet zu werden, indem das Meer gleich dabey ist, in welches er sich mit großem Geräusche ergießet. Bey nahe eine Viertelstunde von dem Flusse liegt eine sehr schöne, große und angenehme indianische Dorf-

Journ. zur Kunst u. Litteratur, III Th. D schaft

schaft gleiches Namens, wo wir von dem Herrn Pfarrer prächtig bewirtheet wurden. Am folgenden Tage langten wir gegen 9 Uhr früh in einem sehr schönen Marktflecken, Guaura genannt, an, der mehr von spanischen, als indianischen Einwohnern bevölkert ist. Eine halbe Viertelstunde von dem Orte liegt ein großer Meyerhof der Jesuiten, in welchem uns der Verwalter auf das höflichste und liebeichste gastirte. Auf diesem Meyerhofs, der sich in dem Umkreise auf mehr, als 3 oder 4 Stunden beläuft, werden meistens Zuckerrohre gepflanzt. Die Arbeit in dem Hofe und auf den Feldern verrichten die schwarzen von Africa gebrachten und erkauften Sklaven beydes Geschlechts, deren mehr als 500 sind, die gleich bey dem Hause in einem neu erbauten Dorfe wohnen, welches mit einer hohen Mauer umgeben ist, und dessen Thor um 8 Uhr Nachts, wenn alle beyammen sind, verschlossen wird, damit keiner bey nächtlicher weile entfliehen möge. Viele von ihnen sind verheurathet, und bleiben auch ihre Kinder Sklaven. Die Verheuratheten wohnen in besondern Häusern, die ledigen aber 3 bis 4 in einem Hause, doch so, daß die Mannsleute durch Gassen von den Wohnungen der ledigen Weibspersonen entfernt sind. Ueber beyde sind besondere schon bey Jahren sich befindende Schwarze beydes Geschlechtes gesetzt, die über sie die Aufsicht haben, damit keine Unordnung oder Aergerniß verursacht werde, bis

ledige

ledige Sklaven mit ledigen Sklavinnen, wenn sie wollen, von ihrer Herrschaft verheurathet werden. Man begegnet ihnen überaus liebevoll, so wohl im Essen und Trinken, als in der Kleidung, und wenn einer von ihnen krank wird, wendet man alle Mittel an, ihn zu verpflegen, damit er wieder zu seiner vorigen Gesundheit gelangen möge, weil der Herrschaft an dem Verluste des Sklavens mehr als 400 spanische Thaler gelegen ist. Um diesen Preis muß wiederum ein anderer angeschaffet werden. In geistlichen Dingen hat ein Priester die Obforge, der ihnen alle Sonn und Feiertage ihren Gottesdienst und christliche Lehre hält, auch sie mit den heiligen Geheimnissen das Jahr hindurch versieht. Früh um 5 Uhr müssen sie an den Werktagen aufstehen, und nachdem sie sich angezogen, versammeln sie sich in der Kirche des Meyershofes, ihr Morgengebet zu verrichten, wo ihnen zugleich die heilige Messe gelesen wird, nach welcher sie zu ihrer Arbeit von dem Verwalter des Hofes ausgetheilet werden. Zu Mittage kommen sie von der Arbeit nach Hause, wo sie etliche Stunden ausruhen, nachher aber zu derselben zurück kehren bis um 6 Uhr Abends, da sie in der Kirche den Rosenkranz beten. Nach diesem bekommen sie ihr Nachessen, und begeben sich in ihre Häuser zur Ruhe. Die Kinder beydes Geschlechts, die auf dem Felde noch nicht arbeiten können, werden zu Hause im Nähen, Stricken, Kochen, und andern

dergleichen Arbeiten unterwiesen, bis sie nach er-
 wachsenen Kräften zu größerer Arbeit fähig sind.
 Die Zuckerrohre, deren viele in den Meyerhöfen des
 peruanischen Reiches gebauet werden, pflanzet man
 von den Nebenzweiglein des Rohres, gleich dem
 Kraute und Kohlpflanzlein, auf erhabenen Beeten,
 die tiefe Furchen haben, damit sie zuweilen gewäs-
 fert werden können, weil sie vieles Wasser zu ihrem
 Wachstume und Vollkommenheit vonnöthen haben.
 Sie werden aber Jahrweise gepflanzet, damit man
 alle Jahre auf den Feldern des Hofes zeitige Zu-
 kerrohre habe, welche, wenn sie 3 Jahre gewach-
 sen sind, abgehauen, und auf die Zuckermühle ge-
 führet werden, wo der Saft aus ihnen gepresset wird.
 Das Ausdrücken des Saftes geschieht also: Die
 Zuckermühle hat zwo von Erz gegossene dicke und run-
 de Walzen, die sehr nahe aneinander stehen, und
 etwann 3 Ellen hoch sind. Diese werden, und zwar
 eine links, die andere rechts, von einem Mühlrade
 getrieben, oder, wenn die Mühle kein Wasser hat,
 von 2 Ochsen oder Pferden im Kreise herum gedre-
 het. Indem sich nun diese zwo eberne Walzen um-
 drehen, werden von denen sich dabey befindenden
 Schwarzen die Zuckerrohre zwischen dieselbe nach und
 nach hineingezwänget; da nun die eberne Säulen
 oder Walzen die Rohre zerknirschen, und zugleich
 die Hülsen auf der andern Seite auswerfen, rinnet
 der Saft gleich einem Moste in ein sehr großes Ge-
 fäß.

fäß, welches darunter stehet, von dannen er durch Hülfe eines kleinen Canals oder Rinne in den ersten und grösseren kühfernen Kessel geleitet, ein wenig warm gemacht, und ungesotten abgeschäumt wird. Nach diesem gießt man ihn wieder in einen etwas kleinern, und dann wieder in noch kleinere kühferne Kessel, unter welchen ein starkes Feuer, gleich wie unter die Brautkessel geschüret wird, bis es in selbigen dick gesotten, gesäubert, ganz ausg kocht, und zur Vollkommenheit gebracht ist. Hierauf wird er noch warm in die Zuckerformen hinein gegossen, in welchen er kalt und zugleich hart wird. So lange der Saft in den Kesseln siedet, und strudelt, muß man ein wachsames Auge haben, daß niemand aus Bosheit in die Kessel eine saure Pommeranze oder Citrone ausdrücke; denn wenn nur ein wenig von diesem sauern Saft in den Zuckersaft fällt, kann er nimmermehr dick gesotten werden, sondern bleibt wie ein dünner Most. Ich muß noch erklären, wie der Zucker, der von Natur braun ist, durch wiederholtes raffiniren schneeweiß werde. Man macht aus weichem Hafnerletten oder Thone einen etliche Messerrücken dicken runden Kuchen. Diesen befestiget man auf der umgestürzten Zuckerforme, deren Spitze unten eine kleine Oefnung hat, die auswendig zugemacht ist, bis der Zucker kalt und hart geworden. Nachmals wird das Löchlein eröffnet, und die Spitze der Form auf ein Gefäß gesetzt, in welches

das braune Zuckerhonig nach und nach von der Zuckerforme her austropfet. Damit aber das Honig wieder triefend gemacht, und von dem Zucker vollkommen abgesondert werde, gieset man auf den weichen Hafnerletten, der wie ein Pfannkuchen auf die Forme gelegt, und gepappt ist, reines, frisches Brunnenwasser; dieses schwebet durch den weichen Hafnerletten, befeuchtet langsam den in der Forme schon harten Zucker, und fuhret nach und nach von dem Zuckerkerne das weiche braune Honig hinweg, welches durch die Spitze des eröffneten Löchleins in das untergesetzte Geschirz triefet. Dieses wiederholet man so oft und so lang, bis aus der Oeffnung der Forme kein Honig mehr fließet. Alsdann nimmt man den aus Letten gemachten Kuchen hinweg, richtet die Forme wieder um auf, und zieht oben bey der Spitze dieselbe von dem Zucker ab, so daß der weisse Zuckerhut allein auf dem Tische stehen bleibt: und dieses heisset durch wiederholtes raffiniren den von Natur braunen Zucker schneeweis machen. Der Zucker, welcher hart, und die Farbe der Perlen hat, ist der beste, weil man mit wenigem sowohl den Chocolate, als auch Thee, und andere Sachen süß machen kann. Die Canarier, Holländer, Franzosen, und Engländer machen ihre Zuckerhüte nur von 3, oder 5 Pfunden, die Peruaner hingegen machen die ihrige von 50 bis 60 Pfunden, wo man mit einem gewiß
ein

ein halbes Jahr haushalten kann. Von diesem Zucker wird nichts nach Europa gebracht, er wird allein in America verzehret.

Sowohl in diesen Gegenden, als an andern Orten des Königreichs Peru, wächst auch viel Reis, welchen die Spannier Arroz nennen. Er wächst nur hier zu Lande an solchen Orten, wo es warm und sumpfig ist. Der Halm, auf dem er wächst, ist eine Elle lang. Der beste muß rein, frisch, weiß, und grob seyn, muß auch keinen schimmlichen Geruch haben. Diese Frucht wird hier von den Einwohnern mehrentheils in der Küche zu ihrer Nahrung gebraucht, ob sie schon ihnen auch zur Arznei wider den Durchlauf und rothe Ruhr dienet.

Von Suaura reiseten wir nach Guaca, einem angenehmen Meyerhose unserer Gesellschaft, wo uns der Obere der Peruanischen Jesuiten mit aller Liebe und Höflichkeit empfing. Er ritt uns mit den Seinigen eine Stunde weit entgegen, um uns mit allem geistlichen Gepränge in den Meyerhof einzuführen. Eine halbe Viertelstunde davon war der Weg an beyden Seiten mit vielen von schönen grünen Blättern und Blumen geflochtenen Triumphbögen besetzt; auch die Straßen waren damit bestreuet. Die zwischen den Triumphbögen gesetzte Bäume machten uns den angenehmsten Schatten gegen die heißen Sonnenstrahlen. Hier stunden

die kleinen Sklaven, und zwar die Mägdelein zur rechten, zur linken die Knaben, in neuer und gleichförmiger Kleidung, deren etliche uns mit schönen spanischen Versen bewillkommten; dort sah man in gleicher Ordnung und Aufputze die erwachsene Sklaven beydes Geschlechts, die uns mit klingenden Instrumenten und angenehmen Gesängen Gehör und Gemüth erfreuten. Gleich bey dem Eingange des Hofes wurden wir in die Kirche geführt, wo der ambrosianische Lobgesang zur Dankagung, wegen glücklich vollbrachter Reise, von den Schwarzen beydes Geschlechts unter schöner Musik abgesungen wurde.

Den 5ten Julius machten wir uns frühzeitig auf, in der Kühle zu einem nahe am Wege allein stehenden Gasthause zu gelangen, wo uns der Schaffner der Jesuiten von Lima mit dem Mittagmahle erwartete. Nach vollendeter Mahlzeit kamen uns aus der Stadt unterschiedliche unserer Ordensbrüder mit andern sowohl geistlichen als weltlichen Herren zu Pferde entgegen, die uns bis in die Stadt begleiteten, in welche wir um 4 Uhr Abends frisch und gesund eintraten. Ich bin nicht im Stande, mit Worten genugsam zu beschreiben, wie freudig, wie lieblich wir allda von den Anselgen empfangen wurden. Man vergoß auf beyden Seiten Freuden thränen. Nachdem wir von unserer so langen Reise in etwas ausgeruhet hatten, machten wir gleich
am

am folgenden Tage nach Landes Gebrauche, und wie es die Schuldigkeit von uns erforderte, unsere Aufwartung sowohl bey dem Unterkönige, als bey dem Erzbischofe, welche beyde uns gnädigst empfiengen, und sich mit uns über eine halbe Stunde in einem angenehmen Gespräche unterhielten.

Die Spanier nennen diese Hauptstadt des ganzen Königreiches Peru la Ciudad de los Reyes, die Stadt der Könige, die Americaner aber Lima, theils von dem Flusse Rimac, welches so viel, als geschwägt heisset, theils von einem kleinen Abgotte dieses Namens, welchen ehedessen die Indianer allda verehrten, der als ein Dracul befragt wurde, theils wegen des großen Geräusches, so der Fluß beständig über den vielen großen Steinen macht, die er mit sich fortwälzet, oder an sie mit starkem Getöse anprellet. Dieser Strom Rimac oder Lima fließet durch die Stadt, und theilet sie in zween Theile, die durch eine sehr große, breite, und von Quaterssteinen erbaute Brücke zusammen hängen, auf welcher fast alle Abend gegen Sonnenuntergange vieles Frauenzimmer mit ihren schönen leichten Halbhaifen eine Vierteloder halbe Stunde den Kutscher halten lassen, um allda die kühle und angenehme Abendluft zu genießen. Der Fluß ist zugleich voll der besten Krebse. Wenn auf dem Peruanischen Gebirge, wo er seinen Ursprung hat, viele Wassergüsse fallen, geschwillt er sehr an, und ergießet sich

weit über das Ufer hinaus, und dieses mehrmalen nicht ohne großen Schaden und Gefahr.

Lima liegt in dem 12ten Grade, 2 Min. 31 Sec. der südlichen Breite. Sie ist der vornehmste und reichste Handelsplatz in Südamerica. Ob sie schon fast ganz mit Mauern umgeben ist, so wollen doch diese nicht viel zu ihrer Beschützung bedeuten, weil sie mit etlichen scharf geladenen Stuckschüssen leicht zur Erden könnten geworfen werden. An Länge, Größe, und Breite gibt sie den größten Städten in Europa wenig nach. Sowohl die Kirchen, als Wohnhäuser, deren die meisten das schreckliche Erdbeben vom 28 Oct. 1746 sehr übel beschädiget, oder eingestürzt sind, stehen jetzt noch prächtiger und schöner aufgebauet, und ob sie schon nur ein Stockwerk hoch sind, haben sie doch viel Umfang, und sind inwendig mit kostbarem und reichem Hausgeräthe prächtig gezieret, von außen aber künstlich bemahlet, daß sie sehr angenehm in die Augen fallen. Sie haben keine abhängende Dächer, sondern werden oben mit einer schönen Ebene beschloßen, wohin sich die Einwohner bey Sonnenuntergange erheben, frische Abendluft zu schöpfen. Die Gotteshäuser haben den Vorzug vor allen Gebäuden der Stadt, deren sehr viele überaus prächtig erbauet, mit vielen großen und sehr wohl lautenden Glocken auf ihren hohen Thürmen versehen sind, die nicht, wie in Deutschlande mit Stricken angezogen, sondern oben
ange

angeschlagen werden, gleich einem Glockenspiele. Es ist wunderschön anzuhören, wann alle zusammen an den höhern Festtagen in allen Kirchen der Stadt um 12 Uhr und Abends nach dem englischen Gruße erschallen. Die Jesuitenkirche von St. Xavier ist meines Erachtens die prächtigste unter allen. Gleich bey dem Eingange pranget sie mit zweyen schönen Thürmen. Sie ist auch mit vielem reichen Kirchengeräthe versehen. Nach dieser kommt die Domkirche, die zwar größer ist, aber sie kommt der vorigen in vielen Stücken nicht bey. Unsere Gesellschaft hatte außer dem Seminario des heiligen Martins, noch 4 andere geistliche Häuser. Das erste ist das Professhaus, so den Namen von der allerseitigsten Jungfrau Mutter der Verlassenen (Desamparados) führet, und liegt nächst an dem Flusse Rimac, und an dessen Brücke. Das ganze Gebäude ist mit grossen, und dicken Bäumen aufgeföhret, die inwendig kreuzweise über einander liegen, und mit eisernen Klammern an einander befestiget sind, um den beständigen Erdbeben, denen die Stadt unterworfen ist, Widerstand zu thun. Ihre Kirche ist zwar etwas klein, aber inwendig sehr niedlich, ausgezieret. Oben sind die Gewölber der Kirchen, die alle von Ziegel- oder Backsteinen gemacht sind, mit einem dicken harten und weißen Kalkteige auf Italiänische Art überzogen, und mit einem Gitter umgeben, wo die Unsrigen des Abends frische Luft schöpfen. Das
andere

andere ist das Haus des dritten Probierjahrs, welches in der Vorstadt liegt, und el Cercado genennet wird. Es ist bey einem schönen Garten erbauet, die Kirche aber ist eine Pfarrkirche, wo die Unsrigen den zahlreichen Indianern, die in der Vorstadt wohnen, mit geistlichen Diensten besprangen. Das dritte war das Haus des ersten Probierjahrs. Dieses steht nahe an den Stadtmauern, und hat eine solche Größe eine so zierliche Hauskapelle, einen so angenehmen, schönen, und großen Garten, daß ich in Europa kein zierlicheres und größeres gesehen habe. Der Garten erstrecket sich weit hinaus, hat einen großen Umfang, ist in einer schönen Ordnung mit vielen Chirimoyen, Polken, Granadillen, und andern fruchtbaren Bäumen besetzt, hat die wohlriechendsten Blumen und Kräuter, und wird von einem durchrauschenden Bächlein gewässert und fruchtbar gemacht. Allenthalben stehen unter den schattigten Bäumen kleine Kapellen, die den Novizen zur Andacht dienlich sind. Es sind auch in dem Garten unterschiedliche Irrwege gemacht, welche durch künstliche Gärtnerarbeit gepflanzt, zum Spazieren gehen sehr angenehm, und mit übereinander hangenden Nesten und dickem Laubwerke bedeckt, durch einen kühlen Schatten die Sonnenhitze abhalten. Die Mauern sind theils mit Weinreben, theils mit unterschiedlichen kostbaren Zwergobstbäumen besetzt, welche das ganze Jahr hindurch grünen, und wechs-

fels:

felsweise blühen und Früchte tragen. Das vierte Haus ist das große Collegium des heiligen Paulus. Es wohnen darinn mehr, als 100 Jesuiten, und wurden dafelbst die kleinere und grössere Schulen gelehret. Ueber dieses hatten wir in der Mitte der Stadt noch einen andern großen Hof (de la Charilla) mit einer schönen Hauskapelle, wo das Jahr hindurch zu bestimmten Zeiten die Bürger, und Kaufleute den geistlichen Uebungen des heiligen Ignaz oblagen. Lima hat auch eine vornehme Universität, die in ganz Südamerica die berühmteste, und wie die zu Salamanca eingerichtet ist. Sie hat aus unterschiedlichen Orden die besten Lehrer, und wird reichlich unterhalten, so daß alle geistliche und weltliche Wissenschaften das Jahr hindurch öffentlich in dem großen und prächtigen Universitätshause mit besonderem Ruhme der Gelehrsamkeit gelehret werden. In den umliegenden Gegenden der Stadt sind viele Landgüter, Lusthäuser, und Meyerhöfe, wo die Einwohner viel Getreide, Früchte, Zuckerrohre, und andere americanische Gewächse anbauen, die sie durch Hülfe vieler geführten Canäle mit denen vom Gebirge herunterfließenden Bächen zu Zeiten wässern, weil es in diesen Gegenden das ganze Jahr hindurch nicht regnet.

Ich schreite nun zum geistlichen und weltlichen Regimente in Lima. Dem geistlichen Wesen stehet der Erzbischof vor, unter welchem verschiedene Bischöfe

schöfe des Königreichs Peru und Chile stehen, ob
 schon heut zu Tage sein Gerichtszwang sehr geschmä-
 lert ist, wegen des neuen Erzbischofes zu Plata oder
 Chuquisaca, dem viele Bischöfe in Peru und Pa-
 raguay unterworfen sind, die ehedessen auch dem
 Limanischen zugehörig waren. Der oberste Vorste-
 her der Inquisition wohnet auch zu Lima, dessen
 Gerichte, so aus unterschiedlichen Råthen sowohl
 von Ordens- als Weltgeistlichen bestehet, das ganz
 e Südamerica in Glaubenssachen unterworfen ist.
 Dieses ehedessen von der katholischen Kirche sehr
 nützlich eingeführte Gericht, hat sowohl mir als
 andern vernünftigen Männern hier zu Lande gar
 nicht mehr gefallen wollen. Denn es haben sich
 viele Mißbräuche seit etlichen Jahren eingeschlichen,
 die weder von Gott, noch von vernünftigen Men-
 schen gebilliget werden können. Ueber dieses ist der
 Stolz dieser obersten Richter so hoch gestiegen,
 daß sie nicht nur allein den Bischöffen, sondern
 auch den Erzbischöffen vorgehen, und sich auf keine
 Weise ihren heilsamen Gesetzen und Anordnungen
 unterwerfen wollen, welches doch wider alle Kir-
 chenzucht, und Kirchenordnung läuft. Die weltli-
 che Regierung hat der Unterkönig, deren Last von
 vielen Råthen unterstützet wird. Wie hoch diese
 Personen hier geschæzet und angesehen werden,
 kann derjenige allein ermessen, der die ungewöhnliche
 Ehrenbezeigungen gesehen, welche diese eitle und
 hoch-

hochtrabende Menschen von dem gemeinen Volke verlangen. Diefem Gerichte zu Lima find die übrigen weltlichen Gerichte in ganz Südamerica unterworfen. Diefе faugen gemeiniglich durch ihre Tyranny und unersättlichen Geldgeiz den armen Indianern das Blut aus den Adern. Zu diesen kommen noch die indianischen Obern, die man Casiquen oder Maycos nennet, welche nach dem bösen Beispiele der Spanier, sich nicht für glücklich halten, wenn sie nicht auch die wenigen übriggebliebenen Pfenninge aus dem Beutel der armen Indianer herauspressen. Es ist daher kein Wunder, daß die Zahl der Indianer jährlich, ja fast täglich, abnimmt, indem sie sehr stark zu den noch unbetehrten Indianern wieder übergeben. Eben so unerträglich ist auch die Bosheit und der Geiz vieler Pfarrerherren, die unter Hirtengestalt als reisende Wölfe mit den spanischen und indianischen Richtern um die Wette streiten, den armen Indianern gar den Balg abzuziehen, da sie, ohne sich an die von den Bischöffen vorgeschriebene Geseze und sogenannte Strolengebüren zu halten, die armen Indianer unbarmherzig scheeren und schinden, ja ihnen zu lezt sogar das Hausgeräthe zu ihrer ungerechten Bezahlung aus dem Hause schleppen lassen. Wozu aber solche unbarmherzige Kirchendiener dieses bluttriefende Geld der Armen anwenden, ist am Tage, wenn man ihren kostbaren Kleiderpracht, ih-

ren

ren Ueberfluß im Essen und Trinken, ihr beständiges Würfel- und Kartenspielen, und ihre Schlepptasche betrachtet, mit welchen sie unterschiedliche Barsche zeugen, welche sich in diesem peruanischen Reiche öffentlich rühmen, daß sie von so ungeistlichen Vätern herkommen. Hieraus ist leichtlich abzunehmen, wie sehr die armselige Neubekehrte einer geistlichen Weide vonnöthen haben. Denn was für einen Unterricht in Glaubenssachen und Sitten, können wohl diese Bedrängte von solchen Hirten hoffen, die als Unkeusche und Geizhälse göttliche und menschliche Gesetze übertreten? Ich muß aber auch gestehen, daß viele gute, fromme, und mitleidige geistliche Hirten zu gleicher Zeit gefunden werden, die mit einem apostolischen Eifer begabet, gegen die Armen herzliches Mitleiden tragen, und sie mit geistlicher Weide sorgfältig versehen.

Was die Sitten der Einwohner zu Lima und im ganzen Königreiche Peru anbetrifft, so kann ich nicht läugnen, daß viele von frommen Aeltern wohl erzogene Leute beydes Geschlechtes, große Proben der Tugend und Frömmigkeit von sich geben, auch daß eine besondere Unschuld des Lebens unter den neubekehrten Indianern hervorscheinet, welche von der Gemeinschaft mit den Spaniern etwas mehr entfernt leben; aber je frömmere und tugendsamer diese sind, desto böser und ausgelassener sind viele andere,

andere, so, daß ich mich nicht scheue, die Hauptstadt Lima, und andere Städte und Dörfer dieses Reiches, mit Sodom und Gomorrha zu vergleichen. Denn es ist fast keine Gattung der Sünden wider das sechste Gebot, welcher dieses böse und freche Volk nicht ergeben ist, daher auch die abscheuliche französische Krankheit aller Orten hier zu Lande regieret. Schon die zarte Jugend ist gemeinlich höchst boshaft und verderbt. Es ist sich aber auch darüber nicht zu verwundern, wenn man die große, und beständige Uergernisse anseheth, die zu aller Unordnung Gelegenheit geben. Denn viele schandvolle Menschen scheuen sich hier zu Lande nicht, sich ihrer Unzucht zu rühmen, weil solche weder von der geistlichen, noch weltlichen Obrigkeit gehörig bestrafet, sondern nur als eine Gebrechlichkeit der verderbten menschlichen Natur angesehen wird.

Man muß gestehen, daß die aus dem spanischen Geblüte entsprossene Knaben und Mädchen sehr holdselig von Angesichte sind, und bewunderungswürdige Naturgaben haben. Es besitzen auch die kleinen Indianer viele Urtigkeit und schöne Eigenschaften, wodurch sie Lob und Liebe verdienen. Die von spanischem Geblüte abstammende Mannsleute, sind den europäischen Spaniern am Gesichte, an der Sprache und Kleidertracht ganz ähnlich, jedoch reden auch die mehresten die indianische Sprache, P wegen

wegen des beständigen Umganges mit den Indios nern. Man reiset hier zu Pferde oder auf Maulthieren, und trägt alsdann über die Kleider einen viereckigten Mantel, den sie Poncho nennen. Dieser ist schön und prächtig mit Seidenlumen und andern Zierathen gestickt, und hat in der Mitte eine Defnung, wie ein Messgewand, wodurch man den Kopf stecket; der Mantel aber hänget ringsherum den Leib hinab, und beschützet die Kleider des Reisenden sowohl wider den Staub, als wider Hagel, und Platzregen. Es bedienen sich auch dessen auf der Reise die Geistliche, doch von dunkler oder violetter Farbe; wie auch die Weibskente, wenn sie auf ihren Quersätteln reiten. Diese Sättel sind von rothem, grünem, oder blauen Sammet, der reich mit Gold oder Silber gestickt ist. Auf der rechten Seite, wo sie zu Pferde oder auf Maulthier steigen, hat er ein kleines Brettlein, welches in zween starken ledernen Riemen hänget. Auf dieses setzen sie ihre Füße. Auf beyden Seiten ist der Sattel auch mit zwey kleinen Seländern versehen, die ebnermassen weich mit Sammet, gleich den Backen eines Lehnstuhls überzogen sind. Auf diesen ruhen die beyden Arme. Hinten ist ein starker, lederner, mit Sammet schön überzogener, und eine Hand breiter Gurt, welcher an beyden Seländern fest angeschlagen, der Reuterin, so über quer auf dem Maulthiere oder Pferde sitzt, den Rücken

Rücken beschützet. Mit der linken Hand regieret sie das Pferd oder Maulthier, in der rechten hat sie die Peitsche. Viele sind so herzhaft, daß sie mit den Mannsleuten in die Wette reuten.

Die von spanischem Geblüte herstammende Weibslente, welche wunderschön sind, haben einen ganz andern Anzug in der Kleidung, als die europäischen. Ihre kleinen Schuhe haben nur eine einzige zarte Sohle ohne Absatz, sind nicht spitzig, sondern rund, und das Obergeschühe ist von feinem rothen, grünen, blauen, gelben oder schwarzen Corduan, welcher gleich den ausgestochenen Bildern durchbrochen ist, damit die Farbe des schönen seidenen Strumpfes hervorblicken könne. Die Schuh schnalle ist bey vornehmen und reichen Frauenzimmer mit Diamanten besetzt. Den feinen seidenen Strumpf binden sie bey den Knien, mit einem reichen drey Finger breitem Bande, dessen zween breite Flügel unten mit Gold oder Silber gestickt, und mit silbernen oder goldenen Quästchen versehen sind, die fast bis an die Knöchel hinunter hangen. Ueber den untern Leib tragen sie ein kleines Röcklein, gleich unsern Laufern, welches vorne offen, etwann eine Spannelang über einander geschlagen und mit einem silbernen oder goldenen Haken auf der Hüfte fest gemacht wird. Dieses Röcklein (Faldellin) ist entweder aus Sammet, oder aus einem sehr reichen Zeuge verfertigt, mit goldenem oder

silbernem Gebräme um und um gezieret, und unten mit einem gekräuselten reichen Bande eingefäumt. Vorne hängen sie über das Röcklein ein kleines Schürzchen, welches aus einem weißen mit vielen Blümlein gewürkten Flore oder Schleyer gemacht, schön und niedlich gefaltet ist, durch welches das prächtige und reiche Röcklein hervor schimmert. Wenn sie in die Kirche gehen, so ziehen sie noch einen andern von schwarzem Taffet, Damast, oder Sammet gemachten Rock (Manto) darüber an, der um und um künstlich gefaltet, unten aber mit den feinsten schwarzen Spitzen besetzt ist. Dieser ist auf allen Seiten zugenähet, und hat oben eine Oefnung, durch welche sie denselben über den Kopf stürzen, und ihn auf beyden Hüften mit einem Bande befestigen. Dieser Oberrock ist am vordern Theile kaum zween Finger länger, als das kleine prächtige Unterröckchen, hinten aber hat er bey den meisten vornehmen Frauenzimmern einen breiten und langen Schweif, der entweder von einer kleinen schwarzen, schön gekleideten Sklavin nachgetragen, oder von ihnen selbst prächtig nachgeschleifet wird. Ueber die beyden kurzen Röcke, gehet etwas von dem feinen Oberhemde, (Fustan) hervor, und ist mehr als eine Spanne lang mit den feinsten und kostbarsten Brasilianter Spitzen garniret, so, daß man dennoch durch dieselbe den seidenen Strumpf und die Waden durch

durchschimmern sieht. Oben bey den Hüften, wo die zwey Röcklein gebunden sind, tragen sie einen drey Finger breit von Sammet gemachten Gürtel, welcher von beyden Hüften an bis vorne an die goldene Schnale der Gürtel, mit durchbrochenem Golde und Diamanten besetzt ist. Den obern Theil des Leibes von dem Röcklein an bis an den Hals, bedecken sie mit einem weißen von feinstem Barchet gemachten Leiblein, welches wohl an den Leib passet, und mit vielen kleinen schimmernden Knöpfchen zugemacht ist. Beyde vordere Theile sind mit schlangenweise aufgenäheten rothen Bändlein bebrämt, auf welche die feinsten holländischen Spizen reihenweise aufgesetzt sind; aber zwischen diesen sind an den Knopfsöchern kleine goldene oder silberne Spangen aufgenähet, welche das ganze weiße Leibchen über die massen von vorne erheben. Ueber dieses ziehen sie ein kleines aus dem nämlichen reichen Zeuge des Unterröckleins gemachtes Camisol an, welches wunderschön mit Gold oder Silber, wie das Unterröcklein, gebrämt, und ausgezieret, vorne offen stehet, damit das untere weiße Leiblein nicht bedecket werde. Dieses Camisölehen, hat zween weite Ärmel, die oben offen, und mit dreyen von reichen Bändern gemachten Schleifen bey der Achsel, in der Mitte, und ober dem Ellenbogen, wohin sie nur reichen, zugebunden werden. Unten sind sie mit einem Säckchen auf beyden Seiten un-

ter dem Ellenbogen geschlossen, in welchem sie auf der rechten Seite das Schnupftuch, auf der linken viele Blättlein von den wohlriechendesten Blümchen haben, von denen sie den Mannsleuten, die sie besuchen, einige in die Hand geben, um an selbige zu riechen, und wenn die Mannsperson schon mehr, als ein guter Freund ist, werfen sie ihm auch etliche in das Gesicht. Durch die weiten Arme des Oberleibchens, weil das untere weiße keine hat, ziehen sie die feinen Hemdeärmel heraus, die offen, und sehr weit sind, gleich den Armen eines weissen Chorrock's. Diese wickeln sie sehr niedlich zusammen, und stecken sie auf den Achseln unter den obern Bänderschleifen mit etlichen Stecknadeln an, das untere aber hängt unter dem Arme mit feinen holländischen Spitzen gekräuselt, bis an die Hüfte hinab, also, daß die Hälfte beider Arme bloß bleibt, welche Blöße sie in etwas durch reiche Armspangen, die entweder in einem mit Diamanten schön besetzten, einen Finger dicken, und zween Daumen breiten goldenen Armringe, oder aus großen und feinen Perlen gemachten Armschnüren bestehen. Fast alle Finger sind mit vielen goldenen Ringen besetzt, deren die meiste mit Brillanten, oder andern kostbaren Steinen gefasset sind. An dem Halse tragen sie entweder eine mit vielen feinen Perlen gemachte Halschnur, oder ein reiches Band, so mit Gold beschlagen, und mit

Diamanten besetzt ist, woran vorne ein goldenes Kreuz herunter hängt. Eben so prächtig sind ihre Ohrengehänge. Das Haar tragen sie sehr lang, unten ist es in viele Zöpfe mit rothen Bändern sehr niedlich geflochten; die Spitze auf dem Rücken ist mit einer schönen großen Schleife zusammen gebunden. Wenn sie Besuche haben, oder spazieren gehen, werfen sie über die Kleider des obern Leibes, einen weissen mit Blümlein gewürkten Schleyer, dessen eine Spitze sie über die linke Achsel werfen, damit auch vorne die Brust bedeckt bleibe. Wann sie spazieren gehen, tragen sie einen weissen schönen Hut, welcher rund, von feinem Castor, auf der linken Seite aber aufgestülpet ist, mit einem goldenen oder silbernen Knopf und Schleife. Das reiche, und drey Finger breite Hutband, hänget hinten auf der rechten Seite mit seinen Quästchen herab. Wenn sie in die Kirche, oder sonst in ein anderes vornehmes Haus, allda einen Besuch abzustatten, gehen, so legen sie den weissen Schleyer hinweg, und wickeln den obern Leib in ein anderes kleines Mäntelein, welches sie Rebozo nennen, und ihnen etwas über die Hüften hinunter hanget. Dieses ist aus purpur oder violeten Sammet; oder aus einem violeten wollenen Zeuge, den sie Bayeta de Castilla nennen, gemacht. Unten rings herum ist das Mäntelein mit einem zwey Hand breiten schwarzen Sammet niedlich eingefasset, und

P 4

werfen

werfen sie ebenfalls die eine Spitze über die linke Achsel hinab bis auf den Rücken. In der Kirche setzen sie sich niemals auf die Bank, sondern eine schwarze Sklavin, oder indianische Kammerjungfer trägt unter dem Arme einen kleinen schön mit Blumen gewürkten Teppich, den sie in der Kirche auf der Erde ausbreitet, damit auf solchen das Frauenzimmer knien kann. Unter der Predigt setzen sie sich auf den Teppich mit kreuzweise übereinandergeschlagenen Füßen, wie die Türkinnen. Auch zu Hause setzen sie sich niemals auf Sessel, wie die Mannsleute; sondern sie haben in dem Zimmer an der Wand eine von Brettern gemachte Erhöhung, die sie *el estrado* nennen. Diese hat in der Breite etwann dritthalbe Ellen, in der Länge nimmt sie öfters die ganze Wand ein. Von dem Boden des Zimmers ist sie gemeinlich eine Spanne hoch erhoben. Sie ist beständig mit einem großen von schönen Blumen gewürkten Teppiche bedeckt, auf welchem an der Wand viele in schöner Ordnung gelegte von Sammet oder Damast gemachte Kissen liegen, auf welche sich das Frauenzimmer setzt. Zu Tischzeiten setzen sich die Mannsleute auf ihre Sessel bey dem Tische, das Frauenzimmer aber bleibt auf ihrem *estrado* sitzen, wo ihnen unterschiedliche kleine Tischlein mit Speisen gesetzt werden. Ihre größte Zierde und Schönheit setzen sie in einen kleinen Fuß: daher die Mütter ihren zarten Kindern die Füßlein mit

mit Bändern einwickeln, damit sie nicht zu groß wachsen. Im Tanzen bewegen sie die Füße sehr künstlich, geschwind und geschickt, so daß es eine Freude ist, sie tanzen zu sehen.

Die Indianer dieses Südamericanischen Welttheils beyderley Geschlechtes sind von den Spaniern sowohl in Sprache und Sitten, als in dem Gesichte und in der Kleidertracht unterschieden. Etliche reden die Quichua, welche die allgemeine Sprache dieses Königreichs ist, *) andere reden die Aymära, welche die gemeine Sprache in dem Bisthume von Paz ist, ob man schon auch in andern Provinzen dieses Reichs noch sehr viele andere Sprachen antrifft. Die Peruaner sind aus angebohrner Art ganz kleinmüthig und furchtsam, dem vollsaufen sehr ergeben, und an das falsche Schwören so gewöhnet, daß die Richter ihnen keinen Eidschwur auflegen dürfen. Ihre Neigung zu allerhand Abgötterey und teuflischen Uberglauben ist sehr stark. Es müssen daher die Seelsorger allezeit ein wachsamers Auge haben, und ausforschen, auf was für Bergen, Höhlen, und Thälern die Neubekehrte öfters zusammen zu kommen pflegen. Sie haben noch aus Gold und Silber gegossene kleine Götzenbilder, die sie in den Höhlen verbergen, wohin sie sich in der Stille verfügen, um vom Teufel Hülfe und

P 5

Rath

*) Von der Quichua Sprache hat der Jesuit Holzguin eine ausführliche Sprachlehre und Wörterbuch 1607 in Lima herausgegeben. M.

Rath zu suchen. Es ist auch der Aberglaube ihrer alten Könige (Incas) noch nicht ausgerottet, da sie der Sonne göttliche Ehre erweisen. Von andern unzählbaren Aberglauben, denen sie ergeben sind, will ich nur etliche, die mir jetzt beyfallen, anführen. Wenn eine Mondesfinsterniß eintritt, so gerathen sie in tausend Aengsten, schlagen Hunde und Katzen, rühren die Trommel, schreyen entsetzlich, schüren allenthalben unter dem freyen Himmel Feuer an, durch welches sie dem krankten und Frost leidenden Monde wollen zu Hülfe kommen. Wenn ein starkes Donnerwetter sich nähert, wo sie Hagel und Kiesel über ihre Feldfrüchte befürchten, ziehen die Mannsleute ihre Hosen, die Weibsleute aber ihre Röcke aus, und wehen mit diesen auf den Feldern und Bergen herum, dadurch die Wolken zu zertrennen, und geschwind fortzujagen. Wenn die Weibsleute lange Zeit von ihren Männern keine Schläge bekommen, sind sie der gänzlichen Meinung, ihr Mann gehe neben hinaus, und liebe sie nicht, daher sie ihn um Schläge bitten, und wenn der Mann sich weigert, solches zu thun, hören sie nicht auf wider ihn zu zanken und zu schmähen, bis er endlich aus Ungebuld und Zorn einen Prügel ergreift, und der Frau wider seinen Willen das Leder wech macht. Zu gewissen Zeiten geben sie der Erde Speise und Trank, damit sie für Hunger und Durst nicht vergehe, sondern gute Früchte hervor bringe. Aus dem Vogelgeschrey sagen sie zukünftige Dinge, und heilen

heissen Menschen und Vieh mit tausenderley Aberglaub-
ben, wie die Hirten und alte Weiber in Deutschlande
zu thun pflegen. Blitz und Donner, so auf den Pe-
ruanischen Gebirgen sehr heftig, und zu gewissen Zei-
ten fast täglich sind, werden ihrer Meinung nach von
dem heiligen Jakob verursacht, von welchem sie sagen,
daß er in der Luft, und in den Wolcken schnell hin
und her reute, und voll Jorns bald da, bald dort
die Donnerkeile herab werfe. Sie sind von dieser aber-
gläubigen Meinung so eingenommen, daß, wenn
ohngefähr durch den Blitz in einem Hause ein Feuer
aufgehet, man sie mit Schlägen antreiben muß, das
Wasser zum Löschen zuzutragen. Denn sie sagen, es
erzürne sich der heilige Jakob wider diejenigen, so sich
zu löschen unterstehen, weil er das Feuer vom Him-
mel geworfen, um des Nachbarn Bosheit zu straf-
fen, davon ich selbst ein Zeuge seyn muß. Als ein
Donnerstrahl in einem Dorfe, wo ich war, etliche
Häuser anzündete, und eine Indianerin Wasser hin-
eingoß, und sich ohngefähr verbrannte, gaben ih-
re Nachbarinnen, da sie zu Bette lag, statt des Tro-
stes, ihr viele Schimpfreden und sagten: Ey
wie recht und billig zahlt dich der heilige Jakob
wegen deiner Vermessenheit aus, daß du freches Weib
dich unterstanden, mit ihm einen Streit anzufangen.
Den Todten geben sie Speise und Tranc mit, und al-
les, was zu einer grossen Reise nöthig ist, welches
sie behutsam unter das Todtenleilach verstecken. Denn

sie

sie fürchten sich für Schlägen, mit welchen sie ihre Seelsorger wegen dieser lächerlichen Mißbräuche auszahlen lassen, wenn gute Ermahnungen nichts helfen wollen. Sie legen dem Todten noch Nadel und Fasden bey, daß er auf der Reise seine Kleider ausbessern, auch mit der Nadel die Dorne sich aus den Füßen ziehen könne, weil sie sich träumen lassen, es wäre ein rauher und mit vielen Dornen bewachsener Berg, durch welchen der Verstorbene reisen müsse. Sie tödten auch den Hund, der ihm im Leben der getreueste war, damit er den Verstorbenen auf der Reise wider die Mörder beschütze. Zu gewissen Tagen des Jahrs schleichen sie zu dem Grabe, und giessen americanisches Bier darauf, dem Todten seinen Durst zu löschen, welches sie aber so tückisch machen, daß man meinen sollte, sie sprengten Weihwasser darauf, wenn man nicht aus dem Geruche, das Bier merkte. Sie halten nach verfloßnen Jahre kostbare Mahlzeiten, wo bey sie auf die Gesundheit des Verstorbenen tapfer trinken, daß er glücklich seine Reise in die Ewigkeit endigen möchte. Die Indianer lügen über die massen, daher man ihren Worten nicht glauben darf. Zum Beichten gehen viele, nur den Beichtvatter zu betriegen, und da sie gemeiniglich ohne vorhergehende Gewissensforschung kommen, muß man sie mit aller möglichen Sanftmuth und schmeichelnden Worten behutsam ausforschen, damit sie nicht aus Furcht ihre Sünden verschweigen. Die Zahl, so sie zu der ersten

Gattung

Gattung der Sünden setzen, die nämliche setzen sie gemeiniglich zu allen andern folgenden Sünden, die sie beichten; es muß daher ein verständiger Beichtvater, wenn es die Neigung des Beichtkinds in etwas erkennet, sich selbst eine beyläufige Zahl vorstellen. Ihre Freude ist auf Hügeln zu wohnen, wo sie ihre Schaafe wenden, damit sie sich in allen Gegenden umsehen können, wenn etwann jemand ihrem Viehe einen Schaden zufügen wollte, obschon die meisten in Dörfern sind gebracht worden, damit man ihnen durch den Umgang mit den guten und frommen Indianern ihre Aberglauben benehmen möge. Sie wohnen in schlechten Häuschen, die aus Steinen und Leimen gebauet, und mit dürrer und langer Grase, so sie Chillua nennen, bedeckt sind, um sich wider Kälte und Regen zu beschützen. In die Wand machen sie ein kleines Loch, durch welches in die Hütte ein wenig Licht hineinfallen kann. Die Thüre, so den Tag hindurch offen bleibt, bestehet aus einer Röh, oder Ochsenhaut und ist gemeiniglich so niedrig und enge, daß man sich im hineingehen bücken, und schmiegen muß. Ihr besonderes Hausgeräthe bestehet aus Wolle von unterschiedlichen Thieren des Landes, woraus sie sich Kleider und andere zum Gebrauche nothwendige Dinge verfertigen. Sie haben aus Hafnerleimen oder Lette wohl gearbeitete Geschirre, die ihnen zum Kochen, und das Getränke aufzubehalten, dienen. Es mangelt ihnen nicht an unterschiedlichem Werkzeuge,

zum

zum Kleiderweben, auch nicht an silbernen Geschirren und Hausgeräthe, welches sie behutsam vor den Augen der Spanier verbergen, damit sie ihnen von diesen nicht abgenommen werden. Ganz anders ist es mit den adelichen Indianern beschaffen, die in grossen Dorfschaften und angenehmen Meyerhöfen wohnen. Denn diese haben weitschichtige und sehr bequeme Häuser, die mit vielen kostbaren Geräthschaften ausgezieret sind.

Ob schon die Indianer Gold und Silber hoch achten, so haben sie doch ihre einzige Freude an den Heerden des Viehes, die meistens aus americanischen Schaafen bestehen, wiewohl sie auch viele europäische Ochsen, Kühe, Schweine, Pferde, Esel, und Schaaf zählen. Von den americanischen Schaafen haben sie zweyerley Gattungen. Die einen nennen sie Llama, oder Carua. Es ist dieses Schaaf so groß als ein Esel, und sieht fast wie ein kleines Kamel aus, wegen des erhobenen Halses, und hohen Rückens. Dieses Thier ist zum Lasttragen sehr tauglich, die Wolle aber dienet blos zu Stricken und Säcken. Die andere Gattung nennen sie Alpaca. Sie ist beynähe eben so groß, als die erste Gattung, aber untauglich zum Lasttragen. Sie hat eine feine schöne und lange Wolle, die vom ganzen Leibe schier bis zur Erde dritthalbe Spannen lang hinabhänget. Die Farbe dieser Schaaf ist untermischlich. Etliche sind am ganzen Leibe grau, etliche

kohl

kohlschwarz, andere dunkelbraun, etliche schneeweiß, welche letztere von den Indianern sehr hochgeschätzt werden, weil ihre Wolle nachher sehr fein gefärbet werden kann. So wohl diese, als die andern americanischen Schaaf schüzen sich wider die Menschen mit ihrem sehr übel riechenden Geiser, den sie weit hinauswerfen. Die Hunde halten sie mit ihren vordern Füßen ab, mit welchen sie so stark schlagen, daß auch die grimmigsten, wenn sie einen Schlag davon getragen, jämmerlich schreyen, den Muth verlieren, und davon laufen. Das Fleisch dieser Schaaf wird sowohl von den Indianern, als Spaniern gegessen. Die Röhre, deren es überflüssig giebt, kosten hier zu Lande 6 oder 7 spanische Thaler, sie geben aber nicht das ganze Jahr hindurch Milch, sondern allein, wenn sie Kälber haben. Die Kälber essen sie niemal; denn sie sagen, es wäre ewig Schade, daß man so kleine Thiere tödten sollte. Die Ochsen haben ihren Werth nach ihren Jahren, so viele Jahre nämlich das Stück alt, so viel spanische Thaler kostet es. Das europäische Schaaf kommt um einen Gulden, und wird unter die besten Speisen gerechnet. Die americanischen, die zum Lasttragen können gebraucht werden, verkaufet man um 2 spanische Thaler, die andern aber nur um anderthalbe, die jungen hingegen, so zum essen dienen, um einen Gulden. Die Speisen werden mit Schweinsfette, welches die Indianerinnen sehr fein, wie wir in Deutschland

land

lande die Butter, zerlassen, gekocht, aus Mangel der Butter; daher die Schweine hier hochgeschätzt werden, und mehr, als ein Ochse, oder Kuh kosten. Die gemeine Indianer haben eine solche Liebe gegen ihr Vieh, daß sie gar selten eines davon schlachten; denn sie genießten gemeinlich nur dasjenige, so an einer Krankheit dahin gefallen. Wenn sie daher aus Hunger eines müssen schlachten, so setzen sie weinend das Messer an, und die herumstehende Weiber beklagen mit Heulen und Weinen das mit dem Tode ringende Thier. Ihre meiste Nahrung bestehet in Erdäpfeln, so die Indianer Choquenaca nennen. Von diesen werden die meisten Felder auf den Peruanischen Gebirgen angebauet, weil sie zu keiner andern Frucht dienlich sind. Sie breiten diese Erdäpfel in dem Junius, wo es hier zu Lande schier alle Morgen Eiß machet, auf den Heiden aus, und lassen sie gefrieren; nachmals aber, da gegen neun Uhr die Sonne solche wieder aufgethauet hat, treten sie mit bloßen Füßen allen Saft aus, und lassen sie in der Luft trocken werden. Nachdem sie nun dieses 10 bis 12 Tage wiederholet, und die Erdäpfel trocken, dürrer, und ohne Saft ganz hart geworden sind, führen sie selbe in Säcken nach Hause in ihre Schuppen, wo sie solche 2 bis 3 Jahre aufbehalten, ohne wurmfichtig zu werden. Wenn sie nun diese dürrer Erdäpfel zubereiten wollen, zermahlen sie selbe zwischen zween Steinen, und legen sie drey-
mal

mal in frisches Wasser, drücken solche allezeit wohl aus, und benehmen auf solche Weise ihnen alle Bitterkeit. Nachher nehmen sie gute Fleischbrühe dazu, und lassen sie zu einem dicken Brei eintochen, welchen sie mit klein geschnittenem Fleisch oder Käse vermischen. Diese Speise der Indianer ist sehr nahrhaft, gesund, und schmackhaft, absonderlich wenn dieser Erdäpfelbrei mit klein geschnittenem jungen Hühner- oder Feldhühnerfleische vermischer wird. Die Felder, auf welchen die Indianer dieses Jahr Erdäpfel gebauet haben, besäen sie folgendes Jahr mit einem andern Saamen, den sie Quinoa nennen, und der unserm Hirse sehr gleichet, ob es schon eine andere Frucht ist, die in Europa nicht gesehen wird. Der Stengel ist gemeiniglich so dick, als das untere eines Federtfels, und wächst etwann eine Elle hoch. Oben bringt er viele dickbüschichte Zweiglein hervor, die voll kleiner Körnchen sind. Sind nun alle Stengel der Frucht auf dem Felde zeitig, so werden sie gleich unserm Hanfe herausgerupfet, und von den Indianerinnen mit bloßen Füßen auf untergelegten Teppichen unter lustigen Gesängen ausgetreten, und gesäubert. Sie gebrauchen diese Frucht nicht nur allein zur Speise, sondern machen auch ein starkes indianisches Bier davon, welches sie Chicha oder Kusa nennen, dessen Farbe einem rothen Weine, wenn es aus den rothen Körnern, oder unserm weißen Biere, wenn es von weißen Körnchen gemacht

Journ. zur Kunst u. Literatur. III. Th. D wird,

wird, gleichet. Dieses Getränke berauschet, wie unser Bier in Deutschlande, und dienet wider Stein und Gries, so, daß man wegen dieses Getränkes keinen Indianer findet, der mit diesem Uebel behaftet sey. Es kühlet sehr, löschet über die massen den Durst, und würde auch den Europäern sehr wohl schmecken, wenn es ihnen aus goldenen oder silbernen Bechern, wie hier, gereicht würde. Die Gerste, so häufig in diesem Lande, und zwar so hoch, als unser Korn wächst, dienet allein für die Maulthiere und Pferde statt des Habers. Ausser den gemelbeten Feldfrüchten gibt es fast keine andere mehr auf den Peruanischen Gebirgen, obschon andere nahe gelegene Provinzen dieses Reiches einen Ueberfluß am besten Weizen, indianischen Korne, stärksten Wein, lieblichsten Früchten u. d. g. haben, so, daß wegen beständiger Handelschaft der Indianer mit andern Provinzen auf dem Gebirge niemals ein Mangel an Weizenbrod, gutem Weine, und andern lesenen Früchten ist. Sowohl die Spanier, als Indianer halten zu gewissen Tagen solche Mahlzeiten, die den europäischen nichts nachgeben. Es werden bey solchen sehr viele niedliche und wohl zubereitete Speisen aufgetragen. Die Geschirre sind voll des kostbarsten Weines, und die silberne Krüge voll amerikanischen und lieblich gewürzten Biers. Der Tisch pranget mit goldenem und silbernem Service, welches den Pracht der Europäer verdunkelt.

Die Indianer machen ihre Reisen, sie mögen noch so weit seyn, gemeiniglich zu Fusse, und bleiben niemah auf der Landstrasse, sondern sie trachten nach ihrem vorgesezten Ziel über Berge und Thäler ohne allen unnützen Umweg. Sie sind allezeit mit einer Schleuder versehen, woraus sie so geschickt ihre Steine werfen, daß sie auch weit hinaus niemahs das Ziel verfehlen. An der Seite tragen sie eine Tasche, in diese stecken sie ein Kraut, so sie Coca nennen, ohne welches sie weder reisen, noch arbeiten. Dieses halten sie in dem Munde zwischen den Zähnen und Backen, saugen den Saft heraus und sagen, daß es ihnen Kräfte und Stärke gebe. Ob nun dieses in der That also, oder nur eine leere Einbildung der Indianer sey, will ich nicht untersuchen. So viel ist doch gewiß, daß solches Kraut abgessotten denjenigen gleich einem Thee hier zu Lande zu trinken gegeben wird, welche in ihrem Magen eine Unverdaung verspüren; denn es ist sehr hitzig, erwärmet, stärket den Magen, und befördert die Verdaung. Dieses Kraut wächst allein in Yungas, einer Landschaft dieses Reichs, welche gleich hinter dem Peruanischen Gebirge ligt, und sich weit erstrecket. Es wird wie unsere Weinberge an Anhöhen gepflanzet, und muß viele Sonnenhitze haben. Das Bäumlein, an welchem die Blätter dieses Krauts wachsen, ist kaum so groß, als ein Weinstöckchen, die Blätter aber gleichen viel den Lorbeerblättern. Diese werden zweymal im Jahr

re zu gewissen Zeiten abgerissen, in der Luft dürr gemacht, und sind diejenigen sehr reiche Leute, welche auf ihren Gütern viel von diesem Kraute bauen, weil jährlich viele tausend Centner davon verkauft und verzehret werden.

Des Krauts von Paraguay (Mate) bedienen sich frühe und abends sowohl die Spanier als Indianer, gleichwie die Deutsche des Thees. Sie trinken solches aus einer Schaale, die artig aus einem americanischen Kürbisse gemacht, und dessen Rand breit mit Silber oder Gold eingefasset ist. Aus diesem ziehen sie das Paraguaysche Theewasser mit einem silbernen oder goldenen Röhrlein in den Mund, welches unten kleine Löchlein hat, und von ihnen in das Geschirlein getauchet wird. Dieses Kraut wird jährlich von Paraguay, welche Landschaft gleich an Peru gränzet, im Ueberflusse überschicket, und ist schier die beste und einträglichste Handelschaft, welche Paraguay mit Peru hat.

Die Farbe der Indianer im Königreiche Peru ist etwas brünet, und kommt der Farbe des europäischen Bauernvolks ziemlich nahe. Sie sind auch, absonderlich die Weibspersonen, im Gesichte und am Leibe wohl gebildet. Sie gehen fast alle barfuß, und tragen nur aus Leder gemachte Sandalien, um die Fußsolen wider die Steine und Dornen zu beschützen. Die Mannsleute tragen gerne weite Hos-

sen,

fen, und ihr Hemde ist aus Baum- oder anderer Wolle, welches auch von unterschiedlicher Farbe ist. Ueber dieses ziehen sie ein kleines Röckchen an, welches auf indianische Art aus zartem Wollenzeuge fein und niedlich gemacht, bis an den Hosengürtel hinabhänget, und wie ein Levitenrock nur über den Kopf gestürzt wird, dessen Ärmel weit sind, und den halben Theil des Arms bedecken, wo sie einen großen Theil des Hemdes hervorziehen, und auf beyden Seiten hinunter hangen lassen. Auf den Schultern tragen sie einen aus zarter indianischer Wolle fein verfertigten viereckigten Mantel, auch von unterschiedlicher Farbe, der hinten bis über die Waden reicht. Die Bärte sind ohne Haare, die auf dem Kopfe sind sehr dick und lang, und bey alten pechschwarz, die sie auf den Nacken binden, über den Rücken bis an die Kniekehle hinabstiegen lassen, und mit größter Sorgfalt unterhalten; daher man einem Indianer keinen größern Spott beweisen kann, als wenn man ihm die Haare abschneiden läßt. Den Kopf bedecken sie mit einem runden, aus allerhand Stückchen Tuch fein zusammengesetzten Hüte, wiewohl die meisten heut zu Tage spanische runde Hüte tragen. Ihr braunes Halstuch lassen sie auf beyden Seiten hinabhängen, auf Art der alten Deutschen, welches aus einer sehr feinen braunen Wolle der kleinern Kameelzige, Vicuña, gemacht ist, die wegen ihrer Feinheit sehr hoch geschätzt

wird, und von welcher ganze Schiffe nach Europa beladen werden. Die Indianer machen aus derselben die schönsten und feinsten Hals- und Schnupftücher, die aber nicht, wenn sie schmutzig sind, mit warmen, sondern mit kaltem Wasser ohne Seife müssen gewaschen werden. Sie dürfen auch nicht in der Sonne, oder bey einer andern Hitze trocknen, sondern allein in dem Schatten, damit sie sich nicht zusammen ziehen, und ihren Glanz verlieren. Sie machen aus dieser Wolle die feinsten schwarzen Hüte, die unsern Castorbüten im geringsten nichts nachgeben. In Spanien verfertigen sie daraus, absonderlich in der Stadt Segovia, ein so feines schwarzes Tuch, daß ich noch kein feineres gesehen habe. Diese Vicuñas halten sich gerne auf den Bergen und an kalten Orten auf, und gleichen in allem den americanischen Schaafen, nur daß sie in etwas geschmeidiger, sehr geschwind im Laufe, und in der Wolle alle hellbraun sind. Man trifft auf den Cordilleras von diesen Thieren ganze Heerden an, und in der julschen Provinz giebt es eine Völkerschaft, die man Choquelas nennet, welche sich fast allein von der Jagd dieser Vicunjen nähret: denn das Fleisch essen sie, aus der Wolle aber machen sie sich ihre Kleider, oder verkaufen solche theuer. Diese Thiere haben in ihrem Magen die Bezoarsteine oder Kugeln, ob schon auch die andern americanischen Schaafe, oder wilde peruanische Gemsen,
auf

auf diesen Gebirgen, welche den Vicuñas bey nahe in allem gleichen, und Guanacos genennet werden, in ihren Leibern sehr viele dergleichen Steine tragen. Die Indianer fangen die Vicunjen auf folgende Art. Sie jagen sie von den Bergen in ein Thal hinab, dieses umfassen sie mit einer langen Schnur, worein viele weiße Wolle und Federn geknüpft wird. Wenn nun diese von dem Winde bewegt werden, fürchten sich die Vicunjen, so, daß sie sich nicht über dieses Federgarn zu springen getrauen. Da ziehen dann die Indianer die Federschnüre mehr und mehr zusammen, bis diese Thiere ganz nahe beyammen sind, alsdann gehen sie in den Kreis hinein, werfen ihnen ihre Libes unter die Füße, welche aus drey kleinen Strickgen gemacht sind, an deren jedem Ende eine bleyerne Kugel hängt, und verwickeln also den Vicunjen ihre Füße, so, daß sie zur Erde fallen müssen, wo sie ihnen alsdann die Gurgel abschneiden. Die Indianer sind in dieser Jagd so geschickt und glücklich, daß sie in einem Tage mehr, als 40 oder 50 fangen.

Die indianischen Weibspersonen tragen einen wollenen langen Rock, der von den Achseln an bis auf die Füße herab hängt. Oben stecken sie solchen auf beyden Seiten mit zwey sehr großen Nabeln zu, deren Köpfe breit von Silber gemacht sind. In der Mitte unter der Brust umgürten sie den Rock mit einem fast 4 Finger breiten und von allerhand Far-

ben gestrickten wollenen Gürtel. Von den Schultern bis über die Hüften hinab hängen sie ein gewebtes Mäntlein um, welches sie vorne bey dem Halse mit einer großen von Silber oder Gold gemachten Nadel, die sie pichu nennen, zusammenstecken. Ihre Haare unterhalten sie eben so sorgfältig, als die Mannsleute, und flechten sie sehr schön in viele Zöpfe, deren Spitzen sie unten mit einem Bande zusammen binden. Das Haupt bedecken sie zu Hause gemeiniglich nicht, wenn sie aber ausgehen, bedienen sie sich eines weißen oder schwarzen runden Huts, oder eines andern von unterschiedlichen vielfarbigen Stückchen artig zusammengesetzten Hütchens, (Montera) welches sie von den Spanierinnen gelernt haben. Gehen sie in die Kirche, oder in ein anderes Haus, einen Staatsbesuch zu machen, so bedecken sie das Haupt mit einem von Sammet, Taffet, oder aus einem andern feinen Zeuge gemachten breiten und langen Tuche, welches hinten bis an die Kniekehlen hinab hängt. Die verheuratheten Indianerinnen sind gemeiniglich nur Sklavinnen ihrer Männer. Sie halten sie fast unmenschlich, daher bey den Eheleuten meistens Zwietracht, selten aber wahrer Friede zu finden; und obschon dieser durch Fleiß der Seelsorger und anderer Richter ein oder das anderemal gestiftet wird, so ist er doch gemeiniglich von einer kurzen Dauer, wegen der wilden Art der Männer.

Ich komme wieder auf die angenehme Lage und Gegend der Peruanischen Küste, welche sich von dem Aequator bis zu den Tropicum Capricorni erstreckt. Die angenehme Himmelswitterung, und mäßige und gesunde Luft macht allda ein irdisches Paradies. Denn da es weder scharfe Kälte, noch starkbrennende Sonnenhitze giebt, so ist hier ein ewiger Frühling, der keine Veränderung der Zeit leidet. Es giebt niemals trübe oder finstere Wolken, und wenn die Sonnenstrahlen zuweilen bedeckt werden, wird solches von einem angenehmen und etwas frischen Nebel verursacht, der die Einwohner zum Spaziregehen einladet. Von Donner und Blitz, auch von starken Plazregen weiß man in diesen Gegenden nichts. Das ganze Jahr hindurch sind Tag und Nacht einander gleich. Die Erde wird von einem Morgenthau, und unzählbaren Bächlein befeuchtet, welche mit lieblichem Rauschen durch Felder und Wiesen zwischen Bäumen und Gärten herumsiefen: daher diese den Einwohnern zu jeder Jahreszeit eine große Menge der besten Blumen und Früchte hervorbringen.

Bei allen diesen Annehmlichkeiten giebt es doch einige beschwerliche Insecten, z. E. Flöhe, und sehr kleine Insecten, die sie in Cartagena Niguas, in Peru aber Piques nennen. Diese setzen sich gemeinlich zwischen die Fußzehen an, und dringen durch die Haut in das Fleisch hinein, wo sie alsdann

ihre Nestlein machen, und Eyer legen. Sie verursachen ein beständiges und sehr überläßiges Jucken, welches man doch 3 oder 4 Tage lang ertragen muß, bis sie sich satt gefressen, und ihre Eyerfächchen ge-
 leget haben. Alsdann nimmt man eine Nadel, er-
 öfnet rings herum die Haut, und ziehet behutsam
 das ganze Nestlein mit dem Insecte heraus; das
 Löchlein aber, welches so groß, als eine Erbse
 bleibt, heilet man mit eingestreuetem spanischen Ta-
 bac. Ich habe dieses Thierchen etlichemal durch das
 Mikroskop betrachtet, und ganz genau gefunden,
 daß es dem Flohe viel ähnlich, doch aber in etlichen
 Stücken ganz anders gebildet sey. Außerdem fehlet
 es in diesen angenehmen Gegenden nicht an einer fast
 beständigen Geißel Gottes, wodurch bisweilen die
 Süßigkeit der Landschaft, und angenehme Ruhe der
 Einwohner sehr verbittert wird, nämlich an Erdbe-
 ben, so, daß ich innerhalb neun Monaten, die ich
 in Lima zubrachte, mehr als zwanzig derselben ver-
 spürte, deren einige so stark waren, daß die Glock-
 en auf den Thürmen zu größtem Schrecken und
 Angst aller Einwohner ihren Klang von sich selbst
 gaben. Man sollte wahrhaftig glauben, es wäre
 fast niemand auf der Welt zu finden, der sich unter-
 stünde, in einer solchen Landschaft zu wohnen, sie
 möge so angenehm, so reich, und so überflüssig mit
 allem versehen seyn, als man sich nur einbilden könn-
 te, wo man immer in größter Gefahr schwebt lebend

dig

dig begraben zu werden, und dennoch giebt es viele Tausende, die nicht anderswo wohnen wollen, als nur in diesen angenehmen Gegenden, da sie doch noch jetzt den zu Grunde gerichteten Seehafen Callao vor Augen haben, dessen Festung den alten Namen Callao behalten hat, die besser in das feste Land hinein erbaute Stadt aber heißt jetzt Buena Vista.

Ich fahre nun in Beschreibung meiner Reise fort, die ich von Lima nach den Andengebirgen gemacht habe, wohin ich von meinem Obern, um allda dem Heile der Seelen in dem Weinberge des Herrn obzuliegen, geschickt wurde. Ich werde nichts mehr von den Sitten, Gebräuchen, Aberglauben, Kleidung, und Eigenschaften der Indianer sagen, von welchen allen ich schon oben Meldung gethan habe, sondern allein dasjenige zu erzählen mich bemühen, was ich auf meinen vielfältigen Reisen, und auf den peruanischen Anhöhen, wo ich mich 18 Jahre lang aufgehalten, Merkwürdiges gesehen und erfahren habe. Das peruanische Reich erstrecket sich von dem Aequator bis zu dem Tropico Capricorni, mithin zählet es 20 Grade in der Länge, gegen den Polum Antarcticum; in der Breite aber hat es nicht mehr, als 8 Grad gegen Osten, ob es sich gleich unten bey der Spitze gegen Chile und Paraguay in der Provinz Charcas etliche Grade weiter ausbreitet. Es gränzet gegen Osten an das
unbe-

unbekanntes Land der Amazonen, gegen Westen an das Mar del Zur, gegen Süden an Chile und Paraguay, und gegen Norden an Popayan. Es wird in drey große Provinzen oder Audiencias zertheilt, deren die erste Quito, die andere Lima, und die dritte Charcas oder Plata ist. Diese drey werden wiederum in viele andere kleine abgetheilt. Jede hat ihren besondern Gouverneur, die aber von dem Unterkönige von Lima abhängen. Es ist ein sehr fruchtbares Land an Baumwolle, Zucker, Getraide, Del, vortreflichem Weine, und den besten Baumfrüchten; aber der größte Reichthum, den die Spanier allda finden, ist Gold, Silber, Zinnober, Smaragden, Quecksilber ic. Das katholische Glaubenslicht schimmert fast allein nur an den Orten, welche ehedessen den Incas unterworfen waren, die übrige stecken noch in der heidnischen Finsterniß, welche zu vertreiben und das wahre Glaubenslicht allda anzuzünden, die Väter der Gesellschaft Jesu viele Jahre hindurch sich ihren Schweiß und Blut haben kosten lassen. Man reiset auf Maulthieren; Bett, Zelt, Tischtuch, Teller, Löffel, Messer, Gabel, und Trinkbecher, muß man mit sich führen, auch sich wohl mit Essen, Trinken, und mit allem, was nöthig ist, sich eine Mahlzeit auf dem freyen Felde zurichten zu lassen, versehen, weil man mehrmalen unter dem freyen Himmel sein Nachquartier aufschlagen muß. In vielen Orten trifft man auf
 der

der Reise keinen Stecken Holz an, daher man auf den Heiden den dürrn Kuh- und Ochsenmist, oder Schaafkorbeeren zusammen suchen muß, Feuer zu machen, wenn man auf der Reise Thee oder Chocolate trinken, oder etwas Warmes essen will. Die Wege über diese Gebirge, sind die allerrauheste, und tausenderley Lebensgefahren ausgesetzt, weil der Weg an sehr vielen Orten kann drey oder vier Spannen breit, da auf einer Seite die jähen Berge und Felsen, die bis an die Wolken reichen; auf der andern aber die tiefsten Abgründe sind, wo die schnellsten Flüsse vorbeysauschen. Ich bin öfters von dem Maulthiere abgestiegen, damit ich zu Fuße desto sicherer fortzukommen möchte; allein ich stund manchesmal zwischen Felsen, Abgrund und Wasser, und mußte die Indianer, die uns begleiteten, um Hülfe rufen, daß sie mir die Hand langten, um nicht von dem Schwindel eingenommen zu werden, und hinunter zu stürzen, bis sie mich endlich überredeten, mich auf das Maulthier zu setzen, und beherzt fortzureuten, weil diese der harten und rauhen Wege schon gewohnt, sicher von einem Felse zum andern zu springen wissen, ohne daß sie, als nur gar selten, anstossen. Ueber große Flüsse setzet man auf indianischen Brücken, die nicht von Holz oder Stein gemacht sind, sondern von starken und dicken Seilen. Diese werden von einer Seite zu der andern, wo der Fluß am tiefsten ist,

und

und stille gehet, gezogen; auf diese Seile werden viele aneinander geflochtene Hölzer gelegt, die mit Stricken wohl angebunden sind. Die Brücke stehet hoch über dem Wasser, und ist nur eine Klafter breit. An beyden Seiten hat sie von Stricken wohl zusammen geflochtene Geländer, an welche man sich anhalten kann. So bald man in solche den Fuß setzet, um auf die andere Seite zu kommen, fängt die ganze Brücke an, hin und her zu wanken, und sollte man alsdann den Schwindel bekommen, muß man eilends einem Indianer rufen, damit er die Hand reiche. Die Maulthiere laufen eines nach dem andern hinüber; doch müssen sie an einem Stricke, oder mit dem Zaume geführt werden. Ihre Last wird ihnen abgenommen, und auf den Schultern und Achseln der Indianer nach und nach auf die andere Seite des Flußes getragen. Gleichwie die Berge unterschieden, also ist auch die Bitterung. An einigen Orten ist eine durchdringende Kälte, und die Berge sind das ganze Jahr hindurch mit Schnee bedeckt, obschon alle unter dem Sonnenwendekreise liegen, und die Sonne das ganze Jahr fast schnurgerade über den Kopf herab scheint; an andern Orten aber, die kaum zweyhundert Schritte entfernt, und in Bergen eingeschlossen sind, ist die Sonnenhitze so brennend, daß man zu verschmelzen glaubt. Andere Dörter
und

und Thäler, deren es zwischen den Bergen sehr große giebt, haben allezeit angenehme Lüftchen, und bringen eine ungemeine Menge Früchte hervor. Die Berge sind von aussen kahl, unfruchtbar, und unangebauet, inwendig aber sind diejenige, so gegen Westen und das Südmeer liegen, voll Silber, und die, so gegen Osten stehen, und weit von dem Meere entfernt sind, voll Gold. Berge und Anhöhen wimmeln von Feldhühnern, deren es dreyerley Arten giebt; einige sind so groß, wie ein zahmes Huhn, die man Cibues nennet, andere sind wie unsere Feldhühner in Deutschlande, deren doch einige etwas grösser, und Pisacas genennet werden. Diese fangen die Indianer also mit der Hand. Etliche begeben sich mit ihren Hunden auf die Berge und Anhöhen, die solche auffasgen, und in die Thäler hinab sprengen, wo andere Indianer ausgetheilet sind. Wenn nun das Feldhuhn auf der Heide sich niedersezet, steckt es also bald den Kopf unter das Gras, ohne das zweytemal aufzusteigen; alsdann eilet der Indianer, welcher am nächsten stehet, geschwind hinzu, ergreift es, und steckt solchem eine starke Flügelfeder in den Kopf, sie zu tödten. Nebst den Feldhühnern giebt es auch auf den Wiesen und Heiden noch eine andere Gattung von Vögeln, die an Größe, Federn und Bildung unsern Wachteln in Deutschlande sehr ähnlich sind. Diese fang

gen früh Morgens, wenn der Tag anbrechen will, an zu schreyen, oder besser zu sagen, zu quächzen wie unsere Kröten in den Wethern, wann es regnen will. Sie nennen sie Buccu buccu, wegen des traurigen Tones ihres Geschreyes; die Spanier aber heißen sie los gallos del Inca, die Incabahnen, weil diese indiantische Könige, wenn sie in dem Felde stunden, gemeiniglich früh Morgens, da diese Vögel zu rufen anfiengen, mit ihren Soldaten aufzubrechen pflegten. Die Wiesen, Felder, und Heiden, sind auch voll von andern Vögeln, welche die Indianer Lkeleke nennen, die sich bloß vom Gewürme nähren.

Auf der Reise in diesen Landschaften, müssen sowohl geistliche als weltliche Personen, sich sehr behutsam verhalten, und sollten meines Erachtens niemals allein in einem Zimmer schlafen. Denn weil gemeiniglich keine Thüre verschlossen wird, so schleichen heimlich freche Weibsbilder hinein, die wohlgebildet, und schön aufgepuhet, ihre lieblichen Gespräche anfangen, und ihre Liebesdienste anbieten.

An allen Orten trifft man auf den Anhöhen, und in den Thälern viele Wohnungen der Indianer an, die hin und her vertheilet auf ihren Landgütern leben, und über ihre Viehzucht Vorsorge tragen, weil

weil in diesem ihre Nahrung und Reichthum bestehet. Die Mannsleute von indianischem Geblüte, wenn sie 18 Jahre haben, müssen jährlich dem Könige von Spanien einen Tribut von 5 bis 7 Thalern bezahlen, bis auf das funfzigste Jahr, da sie dann wiederum davon befreuet sind. Die Weibleute sind völlig frey. Von diesem Gelde unterhält der katholische König in diesem Reiche sowohl geistliche Lehret als weltliche Richter. Drey Tage nach meiner Abreise von Lima kam ich in die Gegenden der Stadt Guanaca Belica, *) so nicht weit von dem Marktflecken oder kleinen Städtlein Oropesa entfernt ist. Diese Stadt ist nicht groß, und hat auch ein schlechtes Ansehen von außen; doch ist sie sehr berühmt, wegen des vielen Quecksilbers, welches allda in den umliegenden Bergen gegraben wird, und jährlich der königlichen Schatzkammer ein grosses einträget. Zwanzig oder 30 Stunden davon, gegen Lima zu, befinden sich zwischen den Bergen etliche kleine Seen, welche das ganze Jahr hindurch stark gefroren bleiben. Von dannen wird täglich nach Lima durch auf vier

*) Man sieht in der Nachbarschaft von Guanaca Belica gewisse von Steinen sehr wohl ausgearbeitete Pyramiden. Don Antonio de Ulloa Noticias Americanas 2e S. 340. Im Reiche Quico findet man irdene Grabsäulen von anderer Form. III.

vier Stunden weit unterlegte Maulthiere viel Eiß gebracht, wo man es Pfundweise verkauft, damit die Einwohner allda ihr Getränke kühl erhalten. Sie lieben gefrorene Sachen, die sie heladas nennen, den Magen wegen der Hitze abzutühlen. Dieser Handel mit Eiß in Lima ist an einen Herrn dieser Stadt verpachtet, welches wegen der königlichen Schatzkammer jährlich 80000 harte Thaler bezahlet, so, daß nicht nur Silber und Gold, sondern auch Schnee und Eiß die Schätze der Krone Spanien in Peru vermehren.

Von diesen Gegenden machte ich mich auf, und langte nach etlichen Tagen in dem Flecken Jaura an, wo ich von dem königlichen Zahlmeister sehr höflich empfangen, und drey Tage lang bewirtheet wurde. Dieser Ort liegt in einem sehr angenehmen, und an Getraide und andern Feldfrüchten sehr fruchtbaren Thale, das sich in der Länge auf 8 bis 9, in der Breite aber auf 4 bis 5 Stunden erstrecket. Die Bitterung ist hler weder zu kalt, noch zu warm; man hat auch niemals allda eine Erderschütterung vermerket, daher die Unterkönige von Lima schon oft gesinnet waren, ihre Residenz allhier aufzuschlagen, welches aber bisher noch nicht zu Stande gekommen ist. Auf beyden Seiten dieses Thals liegen an den Füßen der Berge viele grosse indianische Dorfschaften, die kaum eine halbe Stunde von einander entfernt sind. Sie haben alle schöne Kirchen,

Von Taura setzte ich meine Reise auf Maulthieren der Peruanischen Post nach der Stadt Guamanga mit meinen Gefährten ganz verznügt durch viele Indianische Dorfschaften, Marktstellen, und angenehme Thäler fort, wo wie unsere Augen ergögen, und um unser Geld alle Nothwendigkeiten bekommen konnten, bis wir endlich auf eine sehr gefährliche Poststation kamen, wo wir nichts, als eine armiselige indianische Hütte antrafen, in welcher ein Indianer allein wohnte, der den Posthalter des Orts, der sich eine Stunde davon auf seinem Landgute mit seinen Maulthieren befindet, Nachricht giebt, wann Reisende kommen. Es war ein Glück, daß alhier nach einer Stunde die ordentliche Post von Potosi nach Lima mit vielen sehr mit Silber beladenen Maulthieren anlangte, welche von dannen wiederum leer zu ihrem Orte, wo sie her kamen, zurück geführt werden mußten. Die Post wurde noch selbigen Abend mit andern Maulthieren beschleuniget, wir aber ruheten noch selbige Nacht hier aus, damit auch die armen Maulthiere, die sehr abgemattet waren, ausruhen, und auf der Heide weiden könnten. Ehe die Nacht einfiel, kamen noch zween spanische Kaufleute mit vielen Maulthieren, die ihre Waaren trugen, mit welchen wir sogleich bekannt wurden, selbige Nacht und folgenden Tag aus Mangel eines Kochs, uns selbst unser Essen zubereiteten, und die Nacht mit Gesprächen aufgemuntert zubrachten.

Den andern Tag nach genommenem Frühstück setzte ich mit meinen Gefährten die Reise fort; die zweien Kaufleute aber mußten sich noch etliche Stunden aufhalten, bis ihre Maulthiere, deren sie viele vonnöthen hatten, mit ihren Gütern beladen wurden. Sie holten uns noch ein, da wir uns eben auf die unseigen setzten, den vor uns liegenden sehr hohen, und höchst gefährlichen Berg noch vor Nachts zu übersteigen, und wollten uns noch selbige Nacht folgen, wenn ihre Maulthiere frühzeitig in dem Marktflecken eintreffen würden. Sowohl der Wirth, als der Indianer, der uns führte, mißrieth ihnen diese Vermessenheit wegen des gefährlichen Weges über den Berg, der bey nächstlicher Zeit mit größter Lebensgefahr zu übersteigen ist. Wir liesen sie in dem Orte zurück, setzten unsre Reise fort, und da wir in der Mitte des Berges waren, sahen wir sie von ferne mit allen ihren Maulthieren nachkommen. Der Indianer, der uns führte, jammerte, und sagte, daß diese Nacht schwerlich ohne Unglück vorbegehen werde, welches dann auch geschah, da einer von diesen Kaufleuten wegen der Finsterniß der Nacht von einem Felsen mit dem Maulthiere hinab stürzte, und Hals und Beine brach, wie uns solches der andere nachmal's weinend erzählte.

Nach diesem Unglücke unsers lieben Reisefährten, langten wir nach 5 Tagen zu Suamanga an. Dieses ist die Hauptstadt einer kleinen Landschaft
oder

oder Corregimientes, wo es viele Gold- und Silber- und Kupferminen giebt, und ist zugleich der Sitz eines Bischofs und Gouverneurs. Sie liegt zwar etwas hoch, hat aber in der Höhe eine schöne weite Ebene auf etliche Stunden. Sie ist nicht groß. Auf dem Markte, der in der Mitte der Stadt sich befindet, stehet die Domkirche, außer welcher auch noch andere Pfarrkirchen, und Ordens- Klöster gefunden werden, nebst einem Nonnenkloster der heiligen Theresia, so fast außer der Stadt liegt. Sie hat schöne Häuser und Gebäude, auch lange und breite Gassen, ist aber ein offener Ort ohne Mauern, wie fast alle andere Städte dieses Königs reiches sind. In ihren Thälern ist es etwas warm; sie hat vieles Getranke und andere Früchte, es werden auch in ihren Gegenden viele Zuckerrohre angebauet. Gärten und Felder werden mit hohen und dicken Hecken umgeben, welche dicke und breite Blätter haben, die voll spiziger Dornen, gleich spizigen Nadeln, stecken. Diese allda fast an allen Orten von selbst wachsende dicke Dornhecken nennen sie Tanales, wegen der sehr guten und gesunden Frucht, so Tuna genennet wird. Sie wächst oben aus dem dicken dornichten Blatte ohne Stiel heraus, wo zuvor eine gelbe Blume, da der Tunal blühet, gestanden ist. Sie ist länglicht, und dick, wie eine mittelmäßige Gurke, hat aussen eine glatte, dicke, und grüne Schälfe. Wenn sie weich, und

zeitig ist, wird sie von dem dicken Blatte abgerissen, und die Länge hinab mit einem Messerchen eröffnet, wo man alsdann ganz leicht die dicke Schälfe abnehmen, und die Frucht essen kann. Sie ist sehr frisch und kühlend, daher sie auch zur Zeit der starken Sonnenhitze mehrentheils genommen wird, um den Durst zu löschen. In dieser Stadt mußte ich mich acht Tage lang aufhalten, wegen Mangel der Jubianer, die uns auf der Reise begleiten sollten: denn da wir am Sonnabende vor dem Feste der heiligen Dreyfaltigkeit und des Frohnleichnams allhier anlangten, welche zweien Festtage sowohl von den Spaniern, als Indianern feyerlich begangen werden, konnten wir niemand, auch durch gute Bezahlung überreden, uns zu begleiten, bis die 8 Tage dieser Feyerlichkeit verlossen waren. Es wurden auf dem Markte in der Mitte der Stadt, wo viele prächtige Gerüste für die Zuschauer aufgerichtet waren, Stiergefechte gehalten. Diese Thiere wurden frühmorgens von den Heiden, wo sie geweidet werden, in die Stadt auf den Markt in eine von Brettern gemachte Stallung gebracht. Von dannen wurde nach zwölf Uhr einer nach dem andern auf den Markt, der sehr lang und breit ist, herausgelassen. Damit der Dohs sehr wild, und rasend werde, binden sie ihm an die zwey Hörner und an den Schwanz Raketchen und Schwärmer, die sie bey der Stallthüre anzünden, dadurch wird der Stier tobend

tobend, und rasend. Alsdann treten einige sowohl zu Fuß, als zu Pferde mit Espiesen oder Degen in den Markt hinein, rufen mit einem Luche oder Mantel den rasenden Ochsen zu sich, der wie eine Furie auf sie los gehet, und wenn sich einer nicht sehr in Obacht nimmt, kann er leichterdings von dem wüthenden Thiere durch und durch gestossen, und getödtet werden, wie es dann mehrmalen geschieht. Es sind diese Tage hindurch bey dieser Lustbarkeit neun Menschen also elend um ihr Leben gekommen, ohne diejenigen, die sehr verwundet wurden. Es ist zwar dieses Ochsenturnieren von dem römischen Stuhle mehrmals unter einem scharfen Kirchenbanne verboten worden, allein es half nichts, so daß man endlich gezwungen worden, wegen des Uebermuths, und Frechheit dieses Volks, durch die Finger zu sehen. Bey diesen Stiergefechten satteln sie bisweilen einen Ochsen gleich einem Pferde, auf welchen sich ein Indianer setzet, und auf dem Markte herumreitet, wenn auch der Ochse noch so rasend hin und her läuft, so sitzt der Indianer doch so fest im Sattel, daß er ihn nicht aus demselben hebet, bis er ganz ermüdet zur Erde fällt, wo sich dann der Indianer geschwind herunter macht, und davon läuft. Nach vollendetem Ochsenturniere traten mehr als hundert Indianer auf den Markt in ihrer ehemaligen Kleidung, die ihren König (Inca) unter einem Throne auf ihren Schuldern zu dem Hause, wo

der Gouverneur bey dem Fenster stand, trugen, wo alsdann der verkleidete Inca eine schöne Anrede hielt. in welcher er sich wegen der großen Lustbarkeiten bedankte, die ihm der Gouverneur diese Tage über machen lassen.

Nach vollendeter Feyerlichkeit setzten wir unsere Reise auf Maulthieren der Peruanischen Post fort, welche ein Graf, der zu Lima wohnt, in dem ganzen Königreiche unterhält, und deswegen dem Könige von Spanien jährlich hundert tausend harte Thaler bezahlet. Wir langten nach drey oder vier Tagen in dem Thale Apurima an, durch welches ein grosser sehr reissender Fluß rauschet, über welchen wir auf einer von Stricken gemachten Brücke, von welcher ich oben schon Meldung gethan, setzen mußten. Dieses Thal ist sehr hitzig und voll Schnacken, die den Reisenden sehr überlästig fallen, weil sie Hände und Gesicht sehr übel zurichten, wie wir dann solches genugsam erfahren haben, bis wir folgenden Tag wieder auf die Anhöhe in ein großes indianisches Dorf, Chincheros genannt, kamen, wo das feinste Pulver gemacht wird. Nach sehr vielen durchgereisten Dorfschaften und Marktstecken kamen wir nach 12 Tagen nach Pachachaca, einem sehr grossen Meyerhofs der Jesuiten, wo jährlich sehr viel Zucker gemacht wird. Wir wurden allda von dem Verwalter des Hofes, der ein Priester war, ein ganzes Monat auf das
liebe

lieblichste unterhalten, und langten nach drey oder vier Tagen in einer sehr grossen Dorfschaft an, so Moljemolje genennet wird. Gleich bey diesem Orte übernachteten wir in einem andern Meyerhose unser Ordens, wo ebenfalls der feinste Zucker gemacht wird. Folgenden Tag kamen wir an den Fluß Pampas, der tief, breit, und sehr reissend ist. Ueber diesen setzten wir auf einer von Stricken zusammengeflochtenen Brücke; ich aber musste mich von einem Indianer bey der Hand hinüberführen lassen, weil sich die ganze Brücke beständig gleich einer Wiege bewegte. In diesen Gegenden habe ich bey den Anhöhen des Flusses viele Moenbäume angetroffen, deren viele blüheten, viele aber nicht. Sie werden hier Makey genennet, und wenig geachtet, weil ihr Holz sehr weich, leicht und zu vielen Sachen nicht gebraucht werden kann.

Wir kamen endlich zu den Gegenden der Stadt Cuzco oder Cozco. Es stehen da an vielen Orten noch alte Paläste der Incas, welche zur Bewunderung in die Augen fallen, wegen der sehr grossen und wohl ausgearbeiteten Steine, die ohne Kalk so gut, und fest aufeinander liegen, daß ein jeder Europäer billich ihre Baukunst rühmen muß. Man sieht ebenfalls an vielen Orten auf den kleinen Anhöhen herrliche Grabstätten, (Guacas), wo die adeliche Indianer begraben liegen. Sie sind artig von künstlich zusammengelegten Steinen ins Viereck

N 5

gebaut

gebauet, und haben auf allen Seiten drey oder vier Ellen in der Breite, in der Höhe aber drey bis sechs; oben sind sie flach mit Steinen zugemacht. Auf der Seite gegen Sonnenaufgang ist ein kleines Thürlein, so offen stehet, in welchem der todte Indianer in einer Nische sitzet. Die meisten von diesen Grabstätten sind von den Spaniern niedergedrissen worden, theils wegen des Goldes und Silbers, so sie darinnen fanden, theils wegen der guten und artig gearbeiteten Steine, die sie zu andern Gebäuden verwendeten. Wir langten nach zween oder drey Tagen in der Stadt Cuzco selbst an. Diese ist unter den Peruanischen Bergstädten die berühmteste, da sie ehedessen der Sitz der Incas, oder Kaiser von Peru, war, allwo die Spanier einen unzähllichen Schatz von Gold und Silber gefunden haben. Sie wird in Ober- und Nieder Cuzco eingetheilet, und liegt zwischen Bergen in einem angenehmen Thale, das sich lang hinaus strecket, und worinn sehr viele gute Früchte wachsen. Sie ist sehr groß und zierlich erbauet, pranget mit herrlichen Gebäuden, und zeiget noch viele Sachen des Heidenthums, welche würdig sind, gesehen zu werden. Sie hat einen Bischof, und rühmet sich zweier Universitäten, deren einer die Weltpriester, der andern die Unfrigen vorstuden. Die Dom- und Jesuiterkirche, die auf dem Markte samt einem Universitäts Hause stehen, und denselben über die massen zieren, übertreffen die

zu Lima, ja sie würden einer jeden Stadt in Europa eine Zierde machen. Denn da man daselbst gar seltene und sehr geringe Erderschütterungen verspüret, so sind die Gebäude von gehauenen Steinen kostbar aufgeführt. Der Markt, der in der Mitte der Stadt sich befindet, war ehedessen zu den Zeiten der Incas mit einer goldenen Kette zweymal umgeben, deren Ringe so groß und schwer waren, daß an einem jeden derselben ein Indianer zu tragen hatte. Diese vergruben die Indianer bey der Ankunft der Spanier in die Erde, und ist noch nicht entdeckt worden, so viel Mühe auch diese sich schon gaben, sie zu finden. Die unterirdischen Kräfte, deren es in dieser Stadt viele gibt, und welche alle den Spaniern verborgen sind, halten große Schätze in sich. Es ist nicht möglich, sie von einem Indianer zu erfahren, wenn er sie auch wohl zu finden weiß, ob man ihm schon ich weiß nicht was für Reichthümer versprechen wollte. Denn sie haben sich unter einander verschworen, die Schätze ihrer Vorfahren so zu verwahren, daß sie von den Spaniern niemals könnten hinweg geschnappet werden. Eben dieses thun sie mit den alten Gräbern, wo öfters viel Gold und Silber vergraben liegt. Sie lassen sich auch nicht überreden, die Gold- und Silberminen den Spaniern zu eröffnen, und wenn sie eine auf den Bergen finden, überschütten sie solche mit vielen Steinen, und andern Sachen, damit sie von
aussen

auffen nicht könne wahrgenommen werden. Denn sie fürchten, sie würden alsdann von den Spantern, dieselbe zu bearbeiten, angehalten. Nebst diesem geben sie vor, es wären ihnen mehrmalen fürchterliche Gespenster erschienen, die ihnen den Tod androheten, wenn sie sich unterfangen würden, diese Schätze der Erden den Spantern zu entdecken. Die Stadt Cuzco hat etliche Pfarrkirchen und unterschiedliche Frauen- und Mannsklöster, die sowohl wegen der reichen Personen, als schön erbauten Gebäude und Kirchen berühmt sind. Der Tempel, in welchem die Heiden ehedessen die Sonne verehrten, ist anjeko von seinem Unflathe gereinigt, und erschallet in solchem heut zu Tage das Lob des wahren Gottes, da er zu einer Kirche, samt einem herrlichen Kloster, den Vätern des Predigerordens überlassen worden. Der Palast und die Wohnung der Incas, wurde zu einem Collegio der Jesuiten bestimmt, welches wegen seiner Größe sehr prächtig auf dem Markte da stehet.

Man sagt, in diesem liege ein unermesslicher Schatz von Gold und Silber vergraben, den sie den Schatz der Incas nennen; man hat ihn aber bisher noch nicht gefunden. Eine adeliche Indianerin, in welche ein spanischer Graf viele Jahre verliebt war, gab ihm die gewissesten Zeichen an,

wo er in dem Garten der Jesuiten die Erde aufgraben, und die Steine aufbrechen lassen müsse, wenn er den sichern Eingang in die unterirdische Gruft, wo der große und reiche Schatz der Incas verwahret ist, finden wollte. Der Graf bekam von dem Unterkönige zu Lima die Erlaubniß, und da er bey dem von der adelichen Indianerin angezeigten Orte anfieng, die Erde aufgraben zu lassen, fand er alle von ihr gegebene Kennzeichen sicher und richtig. Als aber die Jesuiten besorgten, es möchte der ganze Flügel oder Gang des Hauses großen Schaden leiden, ja durch das tiefe Graben vielleicht völlig zusammenfallen, ließen sie eine Bittschrift an den Unterkönig ergehen, und begehrten, der Graf sollte zuvor bey dem Corregidor der Stadt so viele tausend Thaler niederlegen, als vonnöthen wären, den Gang oder Flügel von neuem zu erbauen, wenn derselbe durch das Graben Schaden leiden oder einfallen würde, allein der Graf wurde durch dieses abgeschröcket, und ließ von dem angefangenen Werke ab. Man sieht unten in dem Garten noch heut zu Tage den Baum, der eine weiße große becherähnliche Blume trägt, die Stufen, die zu einer frischen hellen Brunnquelle, die mit einem kleinen Gewölbe eingefasset ist, führen, und andere steinerne Staffeln, die von dannen weiter in eine unterirdische Gruft führen, welche sehr sichere, und gewisse Merkmaale die adeliche Indianerin

nerinn oder Fräulein, die man hier zu Lande Bisnias nennet, ihrem geliebten Grafen eröffnet hatte, den reichen und großen Schatz der Incas zu heben. Ich selbst bin etlichmal hinabgestiegen, und habe in dem untern Gange mit dem Fuße auf die Erde gestossen, wo ich aus dem Wiederhalle, der etliche Minuten dauerte, wahrnahm, daß alles unten hohl, und voller Grüste seyn müsse.

Die schöne und prächtige Pforte des Hauses und der Kirche der Jesuiten, wie auch des großen Universitätshauses, fallen wegen ihrer wunderschönen Bauart, sehr in die Augen.

Es sind noch drey andere Häuser der Jesuiten in dieser Stadt, nämlich das Haus des ersten Probierjahres, das Haus des heiligen Bernhards, wo die spanische Jugend in den freyen Künsten und guten Sittenlehren unterrichtet wird, und endlich das Collegium des heiligen Borgia, wo die adelichen Indianer sowohl in Glaubenslehren, als andern Wissenschaften unterrichtet werden. Alle diese Häuser, wie auch die übrige, die unser Orden in diesem Reiche besaß, sind mit sehr vortreflichen Bibliotheken versehen.

Gegen der Stadt Cuzco über ist ein Berg, auf welchem die Festung der Incas liegt, welche billig
ein

ein Wunder der Welt zu nennen ist. Sie hat überaus hohe Mauern, die aus ungeheuren Steinen zusammengefüget sind. Ein jeder Stein macht in der Länge und Höhe ein halbes Stockwerk, und in der Breite fast ein Viertel der Mauern aus. Alle Steine sind so künstlich zugerichtet, und ohne allen Kalk so gleich zusammen gesetzt, daß ich in der Welt ein ähnliches Werk nicht zu seyn glaube. Diese so berühmte und schöne Festung des peruanischen Alterthums wird von den Spaniern völlig vernachlässiget; da sie doch die ganze Stadt Cuzco wider alle feindliche Anfälle zu beschützen, sehr wohl lieget. Man hat allda alle Gassen, Höfe, und Gärten in den Augen, und kann alle Feinde mit grobem Geschütze zu Grunde richten.

Es sind in dieser Festung zwei große unterirdische Gräfte, die sie Chincanas nennen. In eine derselben kroch ich durch die schmale Oefnung, so durch einen Felsen gemacht ist, und sah mit Bewunderung, wie schön, artig und künstlich, der Felsen gleich einem großen und breiten Felsenkeller ausgehauen ist. Ringsherum sind viele Sitze in den Felsen hineingebauen, wo sehr viele Personen bey starker Sonnenhize sich abkühlen können. Oben fällt das Licht durch eine Oefnung hinein. In die andere habe ich es nicht gewaget, hinein zu gehen, weil man mich versicherte, daß diese Grust so tief
und

und weit unter der Erde fortlaufe, daß sich bisher noch niemand unterstanden, das Ende derselben zu suchen.

Cuzco ist mit vielen schönen Meyerhöfen, fruchtbaren Feldern, und angenehmen Gärten versehen, die sehr schöne und wohlriechende Blumen, herrliche Obstfrüchte, und andere nughare Feldgewächse das ganze Jahr hindurch im Ueberflusse hervorbringen; obschon die Himmelswitterung zu Zeiten etwas rauher ist, als zu Lima. Durch die Mitte der Stadt fließet ein kleiner Fluß, den sie Quatanay nennen. Dieser läuft zu Zeiten so, daß er von den Bergen die größten Steine mit herab und fortwälzet. Etliche Tagereisen von Cuzco hält sich hinter dem hohen Gebirge ein indianischer König auf, den zwar die Spanier einen Rebellen heißen, der sich aber den rechtmäßigen Herrn und König von Peru nennt, und vorgiebt, er führe sein Geschlecht von dem Geschlechte der Incas, oder alten Könige her. Ob er nun aus diesem königlichen Stamme, wie er sagt, hervorsprosse, lasse ich dahin gestellet seyn. So viel weiß man doch, daß er vor etlichen Jahren als ein adelicher Jüngling in der Stadt Cuzco in dem Hause des heiligen Borgia aufgezogen, und in den Wissenschaften unterwiesen worden, wo er jederzeit Anzeichen eines großen Geistes von sich gab, ohne daß er sein hohes Herkommen jemals jemand geoffenbaret hätte. Er hat fast alle herumliegende Heiden (Maran Cochas)

Cochas) unter welchen er wohnet, und deren Zahl unendlich groß ist, schon an sich gezogen, und folgen solche seinem Befehle und Wink. Da er nun das ganze Königreich Peru mit aller Gewalt suchet, sprechend, es sey solches von den Spaniern ungerechter Weise seinen Anherren geraubet worden, so hat man billige Ursache zu befürchten, er möchte etwann, wie er solches schon etlichemal gethan, bey guter Gelegenheit hinter seinen Bergen hervor brechen, das ganze Peru mit einem erstaunlichen Kriegsheere überschwemmen, und solches sich unterwürfig machen, zumal da die Spanier hier zu Lande sehr wenige oder gar keine regulirte Soldaten und Festungen haben, und also seiner Macht sehr schwer würden Widerstand thun können. Dazu kommt noch, daß die neubekehrte Indianer des spanischen Jochs sehr überdrüssig, und wohl die ersten seyn könnten, die sich freiwillig zu diesem indianischen Könige schlagen, und auf seine Seite häufig überlaufen würden. Auf Befehl des Königs Ferdinands VI wurden von dem Unterkönige zu Lima, Don Joseph Manso, Conde de Superunda, vor etlichen Jahren zween Jesuiten, die mir diese Geschichte mündlich mit allen vorgefallenen Begebenheiten erzählt haben, über diese Gebirge zu diesem indianischen Könige abgesandt, um zu sehen, was er für Verfassungen allda führe und habe. Da sie nun zu Tarma ankamen, so eine Grenzfestung ist, wo gleich jenseits des Flusses die

Journ. zur Kunst u. Litteratur. III Th. S Lande

Landschaft dieses indianischen Königes anfängt, sagte ihnen der allda sich befindende Corregidor, sie sollten sagen, sie wären Abgesandte vom römischen Papste: denn er wüßte gewiß, daß der Apu *) Inca, oder König ein katholischer Christ sey, mithin er sie gewiß vor sich lassen würde. Die zween Jesuiten bedienten sich dieses guten Rathes, und da sie an den Fluß kamen, riefen sie in indianischer Sprache hinüber, daß sie im Namen des römischen Papstes mit dem Apu Inca zu sprechen verlangten. Folgenden Tag kam frühzeitig die Antwort, sie sollten über den Fluß setzen. Da sie sich nun auf der andern Seite befanden, stunden auf den Wegen, wo sie durch marschiren mußten, unzählige Indianer mit Pfeilen und Bogen, die sie zum Zeichen des Friedens und der Freundschaft gegen die Erde senkten. Sie reiseten etliche Tage in Begleitung vieler Indianer durch sehr große und volkreiche indianische Dorfschaften, bis sie endlich an den Ort gelangten, wo der Apu Inca seine Wohnung hatte. Man führte sie in das Haus, so ihnen der indianische König zu ihrem Quartiere anweisen lassen; und nachdem sie einige Zeit von der Reise ausgeruhet hatten, wurden sie von einigen Trabanten und Bedienten vor den Inca geführt. Dieser empfing sie ganz lieblich auf seinem Throne. Einer der Jesuiten, da er ihn erblickte, erkannte ihn alsobald aus dem Gesichte

*) Apu, Herr.

sichte, daß er derjenige sey, welcher ehedessen im Hause des heiligen Borgia zu Cuzco als ein adelicher Jüngling, von indianischem Geblüte eines Cazikens aufgezogen und unterwiesen worden; doch ließ er sich nichts davon merken. Der Jesuit hielt seine Anrede in indianischer Sprache. Er sagte, daß sie von dem römischen Stuhle abgesandt worden, sich zu erkundigen, ob nicht auch in diesen Gegenden des Königreichs Peru das wahre Glaubenslicht könnte angezündet, und seine Indianer in der heiligen Lehre des allein seligmachenden Glaubens unterrichtet werden. Auf dieses antwortete der Inca, dieses wäre schon längst sein Verlangen gewesen, daß seine Unterthanen in der Lehre des wahren Glaubens möchten unterrichtet werden, weil er selbst ein katholischer Christ sey. Er habe zwar vor etlichen Jahren einige Priester eines andern Ordens in der Nähe gehabt, die solches hätten anfangen können, da sie aber seine Unterthanen bereden wollten, sie sollten ihm nicht Gehorsam leisten, denn er wäre nur ein Rebell, weil der König von Spanien allein der rechtmäßige Herr über ganz Peru sey, wäre er gezwungen worden, solche wieder weit über das Gebirge hinaus zu jagen; allein von den Jesuiten sollten jetzt kommen so viel, als nöthig wären. Er versprach ihnen in allem, was dieses Bekehrungswerk anbelanget, an die Hand zu gehen, und versicherte sie zugleich, daß auf seinen Befehl alle seine Unterthanen

nen sich ganz willig in der wahren Glaubenslehre unterweisen lassen würden; der Papsst sollte aber seine ungerechte Schenkung, die er dem Könige von Spanien that, widerrufen, da er ihm das Königreich Peru übergab. Es wäre freylich der heilige Vater von den Spaniern mit List und Betrug hingetangen, und sehr belogen worden, da sie ihn versicherten, es wäre niemand mehr von dem königlichen Geblüte der Incas übrig, dem die Krone des Königreichs Peru gebühre; denn sie vermeinten, sie hätten durch ihre unmenschliche Grausamkeit, die sie an seinen Voraltern ausgeübet hatten, auch alle Zweige des königlichen Stammes ausgerottet, und gänzlich vertilget; allein sie hätten sich in ihrer Meinung sehr geirret: denn er habe noch vier Prinzen. Nachdem sich diese zween Jesuiten acht Tage lang allda aufgehalten, und täglich mit dem Inca vieles gesprochen, reifeten sie wieder über das Gebirge nach Lima, wo sie die ganze Begebenheit ihrer Reise schriftlich aufsezten, und dem Unterkönige übergaben, der diesen Bericht alsobald nach Madrid an Ferdinand VI. überschickte. Dieser Monarch ließ nachher einen königlichen Befehl nach Peru ergehen, daß künftig weder ein Jesuit, noch ein anderer Ordensgeistlicher sich mehr unterstehen sollte, zu diesem Rebellen zu gehen, um die allda sich befindende heidnische Völker in der wahren Glaubenslehre zu unterweisen. Beyde Jesuiten, mit welchen ich neun

Monas

Monate zu Lima Umgang hatte, versicherten mich, sie hätten in diesen Gegenden in den Dorfschaften unzählliche Indianer angetroffen, und könnte man nicht wissen, wie weit sich diese Landschaft in die unbekanntesten so genannten Amazonenländer hinein erstrecken, wo sich schon alle alldo befindliche Heiden diesem Inca unterworfen haben.

Nach verlossenem Monate meines Aufenthaltes zu Cuzco, setzte ich meine Reise fort, und fand nach etlichen Tagen den Weg ganz eben, und zum Reisen sehr bequem. Denn sobald man die Peruanischen Berge überstiegen hat, so scheinen die folgenden Provinzen eine ganz andere Landschaft zu seyn. Man sieht auf mehr als zwey hundert Stunden nicht einen einzigen Baum, sondern alles ist voll Heiden, wo so wohl auf der Ebene, als auf den Anhöhen und Hügeln unzählliches indianisches und europäisches Vieh gewendet, und gezogen wird. Nach drey Wochen, nachdem ich durch viele sehr große indianische Dorfschaften und Meyerhöfe gereiset war, langte ich zu Puno an, wo der große See Titicaca, der einem Meere gleichet, seinen Anfang nimmt. Diese Stadt wird so wohl von Spaniern, als Indianern bewohnt, hat eine überaus schöne von Quadersteinen gebaute Pfarrkirche, prächtige Häuser, und einen Corregidor. Sie liegt an dem Fuße eines hohen Berges, Cancharani genannt, aus welchem schon viele Jahre her, und noch

täglich viel Silber gegraben wird. Diese Silbermine ist auf folgende Art entdeckt worden. Ein von Spanien in diese Landschaften gekommener adellicher Jüngling wollte zu Potosi bey seinen Auserwandten sein Glück suchen; wurde aber auf der Reise sehr gefährlich krank, so, daß er mit harter Mühe diesen Ort Puno lebendig erreichte. Es kehrte allda in dem Hause einer Indianerin ein, die eine Wittwe war. Diese nahm ihn mit großer Liebe auf, und verpflegte ihn in seiner Krankheit, wie eine Mutter ihren Sohn. Da nun der spanische Jüngling durch so gute Verpflegung seine vorige Gesundheit wiederum erhalten hatte, wollte er sich aus Dankbarkeit mit der einzigen Tochter der Indianerin verheurathen, um allezeit bey einer so liebreichen und dienstwilligen Mutter zu verbleiben. Die Spanier, welche solches in dem Orte merkten, mißriethen auf alle Weise und Wege dem Jüngling diese Heurath, weil es sowohl ihm, als seiner ganzen Freundschaft die größte Schande seyn würde, wenn er sich als ein edler Spanier mit der Tochter einer armen Indianerin verheurathen sollte. Die Tochter merkte solches; sie sagte zu dem Jünglinge, er sollte sich in seiner Neigung nicht irre machen lassen, es würde ihn gewiß die Heurath mit ihr niemals gereuen; denn sie verspreche ihm sicher, daß sie ihn in kurzer Zeit zu einem reichen Manne machen wollte, er sollte nur mit ihr spaziren gehen, und nachdem

sie

sie sich an einem gewissen Orte würde niedersetzen, sollte er denselben wohl merken, alsdann einige getreue Indianer mit sich heraus nehmen, und graben lassen, er würde allda eine sehr reiche Silbermine entdecken. Der Spanier glaubte dem Mädchen, merkte den Ort wohl, wo sie sich niedergelassen, ließ allda Steine ausheben, und fand sogleich die reiche Silbermine. Diese zeigte er alsobald dem Gouverneur an, und erhielt die Erlaubniß, sie auf seine Kosten zu bearbeiten. Er verheurathete sich mit der Indianerin, und fieng die Arbeit mit so glücklichem Fortgange an, daß er in kurzer Zeit ein sehr reicher Mann ward. Von Puno gelangte ich mit meinem Gefährten am folgenden Tage zu Chueuito an, und wurde von dem Corregidor des Ortes sehr höflich empfangen, der uns beyde in seinem Hause drey Tage lang sehr wohl bewirthete. Dieser Ort ist die Hauptstadt der Provinz gleiches Namens. Sie ist gar nicht groß, hat aber ehrbare Häuser, breite Gassen, und zwey große Pfarrkirchen. Sie liegt auf einer kleinen Anhöhe, nahe bey dem großen See Titicaca. Es befindet sich allda eine königliche Schatzkammer, wo die Silberstangen, so sie Barras nennen, von dem Silber gegossen werden, welches sowohl in dieser, als in der Provinz von Paucarcolla aus den Silberminen gegraben, und reichlich gearbeitet wird.

Von da setzte ich meine Reise über Acora, und Hilabe, zwei sehr große indianische Dorfschaften fort, und langte endlich den 22sten August in meiner Mission zu Jult frisch und gesund an. Diese stehet unter dem Gouverneur von Chucuito, der den Indianern das Recht sprechen, und ihre Klagen und Streitigkeiten in weltlichen Dingen ausmachen muß. In geistlichen Sachen ist sie dem Bischöfe von Paz unterworfen, welche Stadt 40 Stunden davon entfernt ist. Sie stehet an der Landstrasse, welche nicht allein von den Reisenden in Peru, sondern auch von denjenigen, die aus Paraguay nach Peru reisen, sehr stark betreten wird. Man giebt hier den Fremdlingen nur dreitägigen Aufenthalt, nach deren Verfließung sie ihre Reise fortsetzen müssen; sollte aber einer von den Reisenden in eine Krankheit fallen, wird er allhier in das Spital gebracht, wo man ihn sowohl mit Speise und Trank, als auch mit leiblicher und geistlicher Arzney versorget. Diese Mission oder Dorfschaft Jult liegt auf einer Anhöhe nahe an dem großen See Titicaca, zwischen vier hohen Bergen, welche die ganze Dorfschaft der Indianer umgeben, und einschränken, deren der eine Ulla, der andere Caracollo, der dritte Capacollo, und der vierte Culpucara genennet wird. Dieser letztere ist der größte und höchste, und ist von der Mitte an bis fast an die Spitze mit vier dicken und hohen Mauern ringsherum umgeben,

zwei

zwischen welchen die Indianer viele Felder haben, wo sie Erdäpfel und Quinoa bauen. Die Mauern sind schon an vielen Orten zusammen gefallen. Dieser Berg war die Festung der uralten heidnischen Indianer, wo sie sich dem fünften Inca, Capac Yupanqui, der sie unter seine Botmäßigkeit bringen wollte, viele Jahre sehr stark und tapfer widersetzten, bis er sie endlich durch eine grausame List, die seine Heldenthaten ziemlich verdunkelt, überwunden, und unter sein Joch gebracht. Alle vier Berge haben oben auf der Spitze ein großes und hohes Kreuz, die ein frommer Priester aufrichten ließ.

Diese vier Berge sind nebst einem andern, der nahe zwischen zweyen derselben liegt, und Tacari heißt, mit vielen reichen Silberadern und Minen gespicket, wo ehedessen sowohl die heidnischen Indianer, als Spanier viel Silber ausgegraben haben.

Der Ort der Mission ist zugleich eine große Dorfschaft, wo nur Indianer wohnen, hat lange gerade Gassen, und in der Mitte einen viereckigten großen und breiten Markt, wo die Indianerinnen an Sonn- und Feyertagen ihre Waaren verkaufen. Es sind allda vier schöne Kirchen, die von Stein wohl erbauet, auch mit sehr vielem von Gold und Silber gemachten sehr reichen Kirchengeräthe versehen sind, mit welchem an hohen Festtagen

die Altäre von unten bis oben bedecket werden. Sie prangen mit sehr reichen und kostbaren priesterlichen Kleidungen von Brocat. Inwendig sind die Kirchen mit großen und guten Gemälden ausgezieret, deren jedes ein Kunststück genennet werden kann. Sehr künstlich aus Holz geschnitzte Bildsäulen stellen den Heiland an der Säule, wo er gequälte wurde; wie er das Kreuz trägt; wie man ihn von dem Kreuze herabnimmt; nebst den Bildnissen Johannes des Täufers, des heiligen Hieronymus, und St. Franciscus vor. Ob sie schon alle nur von indianischen Bildhauern verfertigt worden, so muß ich doch aufrichtig bekennen, daß sie sehr künstlich und gut ausgefallen sind. Diese vier gemeldete Kirchen, führen folgende Titel. Die erste ist die Peterkirche, zu welcher die Indianer gehören, die man Quancoellos nennet, und die Kirche des Hauses der Jesuiten ist; die andere ist die Kirche des heiligen Kreuzes, wo im Hochaltare ein großes Stück des heiligen Kreuzes verwahret wird, das der heilige Gorgia hieher verchret hat. Zu dieser Kirche gehören die Indianer, die man Incas, Chambillas und Chinchayas nennet. Die dritte ist die Kirche der Himmelfahrt der seligsten Jungfrau, und gehören zu solcher die Indianer, so man Mochos heißet. Die vierte und letzte ist dem heiligen Johannes dem Täufer gewidmet, wo die Säulen, die das Kreuz und den Chor der Kirche machen, so

künst-

künstlich aus aschgrauem Steine gehauen, und mit vielen Blumen und Laubwerken so artig ausgearbeitet sind, daß die Durchreisenden nicht glauben wollen, daß sie von Stein, bis sie mit einem Messer die Probe machen. Es gehören zu dieser Kirche die Indianer, die man Ayancas nennet; und obschon diese sechs Geschlechter oder Stämme der Indianer, die zu der julischen Dorfschaft gehören, nur eine Sprache reden, so sind sie doch in dem Gesichte so unterschieden, daß man sogleich weiß, aus was für einem Stamme sie her sind. Alle besagte und zu dieser julischen Mission gehörigen Indianer, belaufen sich auf 10 bis 12 tausend Seelen. Vier Priester unserer Gesellschaft, welche allezeit unter ihnen wohnten, hatten die geistlichen Verrichtungen zu versehen. Auf einer nächst an dem Orte liegenden Anhöhe, stehet eine Kapelle der heiligen Barbara, welche derjenige von uns besorgte, der zugleich über die gemeinschaftlichen Güter die Ob- sorge trug, die in acht Landgütern bestunden, auf welchen zusammen 15 tausend indianische, und 5 tausend europäische Schaaf, nebst 80 Ochsen und Kühen gezählet wurden, über welche 50 Indianer als Hirten bestellet waren.

Von diesen Gütern wurden unterhalten: erstlich, die Armen des Orts mit täglicher Speise, auch mit Kleidung; zweytens die Musikanten, die wegen

wegen beständiger Beschäftigung in den Kirchen, wenig Zeit zum Arbeiten übrig haben, sich zu ernähren; drittens die schwachen und kranken Indianer, die wegen ihrer Krank- und Schwachheit das Jahr hindurch nicht so viel Geld verdienen können, den königlichen Tribut zu bezahlen; viertens der Schulmeister, der die kleinen Indianer im Lesen und Schreiben unterrichtet, und endlich die Indianer, welche alle Jahre zu bestimmten Zeiten nach der Stadt Potosi, welche von Juli 150 Stunden entfernet ist, reisen müssen, um in den Silberminen allda zu arbeiten. Es ist auch in dieser Dorfschaft ein Spital, worinn die Kranken umsonst mit Kost und Arzneien verpfleget werden, wozu die Apotheke monatlich 50 harte Thaler Einkommen hat, die derjenige bezahlen muß, der das Jahr hindurch in der Dorfschaft Wein und Brantwein verkaufen darf. Die geistliche Jurisdiction dieser Mission zu Juli, erstrecket sich in dem Umkreise auf mehr als 100 Stunden, über die rauhesten Berge, gefährliche Flüsse, und unermessene Weiden, wo sich die meisten Indianer, mit ihren ganzen Familien in ihren Hütten und Landgütern bey ihren Heerden aufhalten, und ihren Seelforgern viele Mühe und Schweiß verursachen: denn wenn sie erkranken, muß man ihnen beystehen, sie beichten zu hören, und ihnen das heilige Abendmahl, und letzte Delung zu geben. Wenn eine starke Krank-

helt

heit unter ihnen eintreiffet, lassen sie ihre Seelsorger fast wöchentlich vier bis fünfmal rufen. Das beschwerlichste ist alsdann für diese, daß sie nicht allein zwei, drei, oder vier Stunden, sondern öfters zehn, zwanzig, und dreißig, ja noch mehrere Stunden reuten müssen, und dieses auf den rauhesten Wegen, unter tausend Beschwernissen und Lebensgefahren. Ueber dieses müssen sie das Jahr hindurch diese ganze Völkerschaft durchwandern, um ihnen zu predigen, ihre Kinder zu taufen, und sie in der christlichen Lehre zu unterweisen.

Ihre Sprache, die sie Aymära nennen, ist völlig anderst, als die Quichua, so die allgemeine Sprache des Königreichs Peru ist. Hier ist eine kleine Probe davon.

Santa Cruzna unañcha - pa - laycu aucanaca -
Sanctae Crucis Signum suum propter inimicos
 Isatha nanaca Kespüta nanacan' Dio - Isa Apuhua,
nostros nos liberet nostrum Deus noster Dominus,
 Auquina, yocansa, Espiritu - santonsa suti - pana.
Patris & Filii & Spiritus Sancti in Nomine suo.
 Amen.
Amen.

Nanacan' Auqui - ha, halajpachan cancata,
Nostrum Pater meus, in Caelo tu es,
 suti ma yupaycháta cáncapa, Reyno - ma
Nomen tuum sanctum sit, Regnum tuum
 nana-

nanacáru hutpa , munaña - ma luráta cáncapa
nobis ueniat , uoluntas tua facta sit

haiajpachansa , acapachansa uc'hamaraqui.
in Coelo , in terra similiter.

ttanta - fsa nanacáru hichuru churita , hucha-
Panem nostrum nobis hodie des , pecca-

naca - fsa - sca pampacharapita , camisa hiuf-
ta nostra etiam nobis remittas , uti ,

sanaca - taqui huchachafirinaca fiaru pampachápi-
nos contra peccantibus nostris nos condo-

thua uc'hama , haniraquihua huatecañaru tin-
namus similiter , non etiam in tentationem nos

cuyañahatáti , maasca taque chiginacátha ke-
cadere finas , sed ab omnibus periculis nos

spiíta. Amen.

libera. Amen.

Hamppatjáma Maria, Diosna gracia - pampi
Aue Maria, Dei gratia sua

phoca - tatáhua , Dios Apu - fsahua humampi
plena tu es , Deus Dominus noster tecum

canqui , huarminacatha collana - tapi puraca-
est , inter mulieres benedicta es tu , uentris

mathsa yuriri huahua - masca , Jesu - fsa col-
tui enatus filius tuus , Iesus noster be-

lana - raqui - pi. Santa María, Diosna Tayca-
neditus etiam est. Sancta Maria, Dei mater

pa , huchajtaranacá - fsa - laycu hamppatarapita
sua , peccatoribus nobis pro ora tu

hichása , hihuaña - fsa - pachansa uc'hamaraqui.
nunc , mortis nostrae in tempore similiter.

Amen.

Amen.

Wo ich ein Strichlein zwischen die Wörter gesetzt habe, müssen solche zusammen gelesen werden, als wenn es nur ein Wort wäre.

Die Berge in den Gegenden dieser Mission sind von aussen unfruchtbar, inwendig aber alle voll Silber; und doch sind die Minen der Berge Sulipucara, Caracollo, Yacari, Vilanyn, Sacata, Lurisa, Pichu, Cancali, Sivicani, und Harumbamba, wegen der neu entdeckten Silberminen zu Puno und San Antonio, von den Spaniern verlassen worden, deren die letztere, nämlich die zu Harumbamba ehedessen dem Könige von Spanien drey Millionen harte Thaler in drey Monaten eingetragen, wie solches noch in den Rechnungsbüchern der königlichen Schatzkammer in Chucuito zu lesen ist, wo die Silberstangen oder barras von dem zu Harumbamba gegrabenen Silber sind gegossen worden. Diese Silberadern gaben so lange reichliche Ausbeute, bis zween Souverneurs, die rechtmäßige Herren durch ungerechte Strittigkeiten weggebissen, die nachmals solche fortgraben liessen, aber ihr eigenes Geld unnütz hineinsteckten, und so lange da arbeiteten, bis sie völlig verarmet, und die tägliche Kost bey den Jesuiten zu Just suchen mussten. Ich habe zu meinen Zeiten allda beyde arm und elend in die Ewigkeit gehen sehen.

Ich will noch ganz kurz beschreiben, wie man hier zu Lande von den aus den Minen gegrabenen Stufen das Silber heraus ziehe. Es gibt einige, in welchen man schon das weisse und harte Silber von aussen siehet, welche sie plata blanca nennen; andere aber gibt es, die das Silber, so sie in sich haben, von aussen nicht sehen lassen, aber doch daran sehr reich sind, deren einige man pomillos rancos heisst. Alle diese Steine werden von den Bergwerken in die Silbermühlen, oder Fabriken, die sie hier zu Lande Trapiches nennen, geführet, wo sie unter einem grossen, runden Mühlsteine, welchen das Wasser durch das Mühlrad heruntreibt, zu kleinen Sandkörnchen zermahlet werden. Dieser Silber sand wird nachgehends mit dürrer Reisig in einem Backofen gebrannt, und hierauf mit der Asche auf einen mit Steinen dick gepflasterten Hof gebracht, wo man ihn mit Wasser, wie einen Leimen annimmet, und in unterschiedliche kleine Bretlein, gleich den zarten Beeten abtheilet. Hierauf werden nach etlichen Tagen diese Silberbeetlein mit Salz vermischet, so viel als es vonnöthen ist, mit Wasser wiederum zu Letten gemacht, und etliche Tage hindurch von einem Indianer mit den Füssen zusammen getreten. Wenn man glaubet, das Salz hätte den Silber sand wohl durchbissen, so wird in das Silberbeetlein so viel Quecksilber, als man vonnöthen zu seyn achtet, geschüttet, und, wie zuvor, mit den Füssen von einem

India

Indianer wohl zusammengetreten; nachmals läſſet man das ganze Silberbeetlein ruhtig mit dem Queckſilber ſo viele Tage ſtehen, als man erachtet, daß es ſchon alles Silber an ſich gezogen habe, da dann ſolches mit Letten und Sand zuſammen gefaſſet, in einen ſteinernen Trog geſchüttet, und mit Waſſer über abhängs gelegten ledernen Häuten, die in der Mitte eine kleine Tiefung haben, geſäubert wird. Denn das oben von der Rinne in den Trog gelassene Waſſer ſpület über die ledernen Häute, die wie ein kleiner Canal geſeget ſind, alle Unſauberkeit hinweg, das Queckſilber aber mit dem angezogenen Silber fällt in die gemachte Tiefungen der Häute, und bleibt da liegen, biß das Waſſer allen Urath abgeführet hat. Nach dieſem wird alles Queckſilber aus den Tiefungen der Häute in einen ledernen Beutel, der unten ſpizig gemacht iſt, geſammelt, den man über ein Geſchire aufhänget, damit das Queckſilber, das nach und nach herausſchwizet, in daſſelbe tropfe; das Silber aber bleibt wie ein Käſ in dem Beutel, welcher Silberkäſ nachher mit einem Stempel in die Formen ſtark hineingedruckt wird, damit er hart werde. Nach Erhärtung des Silberkäſes werden die hölzerne Formen abgenommen, die Piña (Silbermaſſe) aber, denn ſo nennen ſie die Spanier, wird auf glüende Kohlen geſeget, und glüend gemacht, damit das wenige Queckſilber, ſo vielleicht noch in dem Silber ſtecken könnte, durch das Feuer verzehret, in die Luſt Jonen, zur Kunſt u. Literatur III Th. E getrie

getrieben werde, und das Silber vollkommen rein bleibe, welches Silber sie Plata virgen oder Jungfernsilber nennen, weil es nunmehr ohne etnigen Zusatz oder Vermischung ist.

Außer den Silberbergen dieser Mission von Juli finden sich auch etliche Salzberge, wo das feinste und schneeweißeste Salz gemacht wird. Diese liegen von Juli 10 Stunden. Sie haben auf beyden Seiten zwey kleine Dörfer, die Hisca Hayu, und Hacha Hayu genannt werden, und zwey Kapellen, welche Filiale von der großen Dorfschaft Juli sind. Aus diesen Salzbergen quillt Salzwasser heraus, welches die allda wohnende Indianer in grossen von Steinen gemachten Gruben zusammensammeln, und damit währenden sechs Monaten, da es hier niemal regnet, die herumgeführte Mauern, und andere von Erden gemachte Formen so lange begießen, bis das Salz, so daran hängen bleibt, hart, und einen Finger dick wird, wo sie dann solches nachmals von den Steinen und Formen abnehmen, und in ihren Salzschauern aufheben, bis Kaufleute kommen, und es ihnen abkaufen.

Die Berge, Anhöhen und Heiden dieser Gegenden bringen nebst Kräutern und Grase für das Vieh und Schaafen fast gar keine Früchte hervor. Auf vier Meilwegs stehet man keinen Baum, als etwann einige Stunden, die an manchen Orten an den Anhöhen

hben und Bergen hinauf wachsen; daher man zum Kochfeuer durren Schaaf- und Rühmist, wie in Arasbien, gebrauchen muß, welchen die Hirten sackweise auf den Heiden sammeln, und in den Dorfschaften und Städten verkaufen. Es wird zwar 20 Stunden von Juli vieles Reisig von denen allda häufig wachsenden grossen Stauden gemacht, welches aber nur zum Brodbacken gebrauchet wird. Aus den kleinen Lannenbäumen, welche 25 Stunden von Juli wachsen, brennen die allda sich befindende Indianer Kohlen, die zu den Rauchfässern in den Kirchen dienen, und allein von den Gold-, Silber- und Eisenschmiden, und Schlossern gekauft werden.

Tag und Nacht sind auch hier einander gleich. Zwölf Stunden von Juli liegt eine sehr berühmte Heide, die voll indianischer Schaafte ist, in dem Umfange 9 bis 10 Stunden hat, rings herum mit vielen indianischen Hütten und Meyerhöfen besetzt ist, und Ayancabaraba genennet wird. Der Weg von der julischen Dorfschaft, drey Stunden ehe man dahin gelanget, führet durch eine über die massen schöne Flußenge, die sie Uruculen, die Fischers Flußenge, nennen, den Fluß aber, der durchfließet, nennen sie den grossen Fluß Quenque. Dieser führet viele Fische mit sich, die sie Suches nennen, und die unseren Kaulruppen sehr ähnlich, auch so gut, als diese, zu essen sind. Der Fluß ist so tief und so breit,

als unser Mann, und läuft in den fünf Regenmonaten so stark, und so reißend an, daß man entweder gar nicht, oder mit höchster Lebensgefahr darüber setzen kann. Was aber seine schöne und angenehme Flußenge anbetrifft, so dienet solche den Reisenden zu einer Freude der Augen; weil auf einer Seite theils die besten und angenehmsten Brunnenquellen aus den Felsen heraus quellen, theils sich von den Bergen die angenehm rauschende Bächlein herabstürzen, auf der andern Seite aber sich von der Natur selbst gebildete ungeheure Säulen, und Pyramiden befinden, welche die Kunst nachzumachen nicht im Stande ist. Gleich bey ihrem Eingange hat sie einen hohen Berg, auf welchem ehedessen eine sehr große Dorfschaft der heidnischen Indianer stand. Er ist zu gewissen Zeiten voll feuriger und heller Dünste, die aus der Erde zu nächstlichen Zeiten hervorbrechen, und den Reisenden Furcht und Schrecken verursachen. Man will solches den vielen Todtenbeinen, die allda häufig begraben liegen, zuschreiben; allein ich lasse dieses dahin gestellet seyn. Nach zurückgelegter Flußenge fänget gleich die gemeldete große Heide an, fast zu Ende desselben ist ein Hügel, der in seinem Umfange etwann eine Viertelstunde hat. Dieser strudelt beständig mit siedheißem Wasser, das er aus unterschiedlichen Gängen mit einem großen Geräusche, hervorstöset; als wenn man allda beständig die Trommel rührete. Die Indianer fangen das Wasser auf, und es dienet

dienet ihnen zu Gesundbädern. Unfruchtbare Weiber, wenn sie von diesem Wasser trinken, werden bald darauf fruchtbar, Schwache und Lahme erhalten den guten Gebrauch ihrer Glieder, und viele werden auch von andern Krankheiten durch dieses Wasser befreuet. Dieser Hügel wird von den Indianern wegen seines großen Geräusches, so er Tag und Nacht macht, Pojocollo genennet, und ist immer mit Rauch umgeben. Oben hat er zwey offene viereckigte Löcher, gleich zwey kleinen Seen, deren der eine mit warmen der andere aber, der nur zweyen Schritte entfernet ist, mit kaltem Wasser, gleich zweyen Kesseln, beständig strudelt und aufwalleet. In dem warmen konnte ich mit einer 100 Klafterlangen Schnur keinen Grund finden; in dem kalten aber fand ich ihn 40 Klaftern tief. Bey diesen zwey kleinen Seen, die oben auf dem Hügel liegen, ist noch ein anderes großes und weites Loch, welches die Indianer Mancapacha Laca, den Höllenschlund, nennen. In dieses ist fürchterlich hinein zu sehen, so wohl wegen der Tiefe, als wegen des siedheißen Wassers, welches darinn wallet und strudelt. Mit einem Worte, der ganze Hügel brauset und zittert Tag und Nacht so erstaunlich, daß ich das erstemal ganz erschrocken bin, und mich nicht lange auf denselben aufhalten wollte. Etwann 6 Stunden von dieser großen Heide liegen esliche sehr hohe Magnetberge, so, daß man Schlüssel und anderes Eisen an selbige hängen kann. Es ist in den

Monaten, wo es hier zu Lande viele Donnerwetter gibt, gefährlich zu reisen. Erwann 12 Stunden noch weiter hinauf giebt es viele Berge, auf welchen zwischen den Felsen und Steinen viele dicke Wurzeln heraus wachsen. Aus diesen machen die Indianer viel Serpentin, den sie wohl verkaufen; zum Feuer machen können die Wurzeln nicht gebraucht werden, wo man kochen will, weil ihr Rauch alles bitter macht.

Ich komme wieder auf unsere Dorfschaft Juli, und ihre Gegenden. Ob gleich allda weder Weizen noch Wein, oder andere Früchte wachsen, wird ihnen doch alles im Ueberflusse zugeführt. Cochabamba versichet sie mit vielen und sehr guten Weizen. Diese Stadt ist zwar keine von den größten Städten dieses Reichs, doch ist sie auch keine von den kleinern, und ist sehr wohl mit breiten und geraden Gassen versehen. Lucumpa, Moquequa, Ica, Pisco, und Arequipa, versehen die Dertter des Gebirges mit vielem Wein, Brandtwein, Baumöl, Baumwolle, indianischen Pfeffer, und Baumfrüchten. Die vier ersten Städte sind klein, aber sehr artig gebauet, wo alles im Ueberflusse wächst, Arequipa, oder Arequiva, wie andere schreiben, ist meines Erachtens die schönste Stadt dieses Königreichs: denn ob sie schon nicht so groß, als Lima, von welcher Stadt sie 52 Stunden entfernt ist, so ist sie doch sehr schön mit prächtigen Gebäuden von
Quader

Quadersteinen erbauet, hat breite und gerade Gassen, liegt auf einer sehr angenehmen Ebene an dem Flusse Chila, über welchen sie eine sehr schöne Brücke von Quadersteinen hat. Es werden auf demselben die Kaufmannswaaren von dem Meere del Zur bis nach der Stadt gebracht. Sie hat eine prächtige Domkirche samt einem Bischoffe, ist auch mit etlichen Pfarrkirchen, und wohl erbauten Manns- und Frauenklöstern versehen. Sie hat einen Corregidor, und wird von vielen spanischen Familien bewohnet, die um die Stadt herum viele Landgüter haben, wonebst vielen Baum- und Feldfrüchten der beste Weizen und Wein gebauet wird. Etliche Stunden von der Stadt gegen das Gebirge zu, liegt ein sehr hoher feuerspendender Berg, dessen Spitze fast das ganze Jahr hindurch aus einer großen Oefnung rauchet, aus welcher schon etlichemal viel Feuer hervorgebrochen, und sehr große Erdbeben verursacht hat.

Der See von Titicaca, der gleich an der Dorfschaft Juli liegt, wird für den größten in der Welt, so viel bisher bekannt ist, gehalten. Er hat 100 Stunden im Umkreise, so, daß er eher einem Meere, als einem See gleichet. Sein Wasser ist etwas gesalzen, er ist zu gewissen Stunden des Tages stille, und nachher wallend, wie das Meer. Er ist rings herum mit vielen sehr großen indianischen Dorfschaften und Marktstellen bewohnet, die alle

Aymarier sind, und in geistlichen Dingen zu dem
 Bistume von Paz gehören. Er ist sehr tief, und
 könnte auch große Schiffe tragen, wenn solche von
 den Spaniern erbauet würden, um auf dem See
 die Kaufmannsgüter von einem Orte zu dem andern
 leichter und geschwinder zu überbringen. Er ist sehr
 fischreich. Es erheben sich in diesem See mehr, als
 20 Inseln, deren doch nur zwei bewohnet, und an-
 gebauet sind, nämlich die Insel von Chucuito, und
 die Insel von Copacabana, deren jede drey Stun-
 den in der Länge, und acht im Umfange hat. Auf
 die letztere ließ ich mich einmal mit noch andern gu-
 ten Freunden in einem großen indianischen Rachen,
 der künstlich von Binsen und Seerohren geflochten
 war, führen. In diesen indianischen Rachen ist so
 sicher auf diesem See zu fahren, als in Booten, die
 von Holz und Brettern gebauet sind, weil er leichter
 von den Indianern gerudert werden kann. Auf
 dieser Insel haben wir uns etliche Tage aufgehalten,
 und alles in Augenschein genommen, was von dem
 Alterthume der Incas noch zu sehen war. So gleich
 bey dem Eingange der Ueberfahrt stehen etliche von
 Stein wohl erbaute alte Schilderhäuschen, in wel-
 chen die Schildwachen stunden, wenn sich der Inca
 auf der Insel befand. Auf der Ebene befindet sich
 der alte Palast, oder das Stammhaus des ersten
 Inca Manco Capac. Dieses Gebäude ist zwar
 schon meist zusammen gefallen. Es werden viele
 Rube,

Rühe, Rinder, und Schaaf da gezogen, auch viele Erdäpfel, Ocas, Quinoas, Bohnen, und Manz, oder indianisches Korn angebauet. Sie haben auch allda vielen Rosmarin, Nelken, und andere Gartensblumen, die von den umliegenden Dorffschaften häufig gekauft werden, um ihre Altäre in den Kirchen an hohen Festtagen zu zieren. Gleich bey dieser Insel ist noch eine andere, die zwar nicht so groß, aber eben so fruchtbar angebauet ist. Auf dieser stehet noch der alte Palast, wo ehedessen die Coya oder Gemahlinn des Inca gewohnet, wenn sich der König auf der großen Insel befand. Auf dieser hat heut zu Tage der Cajite von Copacabana seine Landgüter, die er anbauen läffet, und viel Nutzen daraus ziehet.

Copacabana liegt auf der Halbinsel dieses Namens, wo die nothwendige Ueberfahrt in die Insel des Inca ist. Nachdem wir glücklich in dem Hafen der Halbinsel angelanget, wurden wir allda von dem Corregidor von Achacachi, und Cajiten von Copacabana sehr prächtig mit einem Gastmahl empfangen, und mit einer lustigen Rehjagd ergötzet. Diese Halbinsel ist mit vielen Landgütern versehen, und hat eine Menge Schaaf, Rinder, und Rüh, von welchen jährlich viele frische Butter und Käse gemacht wird. Der Marktstecken Copacabana ist groß und wohl erbauet, auch sehr berühmt wegen einer großen Wallfahrt, die aus allen reichen Provin-

zen, Städten, und Dorffschaften des ganzen südlichen America mit reichen Opfern, und großer Andacht dahin angestellet wird. Die Kirche, welche unter der Obforge der Herren Augustiner stehet, ist sehr schön. Das Bild der Mutter Gottes ist mit vielem Gold, Silber, Diamanten, und andern kostbaren Steinen ausgezieret. So wohl in den zwei Inseln des Inca und seiner Königin, als auf der Halbinsel von Copacabana, und andern herumliegenden Orten dieser Gegenden wird mehrmalen von den Indianern, wenn sie ackern, viel Gold gefunden, welches die alte Einwohner vergraben haben, damit es nicht in die Hände der Spanier kommen möchte. Zu meinen Zeiten ist auf der Insel des Inca von einem Indianer ein goldenes Bild heraus geackert worden, welches einen Indianer auf einem Steine sitzend vorstellte. Es war sehr künstlich gegossen, und fein ausgearbeitet. Der Indianer brachte es dem Gouverneur, der ihm 100 harte Thaler aufzählte, und das Bild dem Unterkönige nach Lima schickte, der es nach Madrid an den König übersendete, wo es in die königliche Schatzkammer gebracht wurde. In eben diesen Gegenden war vor etlichen Jahren ein Gouverneur, der sehr gewissenhaft, und mittheilidig mit den Indianern umgieng, und sie nicht mit vielen Anlagern, wie es andere zu thun pflegen, belästigte, und ausfaugte. Dadurch gewann er die Herzen der Indianer so, daß die Casten

ken ihn gemeiniglich, wenn ihre Weiber mit einem Sohne entbunden wurden, zu Gevatter gebetten haben. Da nun die fünf Jahre seiner Regierung verfloßen, und er mit seiner Familie wieder nach Spanien zurück reisen wollte, war er ganz betrübt, weil er wegen seiner Gutherzigkeit gegen die Indianer sich wenig Reichthum in Indien gesammelt hatte. Die Caziken, seine Gevatterleute, merkten solches, und sagten ihm, er sollte gutes Muthes seyn, er werde nicht so leer, als er es sich vielleicht einbilde, nach Spanien zurück kehren; er sollte nur getreue Indianer bestellen, so viel er wollte, die wohl mit Stricken versehen wären; sie wollten zu Mitternacht kommen, und ihn an ein Ort führen, wo ein großer Schatz von Gold vergraben liegt, von welchem sie ihm so viel geben wollten, als er verlangte. Der Gouverneur hielt sich an ihre Worte, bestellte alsobald 10 bis 12 Indianer, und erwartete sie zu bestimmter Zeit. Die Caziken kommen nach ihrem Versprechen zu Nacht gegen zwölf Uhr zurück, verbanden dem Gouverneur die Augen, und führten ihn eine halbe Stunde durch Umwege, bis sie endlich an einen Ort kamen, wo sie etliche große Steine abwälzten, und ihn mit sich in ein unterirdisches Gewölbe führten. Allda öffneten sie ihm die Augen, und zeigten ihm das Gold, welches gleich Backsteinen aufeinander lag, sagten ihm zugleich, er sollte so viel davon nehmen, als ein jeder Indianer tragen

tragen könnte. Als dieses geschehen, verbanden sie ihm wiederum die Augen, führten ihn also aus dem Gewölbe hinaus, wälzten die großen Steine vor das Loch oder Thüre desselben, und begleiteten ihn bis nach Hause, wo sie ihm das mitgebrachte Gold einhändigten. Der Gouverneur, der mit diesem Reichthume glücklich in Spanien anlangte, eröffnete dieses alsobald, wie es seine Schuldigkeit war, dem Könige, welcher sogleich dem Unterkönige von Peru Befehl zuschickte, er sollte allen möglichen Fleiß anwenden, diesen Ort von den Indianern auszuforschen; allein es war alles umsonst bis auf die heutige Stunde. Sie läugneten alles, und wollten von solchem Schatze nicht wissen.

Ich komme wieder zu unserem großen See zurück. Auf diesem sah ich mehrmalen die nämlichen Wolkensäulen, die das Wasser von dem See in die Wolken hinaufziehen, auf die nämliche Art, wie ich oben bey der Seereise beschrieben habe.

Als ich mich einmahl in meinem Titial befand; so Challabamba heißt, und von Juli 3 Stunden entfernt ist, saß ich gegen Abendzeit, um frische Luft zu schöpfen, nahe bey dem großen See. Auf einmal erblickte ich ober mir eine dicke und finstere Wolke in dem Himmel, die von der Mitte aus nach und nach eine dicke und finstere Säule, gleich einem Mählbeutel, in den See nahe bey dem Ufer herabließ. Auf einmal fieng sich in dem Wasser ein

ein Windwirbel an, der ein so weites und rundes Loch in das Wasser machte, daß ich in der Unhöhe, wo ich saß, die Steine des Grundes sehen konnte. Nachmals fieng die Säule an, das Wasser hinaufzuziehen, gleich einer Wasserpumpe, mit solcher Gewalt und Getöse, daß kleine Kiesel und Feuersteine vom Boden mit dem Wasser in die Höhe gezogen wurden. Dieses dauerte etwann 12 oder 15 Minuten, nach welchen die Wolke nach und nach die Säule wiederum hinaufzog, und sich weiter ausbreitete. Ich eilte geschwind nach Hause, weil ich Donnerwetter befürchtete, welches aber doch nicht erfolgt ist.

Drey Stunden von Juli gegen die Stadt Chucuito zu, stehet nahe bey dem See ein berühmter Berg, den man die Herberge oder den Trinkberg des Inca nennet, weil der sänfte Inca viele Jahre die Azmarer auf demselben belagert hatte, sie ihm unterwürfig zu machen; da er aber solches niemals zu Stande bringen konnte, stellte er sich, als verlange er mit ihnen ewige Freundschaft zu stiften. Er stellte also an einem Tage ein großes Gastmahl an, zu welchem er alle Vornehme der Republik einlad, um Friede und Freundschaft mit ihnen zu machen. Da er sie nun alle aus der Festung auf diese Art zu sich in sein Lager gelocket hatte, befahl er den Seinigen, sie sollten, wenn seine Gäste würden wohl betrunken seyn, sie alle so bald die

die rothe Chicha würde aufgesetzt werden, grausam ermorden, welches auch vollzogen wurde, nicht ohne großen Nachtheil der Ehre dieses Fürsten. Dieser Berg stehet gerade gegen den andern Sulipucara genannt, hinüber, auf welchem die Festung der Aymarensen war. Sie sieht von ferne einem Palaste gleich, wegen der vielen Figuren, welche die heidnischen Indianer künstlich in die Felsen hineingehauen. Die Indianer sagen, daß in diesem Berge noch viele Götzenbilder vergraben liegen. Gleich an dem Fuße des Trinkberges fängt der künstliche Weg des fünften Inca Capac Yupanqui an, den er eine Stunde lang über einen Arm des großen Sees führen ließ, um in seinen Reisen den Umweg von vier Stunden zu vermeiden. Diese ist von vielen enge aneinander gelegten Steinen gemacht, die unten mit vielen Löchern oder Canälen versehen sind, wo das Wasser des Sees von einer Seite zur andern geleitet wird. Oben ist der Weg mit Sand und Erde so eben und hart gemacht, daß es eine Lust ist, über solchen zu reisen. Alles ist allda voll Seevögel. In diesen großen See fließen ringsherum viele Flüsse hinein, deren etliche sehr groß sind, und ihn Wasserreich machen, welches er durch einen Canal, den die Spanier el Desaguadero nennen, wiederum von sich giebt. Denn da machet der See einen sehr tiefen und stille gehenden Fluß, welchen er auf 60

Stun-

Stunden fortführet. Allda macht es den See Paria, in welchem sich das Wasser unter der Erde verlieret, ohne daß man bisher hätte ausforschen können, wo es wieder hervorkomme.

Gleich bey dem Einflusse des Desaguadero befindet sich eine sehr berühmte Brücke, welche aus vielen großen von Binsen und Seerohren künstlich geflochtenen Schiffen bestehet, deren eines mit dem andern wohl zusammen gebunden ist. Oben ist die Schiffbrücke mit dick zusammen gelegten Binsen und Seerohren belegt. Sie hat 4 bis 5 Schritte in der Breite, in der Länge aber mehr als funfzig, so lang nämlich der Fluß ist. Ueber diese Brücke werden Pferde und Maulthiere an der Hand geführt, die Waaren aber auf den Rücken der Indianer auf die andere Seite gebracht.

Allda wird jährlich unter dem freyen Himmel ein sehr berühmter Jahrmarkt gehalten, wo sich viele Kaufleute von den umliegenden Städten und Marktflecken versammeln, und ihre Kaufmannswaaren verkaufen. Er fänget an dem ersten Tage des Monats Julius an, und dauert fast 4 Wochen, zu welcher Zeit alle Caciken der Provinz von Chucuito mit ihren Indianern allda erscheinen müssen, welche selbtes Jahr die Ordnung trift, nach Potofl zu gehen, allda in den Silberminen zu arbeiten, weil zur nämlichen

lichen Zeit allhier alle in Gegenwart des Gouverneurs die Musterung passieren müssen, um alsdann mit ihren Capitänen von dannen ihre Reise nach Potosi fortzusetzen.

Diese wegen ihrer reichen Silberbergwerke in der ganzen Welt berühmte Stadt ist die größte in dem Königreiche Peru, und wird von Spaniern, Americanern, und Ausländern stark bewohnt. Ihre Gegend ist rauh, unfreundlich, kalt, und unfruchtbar, weil auf 3 bis 4 Stunden rings herum kaum ein grünes Gräßlein oder Staude angetroffen wird. Dennoch ist allda wohl zu leben, weil ihnen anders woher alles in Ueberflusse zugeführt wird. Sie hat 14 Pfarrkirchen, viele Mannsklöster, und ein Frauenkloster der heiligen Theresia. Etwann 30 Stunden von Potosi liegt am Flusse Pilcomayo die Stadt Plata oder Chuquisaca, welche die Hauptstadt der Provinz Charcas ist. Sie wurde von den Spaniern erbauet. Es befindet sich allda ein spanisches Gericht, welches sie la Audiencia de los Charcas nennen, dem ein Präsident mit seinen Rätthen (Oydores) vorstehet. Es wohnet auch ein Erzbischof da, der jährlich achtzig tausend harte Thaler Einkommens hat. Die Stadt ist schön erbauet, aber nicht so groß, als Potosi, Lima, oder Cuzco. Sie ist sehr volkreich, hat eine angenehme gesunde, wohltemperirte Luft, und ihre Gegend ist sehr fruchtbar an Weizen, Gersten, Obst, und
Wein.

Weintrauben. Es giebt auch daselbst in dem Berge, welchen sie Porco nennen, reiche Silberadern, die aber, nachdem die bey Potosi entdeckt worden, heut zu Tage nicht mehr geachtet werden.

Nachdem ich 14 Jahre lang in den Gegenden von Juli in dem Weinberge des Herrn gearbeitet hatte, wurde endlich nach und nach meine Gesundheit dermassen geschwächt, daß mich mein Oberer nach Paz abschicken mußte, wo ich auch gerne hinreisete, weil allda nebst der spanischen Sprache keine andere als die Aymara von den Indianern gesprochen wird, welche so wohl in der Stadt, als in den umliegenden Gegenden mit den Spaniern vermischet wohnen. Diese Stadt, welche von den Indianern Choquiya-pu, der Goldmeyerhof, benennet wird, liegt zwischen vielen Bergen, von welchen sie gänzlich umgeben wird, an einem Bache, der nach zweyen Stunden weiter hinab in einen schon großen Fluß erwächst. Sie ist zwar nicht groß, aber doch wohl erbauet mit breiten Gassen, und schönen Häusern, die innwendig mit vielen Gemälden und prächtigem Hausgeräthe ausgezieret sind. In der Mitte hat sie einen großen und breiten Markt, wo ein schöner Springbrunn rauschet, der vom weißen Steine von Perenguela gemacht ist. Nebst der Domkirche hat sie drey Pfarrkirchen, 5 Manns- und 3 Frauenklöster.

Journ. zur Kunst u. Litteratur. III. Th. U Sie

Sie ist sehr volkreich, und hat viele sehr reiche Kaufleute, und Einwohner. Die weltliche Regierung hat der Gouverneur mit dem königlichen Schatzmeister; die Geistliche aber der Bischoff, der allda wohnet, und jährlich 30 tausend harte Thaler Einkommens hat. Hieher kommt alles Gold, welches in den umliegenden Bergwerken gegraben, oder aus den Flüssen zu Tipuani, die reich von Goldsande sind, herausgenommen und allhier in Goldstangen gegossen wird, wo es die Güte samt den Werth der Feinheit des Goldes bekommt.

Drey Stunden von der Stadt Paz, liegt der berühmte Goldberg Illimani. Dieser ist sehr hoch, so daß ich ihn von den Gegenden von Juli, die doch mehr, als 50 Stunden entfernt sind, bey heiterem Himmel gesehen habe. Er ist von oben an bis fast an seinen Fuß das ganze Jahr hindurch mit Schnee bedeckt, und macht die Luft der Stadt Paz auch rauh, und unfreundlich. Ich habe allezeit 8 Stunden wegen der schlimmen und vielen Umwege vornehmlich gehabt, wenn ich in seine Gegenden zu Pferde oder auf Maulthieren wegen geistlicher Verrichtungen reisen mußte. Gleich bey dem Fuße dieses hohen Schnee- und Goldberges, wo nur ein Fluß, der kaum 20 Schritte breit ist, dazwischen fließet, fangen die hitzigen Gegenden von Tirata an, wo ich allezeit

allezeit vermeinte, wenn ich dahin gelangte, ich wäre wegen der grossen Sonnenhitze an die Gränzen der Hölle gerathen. Es wächst in diesen Gegenden von Tirata nebst den besten sowohl europäischen, als americanischen Feld- und Baumfrüchten, der beste Wein, den man für den vornehmsten in Peru schätzt. Nachdem ich in der Stadt Paz meine vorige Gesundheit wiederum erhalten hatte, unterredete ich mich mit meinem Obern dieses Orts, der 20 Jahre lang dem Heile der Seelen unter der Völkerschaft, die man Chiquitos nennet, oblag, und beschloß, mit ihm nach seiner Dorfschaft Buenavista zurück zu kehren, um einen Versuch in die Völkerschaft der Chiriguanos zu wagen, von welchen Heiden er schon 800 Seelen zum wahren Glauben bekehret hatte; allein da ich mich mit ihm schon reisefertig machen wollte, und anfieng, von ihm die Sprache dieses Volkes zu lernen, wurde er zu Lima von der Provincialversammlung zu einem Procurator nach Madrid und Rom erwählet, wodurch unser Vorhaben verhindert wurde. Die Chiquitos, wie auch die Moxos Baures, und noch andere Völkerschaften, die sich in diesen Gegenden befinden, sind schon zum wahren Glaubenslicht durch den apostolischen Eifer der Jesuiten gebracht worden; die Chiriguanos aber, Mowimas, und noch viele andere mehr, die in diesen Gegenden wohnen, sitzen noch in den Finsternis-

fen des Heidenthums, und sind alle abgefagte Feinde der Spanier. Die Chiriguanos, die ganz weiß, wie die Europäer, und sehr wohl gebildet sind, haben eine große Neigung, den wahren Glauben anzunehmen. Sie brachten selbst ihre kranke Kinder, die sie vermeinen, daß sie sterben würden, und bekehrten, wir sollten sie taufen, da sie dann solche nachmals bey uns in unsern Dorffschaften zurücklassen, damit sie, wenn sie vielleicht mit dem Leben sollten davon kommen, christlich unter den Neubekehrten auferzogen werden möchten. Sie wollen den König von Spanien für ihren Schutzherrn erkennen, was die Glaubenssachen anbelanget, auch mit den Spaniern in beständigem Frieden leben, und Handelschaft mit ihnen treiben; nur in ihrer Freyheit soll man sie ruhig lassen, und sie nicht mit Gewalt zu Unterthanen machen wollen. Die ganze Landschaft der Chiriguanos gränzet auf einer Seite an die Landschaft Sierra an, deren Hauptstadt Santa Cruz de la Siorra, oder la Baranca ist, welche die Spanier bey dem Fluße Guapei erbauet haben. Sie ist so schlecht und klein, daß sie den Namen einer Stadt nicht verdienet, ob sie schon einen Bischoff hat, der zwar nicht hier, sondern in Misqui wohnet, das auch ein kleines und 3 Stunden von dem erstern entferntes Städtchen ist, wo die Luft gemäßigter, und Wein und andere Feld- und

Baume

Baumfrüchte wachsen. Auf der andern Seite gränzen die Chiriguanos an die Völkerschaft der Chiquitos an, welche die erstern sehr fürchten, weil sie alle schon Christen sind, in dem Felde sich als tapfere Männer zeigen, und die Spitze ihrer Pfeile, die sie sehr sicher abschießen, mit einem so starken Gifte bestreichen, daß, wenn sie nur ein wenig riget, der ganze Leib des Verwundeten aufzugeschwellen anfängt, so, daß er in wenig Stunden zerborsten muß. Die Chiquitos allein wissen dieses so starke Gift zu machen; sagen es aber niemand, auch sogar ihren Seelsorgern nicht. In diesen Gegenden, etwann eine Tagreise von der Dorfschaft Buena Vista befindet sich ein See, von welchem mich der oben gemeldete Jesuit, mit dem Zunamen Turado genannt, der sich allda 20 Jahre lang befand, versicherte, daß kein Indianer sowohl von den Chiquitos, als Chiriguanos, zu bereuen wäre, sich diesem See zu nähern, weil sie sagen, daß, wenn sich jemand untermünde, der See sich auf einmal mit einem erschrecklichen Getöse und Wuth Haushoch erhebe, und aus seinen Schranken trete. Zwo Stunden von der Stadt Santa Cruz de la Sierra ist der berühmte Fluß Mamorè, der größer und breiter, als unser Rhein ist. Auf diesem reiset man zu den Völkerschaften der Moxos, Baures und anderer Indianer, deren schon viele zum wahren Glauben von den Jesuiten gebracht worden.

Die Indianer dieser Gegenden sind alle vortrefliche Bogenschützen, so, daß sie mit dem Pfeile auch einen Vogel im Fluge, gleich unsern Jägern herabstürzen, wozu sie von ihren Aeltern von Kindheit auf unterwiesen, und beständig geübet werden. Sie sind sehr grosse Liebhaber der Musik, und lernen mit leichter Mühe alle musikalische Instrumente, wenn sie von guten Lehrmeistern wohl unterwiesen werden. In Schlosser-, Drechsler-, Schreiner-, und andern mechanischen Arbeiten sind sie heut zu Tage sowohl unterrichtet, daß sie den europäischen Künstlern nichts nachgeben, und alles mit leichter Mühe nachmachen, was ihnen von Europa schön, niedlich, und künstlich in mechanischen Arbeiten vorgelegt wird, so, daß man keinen Unterschied machen kann, absonderlich, da sie die schönsten und vortreflichsten Hölzer dazu in ihren Wäldern im Ueberflusse haben. Die Weibskente arbeiten sehr fein, und künstlich in Baumwolle. Sie verfertigen aus dieser nicht allein ihre, und ihrer Kinder, und Männer Kleidung, sondern machen auch aus solcher die feinsten Servietten, Tisch- und Handtücher, die gewißlich auf fürstliche Tafeln könnten gelegt werden. Aus der Baumwolle, die von Natur braun ist, machen sie sehr feine Hals- und Schnupftücher, nebst andern guten Zeugen, die sie nachmals nach ihrem Belieben sehr gut und fein färben, absonderlich die Tischteppiche. Silber
und

und Gold wird allda nicht geachtet, sie kennen auch keine Geldmünze, sondern treiben mit andern Völkern ihre Handlung mit Waaren. Sie bauen sehr viel und guten Reiß, und indianisches Korn im Ueberflusse, aus welchem sie sehr gute Sorten machen, die aber gleich aus der Röhre oder Backofen müssen warm gegessen werden. Sie haben zwar schon mehrmalen sich von Peru Weizen bringen lassen, und denselben ausgesäet, der alsobald wohl und schön aufgewachsen, aber niemals Körner gegeben, deswegen wird ihnen von Peru vieler Zwiback jährlich überschicket. Man kann sowohl den kleinen als großen Indianern keine bessere Schenkung geben, wenn sie zu uns herankommen, und ihre Waaren auf den Flüssen in großen Machen bringen, als wenn man ihnen ein Stück Salz giebt, mit welchem sie gleich auf das Maul zufahren, und solches mit größter Begierde, wie den besten Zucker, essen.

Sie wissen das Wachs wohl zu bleichen, und sehr weiß zu machen, und versehen mit selben das ganze Königreich.

Da ich mich eben reisefertig machte, wieder in die Mission zurück zu gehen, kam der neue Bischoff von Santa Fe in Neu Granada, wo er Dombachant war, an, der mich nach etlichen Wochen zu seinem

Beichtvater beehrte, und mir das Decret eines Examinatoris Synodalis seines ganzen Bisthums zuschickte. Er war zwey Jahre älter, als ich, ein Menschenfreund, und sehr fromm, und gelehrt. Sein Name war Don Gregorio de los Campos. Er hatte in diesem seinen Bisthume jährlich 30 tausend harte Thaler, von welchen er auch jährlich die Hälfte unter die Armen seines Bisthums austheilen ließ.

Er vistirte jährlich etwas von seinem Bisthume in eigener Person, so, daß er nach den Satzungen der Tridentinischen Kirchenversammlung alle zwey Jahre mit der Visitation seines ganzen Bisthums fertig wurde. Von den Pfarherren nahm er nicht das geringste, auch nicht einmal ein Licht, umsonst an, und wenn die Indianer ihm Baum- und Feldfrüchte brachten, bezahlte er solche reichlich; den feinigern aber befahl er, nichts anzunehmen unter der Strafe des grösseren Kirchenbannes, dessen Lossprechung er sich vorbehielt. Ich mußte mit ihm in die Landschaft von Yuncas reisen, wohin niemals ein Bischof gekommen ist, um allda den neubekehrten Indianern die Firmung mitzutheilen. Dahin zu reisen, mußten wir viermal in vier verschiedenen Orten die höchste Berge des Andengebirgs übersteigen, die das ganze Jahr mit Schnee bedeckt liegen. Auf der Spitze derselben entdeckten wir allezeit, so weit nur unsere Augen

gen reichen konnten, die weitschichtigen Landschaften der noch nicht bekannten so genannten Amazonen. Diese liegen sehr tief, und ist alles voller Waldungen, doch mit vielen Bergen, die auch voll davon sind, vermischt. Sie haben gegen Osten das Königreich Brasilien, gegen Westen Peru, gegen Norden den grossen Fluß Marañon, und gegen Süden die Landschaften der Moxos und anderer Indianer. Nach überstiegenen ersten Schneebergen kamen wir an den Fuß eines sehr hohen Berges, aus dessen zerschmolzenem Schnee sich ein kleines Bächlein formiret, welches wir mit den Füßen überschreiten konnten: und dieses ist der wahre Ursprung des in der Welt so berühmten Flusses von Paraná, den die Spanier el Rio de la Plata nennen, und der bey Buenos Ayres in das Meer fließet. Nachdem wir uns in dieser Landschaft von Yuncas, deren Wege sehr beschwerlich und gefährlich sind, hin und her versüßt hatten, gedachten wir wieder nach Paz zurück zu reisen, um allda etliche Wochen auszuruhen.

Da wir nun von Yuncas wieder gesund zu Paz angelangt waren, kam unverhofft den 28 August, 1768 der trauervolle königliche Befehl, daß alle Jesuiten innerhalb 24 Stunden alle spanische Staaten räumen sollten. Der Gouverneur der Stadt, der uns vor Herzen liebte, mußte solches auf alle Weise und Wege

geheim halten. Er befahl, alle Stadtmiliz sollte mit ihrem Gewehr um 8 Uhr Nachts bey seinem Hause erscheinen. Nach diesem umrang er mit ihnen unser Haus in aller Stille. Bey anbrechendem Tage, da die Pforte eröffnet wurde, gieng er mit seinen Officiren hinein, und ließ alle in das Zimmer des Obern rufen, wo er uns das königliche Decret vorlas. Nach diesem begehrte er auch, vermöge eines andern königlichen Befehls, alle Schlüssel des Hauses, und schickte uns das Essen von der Stadt hinein, die Kirchenthüren aber und Pforten wurden verschlossen, und mit der Stadtmiliz Tag und Nacht bewachtet.

Den 20sten August, als an dem Feste der heiligen Rosa von Lima, lasen wir die letzten heiligen Messen in unserer nun verschlossenen Kirche, unter welchen wir sowohl die großen als kleinen heiligen Hostien consummirten, und die silberne und goldene Gefäße, wo sie aufbehalten wurden, ausleerten. Alles Gold und Silber wurde aus der Kirche in ein besonders Zimmer des Hauses gebracht, und verschlossen, dessen Schlüssel der Gouverneur zu sich nahm. Es waren die heiligen Bildnisse der Kirchen erbärmlich anzusehen, da sie ohne alle Zierde da stunden. Der Bischoff, wie uns solches der Gouverneur selbst versicherte, fiel etlichemal vor Betümmerniß in Ohnmacht. Den 21sten August früh brachen wir
in

In der Nacht von der Stadt Paz auf, um das Ge-
 töse, Jammern, und Schreyen der Einwohner nicht
 zu hören; allein wir wurden von den Hunden verrath-
 en, die mit ihrem beständigen Bellen alle Inwoh-
 ner aus dem Schlafe erweckten, die an ihre Fenster
 liefen, und zu heulen, jammern und schreyen an-
 fiengen, welches wir noch auffer der Stadt vernah-
 men, bis wir auf die Anhöhen der umliegenden Berge
 kamen, wo der Gouverneur und andere Herren uns
 das leßtemal mit weinenden Augen umarmten, und
 uns eine glückliche Reise wünschten. Wir reisten mit
 unserm Capitain und Stadt-Miliz nach Druro;
 diese war ohne alles Gewehr. Wir langten endlich
 nach 12 Tagen in Druro an, wo wir bey den Augus-
 tinern einquartiret wurden. Diese kleine Berg-
 stadt ist in einer sehr kalten und rauhen Gegend er-
 bauet, an dem Fuße etlicher sehr berühmten Silbers-
 berge, welche in vorigen Jahren sehr viel Silber ga-
 ben, so, daß zu selbigen Zeiten fast nichts mehr aus
 den Bergwerken zu Potosi gemacht wurde; aber heut
 zu Tage sind sie sehr ins Stecken gerathen. Nachdem
 wir uns in dieser Stadt 8 Tage aufgehalten, setzten
 wir Nachmittags unsere Reise bis zu einem Meyers-
 hofe der Jesuiten fort, wo wir über Nacht blieben.
 Folgende Tage machten wir einen Weg von mehr,
 als 14 Stunden, und wurden auf einer Schiffbrücke
 über den Ausfluß des grossen Sees in eine Dorfs-
 schaft

schaft übergesetzt, wo wir unser Mittagmahl hielten. Gegen Abend gelangten wir nach 2 Stunden an eine grosse Dorfschaft, welche an dem Fuße eines hohen Berges liegt, wo viel Gold gegraben wird. Der Herr Pfarrer des Orts gastirte uns sehr wohl.

Wir reiseten am folgenden Tage 12 Stunden bis an einem indianischen Meyerhofs, wo wir auch Nachtruhe nehmen wollten; allein der Pfarrer, dessen Dorfschaft gerade hinüber auf einer weiten und sehr ebenen Heide eine halbe Stunde weit erbauet war, schickte uns alsobald einen Indianer zu Pferde, der uns in sein Ort führen mußte, wo er uns mit schönen Quartiren versah, und sowohl selbige Nacht, als folgenden Tag gastirte. Von dannen giengen wir durch eine Einöde von 8 Tagen, wo wir täglich durch hitzige Thäler starke Reisen machten, und unter unsern Zelten schliefen. Wir erblickten auf dieser ganzen Reise nichts anders, als etliche indianische Hütten auf beyden Seiten, und sehr viele Gräber, die von fest zusammen gestampfter Erde so stark erbauet waren, daß sie noch ganz unverletzt da stunden, und seit mehr, als 500 Jahren nicht den geringsten Schaden gelitten haben. Endlich kamen wir an die angenehme Küste des peruanischen Ufers. Die erste Nacht schliefen wir in einem großen Hause eines Westizen, die zwoite in einem

einem sehr großen und schönen Meyerhose einer spanischen Wittve, die uns alle Ehre erwies, und die dritte und letzte in dem großen Marktflecken von Tagna, wo wir 2 Monat lang aufgehalten wurden. Von da schickten wir unsern Capitain mit seiner Stadtmiliz nach Hause, und wurden die 2 Monate von der Landmiliz des Marktfleckens, doch ohne Gewehr, bewachtet. Der Gouverneur und Schatzmeister des Orts, schickten uns täglich gutes Essen, sowohl zu Mittag als zu Nacht, nebst vielem Chocolate. Es kamen allda bey 100 Jesuiten zusammen. Der Ort liegt in einem angenehmen Thale, der eine sehr gesunde Luft hat.

Als die zwey Schiffe, eines zu Arica, das andere zu Balcocha anlangten, die uns nach Lima führen sollten, reiseten einige nach Arica; wir aber machten unsere Reise zu Lande nach Balcocha 5 Tage lang. Dieser Ort ist sehr armselig, und lieget drey Viertelstunden von der Dorfschaft Hilo, deren Filial er auch ist. Sie hat eine gute Kapelle, und etliche Häuser, und Almazenen, oder Magazine, wo sowohl die Kaufmannswaaren verwahret, als auch die Reisenden einquartieret werden. Allda bewirthete uns unser Capitain, sehr wohl. Die Oliven sind da groß und blau wie unsere Pflaumen, und werden für die besten gehalten

gehalten. Alle Victualien werden täglich von Hilo hergebracht. Der ganze Ort riechet sehr übel, wegen der stinkenden und haufenweise da liegenden Erde, die von der kleinen Insel Iquica hergebracht wird, die Felder und Weinberge in diesen Gegenden damit zu düngen. Wir haben auch allda viele Meerigel gegessen.

Wir mußten 8 Tage hier warten, bis vier alte Jesuiten von Arequipa auf Tragsesseln zu uns gebracht wurden. Zween waren todtkrank, der dritte stockblind, und der vierte war völlig contract. Da nun diese vier armselige Männer ankamen, gieng unser Herz mit vielen Schmerzen, unsere Augen aber mit heißen Thränen über. Wir wurden endlich allda eingeschiffet, unsre Reise nach Lima zu machen. Der Capitain, wie es seine Schuldigkeit war, hielt uns sehr gut und höflich. Sowohl ich, als andere, die schon auf dem Meere gewesen, bekamen die Seekrankheit nicht mehr; die andern aber mußten von solcher sehr viel leiden.

Nach 12 Tagen langten wir zu Callao an, wo wir alsobald gegen Abend mit vielen Halbchaisen nach Lima in unser Profekßhaus überbracht wurden. In diesem kamen über 400 Jesuiten zusammen, und wurden in alle Zimmer ausgetheilet. Die Pforte war Tag und Nacht durch Soldaten mit aufgezplanten Bajonetten bewacht.

Nach

Nachdem wir uns hler zu Lima in dem Professhause zween Monate aufgehalten, bis die Schiffe mit den Kaufmannsgütern beladen waren, wurden 162 Jesuiten, unter welchen auch ich war, nach dem Schiffe der heiligen Barbara in vielen Halbchaisen nach Callao gefahren, wo wir an Bord giengen. Das Schiff war groß, und ehedessen ein Kriegsschiff von 62 Canonen. Der Capitain war der abscheulichste Mensch und Geizhals auf Erden. Dieser hielt uns in den 6 Monaten, da wir bey ihm waren, so schlecht im Essen und Trinken, daß er uns täglich um 10 Uhr frühe, jedem nicht mehr, als eine halbe Maaß Wasser in seinen Krug geben ließ, und zwar auf 24 Stunden. An ein Glas Wein durften wir niemals gedenken. Nachdem das Fleisch und Gemüße, so er mit sich führte, nach drey Wochen verzehret war, gab er uns fast täglich stinkendes und gesalzenes Fleisch. Dee König bezahlte ihm für jeden Jesuiten 162 harte Thaler Kostgeld, welches zusammen gerechnet, 16244 Thaler machte, da er doch kaum 3 bis 4 tausend auf uns wendete. Sogleich bey unserer Ankunft zu Cadix, wurden wir auf dem Schiffe von den Offizieren des Königs befraget, wie wir von ihm wären gehalten worden, und da wir ihnen alles rundheraus erzählet hatten, auch die Steuermänner und Matrosen es einstimmig

mig bekräftigten, wurde er alsobald mit Soldaten in den Kerker auf 8 Tage geführet, seine Waaren aber, absonderlich der viele gute Wein, welchen dieses Ungeheuer von dem Unterkönige zu Lima allein für uns bekommen hatte, wurden öffentlich zu Cadix auf dem Markte verkauft.

Ich kehre wieder zu unserer Schiffahrt zurück. Im März, 1769 segelten wir mit günstigem Winde in das große und hohe Weltmeer del Zur hinaus. Nach 14 oder 15 Tagen verloren wir die peruanischen Küsten aus den Augen, und kamen an die vom Königreiche Chile, welche schon auſſer der Zona torrida liegt, und die vier Jahreszeiten, wie wir in Europa, hat, doch mit diesem Unterschiede, daß wann wir in Deutschland Frühling und Sommer, sie all dort Herbst und Winter haben. Das ganze Königreich Chile hat eine sehr gute, wohl temperirte und gesunde Luft, viele Gold- und Silberberge, und einen Ueberfluß an Weizen und Wein, wie auch an allen, sowohl europäischen als indianischen, Feld- und Baumfrüchten. Es hat auch sehr viele schöne Thäler und Heiden, wo sie viele europäische Schaafe, Ochsen, Kühe, Stiere, Maulthiere, und die schönsten Pferde ziehen. Sie haben allda viele dürre Kühe- und Ochsenzungen. Die Hauptstadt dieses Königreichs,

reichs, Santiago de Chile, ist vor etlichen Jahren durch eine starke Erderschütterung sehr übel mitgenommen worden; ist aber gegenwärtig wieder vollkommen nach dem Plane der europäischen Städte, hergestellt. Sie ist sehr groß, hat breite, lange, und schnurgerad geführte Gassen, schöne Gebäude, einen Bischof, und einen Präsidenten mit seinen Räten. Die Küste von Chile, fängt gleich oben bey Coquimpo an, einem kleinen Städtchen, das einen Seehafen hat. Sodann gehet sie fort bis Valparaiso. Nach diesem Seehafen gehen jährlich viele Schiffe von Lima, um allda Weizen und guten Wein von Chile einzukaufen, weil dieser besser ist, als der von Peru. Nach diesem Seehafen kommt die Stadt la Concepcion. Sie ist mittelmäßig, und hat einen Bischof, der in der Stadt wohnt; der Gouverneur hingegen wohnt in der Citadelle. In diesen Seehafen fahren alle Schiffe ein, die von Europa nach Lima gehen, theils auszuruhen, theils die Leute von dem Scharbock zu curiren, theils frisches Fleisch und guten Wein einzukaufen, der allda am besten wächst. Endlich schliesset sich die Küste von Chile mit der Citadelle von Valdivia, wohin nur allein die Maleficanten von Peru und Chile geschicket werden. Bey dieser Küste haben wir täglich sehr viele Seevögel angetroffen, die so

Journ. zur Kunst u. Litteratur. III Th. F groß

groß als eine Ente, und schneeweiß am ganzen Leibe sind, auf den Flügeln aber haben sie schwarze und weiße viereckige große Tupfen, so regelmäßig, wie an Dambrettern, daher sie Tableros von den Spaniern genennet werden.

Nach zurückgelegtem Königreiche Chile kamen wir an die große Insel Chiloe, wo zu Castro der Gouverneur residiret. Endlich kamen wir an Magellans Meerenge, wollten aber durch solche wegen der vielen Gefahren, nicht seegeln, sondern fuhren bis auf den 62sten Grad Südbreite gegen den Polum Antarcticum hinauf, um sicherer, wenn ein Sturmwind sich erheben sollte, das Cabo del Fuego zu überfahren. Wir mußten in diesen Gegenden eine sehr große Kälte ausstehen, und sahen die Sonne nur etliche Stunden, wo sie sich gleich wieder verbarg. Es war der Anfang des Maymonates. Wir richteten das Schiff gerade gegen Osten, um das Cabo del Fuego vorbey zu fahren, welches uns auch den 12ten May zu größter Freude glückte. Wir stimmten das Te Deum Laudamus, und Salve Regina zur Danksagung an. In diesen Gegenden ist 5 Jahre zuvor ein Schiff, so von Cadix nach Lima gieng, an einen Felsen angeprellet, und auf solchen stecken blieben. Die Schiffeute retteten sich alle, und erkannten, daß es

es die Insel del Fuego sey. Sie retteten auch sehr viele Waaren des Schiffs, und wurden von den Einwohnern täglich besucht. Während der Zeit, die sie allda zubrachten, eine neue Balandra, oder Transportschiff zu erbauen, ließ sich niemals eine Weibsperson sehen.

Den 15ten May um 10 Uhr Nachts erhob sich ein erschrocklicher Sturm, deren ich noch keinen so stark erfahren hatte, so daß wir aus unsern Betten stürzten. Er dauerte bis zum 30 May. Am folgenden Tage war das Meer ganz still, und wir hatten 2 Monate lang einen sehr günstigen Wind, so daß wir Monte Video, Buenos Ayres, Rio de la Plata, und die ganze Küste von Brasilien glücklich vorbeisegelten, und endlich bey dem Vorgebirge des heiligen Augustins anlangten. Bey dieser Fahrt hiengen wir zwischen den Mastbäumen etliche noch nicht gebrauchte Leilachen an den 4 Ecken auf. In der Mitte beschwerten wir solche mit etwas, über ein großes Gefäß, deren wir zwey bis drey mit Regenwasser anfüllten, das sehr frisch und gut war, so daß wir diese Tage hindurch unsern grossen Durst, rechtschaffen löschen konnten.

Endlich kamen wir in die Gegenden des Einflusses des Marañon. Nach etlichen Tagen fuhren

wir das zweytemal unter der Zona torrida, und kamen nach ungefähr 8 Tagen an die schwimmenden Kräuter (Sargasso.)

Als wir uns in dem 34sten Grad Norderbreite befanden, richteten wir unsern Lauf schnurgerade gegen Osten, nach den Azorischen Inseln, und langten in acht Tagen zu Flores und Corvo an. Wir verließen diese Inseln, wo sich die Schiffe mit Proviant versehen, wenn sie nach Indien fahren, und erblickten nach drey Wochen Cadix, wo wir Anker warfen. Am folgenden Tage, gleich bey Sonnenaufgange wurden wir alle auf grossen Booten nebst unsern Sachen nach dem Hafen de Santa Maria geführt, und mit vielen andern bey den Augustinern einquartirt, um von unserer so langen und aller Mühseligkeiten und Beschwerneisse vollen Reise auszuruhen, und die kalten und rauhen Wintermonate vorbeystreichen zu lassen.

Nachdem wir nun sechs Monate lang recht wohl ausgeruhet hatten, und der Frühling sich schon näherte, kam ganz unverhofft (1770) von Madrid die Erlaubniß, daß die 18 deutschen Jesuiten ihre Reise nach Deutschland über Ostende und die Niederlande machen könnten. Es wurde also bald ein Schiff, so dahin gieng, bestellt, und bezahlt.

bezahlte der König für einen jeden 62 harte Thaler, damit der Schiffkapitain uns samt unsern Waaren nach Ostende überführe. Den 18ten März wurden wir in großen Rachen nach unserm Schiffe gebracht, und dem Schiffkapitain übergeben. Das Schiff war von Holland, der Kapitain hieß Andres Cornelis, aus Rotterdam gebürtig. Er war ein rechtschaffener Mann, und hielt uns auf dieser Reise auf das liebreichste.

Den 19ten März wurden die Anker gehoben, und sehr früh fuhren wir aus dem Seehafen von Cadix mit einem so günstigen Winde, daß wir innerhalb zweien Wochen die ganze Küste von Portugal bis an das Vorgebirge Finis terrae umsegelten. Von da bekamen wir 12 Tage lang einen starken Gegenwind, der schier täglich mit vielem Regen vermischet war, und uns beständig gegen Irland forttrieb; endlich hatten wir doch wieder den vorigen günstigen Wind. Wir richteten unsern Lauf gegen England, bis wir endlich vor Ostende Anker warfen. Es kam alsobald der Posthalter, der ein Bamberger war, auf das Schiff, und fragte nach mir. Als ich mich zu erkennen gab, führte er mich in sein Haus, und zeigte mir alles Sehenswürdige der Stadt. Wir fuhren noch selbigen Tag mit dem ordentlichen Canalschiffe nach

Brügge, wo wir nicht bey den Unsrigen, sondern in einem Gasthose unser Quartier nehmen wollten. Wir mußten uns allda vertheilen, damit wir nicht in den folgenden Städten den Unsrigen Ueberlast verursachen möchten. Wir kamen nach Gent, und von da auf dem Schiffe Seiner königlichen Hoheit des Prinz Karls nach Brüssel, wo wir auch etlichemal im Nozizathause der englischen Jesuiten speißten. Von Brüssel reißte ich mit der Post über Loeven, Lüttich, und Edlän nach Mainz, und langte, dem Höchsten sey Preiß und Dank gesaget! im May 1770 über Aschaffenburg und Würzburg in Bamberg an.





Zur mathematischen Litteratur.

St. Petersburg.

Es ist bekannt, daß durch meine Bekanntmachung der in Frankfurt am Mayn in Vergessenheit begrabenen Schatz des großen Keplers, und durch meine Briefe an die Herren Euler und Kositzki, sie der preiswürdigen kaiserlichen Akademie der Wissenschaften glücklich zu theile wurden.

Von den Handschriften dieses großen Geistes, den man allergnädigst darben, und fast Hunger sterben ließ, gab ich zuerst in den Göttingischen Zeitungen von gelehrten Sachen 1768, eine kurze Nachricht, die Herr Hofrath Kästner einrückte; eine weitläufigere aber in meiner Erinnerung an die Deutschen, Keplers Schriften zum Drucke zu befördern, *) und in etlichen Journalen. **) Der berühmte
Hansch

*) Anmerkungen über Hrn Lessings Laokoon, nebst einigen Nachrichten, die deutsche Litteratur betreffend, S. 47. u. f.

**) Z. E. Im Journal des Savans, Fevrier, 1774. S. 377, der d. Amsterd. Ausg. gabe.

Hansch kaufte sie für 100 fl. im J. 1707 von Hrn. Lange, Rathsherrn in Danzig, der sie vermuthlich von Keplers Sohne, Ludwig, erhielt, der zu Königsberg 1663 starb. Verschiedene Unglücksfälle zwangen ihn, diese anfangs aus 22, nun aus 18 Bänden bestehende Schätze (denn vier Bände von Briefen waren bereits gedruckt) im J. 1721, gegen eine Summe von 828 Gulden, in Frankfurt am Mann zum Pfande zurück zu lassen, die er auch niemals mehr einlösen konnte. Man hatte diese astronomischen Schätze beynahe völlig vergessen, als ich anfing, sie vor sechs Jahren wieder bekannt zu machen, und zu versuchen, diese verlassene Waisen vom Untergange zu retten. Ich bat die größten Astronomen Deutschlands, Zell, Mayer, Bernoulli, Kästner, *) Ries, und andere Mathematiker, **) sich dieser Handschriften

gab. Hr. Bernoulli in Berlin hatte die Gefälligkeit, mein Verzeichniß an Hrn. de la Lande einzusenden, der die astronomischen Artikel dieses Journals besorgt.

*) An Rabeners Schatten. Eine Satyre. S. 39.

**) Auch in Zürich ließ ich sie anbieten, und zwar durch den sel. Hrn. Süßlin. Er schrieb mir aber am 28 Jänner 1774:
„Ich

Schriften anzunehmen, welche die Besitzerinn um eine mäßige Summe feil both: aber es war vergeblich, einen Käufer, der sie drucken lassen konnte, zu finden.

Unermüdet in meinem Vorsatze, entschloß ich mich endlich, weil Kepler so wenig im Tode, als im Leben, in Deutschland sein Glück machte, ein ausführliches Verzeichniß, entweder an die Londner, Pariser, oder St. Petersburger Akademie der Wissenschaften einzusenden. Mein günstiges Schicksal ließ mich die letztere wählen.

K 5

Hier

„Ich habe mir Mühe gegeben, Kepleri Manuscripta bey der physikalischen Gesellschaft in Zürich anzubringen, und habe vorgestellt, daß sie eine Zierde ihrer Bibliothek, und daß Männer unter ihnen wären, die animirt werden könnten, mehrers in der Astronomie zu thun, da sie doch ein Observatorium und Instrumenten hätten. Endlich könnten sie die Kosten durch Edirung einiger dieser Schriften wieder erholen. Aber es half nichts. Ich glaube, es mangelt ihnen an Liebhabern der Astronomie. Solcher Briefe könnte ich ein Duzend drucken lassen, die eben kein Supplement zu Quadens Herrlichkeit der deutschen Nation abgeben würden. Ich schrieb sogar am 4ten Febr. 1773 an Herrn van Mohr, den großen Kenner der Astronomie in Batavia.

Hier liefere ich also kürzlich die bereits versprochene *) kritische Geschichte dieser schätzbaren Handschriften des großen Keplers.

Mein Schreiben an den Herrn Collegienrath von Kositzki hatte sogleich die gute Wirkung, daß die Akademie der Wissenschaften von der Kaiserinn Majestät den Befehl erhielt, das Verzeichniß der Keplerischen Handschriften zu untersuchen, und Ihr von der Wichtigkeit und innerem Werthe derselben einen ausführlichen Bericht abzustatten. Dieses geschah, und nach einigen Monaten ließ der Herr Präsident der Akademie, Graf Wolodimer Gregorewitsch Orlow der Akademie wissen, daß die Manuscripte von der Monarchinn der Akademie geschenkt wären, und daß sie bald ankommen würden. Herr Euler schrieb mir am 27sten Jun. 1774 „ Gestern hat mir der Herr Collegienrath von Kositzki zu wissen gethan, daß die Keplerischen Handschriften nunmehr angekommen, und dieser Tagen unserer Akademie abgeliefert werden sollen. Die Akademie ist Ew. recht sehr verbunden, und danket für Ihren patriotischen Eifer auf die lebhafteste Weise. „

3ft

*) Gothaische gelehrte Zeitungen, S. 200.

Ist es nicht Schande für unser Deutschland, diese Schätze verkauft zu haben? Aber doch hat man Deutschen ihre Bekanntmachung zu danken. Denn die Herren Krafft, und Lexell werden vor allen Dingen einen Auszug aus Keplers Hipparch heraus geben.

Wie mir mein gütiger Freund, Herr Johann Albrecht Euler, 1775. meldete, so haben die Herren Professoren Krafft und Lexell der Akademie im October d. J. Bericht von den verschiedenen Sachen abgestattet, welche sie in den Keplerischen Handschriften vorgefunden haben. Letzterer hat versprochen, mit ehestem eine ausführlichere Nachricht von denselben einzugeben, welche alsdann wohl möchte der ganzen gelehrten Welt durch den Druck bekannt gemacht werden.

Von dem Hipparcho heißt es in dem kurzgefaßten Berichte des Herrn Prof. Lexells:

Mr. Kepler en faisoit grand cas lui-même et avoit dessein de le publier le plutôt qu'il lui seroit possible. Selon le plan que ce celebre Astronome avoit formé de cet ouvrage, il a dû être composé de huit Chapitres, dont il n'y a que les quatre premiers parfaitement achevés. En faisant usage des Collections de Kepler,

les

les quatre derniers Chapitres pourroient très bien être restitués, mais non sans travail très pénible et peu satisfaisant. C'est par cette raison que je doute qu'on puisse publier cet ouvrage, comme plusieurs Sçavans ont parù le souhaiter. Or puisque la matiere que Kepler a traité dans son Hipparque est assés curieuse, vû qu' il y s' agit de la grandeur du Soleil et de la Lune, et des distances de ces astres de la Terre; j' opine qu'un extrait de cet ouvrage seroit assés bien reçu des Astronomes. &c.

Keplers Schriften sind für die Ewigkeit geschrieben. Der grose Mathematiker Herr William Gardiner, beruset sich aufs neue auf Keplern in seinen neuesten Aufsätzen, *) wegen seines astronomischen Streitens über eine dritte Bewegung, mit welcher die Erde, oder ein anderer Planet, begabet seyn muß, um den Parallelismus seiner täglichen Umdrehung um seine Aze zu erhalten.

Folgende Anekdote von Keplern wird noch wenigen unserer deutschen Mathematiker bekannt seyn, die ich in einem sehr seltenen Buche gelesen

*) Im London Chronicle, 1774. S. 245.

sen habe, *) wo der Ritter Wotton im Jahr 1620 also an den Kanzler Bacon schreibt:
 „ In Linz fand ich Kepler, einen berühmten
 „ Mann in den Wissenschaften, wie Eure Herr-
 „ lichkeit wohl wissen. Ich werde ihm einige
 „ Ihrer Schriften senden, damit er sehe, daß
 „ auch wir Männer haben, die unserm Könige
 „ Ehre machen können, so wie er seinem Vater-
 „ lande mit seiner Harmonica. In dem Stu-
 „ dierzimmer dieses Mannes vergnügte mich eine
 „ meisterhaft auf ein Stück Papier gezeichnete
 „ Landschaft. Ich fragte ihn, wer der Künst-
 „ ler sey? Er versetzte lächelnd, er wäre es
 „ selbst, non tamquam Pictor, sed tam-
 „ quam Mathematicus. Dies erregte meine
 „ Neugierde noch mehr. Endlich sagte er mir
 „ die ganze Sache: Er hat ein kleines schwar-
 „ zes Zelt, das er auf freiem Felde, wie eine
 „ Windmühle nach allen Gegenden herumdrehen
 „ kann. Es ist nur für eine Person Raum dar-
 „ inn, und völlig finster, bis auf ein Loch von
 „ anderthalb Zoll im Durchschnitte, an welches
 „ er eine Fernröhre befestiget mit dem Objectiv-
 „ glase; das Hohlglas aber nimmt er heraus.
 „ Die

*) Reliquiæ Wottonianæ. Or a Collection of
 Lives, Letters, Poëms; with Characters,
 &c. By Sir Henry Wotton. London, 1651.
 12. a. d. 413ten Seite.

„ Die K ohre reicht bis in die Mitte des Zelttes.
 „ Wenn nun durch das Objectivglas alle  ufere
 „ Gegenstände sich auf einem in gehöriger Rich-
 „ tung aufgehängten Papiere abbilden, so zeich-
 „ net er dieselben auf das genaueste nach, und
 „ drehet sein kleines Zelt so lange herum, bis er
 „ die ganze Gegend aufgetragen hat.,,

Danzig.

Die Frau Wittwe des sel. Herrn Heinrich Kühn, weiland beyder Rechte Doctors und Lehrers der Mathematik zu Danzig, bietet hiemit die von ihm in fünf Quartbänden deutlich geschrieben hinterlassene Commentarii über des hochberühmten Herrn Leonhard Eulers Introductionem in Analysin infinitorum. Lausannae 1748. 2 Vol. jedem Buchhändler, der den Verlag eines so nützlichen Werkes übernehmen will, gegen einen billigen Preis, an. Der Commentarius über den ersten Band hält 222 Seiten in sich, deutlich geschrieben. Der Commentar über den zweyten Band ist auf 1275 Seiten, in vier Quartbänden vertheilet. Der sel. Kühn, dessen Tentamen de aequationibus cubicis quibuscumque perfecte resolvendis, nach seinem Absterben 1771 in Danzig herausgegeben worden, hat 1) dasjenige zu dem Eulerischen Texte eingeschaltet, was zu leicht.

leichterem Verständniß desselben dienlich und nöthig ist; 2) sind die Rechnungen vollständig ausgeführt, und alles, was Herr Euler in calculo der Kürze wegen übergangen hat, ergänzt, so, daß ein Anfänger sich leicht darein finden kann; 3) gewisse Lehr- und Lehnsätze vorangesetzt, auch jene bewiesen, welche beyde zum Verständnisse des folgenden dienen, und von Herrn Euler der Kürze wegen ausgelassen sind. Kurz, es sind diese Commentarien so eingerichtet, das jeder, der nur in der gemeinen Algeber geübt ist, ohne Hinderniß und Anstoß das erhabene Werk des Herrn Eulers verstehen, und die Kunstgriffe zum Erfinden daraus erlernen kann. Liebhaber dazu an auswärtigen Orten belieben sich durch ihre Freunde und Correspondenten in Danzig desfalls bey Madame Kühn zu melden.

Mannheim.

Wichtig für das gelehrte Publicum und vortheilhaft für Deutschlands Erdbeschreibung muß allerdings die Nachricht seyn, daß auf hiesiger Churfürstlichen Sternwarte, welche durch die ausnehmenden Bemühungen des großen Astronoms, Herrn Abbé Christian Mayers, nunmehr glücklich vollendet und zu stande gebracht wurde, der große Londner Mauerquadrant, von

8 Schu.

8 Schuhen im halben Durchmesser, nach angewandter 40 tägiger Arbeit, an seine unbewegliche Meridionalmauer gegen Süden den 27ten December glücklich befestiget und aufgehänket worden. Er ist durchaus von Messing und wiegt, einschließlich des 4 Zoll weiten Fernrohrs, bey 11 Centner, ohne die auch viele Centner schwere Zugehör mit zu rechnen. Kostbarkeit, Kunst, Stärke, Feinheit, Geschmack und Erfindung, sind in allen seinen Theilen angebracht. Er ist von dem berühmten Engländischen Künstler John Bird, laut eigenhändigem Zeugnisse der englischen Herren Astronomen, verfertigt, und den zween zu Greenwich aufgerichteten Britischen Mauerquadranten, nach Vorschrift des mit Herrn Bird geschlossenen Vertrags, in allem gleich. Den ersten von diesen hat Herr Bird für den berühmten Bradley schon 1750 mit so gutem Erfolge verfertigt, daß nach vieljährigen gemachten Prüfungen, mehr nicht als eine und ein halbe Secunde Fehler in dem ganzen Bogen von 90 Graden bemerkt worden. Die bekannten Londner Herren Commissarien von der Meerlänge, wurden hierdurch bewogen, im Jahr 1767 dem Herrn Bird 500 Pf. St. anzubieten, mit dem Verlangen, auf ihre Kosten einen Lehrling auf 7 Jahre anzunehmen, und
nach

nach ihrem Gutbefinden mehr andere ihm zugesandte Personen in allem genau zu unterrichten, ferner ihnen seine Methode, nach welcher er dieses Instrument verfertige, in einem schriftlichen Aufsatze mit Plans zukommen zu lassen. Im nächst folgenden Jahre 1768 erschien solcher zu London im Drucke, unter dem Titel: *The method of constructing Mural Quadrants exemplified by a description of the brass Mural Quadrant in the Royal Observatory at Greenwich.* Diese Gattung astronomischer Instrumente ist außer England nirgend zu sehen, als dormalen zu Mannheim, wo ein Karl Theodor nicht nur Landesvater, sondern auch Musaget und Philosoph ist. Mein schätzbarer Freund, Herr Professor Mayer schrieb mir davon am 21sten Jänner d. J. also:

Hæc machina, auctore Birdio, summo Anglicano Artifice, octo pedum in radio extra Angliam non reperitur. In capienda angulorum mensura præcisiō uno secundo minuto maior sub sensu cadit. Ex duplici limbi diuisione, quarum una gradus 90, altera partes 96 complectitur, una cum duplici Nonnius et micrometro, cuiuslibet anguli mensura sex modis uerificari potest.

Journ. zur Kunst u. Literatur, III Th. V. Diui-

Diuisio prima limbi 90 graduum centro instrumenti alterâ 96 partium uicinior est, et $\frac{1}{2}$ in minutum 1 seu 30 exhibet in ipso limbi et Nonnius concursu, hic dein arcus exiguus 30" in suas partes singulas ab adhaerente micrometri diuisione ita subdividitur, ut $\frac{1}{3}$ unius secundi commode capi possit. Diuisio altera inferior limbi, quam dixi 96 partium esse, eum ualorem exhibet, qui his formulis comprehenditur.

$$\text{Est enim arcus totius } 96 = 90^{\circ}$$

$$\text{Hinc } \frac{1}{96} = 56'. 15''$$

$$\text{Diuiditur arcus } = \frac{1}{96} \text{ in } 16 \text{ partes}$$

$$\text{Quare } \frac{1}{16} \text{ ualet } = 3'. 30'', 9$$

Nonnius iterum diuidit $\frac{1}{16}$ in alias 16 partes, unde $\frac{1}{16}$ ipsius Nonnius aequiualeat 13'', 2. Quantitas 13'', 2 ope micrometri in partes centesimas secatur, atque ita tota diuisio absoluitur, ut obseruator ex consensu ac dissensu utriusque diuisionis uel errorem suae Observationis, uel Diuisionis deprehendere possit. Qua re nihil potest cogitari melius, inueniri nihil accommodatius. Sed ignosce, rogo, quod tibi tam multiplici limbi diuisione negotium faceffam. De uentis nauita.

Italiänische Litteratur.

Gelehrte Nachrichten.

1775. August.

Florenz. Daselbst ist die fünfte Decas der Gelehrten von Italien herausgegeben worden, die den Prälaten Angelo Sabroni zum Verfasser hat. (3 Lire.) Ingleichen ist auch der zweyte Theil der Lettere Inedite d' Uomini Illustri erschienen. Diese Briefe sind größtentheils aus dem medicaischen Archive.

September.

Venedig. *Il Giornale d' Italia*, spettante alla Scienza Naturale, e principalmente all' Agricoltura, alle Arti, ed al Commercio. Kommt bey Benedetto Milocco heraus, unter der Aufsicht des Doctors Scottoni.

Luigi Pulci, la Rota di Roncisvalle, dove morì Orlando con tutti i Paladini. Nuova edizione. 1775. 8. fig.

October.

London. Easy Phraseology for the Use of young Ladies who intend to learn the Colloquial Part of the Italian Language. By *Joseph Baretti*, Secretary for foreign Correspondence to the Royal Academy of Painting, Sculpture, and Architecture. London, 1775. 8. 5 Shill.

November.

Napoli. Der Stadtsecretair, Hr. *Giacomo Trutta* verkauft jetzt den berühmten Grundriß von Napoli und den umherliegenden Gegenden, auf 35 Imperialbogen, mit historischen Anmerkungen und Erläuterungen. Kostet zehn napolitanische Ducati.

December.

Siena. Allhier kommen künftiges Jahr zu gleicher Zeit zwey neue Journale heraus.)

In nuovo Magazzino di Letteratura, wird außer der italiänischen Litteratur, auch Auszüge aus den besten französischen, englischen und deutschen Journalen enthalten. Man bezahlt jährlich den Verlegern *Vincenzo Pazzini Carli*,

Carli, e Figli, zehn florentinische Paoli. Alle Monate erscheinen vier Bogen.

Die Gebrüder Luigi und Benedetto Bindi, geben heraus Giornale o sia Magazzino di Letteratura. Es wird gleichfalls ausländische Nachrichten ertheilen. Wöchentlich kommt ein Bogen heraus. Der ganze Jahrgang kostet 8 Paoli.

Rimini. Am vierten December starb allhier der berühmte ehemalige Leibarzt Benedicts XIV, Giovanni Bianchi, oder Janus Plancus.

Jänner. 1776.

Florenz. Allhier ist bey den Verlegern der Gazzetta Universale das Leben des am 24 Nov. verstorbenen würdigen Generals der Gesellschaft Jesu, Dom Lorenzo de' Ricci, für 2 Paoli zu haben. Ob die darinn ertheilten Nachrichten ächt sind, das können die italiänischen Mitglieder des unterdrückten Ordens am besten beurtheilen.

Bologna. Esemplare, o sia Saggio fondamentale pratico di Contrappunto In zween Großquart Bänden. Der Verfasser

fer ist der schon aus Doctor Burney's Reisen satzsam bekannte große Musikgelehrte Minorit, P. Giovanni Batista Martini, dessen ich oben S. 6. Erwähnung that. Der erste Band handelt von den Regeln des Contrapuncts in Ansehung des Canto fermo, oder Chorals; der zweyte giebt die vollständigste Anleitung zu Sungen. Kosten 15 Paoli.

Ebendasselbst ist auch bereits der Anfang mit dem Drucke des dritten Theils seines berühmten Werkes, *Storia della Musica &c.* gemacht, und zwar sowohl in Quart als Folioformate, dem die übrigen Theile bald nachfolgen werden.

Genua. Bey Gravier ist eben der 22ste Theil der Werke des Goldoni, und der achte Band der *Annali d' Italia del Muratori*, herausgekommen.

Mayland. Petro Motta druckt dasselbst *L'esatto Indice degli spettacoli Teatrali di tutta l' Europa*, non solo dei Teatri del Carnevale 1776, ma anche della Primavera, Estate ed Autunno 1775.

Rom, vom 20 Januar. Monsignor Borgia, Secretär der Congregation de propaganda Fide, hat dem Papste Nachricht von diesem Edicte überreicht, welches der König von Cochinchina zu Gunsten der christlichen Religion ertheilte. Das Original ist in annamitischer Sprache geschrieben. Hier ist die lateinische Uebersetzung.

Editum Regis Cocincinae pro Religione Christiana. Bo Siuh Scriba Regius, & Supremi Regni Consilii, Regis iussu, singulis huius Regni Incolis sequens hoc Edictum denunciat, nimirum:

Imperat Rex Praefectis omnibus, caeterisque totius Regni Ducibus, ac Militibus, Christianos, antea Elephantorum Curae addictos, uel etiam Regionum Exercituum seruituti mancipatos; (quod Christianam Religionem suam abiicere, Sacrasque Imagines proculcare noluerant) manumittant, iisdemque sit uenia, ac libertas suam colendi Religionem.

Quo circa Supremo mandat Consilio, id totum per uniuersas Prouincias euulgetur, atque ad omnes Prouinciarum Praefectos transmittatur, ut eius rei notitia ad uniuersos huius Regni, Ciuitatum, Pagorumque Ciues deueniat. Iubet praeterea, ut iidem Prouinciarum Praefecti, ac

caeteri ad quos spectat, in sua quisque Provin-
cia numerum eorundem Captiuorum accurate
recensitum, quam citius poterint, Regi curent
exhibendum, ut perspicuum faciant, se iam im-
perata perfecisse.

Demum, ut iidem Christiani manumissi Su-
premo se fistant Consilio, tum ad memores,
gratosque Regi se exhibendos, tum uero ad sig-
nificandum, praefatos Prouinciarum Praefectos,
eiusdem mandata confecisse.

Euulgetur sine ulla cunctatione per omnes
Regni Prouincias.

Datum die 12 Lunae tertiae Anni Equini.
(i. e. Aprilis 22 Anni 1774)

REGIS IVSSV

Bo Siub scriba Regius,
ac Supremi Consilii

Ich habe bereits im I Theile, S. 97 ge-
agt, daß fünf Jesuiten kurz vor dem Aufhe-
bungsbreve des Ganganelli nach Cochinchina
reisten. P. Zorta saß 1768 als ein Märtyrer
im Gefängnisse der königlichen Residenz Kehue,
nachdem schon zuvor P. Caspar Cráz hingede-
richtet worden.

Februar.

Februar.

Siena. Die Gebrüder Pazzini Carl drucken eine Uebersetzung des Horaz aus der Handschrift des Doctors Franz Corsetti.

Ich vergaß im I Th. S. 255 die Nuova Raccolta d' Opuscoli scientifici e filologici, in Venez. presso Simone Occhi; zu bemerken, die anigt der gelehrte Camaldulenser D. Fortunato Mandelli zu Treviso besorget.

Florenz. Von des berühmten Herrn Abate Girolamo Tiraboschi, Bibliothekar zu Modena, Storia della Letteratura Italiana kommt jetzt eine neue Auflage in Octav heraus. Alle zwey Monate erscheinet ein Band, deren 4 seyn werden. Jeder kostet 4 Paoli, bey Vincenzo Landi und den Gebrüdern Pazzani.

Eben diese verkaufen um 1½ Paolo, Le tre notti di Clemente XIV; di Don Aurelio de' Giorgi Bertola, Monaco Olivetano. Seconda Edizione.

April.

Venedig. Hier ist folgende schöne Handausgabe des Dante unter der Presse, die nur 4 Liren (1 fl.) kosten wird.

Dante Alighieri la divina *Commedia*, cogli Argomenti, allegorie e dichiarazioni di *M. Ludovico Dolce*, e colle illustrazioni dell' *Abbate Serassi*: aggiuntovi la *Vita del Poeta*, il *Rimario*, e due *Indici* utilissimi. 12.

Siena. Die Gebrüder *Pazzini Carl* lassen eine Uebersetzung des *Tods Abels* von *Gesner* *) drucken. Sie ist vom geschickten *Oli-*veranermönche *P. dei Giorgi Bettola*. Hier ist die Uebersetzung des *Morgengesanges*.

Ecco l' alba a forger presta ;
Ti saluto , o di nascente ;
Ecco dietro alla Foresta ,
Che circonda le montagne ,
Il bel raggio rilucente.

Scherza il raggio sopra l' onda ,
Scherza sopra la rugiada ,
Onde cuopresi ogni fronda ;

Oh

*) In *Paris* hat *Herr Saint-Aubert* sein *Bildniß* gestochen, unter welchem folgende *Verse* *Herrn Dorats* stehen :

Des bois mysterieux, des vallons solitaires
Il nous fait envier le tranquille bonheur ;
D'une grace naïve embellit ses *Bergeres*,
Et prête à ses *Bergers* les vertus de son coeur.

Oh qual dolce il primo albore
Voluttà fomenta in core !

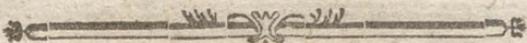
Ha i fior molli abbandonato ,
Molli fior ch' eran suo letto ,
Il lascivo zeffiretto ;
D' uno in altro fior girando ,
Chi ancor dorme ei v' à destando.

Col nascente di s' invola
Stuol di varj fogni errante
Sulle ciglia dei mortali ,
Qual di Cloe sul bel sembiante
Gli Amorini spiegàn l' ali.

Pronti pronti, o venticelli ,
Sù rapite ad ogni fiore
Quel ch' ha in sen più grato odore ;
Poi recateglielo avante ;
Cloe si desta in quest' istante.

Ite intorno alle sue piume
Voi le aprite il vago ciglio ,
Venticelli , al nuovo lume ;
E posatevi sul labbro
D' ogni rosa più vermiglio.

Poich' è desta, venticelli,
Al suo orecchio sussurrando,
Basso basso dite, come
Io soletto a piè del fonte,
Quando il sole uscì dal monte,
Sospirava il suo bel nome.



Englische Litteratur.

I. Zur englischen Lecture.

1775.

Germanicus: a Tragedy. By a Gentleman of the University of Oxford. 8. (1 sh 6 d.)

Personen.

Germanicus.

Lucius Agronius. } ehemals Kriegsbediente

Cajus Silius. } unter dem *Germanicus*.

Ventidius und

Veranius, Liebhaber der *Martina*.

Piso.

Calusidius, *Piso*'s Creatur.

Trebellius, ein Officier.

Agrippina.

Plancia, des *Piso* Gemahlinn.

Martina, aus *Antiochien*, Vertraute der *Plancia*, und Geliebte des *Calusidius*.

Sulvia, *Agrippinens* Aufwärterinn.

Der Schauplatz ist in *Antiochien*.

Inhalt.

Eiber war dem *Germanicus*, künftigen Thronerben, wegen seiner glänzenden Eigenschaften

schaften und Siege gram. Er sandt ihn mit seiner Gemahlinn nach Antiochien. Piso, Statthalter in Syrien, sucht sich bey Liber in Gunst zu setzen, und beschließt mit Plancina, Calusidius und Martina, den Prinzen mit Gift aus dem Wege zu räumen, den auch die letztere ihm durch ihren Liebhaber Ventidius wirklich bringen läßt. Trebellius entdeckt es, und will eben den Germanicus warnen, als er ihn schon ausgetrunken hatte.

Hier ist der Anfang des vierten Actes, als ein Muster des Dialogs dieses Stückes.

Germanicus in einem Audienssaale mit den Statthaltern verschiedener Provinzen. Vor ihm liegen Papiere.

GERMANICUS.

"Tis well, my Lords; I shall make fair report
To Caesar of your loyalty and worth.
Yes, he shall know his provinces are blest
Beneath the eyes of wisdom and of virtue.

Enter Piso.

Why ever slow, why ever last, my Lord,
To pay the duty that you owe your country?
The faithful subjects of our royal master,
Under your care in Syria, here petition
For a new Governor; their loud complaints

Of insults, and invaded property,
Must reach the ear of Caesar. What defence
You now can make, I shall impartial hear.

PISO.

I come not to be taught by you to rule;
Perhaps I reign not with so tame a hand,
As some who to the vulgar bow their state,
And gringe to gain the dirty love of crouds,
And call their meanness humble majesty;
When I am sunk so low, may I be chang'd
To one of those the dregs of human kind.
I teach them to regard superior pow'r
With the same awe with which they view the sun,
And to approach me with religious fear.

GERMANICUS.

Call you benevolence of temper meanness?
Is it an abject part to raise mankind
From servitude to freedom; to exchange
Their misery for joy; to see them smile
Beneath your care, and bless your gracious hand?
Or is it greatness to exert the tyrant?
To seize the properties of men, because
They answer your desires? Say, is it greatness
To grieve mankind because you have the pow'r?

PISO.

Go, preach to those who are inclin'd to hear
The musty lessons you have learn'd at school;

I want them not. I come here to discharge
My trust to Caesar. Take the writings which
Contain the posture of affairs in Syria;
Caesar will rest on the account I give him.

Lays his papers on the table.

GERMANICUS.

Is this the answer to the charge against you?

PISO.

All I shall make to you. Farewell.

GERMANICUS *rising, and going towards him.*

Yet stay,

And know, presumptuous man, to whom you talk.
Should I permit thee to indulge thy tongue
In this licentious way, without reproof,
The world may say I have forgot my state,
And am unworthy the great race I boast.
Though I'm deny'd, proud Lord, to blaze in
arms,

As on Germania's plains, where the brave fell
Beneath my sword, each man superior far
To thee, as to the pale -fac'd moon the sun,
Yet am I not by my inglorious ease,
Which my heart pants to leave, debas'd so low
To let thee dare me unchastis'd. These Lords
Can tell with what a patient mind I've borne
Your silent disrespect; but when your words

Are

Are unbecoming royalty to hear,
 'Tis fit that I shou'd tell thee who I am,
 And spurn thee as a rebel from my presence.

PISO.

If to be sprung from an illustrious race,
 If to be bless'd with wealth and great allies,
 Are reasons for a man to vaunt his worth,
 I know my price, and shall descend to none.

GERMANICUS.

Hear, the bold boaster, Lords! who does not
 blush
 To rank himself with mighty Caesar's line,
 Without one virtue to support the boast?
 Know, we despise thee, Lord; and when we
 deign
 To answer to thy insolence again,
 It shall not be in words; and farther know
 That we, to whom thou dar'st oppose thyself,
 May one day be thy master. Hear, and tremble.

PISO.

Indulge thy joy, my heart, the morrow's sun
 Shall see this talker silent as the grave. (*Aside.*)
 You talk'd of virtue, Prince, an empty sound,
 By which you have deceiv'd the list'ning croud!

GERMANICUS.

I shall not answer to thy base aspersion:
Hence from my presence, wretch.

Piso attempts to speak.

No more; be dumb.

PISO.

Not when my wrongs compel me to arraign thee,
Behold, ye servile Lords, behold the man
Whom ye have stil'd example of all virtue;
E'en he, the instructor of mankind in justice,
Has, with assiduous arts and costly bribes,
Presum'd to tempt the virtue of my wife,
And to seduce her to pollute my bed.
Can I be silent, proud, insulting Prince,
To wrongs like these? Tho' in the hour of love
My wife implor'd me to revenge her cause,
I scarcely can permit myself to think
Thou darst to wrong me in so near a part.

GERMANICUS.

Not this, nor all thy malice can suggest,
Can hurt my innocence, nor shall provoke me
To name your consort in unmanly term.
If I had wrong'd you, Lord, the injury
Had made us equal, nor shou'd I refuse
Whatever debt of honour you shou'd ask,

To answer the demand; but hear thy Prince,
 Whose tongue cou'd never yet belie his heart;
 If you can ever prove this charge against me,
 Remember, Lords, the promise that I give,
 I will not meanly fly to royalty
 To shield me from thy vengeance; for that
wrong
 As I have said, wou'd level me with thee.

PISO.

I know not yet what raises you above me.
 That you was born a Prince, and had command
 Of the dread arms of Rome, that Germany
 By the brave legions was subdued; that you
 Bore all the merit and the fame away,
 Are truths the world well knows; that you
educ'd
 The army from allegiance to their master,
 To rob his age of his imperial throne,
 Is a sad imputation, Prince!

GERMANICUS.

Which you

Invented to distract the mind of Caesar.
 Wretch, I've allow'd thy tongue too large a rein!
 And, but my sword, that always chas'd the
brave,
 Wou'd

Wou'd he dishonour'd by a coward's blood,
 I cannot promise what my arm shall act,
 If ever you presume to face me more:
 But stay, and take what a base slave deserves.

*He strikes him, and goes out, and all
 but Piso follow him.*

PISO.

Damnation to my pride! a blow; and breathes
 The man who gave it unrevenged, a moment!
 But rest, my foul, death shall this night o'ertake
 him,

Amidst his rev'lings o'er the flowing bowl:
 Then Piso triumphs, and the blow's reveng'd:

(Exit.)

Butlers Klage über sein Grabmaal in der
 Westminster Abtey.

Again my garret - poverty is shown,
 By the mean cov'ring of this Portland stone;
 I lose my fame as Martyrs lose their breath,
 For like Saint Stephan I am ston'd to death.

The Traveller. — A Fable.

Addressed to Lord V —.

A Cuckoo once, as Cuckoos use,
 Went out upon a winter's cruize,
 Return'd with the returning Spring.
 Some hundred brothers of the wing,
 Curious to hear from foreign realms,
 Got round him in a tuft of elms.
 He shook his pinions, struck his beak,
 Attempted twice or thrice to speak:
 At length uprising on his stand,

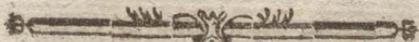
„ Old England! well the land's a land!
 „ But curse me Gentlemen, sais he,
 „ We passage fowl that cross the sea.
 „ Have vast advantages o'er you,
 „ Whoose native woods are all in view:
 „ The season past, I took a jaunt
 „ Amongst the isles of the Levant;
 „ Where by the way J stuff'd my guts
 „ With almonds and pistachio nuts:
 „ 'Twas then my whim, some weeks to be
 „ In that choice garden Italy.
 „ But underneath the sky's expanse,
 „ No climate like the South of France!

He

He went on talking, pert and loud,
 When an old Raven, 'mongst the crowd,
 Stopp'd short his insolent career: —

- „ Why, what a monstrous bustle's here!
 „ You travell'd, Sir — J speak to You!
 „ Who pass so many countries thro';
 „ Say, to what purpose is't Your roam?
 „ And what improvements bring you
 hume?
 „ Has Italy, on whom you doat,
 „ Supply'd you with another note?
 „ Or France, which you extol so high,
 „ Taught you with better grace to fly?
 „ I cannot see that both together,
 „ Have alter'd you a single feather:
 „ Then tell not us, of where you've
 been,
 „ Of what you've done, or what you've
 seen;
 „ While you, and all your rambling pack,
 „ Cuckoos went out — the same came
 back.

Britannicus.



Stanzas written on Christmas - Day,
1775.

While Britain's sons, with feast and song,
The gloomy day beguile.

With wine the hours of night prolong,
And make old winter smile :

While cards, and mirth, and musick wake
The heart of man to joys,
And all the general good partake,
Which all those hearts employs :

Say how, beyond th' Atlantic tide,
The wretched hours are spent,
Where trade in triumph us'd to ride,
Health, plenty, peace, content :

Where manliness, with open arms, |
And virtue with her lore,
Has courted beauty's native charms,
On freedom's latest shore :

Where fair religion's smiling train
In various forms advance,
Free from the rigid laws of Spain,
Or monkish rules of France.

Say why, when thus on Britain's Isle
 The chearful hours are spent,
 Should half her empire cease to smile,
 With rage internal rent?

Britons for shame! — In time be wise,
 Your friends, Your brethren save;
 Nor let whole nations close their eyes
 In one untimely grave,

1776.

On the Duchess of Kingston.

The Lords most deeply arguefy'd
 Where Lady *Kingston* shoul'd be try'd;
 In their own Chamber, or the Hall; *)
 The Commons **) say, No where at all;
 For they conclude all matters holy,
 And claim the writ *Prosequi Noli*
 This writ will issue in due season:
 To save expences, is the reason.

34

Auf

*) *Westminster - Hall.***) *Doctors Commons.*

Auf die jetzige Crisis von Großbritannien.

The Snow - Ball.

The blue-faced boys, with eager haste,
 In spite of winter's cold,
 Assemble on the milk - white waste,
 To see the snow - ball roll'd.

Each takes his part, and thrusts amain,
 To aid th' increasing pile;
 And, as their little sinews strain,
 They sing and laugh the while.

At length th' unweildy mass, full grown,
 Defies their utmost pow'r;
 No help is present but their own,
 And it will move no more.

So have I seen, in foreign lands,
 The men of mighty weight,
 Combining all their party hands,
 To roll the *Ball of State*.

Still as they drive the vast machine,
 It moves with tardier pace:
 They call the Patriot party in,
 To aid 'em in the chace.

The Patriot gang refuse their aid,
 To work against their will;
 And thus — (but let no more be said)
 The Ball of State — *stands still*.

2. Neue Bücher.

London.

The London Catalogue &c. 1773.
Fleinoctav.

Es ist ein Verzeichniß von allen Büchern in den bekanntesten Europäischen Sprachen, die seit 1700 herausgekommen sind, und viel vollständiger, als die vorigen, auch mit 1500 neuen Büchern vermehret. Jede Classe ist nach dem Alphabet geordnet, und die Preise, Format &c. sorgfältig beygefüget. Der Druck ist sehr schön und correct.

A complete Catalogue of Modern Books published from the Beginning of this Century, to the present time. With the prices affixed. London, 1766. Großoctav, 92 Seiten.

Dieser Katalogus wird alle zehn Jahre gedruckt, und enthält blos die englischen Bücher. Jährlich wird den Käufern ein Anhang dazu umsonst ausgetheilet.

The Universal Catalogue &c. London. 8.

Kommt am ersten Tage jeden Monats heraus, und enthält alle im vorhergehenden Monate im Drucke erschienene Bücher Englands, Schotlands und Irlands, mit ihren Preisen. Jährlich wird ein Register darüber umsonst ausgegeben.

Jänner. 1776.

Ben Johann Bell im Strand wird wöchentlich in Taschenformate ein Drama von Shakespeare mit einem Portrait eines berühmten Schauspielers ausgegeben. Jedes Stück, deren 30 seyn werden, kostet 1 Schilling. Das erste ist Hamlet, mit dem Bildnisse der Madame Lessingham im Charakter Opheliens. 2. The Winter's Tale, mit Frau Hartley, als Hermione. 3. Cymbeline mit Herrn Hull, als Pisanio. 4. King Henry IV, mit Herrn Lewis, als Prinz von Wales. 5. King Lear, mit Herrn Reddish, als Edgar. 10. N. 10. All's well that ends well, mit Miß Macklin, als Helena. 11. Henry V, mit Frau Mattocks, als Prinzessin Katherine. 12. As you like it, mit Herrn King, als Touchstone. 13. King John, mit Frau Barry, als Constantia. 14. Much Ado about Nothing, mit Frau Abington als Beatrice. 15. Macbeth, mit Herrn Garrick, als Macbeth. 16. Iulius

Julius Caesar, mit Herrn Sheridan als Brutus. 18. The Tempest, mit Herrn Paddley, als Trincalo. 19. The merry Wives of Windsor mit Frau Buckley, als Mrs. Ford. 20. Twelfth Night, mit Herrn Yates als Malvolio. 21. Timon of Athens, mit Herrn Barry als Timon. 22. Henry IV, Part II. mit Herrn Shuter als Falstaff. 23. Coriolanus, mit Frau Hopkins als Volumentia. 24. Measure for Measure, mit Frau Yates als Isabella. 26. Antony and Cleopatra, mit Miß Young als Kleopatra.

Die Warburtonische Octavausgabe von Pope's Werken kommt auch wöchentlich in Duodez heraus, in 24 Nummern. Jeder kostet 6 Pfennige. (16 Kreuzer)

Bei Thomas Becket im Strand ist eine neue Ausgabe der achten Briefe Lorenz Sterne's in 3 Octavbänden herausgegeben worden. 7 Sh. 6 Pence.

A History of the Island of Anglesey. To which are added, Memoirs of Owen Glendowr. Transcrib'd from a MS. in the Library of Iesus College, Oxford. 4. 3 Shill. Dient statt eines Supplements zu Rowland's Mona Antiqua Restaurata.

Fables

Fables by the late Mr. *Gay*. 12. mit
68 Kupfern. (1 fl. 30 fr.)

The life of Lord *Clive* Baron *Plaffy*.
in 4 Octavbänden. 14 fl.

Annals of Scotland ; from the Ac-
cession of *Malcolm* III surnamed *Canmore*,
to the Accession of *Robert* I. With Notes
and Historical Dissertations. By Sir *David*
Dalrymple, Bart.

An Abridgment of the last Quarto
Edition of *Ainsworth's* Dictionary, English
and Latin. The English part being en-
riched with an addition of some thousand
words, from good authority; and the
Latin part consisting only of such words
as are purely classical. By *Thomas* *Morell*,
D. D. 8. 4½ fl.

The New and Complete Dictionary
of the English Language &c. To which
is prefixed a comprehensive Grammar.
By *John* *Ash*, LL. D. 8. 2 Vol. 6 fl.

Februar.

Letters and Journals written by the
deceased Mr. *Robert* *Baillie*, Principal of
the

the University of Glasgow, carefully translated by *Robert Aiken*: containing an impartial account of public transactions, civil, ecclesiastic, and military, both in England and Scotland, from 1637 to 1662; a period perhaps the most remarkable that is to be met with in the British History, with an Account of the Author's life prefixed, and a glossary annexed. 8. 2 Vol. 5 fl.

Bibliotheca Legum: or, A Catalogue of the Common and Statute Law Books of this Realm, and some others relating thereto. From their first publication, to Michaelmas term 1775: Giving an Account of their several editions, ancient Printers, dates, and prices, and wherein they differ. To which is added, A List of the principal Scotch Law Books, and some relating to Ireland. Compiled by *John Worrall*. A new edition corrected and improved. 1 fl.

Herr Samuel Horsley LL. D. und Secretair der königl. Ges. der Wissenschaften, giebt auf Unterzeichnung der Namen, Newtons sämtliche Werke in fünf Quartbänden heraus.

Court

Court Hand restored : or, The Student's Assistant in reading old Deeds, Charters, &c. with an Appendix, containing the ancient names of places in Great Britain and Ireland; and also, An alphabetical table of ancient Surnames. By *Andrew Wright*, of the Inner Temple. 11. fl.

M ä r z.

Speculation. A Poëm. 4. (45. fr.)

Die Absicht dieses wohlgeschriebenen Gedichtes ist:

Tho mark the movements of the human mint
By passions tortur'd, or by taste refin'd,
To shield coy Merit shrinking from the sight,
Or drag the dark detractor into light,
Be this the task — let justice then impeach,
And satire punish what the laws can't reach.

Folgende Zeilen sollten sich viele unsrer so genannten schönen Geister über ihre Thüren schreiben:

All who seek fame, without some just pretence,
Display some vice, as well as want of sense.
They pilfer reputation, and outface
The man they rob, to screen their own disgrace.

Thus

Thus magpies chatter what their betters say,
Hide what they steal, and flily hop away.

Say, should strong Prejudice direct thy heart,
Or int'rest urge, to play the knavish part?
Wou'd it avail the injur'd man to know
Whether 't was knave or fool that dealt the blow?
The injur'd man one comfort has in store,
He feels but what ten thousand felt before.
O shame to manhood! that a friend's distress
Should serve to make our own misfortunes less.
So the spruce 'prentice, splash'd by cart or coach,
First the rude driver loads with harsh reproach;
Then sadly views his coat bespatter'd o'er,
But laughs to find his friends bespatter'd more.

April.

Letters from Italy, describing the
manners, customs, antiquities, paintings,
&c. of that Country, in the years 1770
and 1771, to a Friend residing in France.
By an English Woman. 8. 3 Vol. (9 fl.)

Travels in Greece; or, An Account
of a Tour made at the expence of
a Society of *Dilettanti*. By Richard
Chandler, D. D. 4. 8 fl.

3. Neue Londner Journale
1775 und 1776.

The Lawyer's Magazine.

The Cathedral Magazine. Kommt seit April 1775 heraus, und bestehet aus den besten Kirchengesängen, Choralsücken und Anthems, in Kupfer sehr nett gestochen. In Querquart.

The Builders Magazine.

The Classial Magazine; or Monthly Repository for Persons of real Taste &c. By the Rev. Mr. Jacob, and by other gentlemen.

The Convivial Magazine, and polite Intelligenzer; or a real Representation of the Characters and Sentiments of the Times: containing, the portraits of the most celebrated Toasts, Men of Rank conspicuous in the World, Statesmen, Orators, Preachers, Petit - Maitres, Actors, and Buffoons.

The

Februar.

The *Monthly Museum*: or, Mezzotinto Magazine: Comprehending, A political Register and Parliamentary Remembrancer; A miscellaneous, Repository of historical, political, scientific, and commercial Tracts; A Theatrical Journal or regular Diary of the Dramatic Exhibitions in London, with remarks; A Litterary Review, containing a comperative abstract of the accounts given of new Books and Pamphlets by the Monthly, Critical, and London Reviewers; A poetical Kalendar, a Monthly political Chronicle &c.

The New Musical and Universal Magazine. Enthält weltliche Gesänge und musikalische Abhandlungen, so wie das Cathedral Magazine geistliche Stücke.

The periodical Overtures. Es sind bereits 48 Nummern heraus, deren jede 2 Shill. kostet. Sie sind von den besten Meistern,
 Journ. der Kunst u. Literatur, III Th. Na J. E.

3. E. Stamitz, Goffee, Bach, Vane-
hal &c. gesezet.

The Bath and Bristol Magazine; or
Monthly Repository of polite Lit-
terature. Printed for G. Kearsly,
in Fleet - street.

E p i t a p h.

Here lies the wife of Thomas Ford;
'Tis hop'd her soul is with the Lord;
But if for Hell she chang'd her life,
'Tis better still than Tom Ford's wife.

E p i g r a m.

*On the universal Forwardness of the present
military Dispositions.*

I'll list for a soldier, says Robin to Sue,
T' avoid your eternal disputes;
Aye, aye, cries the termagant, do, Robin,
do,
I'll raise, the mean while, fresh
recruits.

4. Americanische englische Zeitungen.

1776.

Dunlap's Pennsylvania Gazette.

Humphrey's Pennsylvania Ledger.

Hall and Seller's Pennsylvania Gazette.

Bradford's Pennsylvania Journal.

The Pennsylvania Packet.

Boston Gazette hat aufgehört.

Rivington's*) New York Gazette.

New York Journal.

South Carolina Gazette.

Virginia Gazette.

A a 2

5. Engli-

- *) Dieser Buchdrucker wurde mitten in der Nacht am 23 Nov. 1775 von 75 Dragonern von Connecticut in seinem Hause überfallen, alle Kästen und Lettern verderbet, die Pressen zer schlagen so daß bis igt diese Zeitung aufgehört hat. Sie wird aber mit Nachdruck wieder fortgesetzt werden, so bald die Verfechterin der Freyheit, die große Americanische Republik, gar zu stande kommt.

5. Englische Taschenkalender.

Unter den vielen Londnerkalendern, z. E. the Ladies Almanack and Enigmatical Diary for 1776, price 1 sh. 3 d. halte ich diese zween für die besten und bequemsten.

Für Frauenzimmer.

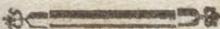
The Ladies most elegant and convenient Pocket Book for the Year 1776, compiled at the request of several Ladies of Quality, and containing, besides the necessary ruled pages for accounts, memorandums, and expences, a correct list of holy days and remarkable days &c. Printed for J. Whable, No. 22, Fleet-street, and sold by J. Bew, in Pater-noster-row. Schön eingebunden mit einer Briestafche. Kostet 36. fr.

Für Mannspersonen.

The new daily Journal, or Complete Account Book, for the Year 1776: Containing Fifty - two double pages, ruled on fine writing paper,
for

for appointments, &c. &c. for every day in the year, perpetual chronological time-tables, and all the moveable feasts calculated for 35 Years; List of the present House of Commons &c. Ist gleichfalls bey J. Bew zu haben, und kostet 1 Sh. 8 d. oder 50 kr. (Ich meine allemal schwer Geld, oder den Louisd'or zu 5 Thalern gerechnet.

Am 12 Jänner starb Thomas Weston, der Schauspieler auf dem Theater von Drurylane. In seinem Testamente steht unter andern dieser drolligte Einfall: „Item, gebe und verma-
 „che ich meinem guten Freunde Edward
 „Shuter, vom königlichen Theater in Covent-
 „Garden, meine Perucke, die ich seit vielen
 „Jahren in dem Charakter Scrubs im Beaux
 „Stratagem aufzusehen pflegte.“



Good Friday. A Poem. 1776.

Sacred to Heaven this holy time
Should lift the soul on high,
To contemplate the Great Sublime
Above the nether Sky.

There was a period when the day,
That spilt the sacred blood,
Taught Christian minds to praise and pray,
And lifted them to God,

From lower scenes of earthly things,
The grateful mind aspir'd,
To celebrate the King of Kings,
With genuine rapture fir'd.

Abstaining from the grosser food,
Which bound the soul to earth,
They coveted sublimer good,
And fought the second Birth.

Then, by their great example taught,
Let us, their sons, aspire,

The blessings seek that Saints have fought,
And catch celestial fire.

Till pure, refin'd, refulgent light,
Shall burst the bonds of clay,
And Sin and Death shall sink from sight
Of Gods eternal day!

M.



Easter. 1776.

The gracious Saviour bow'd his head,
And drew his parting breath:
The spotless Martyr vanquish'd Sin,
And died to conquer Death.

Three days — so high Behests ordain'd,
Death triumph'd o'er his prize: —
The hour of Grace at length arriv'd,
Behold the Conq'ror rise!

As at this glorious time he rose,
And wing'd to Heaven his flight,
For endless ages there to sit,
Enthron'd in realm of light.

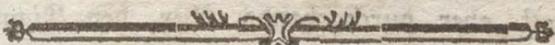
Vast

Vast was the Grace that gave to Death
Th' anointed son of God;
That bid the Saviour feel for us
The keen, th' avenging rod.

With every grateful thought inspir'd;
Devoutly let us raise
Our humble voice to Mercy's throne,
In never - ceasing praise.

Nor is this all — the grateful life
Should speak the thankful mind,
While deeds of never ending good
Proclaim that God is kind.

M.





Anhang.

Zur 140sten Seite des zweyten Theils.

Aus einem Schreiben des Herrn Hofrath
Schlägers aus Gotha, vom
2ten April, d. J.

„ Die Ausgabe des Buches Enckrist, wel-
 „ che sich in der hiesigen herzoglichen Bibliothek
 „ befindet, hat nicht mehr, als 4 Textplatten,
 „ dergleichen die 1, 27, 37 und 38te sind.
 „ Auf 27 Platten finden sich jedesmal zwe
 „ Figurtafeln. Die übrigen machen nur eine
 „ Geschichte vorstellig. Der Text, oder die Er-
 „ klärung der Figuren, stehet nur ein einziges
 „ mal, nämlich auf der 35sten Platte, unten,
 „ sonst aber durchgehends über den Figuren.
 „ Der Briefmaler hat sich in diesem Exemplare
 „ als einen erzfaulen Illuministen dargestellt.
 „ Auf 28 Figurtafeln ist nicht das mindeste von
 „ Farben wahrzunehmen. Die übrigen sind
 „ nur hin und wieder mit etwas wenig Blauröth
 „ oder grün beschmieret. Die letzte, das jüngste
 „ Gericht vorstellende Tafel ist zwar größesten
 „ Theils

„ Theils, jedoch nicht völlig, ausgemalt. End-
„ lich habe ich noch zweyerley zu bemerken; 1)
„ daß der Formschneider den Teufel durchgehends
„ im bundscheckigen Harlekingsgewande vorgestellt,
„ und 2) daß ein jeder der 19 Bogen, welche
„ das Werk ausmachen, seine Signatur, und
„ zwar in der Mitte nach unten zu habe;
„ welche man aber, weil das Buch gebunden,
„ oder vielmehr geheftet ist, nicht
„ eigentlich erkennen kann.



Druckfehler.

Im zweyten Theile.

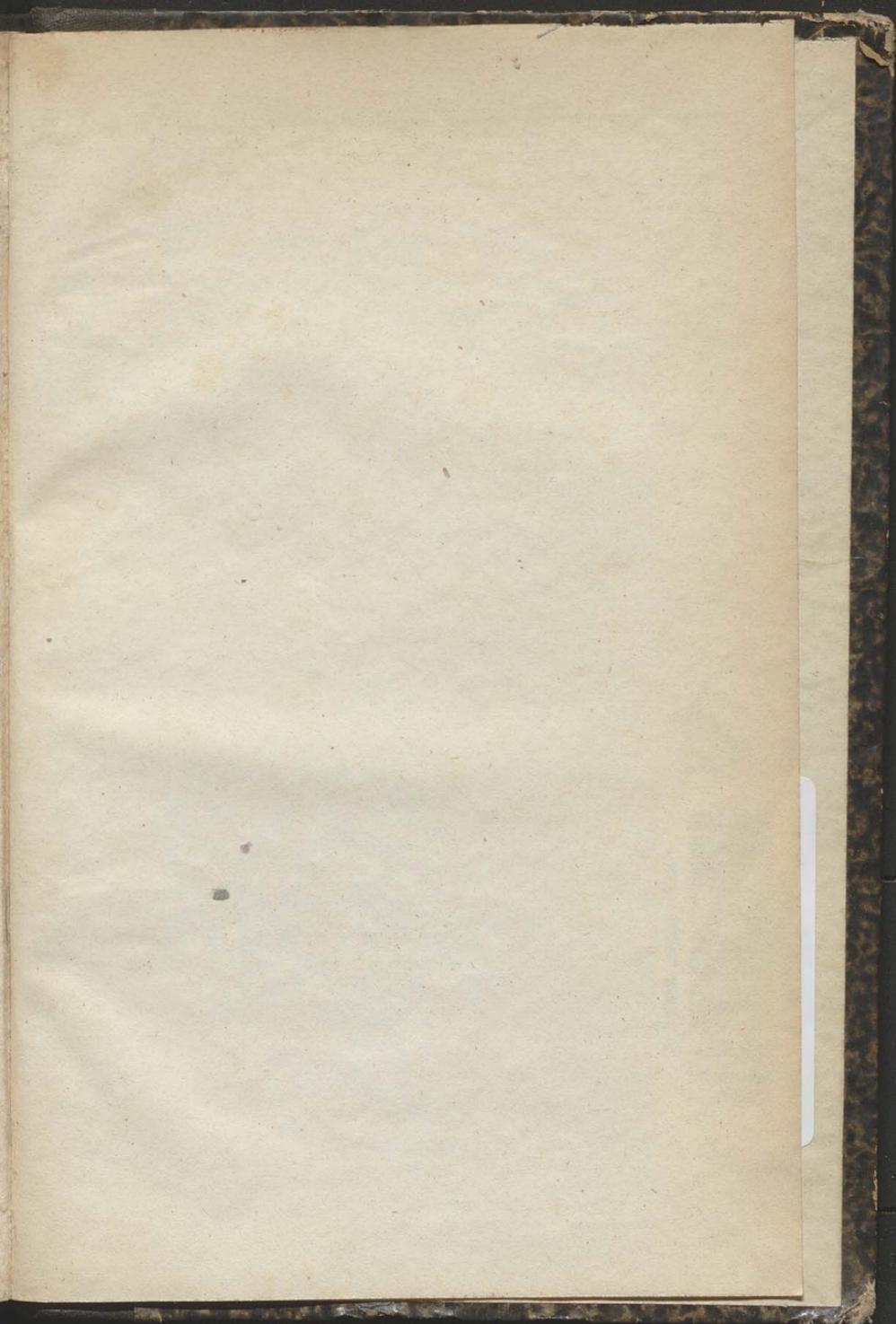
- S. 140 Z. 25 l. Auf der ersten Tafel.
S. 145 Z. 23 l. gefertigte. Die übrigen Zeilen bis
ohne Grund sind auszustreichen.
S. 190 del. lin. 15 bis 18.
S. 342. lin. ult. l. Ioan. Schüssler.
S. 357. Z. 23 l. Apostolica.
S. 403. Z. 4 l. Anhangs.

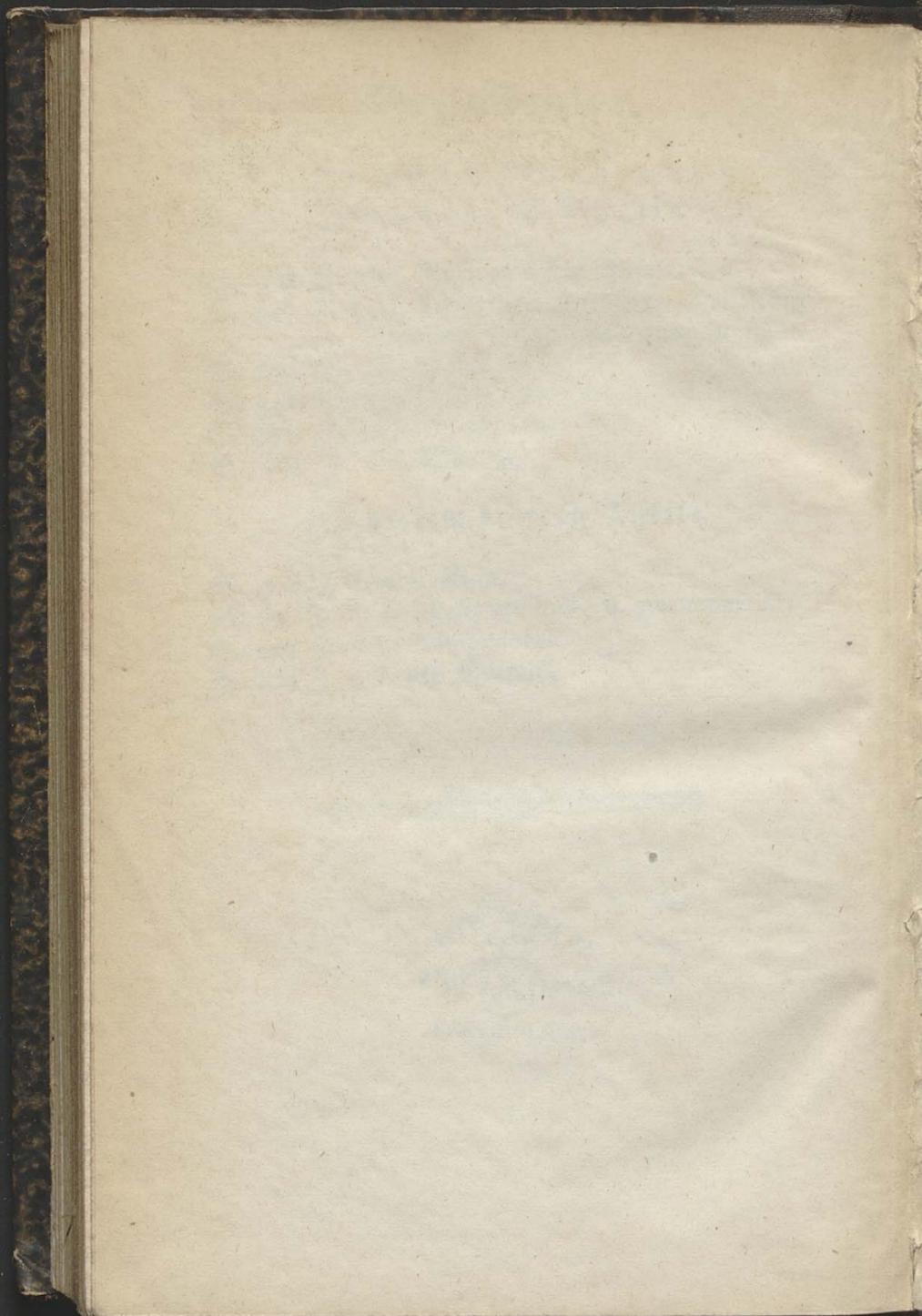
In diesem dritten Theile.

- S. 4 Z. 7 l. collection.
S. 65. Z. 13 l. ullaſiraquihua, u. peruenerunt.
S. 208 Z. 5 l. Chimbadores.
S. 229 Z. 5 l. des Gürtels.



BIBLIOTHECA
VNIV. IAGELL.
CRAGOVIENSIS





Biblioteka Jagiellońska



stdr0022960

Blank white label on the book cover.